LA

GUERRE DE FRANCE

— 1870-1871 —

III.

LA CAMPAGNE DE L'EST ET LE GÉNÉRAL BOURBAKI.

I. *La première armée de la Loire*, par le général d'Aurelle de Paladines. — II. *Orléans*, par le général Martin des Pallières. — III. *La deuxième armée de la Loire*, par le général Chanzy. — IV. *La Guerre en province*, par M. Ch. de Freycinet. — V. *Opérations des armées allemandes depuis la bataille de Sedan jusqu'à la fin de la guerre*, par W. Blume, major au grand état-major prussien, traduction du capitaine Costa de Cerda. — VI. *Guerre des frontières du Rhin, 1870-1871*, par le colonel Rüstow, traduction du colonel Savin de Larclause, 2 vol. — VII. *La Campagne de 1870*, par le correspondant du *Times*. — VIII. *Opérations de l'armée du sud pendant les mois de janvier et février 1871*, par le comte de Wartensleben, colonel d'état-major. — IX. *Les Volontaires du génie dans l'Est*, par M. Jules Garnier. — X. *Les Chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871*, par M. Jacqmin.

Au milieu de tous ces sanglans épisodes de la guerre qui pendant cinq mois se déroulent à travers la France envahie, un des plus saisissans et des plus obscurs est cette campagne de l'est qui parut être un moment la dernière espérance du pays, et qui ne fut qu'un suprême désastre. Les revers essuyés au même instant par la deuxième armée de la Loire, si graves et si douloureux qu'ils fussent, n'étaient que des revers (1). Vaincue, brisée, désorganisée, mais non détruite, cette armée gardait encore une certaine liberté dans sa retraite; elle avait derrière elle l'ouest, la Bretagne, le Maine, l'An-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 15 octobre.

jou, la France entière au-delà de la Loire. Un étrange et cruel concours de circonstances a fait de la campagne de l'est une tentative impuissante et une catastrophe. Tardivement conçue et légèrement préparée, accomplie dans les conditions les plus ingrates, compromise par l'impéritie d'auxiliaires plus bruyans qu'efficaces, assombrie par l'acte de désespoir d'un chef aussi malheureux qu'héroïque, poursuivie jusqu'au bout sous les rigueurs d'un hiver implacable, cette expédition aux lugubres et dramatiques péripéties a eu tout contre elle : elle a été, en fin de compte, un nouveau 1812, une sorte de retraite de Russie en pleine France, et, comme pour épuiser toutes les fatalités, une de nos dernières armées n'a échappé à un Sedan qu'en passant la frontière de la Suisse.

Elle a été sans doute vaincue par l'ennemi, cette armée, je ne dis pas le contraire; elle a été aussi et surtout la victime des élémens, de l'incohérence de sa propre organisation, de l'imprévoyance de ceux qui l'ont jetée dans une entreprise presque impossible à un pareil moment. Elle n'a point secouru Paris comme on le voulait, rien n'est plus certain; c'est Paris qui en tombant l'a poussée à sa ruine définitive, à une expatriation nécessaire, par un armistice mal combiné, inexactement notifié et faussement interprété. Cette évasion fatale en pays étranger, c'est la dernière et sombre étape de ces soldats qui vers la mi-décembre 1870, sous le nom de première armée de la Loire, partaient de Bourges pour aller se jeter, disait-on, sur les lignes des communications allemandes à travers les neiges de la Franche-Comté et des Vosges.

Certes cette contrée orientale de la France où allait se dérouler un si terrible drame militaire, cette contrée était faite pour devenir la région privilégiée de la défense. Elle a sa force en elle-même, dans sa configuration, dans sa position. Couverte au nord par cet épais massif des Vosges, qui en venant du Palatinat s'élève jusqu'au ballon d'Alsace, adossée au Jura, garantie à l'ouest par les montagnes et les défilés de la Côte-d'Or, sillonnée dans l'intervalle par des rivières, la Saône, l'Ognon, le Doubs, qui se rejoignent avant de s'en aller vers le Rhône, et qui sont autant de lignes naturelles de stratégie, elle est de plus protégée par ces trois places de guerre, Belfort, Besançon, Langres, qui sont comme trois postes de sûreté formant un redoutable triangle. Un peu fortement occupée, cette région pouvait être inexpugnable, ou tout au moins difficile à entamer et dangereuse pour l'ennemi. Une armée à demi sérieuse, formée sur le Doubs, appelée à manœuvrer entre Besançon, Belfort et Langres, aurait pu devenir le plus puissant instrument de défense et changer peut-être toutes les conditions de la guerre; elle pouvait surveiller la Haute-Alsace et les passages du Rhin de Bâle à Fribourg,

garder les débouchés des Vosges, contenir ou repousser l'invasion venant directement de Strasbourg, et par l'avancée de Langres, menacer la marche des Prussiens sur Paris. Malheureusement rien n'avait été prévu, rien n'était préparé, et le jour où l'ennemi, d'un foudroyant effort, enfonçait violemment la frontière sur la Lauter et sur la Sarre par les deux batailles de Wœrth et de Spicheren, on se trouvait subitement désarmé et désorganisé. D'un seul coup, toutes les routes s'ouvraient devant les Allemands jusqu'à Nancy, jusqu'en Champagne; toutes les positions étaient en péril vers l'est aussi bien que sur la Moselle, sur la Meuse. Les remparts réputés inexpugnables tombaient ou étaient tournés, et pour la première fois peut-être les Vosges, l'Argonne, allaient être inutiles à la défense française!

La seule force laissée momentanément dans ces régions de l'est aux débuts de la guerre était le 7ᵉ corps de l'armée du Rhin, qui avait été formé autour de Belfort sous le général Félix Douay, dont on détachait une division pour l'envoyer précipitamment au maréchal de Mac-Mahon la veille de Reischofen, et qui était bientôt appelé au camp de Châlons pour aller se perdre avec le reste dans le gouffre de Sedan. Ce corps une fois parti, il ne restait plus dans l'est une escouade de l'armée régulière. Les places fortes elles-mêmes n'étaient pas dans un état rassurant de défense. Les travaux de Belfort, commencés depuis plusieurs années, n'étaient point achevés; Besançon n'avait ni garnison ni approvisionnemens. Tout ce qu'on avait pour protéger le pays ou pour occuper les places fortes se réduisait à des mobiles rassemblés avec zèle dans quelques départemens, avec tiédeur dans quelques autres, et à un certain nombre de bandes de francs-tireurs qui commençaient à se lever pour se jeter dans les Vosges, — dont les autorités impériales d'ailleurs n'encourageaient pas toujours la formation. La panique était grande parmi ces populations, qui croyaient à chaque instant voir arriver les Prussiens, qui se sentaient menacées et qui l'étaient en effet, parce qu'elles se trouvaient abandonnées. On en était là jusqu'à Sedan, jusqu'au 4 septembre.

Ce que l'empire n'avait pas fait, le gouvernement de la défense nationale aurait pu et aurait dû le faire sans doute. C'était le moment ou jamais de rassembler au plus vite des élémens de résistance dans cette contrée encore intacte de l'est, de se préparer à disputer les passages de cette partie des Vosges, en se tenant sur le flanc du grand mouvement d'invasion qui débordait comme un torrent vers le centre. La vérité est qu'on se sentait ahuri et déconcerté par la précipitation des événemens dans cette première période de la défense nationale, dans ce cruel mois de septembre qui voyait

une armée enlevée à Sedan, une autre armée, celle de Metz, rejetée dans ses lignes pour n'en plus sortir que prisonnière, Paris investi et séparé du monde pour vingt semaines, la chute de Strasbourg aux derniers jours du mois. De quel côté de l'horizon la France orientale pouvait-elle attendre un secours? Paris captif ne pouvait penser qu'à Paris. A Tours, on ne songeait qu'à se préserver sur la Loire, déjà menacée. Ce n'est qu'après plus de trois mois, après les défaites d'Orléans et la scission violente de l'armée de la Loire, qu'on en revenait enfin à l'idée d'une entreprise sérieuse vers les Vosges. Que s'était-il passé durant ces quatre mois dans ces régions de l'est? C'est là en quelque sorte le prologue obscur, incohérent, de l'expédition qui a été un des derniers coups de dés de la défense nationale, et à laquelle le général Bourbaki devait donner son nom.

I.

La guerre dans l'est a deux périodes en effet; la première est une période de confusion où la résistance, à peine organisée, s'épuise en efforts partiels et décousus. Trois mois durant, de la fin de septembre à la fin de décembre, en dehors des places fortes où se replie et se concentre la défense, on s'agite sans direction, et pendant ce temps l'invasion, d'abord retenue devant Strasbourg, pénètre par cette partie des Vosges dans la vallée de la Saône, va jusqu'à Dijon, immobilisant Belfort par un blocus, laissant de côté Besançon, menaçant par ses positions avancées en pleine Bourgogne le centre et le midi de la France. Je voudrais dégager les points essentiels de cet imbroglio militaire où tout se mêle, la courte campagne de la première armée des Vosges, la défense de Belfort, le rôle et les opérations de Garibaldi.

Quelle était la situation réelle au moment où les irréparables désastres éclataient sur la France? L'est se trouvait dépourvu de toute force régulière, disais-je. Dès la seconde quinzaine de septembre cependant, il s'était produit sous la pression du péril une sorte de mouvement spontané. On cherchait à se reconnaître, on voulait se défendre. Un certain nombre d'officiers énergiques, échappés de Sedan, le commandant du génie Varaigne, le capitaine du génie Bourras, le capitaine d'artillerie Perrin, avaient pris le chemin des Vosges, et s'occupaient immédiatement de fortifier quelques-uns des principaux défilés, de rassembler quelques élémens de défense. Peu après, un autre échappé et un blessé de Sedan, le général Cambriels, arrivait, lui aussi, pour prendre le commandement de l'armée de l'est et pour diriger les opérations. Où était-

elle, cette armée? de quoi se composait-elle? M. de Freycinet, par je ne sais quel mirage, l'élève au chiffre de 55,000 hommes. L'exagération est étrange, et de plus ces soldats étaient des mobiles sans instruction, sans cohésion, sans discipline, mal armés, à peine équipés, avec lesquels on ne pouvait tenir la campagne; mais enfin c'était une apparence de force militaire. A l'appui de cette armée, les volontaires se multipliaient, et commençaient à remplir les Vosges. De toutes parts, des corps francs s'organisaient sous l'impulsion de quelques hommes résolus. Un des principaux de ces corps de partisans était la création d'un député alsacien, M. Keller, qui avait su réunir nombre de ses compatriotes pour la défense de leur foyer commun et de la France. Le capitaine Bourras de son côté allait être un vrai chef de compagnies franches dans cette guerre de l'est. C'est avec cela qu'on pouvait être exposé d'un instant à l'autre à se trouver en face d'un ennemi qui venait d'attester d'une façon cruelle pour nous la supériorité de son organisation et sa méthodique solidité. Tant que les Allemands étaient retenus devant Strasbourg, les progrès de l'invasion restaient nécessairement suspendus de ce côté, il n'y avait point encore à craindre un choc trop inégal ou trop violent. La chute de la capitale de l'Alsace le 28 septembre rendait la liberté aux forces ennemies, et ces forces agglomérées à Strasbourg ou dans cette région du Rhin ne laissaient pas d'avoir quelque importance. Elles se composaient de la division badoise, d'une division de la landwehr de la garde prussienne, de la 1re division de réserve sous le général de Treskow, plus une 4e division de réserve appelée du nord de l'Allemagne sous le général de Schmeling. Le chef principal de ces forces était le général de Werder, le commandant du siége, l'ordonnateur du bombardement de la malheureuse cité alsacienne que M. de Bismarck dans l'orgueil de la victoire appelait « la clé de sa maison. »

Ainsi, au moment où la chute de Strasbourg allait donner le signal d'opérations nouvelles, aux derniers jours de septembre et au commencement d'octobre, les Allemands avaient quatre divisions libres. La landwehr de la garde était destinée à se rendre sous Paris; la 1re division de réserve restait en partie à Strasbourg; la division de Schmeling, un instant arrêtée à Fribourg, dans le grand-duché de Bade, devait passer le Rhin vers Neuembourg et faire tomber les places de Schelestadt, de Neuf-Brisach, en menaçant Mulhouse et la ligne de Belfort. Le général de Werder, avec la division badoise, une brigade d'infanterie combinée et une brigade de cavalerie formant désormais le premier noyau du XIVe corps, avait pour mission, quant à lui, de pénétrer dans les Vosges pour

disperser tous les rassemblemens français. Dès les premiers jours d'octobre, il se mettait en marche effectivement en se faisant précéder d'un de ses chefs de brigade, le général Degenfeld, et avec la pensée de gagner d'abord la vallée de la Meurthe. Certes si notre pauvre armée de l'est eût été une véritable armée, si même la guerre de partisans eût été à demi organisée, Werder aurait pu expier la témérité de cette marche aventureuse et difficile à travers des régions hérissées d'obstacles. Il aurait fallu lui disputer le terrain. Était-ce possible? Sans doute on combattait, et même on combattait assez sérieusement en pleines Vosges, à Raon-l'Étape, à Étival, à La Bourgonce, aux Rouges-Eaux, à Brouvelieures, dans la direction de Saint-Dié et d'Épinal. Les Allemands ne marchaient qu'avec peine, ayant affaire tantôt à des détachemens réguliers, tantôt aux francs-tireurs, qui les harcelaient. En réalité, c'était moins une campagne qu'une suite d'engagemens quelquefois meurtriers, presque toujours malheureux ou inefficaces, si bien que le général Cambriels, voyant son armée fondre par les fatigues, par la démoralisation et par les revers, se croyait obligé de ramener au plus vite ses soldats jusque sous le canon de Besançon. C'était la « grande trahison » que les stratégistes de l'est, — car il y avait des stratégistes partout, à Besançon comme à Tours, — reprochaient en ce temps-là au général Cambriels. Évidemment le commandant de l'armée des Vosges ne s'était retiré que parce qu'il n'avait pas pu faire autrement.

Cette retraite, nécessaire sans doute, n'en était pas moins désastreuse; elle livrait les Vosges. Les Allemands pouvaient s'avancer sans difficulté : déjà ils touchaient à la Saône, à Vesoul, et un instant même ils avaient eu l'idée de se mettre à la poursuite de Cambriels, qu'ils atteignaient sur l'Ognon; mais là cette malheureuse armée de l'est se retournait vers Cussey et Châtillon-le-Duc pour livrer un dernier et sanglant combat, après lequel elle se repliait définitivement au-delà du Doubs, sous Besançon. Le général de Werder n'en demandait pas davantage; il ne pouvait avoir la pensée d'attaquer Besançon, et il se considérait comme assuré momentanément de l'immobilité des forces de Cambriels. Libres désormais, n'ayant plus rien à craindre du côté du Doubs et se sentant en mesure de maintenir leurs communications des Vosges, les Allemands continuaient leur mouvement sur la Saône, jusqu'à Gray, où ils arrivaient vers le 24 octobre. C'était le moment, il est vrai, où une force nouvelle commençait à se montrer dans l'est. Garibaldi venait d'arriver à Dôle pour prendre un commandement; mais ce n'était pas Garibaldi, avec quelques contingens d'aventure à peine rassemblés, qui pouvait arrêter les Allemands. Ce qui pou-

vait encore moins les inquiéter, c'était un détachement de mobilisés qui était sorti de Dijon sous les ordres d'un président du comité de défense élevé au grade de colonel, pour marcher à leur rencontre sur la Saône. Ces braves gens devaient avoir infailliblement beaucoup de bonne volonté; leur chef, meilleur républicain sans doute qu'homme de guerre, entendait la stratégie à sa façon. Un matin, dit-on, il prenait pour une batterie de mitrailleuses prussiennes deux charrues oubliées sur un coteau, et il se hâtait de battre en retraite après avoir fait sauter le pont de Pontaillier. Avec des adversaires de ce genre, les Allemands n'avaient pas à se gêner, et, sans s'inquiéter des agitations qu'il entrevoyait autour de lui, dont il pressentait l'impuissance, le général de Werder prenait résolûment le parti de pousser jusqu'à Dijon, où deux de ses brigades aux ordres du général de Beyer entraient le 31 octobre après un violent combat suivi d'une capitulation. Ainsi, en trente jours, les Allemands avaient forcé les Vosges, envahi les contrées de la Saône et occupé la capitale de la Bourgogne, où ils allaient camper en maîtres durs et implacables pendant deux mois.

Un fait à remarquer, c'est que ce n'était point là en réalité l'itinéraire primitivement tracé par l'état-major de Versailles au XIVe corps. Le général de Werder n'avait point la mission d'envahir la Bourgogne. Il devait, en pénétrant dans les Vosges, aller à Épinal, de là se replier dans la direction de Chaumont, Châtillon, Troyes, et gagner la Seine, désarmant les populations sur son chemin, rétablissant les communications interrompues. Ce programme s'était modifié au courant des opérations de tous les jours. La nécessité ou l'espoir d'en finir avec notre armée de l'est avait attiré les Allemands vers la Saône. Une fois là, ils s'étaient avancés, ils avaient fini par aller jusqu'à Dijon. A ce moment, la capitulation de Metz, en aggravant pour la France toutes les conditions de la guerre, venait fixer définitivement dans l'est le XIVe corps allemand et imprimer à ses opérations, à son rôle, un caractère nouveau. Jusque-là, la 1re et la 4e division de réserve étaient restées en Alsace avec leur mission spéciale et indépendante; désormais elles se rattachaient au XIVe corps sous les ordres de Werder. On n'avait pas eu encore le temps, on n'avait peut-être pas la pensée d'attaquer Belfort; maintenant on se disposait à l'assiéger. C'était le général de Treskow qui, avec la 1re division de réserve, était chargé de l'investissement. Le général de Schmeling de son côté, après avoir pris les places de la Haute-Alsace, Schelestadt, Neuf-Brisach, devait laisser une partie de ses troupes de la 4e division de réserve à Treskow autour de Belfort, et avec le reste se rapprocher de la Saône, aller prendre position à Gray. Le général de Werder lui-

même enfin devait s'établir solidement à Dijon, avec la mission de surveiller le sud, de marcher sur les rassemblemens français qu'il verrait se former ou s'agiter autour de lui, et de protéger en même temps par Tonnerre, par Châtillon-sur-Seine, la ligne de communication de l'armée du prince Frédéric-Charles, qui se dirigeait en toute hâte sur la Loire. L'est tout entier se trouvait ainsi enlacé dans ce réseau de forces ennemies.

Que faisait-on pour arrêter les progrès de cette invasion étrangère, qui gagnait de proche en proche? De quels moyens pouvait-on disposer? C'était une situation difficile assurément, aggravée par la confusion et la désorganisation qui régnaient partout. L'armée de l'est, rejetée sous Besançon, existait à peine. Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que, pour ajouter aux embarras du moment, on se livrait à cette guerre funeste des animosités de partis, des récriminations, des accusations, en rejetant tout sur le général Cambriels, qu'on pressait de reprendre la campagne et qui ne le pouvait pas. M. Gambetta, qui venait de débarquer à Tours et qui s'était rendu presque aussitôt à Besançon, croyant probablement tout relever à sa voix, — M. Gambetta tombait dans ce tourbillon d'irritations ameutées contre le chef de l'armée des Vosges, et en définitive il voyait beaucoup de misères, il ne faisait pas plus que les autres. Il condamnait le général Cambriels, puisqu'il provoquait sa démission, et il lui donnait raison, puisque après cette démission on ne reprenait pas plus l'offensive qu'on ne l'avait prise avant.

Le fait est qu'en peu de jours cette malheureuse armée changeait trois fois de chef : elle passait du général Cambriels au général Michel, qu'il eût bien mieux valu laisser sur la Loire, où il commandait supérieurement une division de cavalerie, — du général Michel au général Crouzat, qu'on tirait de Belfort, où il était colonel d'artillerie. Au milieu de toutes ces transformations, qui coïncidaient avec l'arrivée des Allemands à Dijon, on la ramenait subitement de Besançon à Chagny, parce qu'on craignait les incursions de l'ennemi sur la ligne de Lyon. Ce n'est pas tout : à Chagny, elle subissait une nouvelle métamorphose, elle devenait le 20e corps de l'armée française, — ce 20e corps que le gouvernement de Tours appelait en ce moment même sur la Loire, à Gien, pour coopérer à la réalisation de ses grandes conceptions stratégiques. Le gouvernement avait toutes ses pensées fixées sur la Loire, surtout après Coulmiers; il avait ses raisons, je le veux. Il n'avait pas pris cette résolution sans en avoir « pesé les conséquences, » assure M. de Freycinet. Il croyait que la partie décisive devait s'engager autour d'Orléans, et qu'un succès préparé sur la Loire par de puissantes concentrations réagirait sur l'ensemble de nos affaires militaires, c'est possible;

seulement, avec ce 20e corps qui s'éloignait de Chagny l'est perdait d'un seul coup le peu qui lui restait de force organisée, d'armée active; c'était une trentaine de mille hommes de moins devant les soldats de Werder, de sorte que pour le moment, en présence de l'invasion étrangère, la défense de ces régions allait se concentrer à Belfort, au camp de Garibaldi, qu'on ramenait à Autun pour couvrir le Morvan en menaçant Dijon, et, si l'on veut, au camp d'un jeune officier transformé en général, le capitaine Cremer, qu'on plaçait sur la ligne de Lyon pour tenir tête à l'ennemi en se concertant avec le vieux condottiere italien.

II.

Belfort est la sentinelle d'une des entrées de la France, la place maîtresse de la fameuse *trouée* qui s'ouvre entre les Vosges et le Jura, et, si les Allemands n'avaient pas encore tourné leurs efforts de ce côté, c'est qu'ils avaient toutes les autres entrées. Il fallait l'extension indéfinie que semblait prendre l'invasion ou une pensée préconçue de conquête pour que la forteresse des Vosges, placée assez loin de la ligne principale des opérations allemandes, en vînt, elle aussi, à subir un siége en règle. Elle avait certainement pour la défense française une importance exceptionnelle au point de vue militaire autant qu'au point de vue politique. Elle n'était pas seulement la gardienne de l'est, elle pouvait être un point d'appui pour toutes les opérations qu'on voudrait entreprendre; la mettre à l'abri d'une catastrophe était une nécessité de prévoyance. On ne s'en était pas souvenu assez ou du moins on n'y avait pas songé avec assez de suite depuis quelques années. Il en était de Belfort comme de Metz, les travaux qui devaient doubler la force de la place se trouvaient encore inachevés; mais enfin depuis deux mois on s'était mis à l'œuvre. Des officiers dévoués avaient mis toute leur activité à réunir des ouvriers, à pousser les travaux. Approvisionnemens, munitions, tout avait afflué, si bien qu'en fin de compte, au moment où commençait le siége, il y avait tous les élémens d'une longue et efficace résistance. Le commandement supérieur avait passé dans ces deux mois du général de Chargère au colonel d'artillerie Crouzat, récemment appelé à l'armée de l'est; il restait définitivement au chef de bataillon du génie Denfert-Rochereau, qui venait d'être nommé lieutenant-colonel, gouverneur de Belfort. Le colonel Denfert était un officier distingué, connaissant bien la place confiée à son patriotisme, et qui a eu la fortune d'attacher son nom à la plus honorable défense. Il a eu malheureusement la singulière inspiration de se laisser attribuer une sorte de rôle ou de privilége

d'invincibilité entre ses compagnons de guerre, de se croire l'inventeur de nouveaux « principes techniques et moraux » par lesquels il a expliqué ses succès. La vérité est qu'il ne montrait ni plus de zèle, ni plus d'habileté, ni plus de génie militaire que bien d'autres; seulement il avait une place suffisamment forte, il s'y est enfermé et il a fait son devoir, — heureux certainement de n'avoir eu à se rendre que sur un ordre du gouvernement lui-même, après l'armistice, lorsqu'il n'y avait plus d'espoir. Voilà la vérité.

Le colonel Denfert du reste n'avait rien négligé pour se préparer aux événemens. La place de Belfort, située sur la petite rivière la Savoureuse, qui vient des Vosges, et sur le chemin de fer de Paris à Mulhouse, est entourée, outre la vieille enceinte de Vauban, d'un certain nombre d'ouvrages extérieurs plus modernes : à l'ouest, le fort des Barres, appuyé au bastion des faubourgs sur la rive droite de la Savoureuse, et complété un peu plus au midi par la redoute de Bellevue, — au sud-est, sur la rive gauche, les Hautes-Perches et les Basses-Perches, — au nord-est les forts de la Miotte et de la Justice reliés par une série d'escarpemens formant une sorte de camp retranché, tout cela sans compter le château qui domine la ville en étendant ses feux sur les environs. Plus loin sont des positions qui peuvent être utilisées pour la protection de la place : la forêt d'Arsot vers le nord, — au-delà des Barres-le-Mont, le massif du grand Salbert, au-delà des Perches les hauteurs boisées de Bosmont, le village de Danjoutin, qui est dans l'angle des chemins de fer de Mulhouse et de Besançon, sur la route d'Altkirch, — à l'est le village de Pérouse, le bois de la Perche. Le colonel Denfert n'entendait pas se renfermer dès le premier jour dans ses fortifications, il se proposait d'étendre son action aux positions avancées, de façon à disputer le terrain et à tenir le plus possible l'ennemi à distance. Pour défendre cet ensemble, il avait une garnison de 16,000 hommes, fort mêlée il est vrai, composée de deux ou trois bataillons d'infanterie de marche, puis de mobiles inexpérimentés venus un peu de toutes parts, du Haut-Rhin ou du Rhône, de la Haute-Saône ou de Saône-et-Loire et même de la Haute-Garonne. Il était secondé surtout par quelques officiers, les capitaines du génie Thiers, Brunetot, Degombert, le capitaine d'artillerie de La Laurencie, qui étaient, comme lui, attachés depuis quelque temps à la place, et qui la connaissaient comme lui. Il avait enfin un armement de 300 bouches à feu, un dépôt de munitions assez abondant, — jusqu'à des boulets du tsmps de Vauban, d'un médiocre usage aujourd'hui, il est vrai, — un approvisionnement considérable, de la farine et du riz pour plus de cent quatre-vingts jours, de la viande fraîche pour cent cinquante jours, sans parler de l'approvisionnement privé des

habitans, qui avaient dû se munir pour quatre-vingt-dix jours. On n'était pas pris au dépourvu.

Le siége de Belfort commençait en réalité le 3 novembre, le jour où le général de Treskow, arrivant devant la place, se disposait à l'investir, et il commençait par une sorte de sommation assez étrange du chef prussien demandant au gouverneur de la ville si sa conscience ne lui permettrait pas de se rendre pour épargner à la population les horreurs d'un siége. Le colonel Denfert répondait naturellement au général de Treskow que le meilleur moyen d'épargner à la population les « horreurs d'un siége, » c'était que l'armée prussienne se retirât. A partir de ce moment, la lutte était engagée; l'investissement, d'abord assez incomplet, se resserrait peu à peu. On aura beau dire, les Allemands, si je ne me trompe, n'ont pas essentiellement brillé par les siéges, quoiqu'ils en aient fait beaucoup. Le général de Treskow, il est vrai, ne pouvait marcher encore bien vite, n'ayant ni assez de forces ni un matériel d'attaque suffisant; il marchait néanmoins, il se rapprochait par degrés et s'efforçait d'étreindre la place en rejetant la défense dans ses retranchemens. C'était la première étape du siége. Le colonel Denfert de son côté tenait tête à l'orage du mieux qu'il pouvait, et tirait le meilleur parti possible des ressources d'une situation critique. Il faisait des reconnaissances quelquefois heureuses, des sorties qui ne laissaient pas de fatiguer l'ennemi en lui infligeant des pertes sensibles. Tout ne lui était pas facile d'ailleurs, même avec les « principes techniques et moraux » par lesquels il a prétendu renouveler l'esprit militaire; il avait, lui aussi, ses misères dans sa garnison, parmi ces jeunes soldats improvisés qui se démoralisaient aisément, qui se soumettaient avec peine aux travaux et aux souffrances de la vie de siége par le temps le plus dur. Une nuit où un incendie s'était allumé à la redoute de Bellevue, il fut impossible d'obtenir des mobiles un concours qui à la vérité commençait à devenir périlleux; ils se couchèrent dans la neige, on n'en put rien tirer.

En définitive, si le colonel Denfert faisait ce qu'il pouvait avec ce qu'il avait à sa disposition, s'il ne cédait le terrain que pied à pied, il ne pouvait se promettre de rompre ou d'empêcher l'investissement. Il ne tardait pas à perdre successivement les positions qu'il avait occupées d'abord, le village de Bessoncourt, sur la route d'Altkirch, à l'autre extrémité le village de Cravanche, au pied du Grand-Salbert, le Mont, Essert, Bavilliers. Bientôt l'ennemi s'était assez rapproché pour commencer un bombardement qui allait durer deux mois. Je résume cette situation vers la mi-décembre, après plus de trente jours de siége. Les Prussiens ne semblaient pas encore avoir démêlé le point vulnérable de la place, ils n'avançaient

que lentement, méthodiquement, mais ils avançaient; déjà ils tenaient la ville sous leur canon. Belfort résistait sans fléchir sous le feu, sans se laisser ébranler, et cette défense solitaire dans un coin de la France commençait à émouvoir le pays. Rien n'était compromis encore, tout pouvait être sauvé, si la vaillante place de l'est était secourue ou dégagée par quelque diversion favorable.

D'où pouvait venir ce secours? Il y avait Garibaldi, que M. de Freycinet appelle « le seul gardien de nos intérêts dans l'est » après le départ du 20e corps, qui était pour le moment à Autun avec son armée ou sa prétendue armée; mais le vieux chef italien ne pouvait être d'aucun secours, et, à vrai dire, quel a été le rôle de Garibaldi dans cette malheureuse guerre, où il apparaissait dès le mois d'octobre comme un personnage fantastique de la mythologie révolutionnaire? C'est assurément le plus bizarre épisode de cette poignante tragédie des destinées françaises en 1870. Chose curieuse, Garibaldi se trouvait jeté dans nos affaires sans l'avoir peut-être désiré bien vivement, sans avoir une passion décidée pour cette aventure nouvelle, quoiqu'il eût offert ses services au gouvernement de la défense nationale au lendemain du 4 septembre. Le gouvernement de Tours le comblait de flatteries et de caresses; en réalité, il se serait bien passé d'un tel auxiliaire qu'on n'avait pas demandé, qui arrivait parce que les premiers venus étaient allés l'arracher de son île de la Méditerranée, et auquel on ne trouvait rien de mieux à offrir tout d'abord que le commandement de quelques centaines de volontaires italiens ramassés à Chambéry. Du coup, le vieux routier avait failli repartir pour Caprera! Ce n'est plus ici la légende, c'est la vérité. Au fond, Garibaldi avait fait une offre d'ostentation ou de premier mouvement, il eût été secrètement charmé d'avoir fait sa manifestation et de n'être pas pris au mot; le gouvernemeut français n'avait pas plus la passion de le voir arriver qu'il n'avait lui-même la passion de venir, et cependant il est venu, il a eu son rôle dans notre guerre, — et ce rôle n'a été le plus souvent qu'un bruyant hors-d'œuvre ou un embarras depuis le premier moment jusqu'au dernier.

Si Garibaldi eût été le hardi partisan d'autrefois, s'il avait pu se jeter dans les Vosges avec quelques milliers d'hommes résolus, sans traîner des états-majors, sans prétendre se donner une mission politique, en restant un soldat et en se bornant à déconcerter l'ennemi par une poursuite infatigable, c'eût été au mieux; mais Garibaldi n'en était plus là. C'était un personnage et un personnage embarrassant par son âge et ses infirmités, par les passions et les fantaisies de radicalisme cosmopolite dont son nom était le symbole, par les prétentions et les fanatismes qui s'agitaient autour de

lui, par l'originalité même de sa situation. D'abord il était vieux et cassé, il pouvait à peine se tenir en selle; un jour de combat, il tombait sous son cheval faute de pouvoir le conduire. Dans sa chemise rouge et dans son manteau gris, il ressemblait à une apparition plus qu'à un général. Par les idées dont il se faisait le porte-drapeau, même en France, il froissait une partie de la population. Au moment où, nous Français, nous en étions à disputer les fragmens ensanglantés de notre patrie, il faisait des proclamations où il parlait de tout, de « l'Helvétie et de Guillaume Tell, de Grant et des États-Unis, de l'île de Cuba, des riches énervés par le sybaritisme, » et du « prêtre imposteur. » Enfin la première de toutes les difficultés avait été de lui créer une position. Le mettre sous les ordres d'un général français, on ne le pouvait pas, — un homme qui avait commandé « sur terre et sur mer » dans les deux mondes! disait un de ses fidèles. Lui donner un commandement qui mettrait sous ses ordres nos officiers et nos soldats, on ne le voulait pas. On sentait que ce serait s'exposer à froisser l'armée, et que bien peu d'officiers voudraient passer sous la direction d'un étranger. M. Gambetta lui-même, dit-on, ne se cachait pas pour déclarer que jamais il ne mettrait une armée française, des généraux français sous les ordres de Garibaldi. On imaginait alors une combinaison assez bizarre, on faisait de Garibaldi un « commandant en chef des corps francs de la zone des Vosges; » mais on se trompait encore. Les corps francs eux-mêmes ne voulaient pas servir sous le vieux condottiere. Tout le monde refusait; M. Keller refusait, le capitaine Bourras refusait. Une « légion bretonne » commandée par M. Domalain saisissait la première occasion pour s'éloigner. Un bataillon de mobiles des Alpes-Maritimes manifestait lui-même sa répugnance à marcher avec les garibaldiens. C'était une situation étrange, équivoque, mal définie, et nécessairement l'armée que Garibaldi avait à organiser était l'image de cette situation, elle se ressentait de toutes ces ambiguïtés aussi bien que du caractère du principal personnage.

Ce n'était ni une armée régulière, ni un corps de partisans, ni une armée française, ni une légion étrangère. C'était le plus singulier assemblage de forces incohérentes. On comptait quelques bataillons de mobiles sacrifiés et peu satisfaits de leur rôle, de 2,000 à 3,000 volontaires italiens, — le vrai noyau garibaldien, — des Espagnols, des Égyptiens, des Grecs, des bataillons marseillais de « l'égalité, » une « guerilla d'Orient, » des éclaireurs, des francs-tireurs de tous les pays et de toutes les dénominations, depuis les « francs-tireurs de la mort » ou de la « revanche » jusqu'aux « enfans perdus de Paris. » Au total, cette masse confuse devait se com-

poser de 15,000 ou 16,000 hommes distribués en quatre brigades, sous les ordres des deux fils de Garibaldi, Menotti et Ricciotti, du général polonais Bossak-Hauké, réfugié en Suisse depuis l'insurrection de 1863, et d'un gros personnage marseillais, ancien comptable transformé par la révolution du 4 septembre en préfet des Bouches-du-Rhône, puis en colonel de volontaires, M. Delpech. Le chef d'état-major de Garibaldi était un pharmacien d'Avignon, M. Bordone, qui, lui aussi, naturellement s'était fait colonel avant qu'on le fît général. Garibaldi lui-même, quand il n'était pas malade, donnait le ton et faisait des ordres du jour à sa manière, où il disait à ses *miliciens :* « Le noyau cosmopolite que la république française rallie dans son sein, composé d'hommes choisis dans l'élite des nations, représente l'avenir humanitaire, et sur la bannière de ce noble groupe vous pouvez lire l'empreinte d'un peuple libre qui sera bientôt le *motto* de la machine humaine : *tous pour un, un pour tous*, etc. »

Ainsi on parlait en face des Prussiens! La vérité est que cette « élite des nations » ressemblait assez à une armée d'aventure bariolée et indisciplinée, faisant beaucoup de bruit et rendant peu de services, se conduisant souvent en pleine France envahie comme en pays conquis, et comptant dans ses rangs jusqu'à des femmes qui jouaient à l'officier, qui portaient « un galon de plus que leur favori. » Le galon et l'éclat des costumes en effet, c'était le signe distinctif de cette étrange armée. Les pauvres miliciens pouvaient souffrir; ceux qui n'avaient pas la chemise rouge étaient surtout vus de mauvais œil et souvent négligés. L'état-major garibaldien était luxueux. On se plaignait de n'avoir pas de canons; mais on avait de brillans uniformes, et on allait galamment à la guerre (1). Au fond, si dans ce camp bizarre on avait le souci des Prussiens, on s'occupait de bien d'autres choses encore. On faisait la guerre au prêtre et à la réaction. On chassait les jésuites de Dôle, et on laissait saccager l'évêché d'Autun par des bandes indisciplinées et pillardes. Un jour, on arrêtait au milieu d'une cérémonie funèbre, en

(1) On peut lire à ce sujet un rapport adressé à l'assemblée nationale par un des membres de la commission des marchés. « La légion garibaldienne, dit M. Blavoyer, a vu cinquante-trois officiers vêtus aux frais de l'état avec un luxe qui contrastait avec le pauvre équipement de nos propres soldats... Les chemises rouges coûtent 20 francs, les pantalons 30 fr., les vestons 58, 65, 70, 80 et 90 fr., d'autres de 100 à 190 fr. Le manteau du colonel Garibaldi, dit en se lamentant le fournisseur, était d'une ampleur excessive, d'un drap gris magnifique, doublé de rouge, et du prix, relativement modique, de 180 fr. Des boutons d'argent fin sont exigés par un sous-intendant, les galons et les torsades sont en grandes quantités sur toutes les factures... » Voyez aussi le récit modéré, impartial et sincère de M. Jules Garnier, *les Volontaires du génie dans l'est.*

plein cimetière, un ancien ministre de l'empire, M. Pinard, accusé d'avoir distribué un journal bonapartiste, on l'expédiait à Lyon entre deux gendarmes, et lorsque le préfet de Lyon demandait qu'on lui fournît immédiatement les preuves et indices sur lesquels on lui avait envoyé le prisonnier, on lui répondait naïvement qu'on n'avait ni preuves ni indices. L'état-major de Garibaldi se donnait ainsi des distractions variées.

Les opérations d'une armée de ce genre ne pouvaient évidemment être bien décisives. Quelles étaient en effet ces opérations dans cette première période des affaires de l'est? Garibaldi avait passé la fin d'octobre à Dôle, travaillant à organiser ses forces. Au 12 novembre, il était à Autun, où il avait la mission de couvrir le Morvan, les riches établissemens du Creusot, la route de Nevers, en tenant en respect l'invasion prussienne campée à Dijon, tandis que les grands combats allaient se livrer sur la Loire. Dans ces conditions, Garibaldi pouvait tout au plus se promettre d'inquiéter l'ennemi, de faire une guerre d'escarmouches et de surprises, en gardant son refuge d'Autun appuyé aux contre-forts du Morvan. Il allait, il est vrai, pouvoir être secondé par une force nouvelle qui commençait à paraître sur la route de Dijon à Lyon, dans le vide laissé par le départ du 20e corps; à ce moment ou peu après, du 20 au 24 novembre, un jeune capitaine d'état-major qui s'était affranchi de la capitulation de Metz, et dont le gouvernement venait de faire un général, Cremer, arrivait à Chagny et à Beaune avec une brigade composée de deux légions mobilisées du Rhône, des mobiles de la Gironde commandés par M. de Çarayon-Latour, et une batterie Armstrong, la seule qu'il y eût dans l'armée française. Cremer était général de brigade, en quelques jours il avait le grade de général de division et la direction exclusive des opérations sur ce point, après avoir supplanté le général Crevisier, sous les ordres duquel on l'avait mis. Un accord de Garibaldi et de Cremer pouvait permettre quelque entreprise contre les positions ennemies.

C'est ce qu'on méditait en effet. On ne désespérait pas d'enlever Dijon par une attaque convergente à l'ouest et à l'est. Garibaldi, pour masquer ses opérations et pour dérouter l'ennemi, lançait sur la ligne de Dijon à Paris, vers Montbard, son fils Ricciotti, qui accomplissait un brillant coup de main en allant jusqu'à Châtillon-sur-Seine surprendre un poste prussien qu'il détruisait ou qu'il faisait prisonnier; pendant ce temps, le vieux chef se disposait à marcher lui-même par Arnay-le-Duc, Bligny et la vallée de l'Ouche. Avec un peu de chance, si Garibaldi n'était pas arrêté, si Cremer pouvait s'avancer par Nuits et Gevrey, on pouvait réussir, et de fait l'entreprise ne marchait pas mal au début. Le 24, le 25 novembre, Gari-

baldi avait plusieurs affaires assez heureuses à Pasques, à Prenois, si bien que le 26 au soir il était aux portes de Dijon. Que se passait-il alors? Cremer avait-il mis trop de lenteur dans ses mouvemens? Garibaldi se montrait-il trop impatient? Toujours est-il que sans plus attendre, sans tenir compte du danger d'une attaque nocturne avec des soldats inexpérimentés, le vieux condottiere essayait d'entrer de vive force dans la ville. — « Allons-nous souper à Dijon? » dit tranquillement le héros sûr de lui à son chef d'état-major. — Il n'allait pas souper à Dijon, il était au contraire violemment repoussé, et il n'avait plus qu'à se replier en toute hâte avec son armée débandée jusqu'à Autun, où il rentrait suivi de près par une brigade allemande lancée sur ses traces. Heureusement Autun était une position trop forte pour être enlevée par surprise, et les Allemands se voyaient obligés de se retirer après une canonnade inutile. Où était cependant Cremer? Qu'était-il devenu? Il avait paru à Gevrey, mais trop tard, et, Garibaldi une fois battu, il n'avait plus qu'à se replier, ayant lui-même à livrer deux jours après un combat assez vif pour reprendre possession de la ville de Nuits, un moment occupée par 2,000 Prussiens. Tout ce qu'il pouvait faire était d'aller jusqu'à Châteauneuf attendre sur sa ligne de retraite la brigade qui s'était montrée devant Autun et de lui infliger au passage des pertes assez sérieuses. Au demeurant, il n'y avait là qu'une série d'engagemens sans résultat; c'était un imbroglio de quelques jours. Garibaldi s'enfermait à Autun pour un mois; Cremer rentrait à Nuits. On échangeait des complimens; mais autour de Garibaldi on restait persuadé que Cremer avait fait manquer l'affaire de Dijon.

Ce qui était plus grave et ce qui est en réalité un des épisodes les plus sérieux de cette période de la campagne, c'est la seconde bataille de Nuits, livrée peu après, le 18 décembre. Depuis les affaires de Dijon, d'Autun, de Châteauneuf, Werder, qui avait à couvrir le siége de Belfort et à surveiller la Saône, Langres, les communications avec Paris, Werder sentait que ces corps qu'il venait de rencontrer pouvaient se fortifier. Il démêlait autour de lui un mouvement croissant qui se manifestait sous plus d'une forme, et peut-être entrevoyait-il déjà quelque complication plus sérieuse. La présence de Cremer à une si petite distance, à Nuits, le gênait, et il se décidait à tenter une pointe rapide dans cette direction de Nuits et de Beaune. Il espérait, par un coup frappé avec à-propos et avec vigueur, se mettre en sûreté pour quelque temps et avoir toute liberté. C'était le général de Glumer qui, avec la division badoise, devait exécuter l'opération. Il partait de Dijon le 18 au matin avec deux colonnes, l'une, sous Degenfeld, suivant les montagnes à droite,

prenant sa direction par Chambeuf, et ayant l'air de prendre Nuits à revers, l'autre s'avançant plus directement sur la gauche par Fenay et Saulon-la-Rue. Cremer, qui, dans une reconnaissance, avait aperçu les têtes de colonnes ennemies, prenait aussitôt et assez habilement ses dispositions sur la ligne du chemin de fer qui passe en avant de Nuits et sur les hauteurs de Chaux qui dominent la ville. Une lutte sanglante s'engageait bientôt et se prolongeait toute la journée au château de la Berchère, sur le chemin de fer, autour de Vosne. Elle était vigoureusement soutenue par notre petite armée, par la 1re légion du Rhône, à la tête de laquelle le colonel Celler se faisait tuer, par les mobiles de la Gironde que M. de Carayon-Latour conduisait au feu avec une chevaleresque intrépidité.

A qui restait l'avantage en définitive? Il ne restait point évidemment aux Français, puisque le soir Cremer se voyait obligé de se retirer sur Beaune, peut-être parce qu'il n'avait plus de munitions, sans doute aussi parce qu'il craignait d'être coupé par la colonne de Degenfeld. La victoire restait, si l'on veut, aux Allemands, puisqu'ils entraient à Nuits; mais cette victoire, ils l'avaient payée cher. Le prince Guillaume de Bade avait été gravement blessé devant ses troupes, celui qui l'avait remplacé, le colonel Renz, avait été tué. Les Allemands avaient perdu plus de 1,200 hommes, et dès le lendemain ils quittaient Nuits, ils reprenaient le chemin de Dijon, où ils rentraient, dit-on, assez tristes et assez démoralisés. Quelques jours auparavant, Garibaldi devant Dijon pouvait demander où était Cremer; cette fois c'était Cremer qui pouvait demander ce que Garibaldi faisait pour lui. Garibaldi était à Autun, il dépêchait Menotti, et Menotti arrivait le lendemain à Beaune : il était trop tard! Le fait est que, tout en écrivant à Cremer que ses opérations étaient « marquées au coin du génie, » Garibaldi ne s'entendait pas mieux avec lui qu'avec les autres généraux, et que Cremer de son côté n'aurait pas voulu plus que les autres généraux passer sous le commandement de Garibaldi. Le premier résultat de cette singulière incohérence avait été l'affaire de Dijon; le second résultat était l'affaire de Nuits, qui avec quelques secours aurait pu être un succès, et qui ne pouvait être considérée que comme un combat soutenu avec honneur.

Ainsi, entre le 15 et le 20 décembre 1870, on en était là. Le siége de Belfort continuait, et cette résistance commençait à exciter un intérêt mêlé d'émotion. Garibaldi, renfermé à Autun, pouvait tout au plus se défendre en poussant quelques partis autour de lui. Cremer montrait à Nuits que seul il ne pouvait rien. L'invasion étrangère, maîtresse de l'est, pouvait d'un moment à l'autre s'étendre encore. C'est alors que naissait dans les conseils du gouver-

nement, transporté à Bordeaux, la pensée d'une grande diversion, d'une tentative suprême pour aller chercher dans l'est la délivrance de Paris, en commençant par la délivrance de cette région de la France elle-même, qui ne pouvait se délivrer toute seule.

III.

La faute n'était pas de songer à cette diversion, d'entreprendre une expédition véritable dans l'est. La faute ou le malheur était de réaliser cette idée trop tard et dans des conditions que les progrès mêmes de l'invasion aussi bien que les rigueurs d'un hiver exceptionnel rendaient plus difficiles. La faute était d'avoir perdu deux mois en efforts incohérens, en opérations décousues qui n'aboutissaient qu'à une déperdition de forces, à une résistance disséminée et impuissante. Ces deux mois qu'on pouvait se donner, puisqu'on n'ignorait point que Paris tiendrait plus longtemps, ces deux mois auraient pu assurément être mieux utilisés pour la défense de l'est et pour la défense du pays tout entier. Il suffisait de ne pas les perdre en agitations vaines, de savoir les employer avec un peu de sang-froid, sans trop de précipitation, à organiser, à concentrer les forces qui restaient à la France, et ces forces étaient encore immenses. Je ne parle plus des autres points où aurait pu s'accomplir cette œuvre de prévoyance active et d'ordre qui eût donné en quelques semaines au pays des armées nouvelles capables de reprendre sérieusement la lutte en combinant leur action : dans l'est, Besançon pouvait devenir le centre naturel de notre réorganisation militaire.

Précisons cette situation. L'essentiel était, non de faire une guerre d'illusions et de mirages, non de jeter de tous côtés des forces qui ne pouvaient arrêter l'ennemi, mais de masser, de concentrer ces forces sous Besançon, dans une sorte de camp retranché où les Prussiens ne seraient point allés les chercher. Par sa position, en effet, Besançon est le point central d'une ligne de défense facilement inattaquable. Au nord, la place est protégée par la chaîne du Lomont, couverte elle-même par le Doubs qui se replie de Pont-de-Roide à Baume-les-Dames en passant par Vougeaucourt, Montbéliard, Clerval, et en formant comme un triangle irrégulier. Il suffit de garder un peu fortement du côté de Montbéliard quelques passages qui conduisent aux plateaux, et par où l'on pourrait être tourné. Au sud Besançon a pour défense la vallée du Doubs, la vallée de la Loue, la forêt de Chaux, qui est dans l'angle des deux rivières, les escarpemens prolongés du Jura, Salins. En occupant ces positions, faciles à défendre, on tient en réalité Dôle, Mouchard, les points de jonction des chemins de fer qui vont vers Bourg, Lyon et

le midi. C'est là, à l'abri de Besançon, que devaient être réunies des forces suffisantes, qui auraient pu être organisées, disciplinées, exercées, et qui seraient devenues rapidement la véritable armée de l'est, toujours menaçante d'abord pour l'invasion dans la vallée de la Saône, puis destinée à se jeter à l'heure voulue sur les communications allemandes. C'était là du reste, dès le premier moment, l'idée d'un officier distingué, le colonel de Bigot, chef d'état-major de la division, qui disait : « La position militaire de Besançon est admirable pour tenter une diversion dans l'est, changer le théâtre de la guerre et frapper un grand coup. Paris a assez de vivres pour résister jusqu'au mois de février, et Belfort tiendra encore trois mois. Mettant à profit ce délai, nous pourrions approvisionner largement la ville, achever les fortifications et établir autour de Besançon un vaste camp retranché pour y recevoir un grand nombre de troupes qu'on organiserait et disciplinerait. » Il s'agissait toujours dans ce plan d'une expédition de l'est, mais « sans qu'il fût besoin d'affaiblir les armées de la Loire. »

On n'en fit rien. Il fallait s'agiter, remuer des masses, avoir surtout l'air de « faire quelque chose. » Au lieu de coordonner les moyens d'action dont on pouvait disposer, on les confondait, on les déplaçait, et après avoir, au mois de novembre, rappelé de l'est le peu d'armée qu'il y avait, le 20e corps, en laissant Garibaldi « unique gardien de nos intérêts, » on se trouvait conduit en décembre à jeter dans l'est une partie de l'armée de la Loire, ce qu'on appelait désormais la « première armée de la Loire. » Cette armée promise à un si grand malheur, elle se composait des corps plus qu'à demi désorganisés qui s'étaient repliés vers le centre, vers Bourges, après les désastres d'Orléans aux premiers jours de décembre, et elle venait d'être mise sous les ordres d'un des chefs les plus populaires, le général Bourbaki, arrivé depuis peu sur la Loire.

Toujours jeune avec ses cinquante-six ans, esprit brillant et fin, cœur chaud et impétueux, caractère franc et résolu, Bourbaki était certes l'homme le mieux fait pour conduire une entreprise hardie dans des conditions moins contraires. Il avait été tout récemment le héros involontaire d'une histoire à demi romanesque. Dernier commandant de la garde impériale et enfermé avec elle à Metz, il était sorti de la citadelle lorraine vers la fin de septembre dans des circonstances assez mystérieuses, à la suite d'une visite faite au maréchal Bazaine par un personnage inconnu se disant accrédité par M. de Bismarck et envoyé par l'impératrice, qui aurait témoigné le désir de voir le maréchal Canrobert ou le général Bourbaki. Bourbaki, informé de cet incident, n'avait demandé aucune mission, il n'en avait réellement aucune; il avait simplement accepté, le maréchal Canrobert ne pouvant partir, de se rendre en Angle-

terre, à la condition de pouvoir revenir, et il le croyait ainsi. Arrivé en Angleterre, il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'on avait été le jouet d'une fable imaginée par un aventurier. Il avait immédiatement repris la route de Metz, et, ne pouvant rentrer malgré la précaution qu'il avait prise de faire réclamer une autorisation du roi de Prusse par lord Granville, il était parti pour Tours. Tout avait été loyal, correct dans sa conduite. Il n'avait pas caché à l'impératrice que son épée appartenait avant tout à la France, il n'avait pas à cacher au gouvernement de Tours le caractère et les circonstances de sa démarche.

Il emportait seulement le regret de n'avoir pu aller partager le sort de ses soldats à Metz, et, chemin faisant, dans son voyage vers le centre de la France, il se sentait ému de la confusion qu'il voyait autour de lui, du désordre des troupes qu'il rencontrait. Aussi, lorsqu'à son arrivée à Tours il avait reçu l'offre des premiers commandemens de l'armée, il n'avait pas hésité à les décliner, « ne se sentant pas en mesure, disait-il, de réaliser ce que le public attendait de lui. » Il s'était borné à demander d'être envoyé dans le nord, où il espérait, s'il pouvait réunir quelques forces, se frayer un passage jusqu'à Verdun et peut-être communiquer avec l'armée de Metz. A défaut de succès de ce côté, il se proposait de se créer un noyau d'hommes disciplinés et résolus pour tenter quelque coup de main audacieux sur Beauvais, sur Compiègne, en pleines lignes allemandes, et déjà il se préparait à réaliser ce dessein, quand tout à coup le gouvernement, cédant à des criailleries d'agitateurs, à de vulgaires pressions de parti, le rappelait du nord par une sorte de révocation mal déguisée. On le destituait dans le nord, et le lendemain, avec cette étrange habitude de traiter les généraux en suspects tout en leur demandant de nouveaux services, le gouvernement donnait au général Bourbaki un commandement supérieur sur la Loire, bientôt même le commandement des 15e, 18e et 20e corps formant la première armée. Bourbaki était arrivé en pleine débâcle d'Orléans, et il ne pouvait se défendre d'une certaine tristesse en voyant cette incohérence de direction. Il acceptait sans confiance et se résignait sans illusion, doutant du succès, mais prêt à se mettre à l'œuvre, à prodiguer son dévoûment, et bien sûr de retrouver l'entraînante autorité de sa vaillante nature aux jours de combat.

Que voulait-on faire de ces soldats réunis sous le nom de première armée? On ne le savait encore, et le général Bourbaki, comme les autres, était réduit à écrire au gouvernement : « Je vous demande de me faire connaître le plan général que vous avez adopté pour la défense nationale. » Une chose certaine, c'est qu'avant de songer à se servir de ces corps rejetés en désordre sur les

routes du centre il fallait les rallier, les raffermir, les réorganiser. Tels qu'ils étaient, ils n'auraient pu même sans péril tenter cette diversion secourable que Chanzy demandait à Bourbaki, et que celui-ci ne se sentait en mesure d'essayer que quelques jours plus tard. La première nécessité était de refaire ces corps; c'est à cela que se passaient les premières semaines de décembre. A ce moment encore du reste, dans les conseils officiels, on n'avait point évidemment abandonné l'idée de maintenir la première armée sur la Loire, de la pousser en avant sur Paris. On y avait si peu renoncé que le 17 décembre M. Gambetta, qui était à Bourges, écrivait au général Bourbaki pour le stimuler : « Songez quelle gloire ce serait pour vous d'arriver à Fontainebleau presque sans coup férir! Je suis informé qu'il n'y a pas un Prussien dans Seine-et-Marne. Il faut donc profiter au plus vite de la situation de Fontainebleau. » Bourbaki ne croyait pas si facile d'arriver de cette façon foudroyante et sans coup férir à Fontainebleau; mais il croyait pouvoir se porter d'abord sur Montargis et manœuvrer dans cette région en se servant des moindres cours d'eau, en se créant des lignes artificielles de stratégie. Une fois là, et la deuxième armée aidant, on aurait vu. C'était en somme une partie du plan que le général Chanzy proposait de son côté. Bourbaki se mettait en effet immédiatement en marche, et le 19 il avait atteint le petit village de Beaugy; mais là tout changeait subitement, le projet de l'expédition de l'est faisait tout à coup son apparition, venait arrêter le mouvement commencé, et ce qu'il y a d'assez curieux, c'est que M. Gambetta, après avoir écrit comme il le faisait le 17 au général Bourbaki, écrivait dix jours après dans un sens tout opposé au général Chanzy en lui démontrant l'avantage d'une opération absolument différente. M. de Freycinet avait été, je crois, il s'en attribue du moins le mérite, le principal inspirateur de cette évolution soudaine dans la stratégie de la défense.

Ainsi c'est le 19 décembre que l'idée de l'expédition de l'est prenait une forme définitive, qu'elle devenait un projet arrêté, et en l'acceptant le général Bourbaki ne se dissimulait pas ce qu'avait de grave, de tardif au point de vue de la situation de Paris, de périlleux, une entreprise qui pouvait si aisément devenir une aventure; mais il se laissait peut-être aller à croire que l'écart qui allait s'établir entre les deux armées de la Loire opérant à si grande distance mettrait le prince Frédéric-Charles dans l'embarras. Il ne soupçonnait pas que les Allemands pourraient tenir tête à cette complication nouvelle sans détacher un régiment de l'armée du prince Frédéric-Charles, prête à s'engager à fond contre Chanzy. De plus il s'efforçait d'avance de préciser le sens, la portée et les limites d'une opération à laquelle s'attachaient déjà d'étranges illusions.

Il n'eut jamais, quant à lui, la pensée de ces prodigieuses péripéties dont on flattait bientôt l'imagination publique, de ces irruptions foudroyantes sur les lignes allemandes, que sais-je encore? peut-être d'une marche en pleine Allemagne. Ce qui lui semblait possible et réalisable, c'était de forcer d'abord l'ennemi à quitter les contrées envahies de l'est, Dijon, Gray, Vesoul, la Saône, de manœuvrer de façon à faire lever le siége de Belfort, et, cela obtenu, on pourrait aller tenter la fortune des armes du côté de Langres.

Même ramenée à ces termes, l'expédition offrait toujours assurément de sérieuses difficultés. Pour l'accomplir, Bourbaki allait avoir à sa disposition le 18e et le 20e corps qu'il emmenait avec lui, un 24e corps qui venait de s'organiser à Lyon sous le général de Bressolles, plus la division Cremer, qui, pendant ces délibérations mêmes, livrait la bataille de Nuits, et une réserve sous les ordres d'un officier de marine distingué, M. Pallu de la Barrière. Le 15e corps, appelé quelques jours plus tard seulement dans l'est, restait provisoirement autour de Bourges et de Nevers. Cette armée était considérable sans doute, elle l'était surtout en apparence; elle ne comptait pas cependant les 150,000 hommes qu'on lui a libéralement attribués si souvent. En réalité, à son arrivée dans l'est, Bourbaki avait 101,000 hommes, et dans le nombre il y avait bien 35,000 bons soldats capables de faire une campagne sérieuse. Le reste n'avait ni habitude de la guerre, ni cohésion, ni discipline. C'était là justement ce qui préoccupait Bourbaki dans ces cruelles heures, ce qui le remplissait de perplexités jusqu'à la dernière minute. On raconte qu'au moment où se tenait le conseil décisif et où Bourbaki semblait hésiter encore avant de se lancer dans une telle affaire, on vit entrer tout à coup le général Clinchant, qui était, lui aussi, un prisonnier de Metz échappé de la captivité, et qui venait prendre le commandement du 20e corps. « Tenez, aurait dit Bourbaki, voilà Clinchant, je le connais; s'il pense que nous pouvons marcher, je me fie à lui, j'accepte. » Le général Clinchant qui arrivait plein d'ardeur, impatient d'action, n'hésitait pas à se prononcer pour l'entreprise, à combattre les derniers doutes du commandant en chef. — « Eh bien! aurait répondu Bourbaki, tout est dit, c'est entendu, marchons! »

On était donc décidé, et, quoique tardive, quoique difficile, l'expédition de l'est pouvait réussir. Le succès dépendait, à vrai dire, de ce qu'on ferait pour préparer et assurer l'exécution du plan qu'on avait conçu. On entrait dans une voie où il fallait tout prévoir, même l'imprévu, à plus forte raison ce qu'il était si facile de pressentir, les difficultés d'approvisionnement, la possibilité d'une diversion de l'ennemi venant par l'ouest au secours de Werder, rejeté vers les Vosges. Bourbaki n'était pas assez inexpérimenté pour se jeter à

l'aventure sans avoir pesé ses chances et calculé ce qui pouvait arriver, sans s'être prémuni contre tout ce qui pouvait interrompre, compliquer ou menacer ses opérations, une fois qu'il serait en pleine marche. Il avait d'abord insisté auprès du gouvernement sur deux points. Il avait demandé qu'on assurât par tous les moyens des vivres à son armée et qu'on accumulât les approvisionnemens dans Besançon, qui deviendrait ainsi pour lui une place de ravitaillement et au besoin de refuge. Il avait demandé encore et surtout d'être protégé sur son aile gauche et sur ses derrières contre toute tentative des Allemands par l'ouest, lorsqu'il s'avancerait sur Belfort, après avoir dégagé Dijon et la Saône. Le gouvernement avait tout promis : il avait assuré que la place de Besançon serait comblée d'approvisionnemens, et quant aux Allemands venant de l'ouest, ils seraient surveillés, neutralisés par une force considérable de mobilisés. On ne parlait d'abord de rien moins que de 200,000 hommes. C'était beaucoup plus qu'on n'en pouvait réunir; il n'en aurait pas fallu la moitié, dans des positions un peu habilement choisies, pour embarrasser ou ralentir l'ennemi, ne fût-ce que pendant quelques jours. De plus Garibaldi serait envoyé à Dijon avec son armée fortifiée pour arrêter les Allemands au passage, s'ils se présentaient, ou pour courir sur eux. Ici seulement commençait à éclater le vice de cette situation. Bourbaki, le chef principal de l'expédition, avait sûrement besoin d'être garanti dans sa marche, il avait un intérêt de premier ordre à savoir ce qui se passait sur son flanc et sur ses derrières, et il ne disposait pas des forces qui étaient censées concourir à ses opérations. Bourbaki n'avait peut-être pas plus envie de commander à Garibaldi que Garibaldi ne se souciait d'être commandé par Bourbaki. Il n'y avait même aucun rapport régulier et suivi entre les deux camps. C'était toujours la même histoire. Le gouvernement restait le grand moteur lointain de ces forces diverses, de sorte que Bourbaki, moins protégé qu'il ne le croyait peut-être, se trouvait exposé à devenir la victime de la plus désastreuse incohérence de conseils et de direction; mais c'était là encore l'affaire de l'avenir. Pour le moment, il y avait deux conditions premières et essentielles de succès.

Ces deux conditions étaient le secret et la rapidité des mouvemens. Il est de toute évidence qu'il y avait un suprême intérêt à ne rien laisser pénétrer de ce qu'on allait faire, à se dérober aux Allemands et à les tromper, ne fût-ce que pendant quelques jours, de telle façon qu'ils ne pussent s'apercevoir de la grande conversion vers l'est que lorsqu'on serait déjà sur le terrain, à l'heure de l'action. Ce n'était pas facile, j'en conviens; on pouvait du moins éviter de jeter son secret à tous les vents, et les chemins de fer, en offrant des moyens de célérité, pouvaient aider à utiliser énergiquement les

quelques jours pendant lesquels on prolongerait les incertitudes de l'ennemi. Malheureusement c'est ici que les déceptions se succédaient. Le secret! il était vraiment bien gardé! il courait partout. Les journaux ébruitaient le mouvement avant qu'il fût commencé. Dans toute la Franche-Comté, dans toute la Bourgogne, on ne parlait que de la grande expédition qui allait délivrer Belfort. Autour du gouvernement, on ne gardait aucune discrétion, tout était livré aux commérages. Le chef d'état-major de Garibaldi restait lui-même un jour scandalisé de s'entendre interpeller sur le seuil du ministère, à Bordeaux, par un des familiers de la maison, membre d'un « comité scientifique de la guerre, » qui lui disait tout haut devant cinquante personnes inconnues : « Eh bien! vous allez dans l'est, on va jouer la grande partie! » Un bruyant voyage de M. Gambetta à Lyon en ce moment achevait de donner l'éveil. Si les Allemands s'étaient mépris, ils auraient été bien simples. Dès le 25 décembre, l'état-major de Versailles recevait l'avis que les troupes françaises, réunies autour de Nevers et de Bourges, venaient d'être expédiées par chemin de fer vers Châlon-sur-Saône. Le général de Werder, de son côté, savait au même instant que depuis quelques jours les transports militaires se succédaient sur la ligne de Lyon à Besançon, que « quelque chose d'extraordinaire se préparait. »

Restait la rapidité des mouvemens, qui jusqu'à un certain point aurait pu compenser les inconvéniens de ces divulgations étourdies en accélérant l'entrée en campagne. La rapidité manquait comme tout le reste, plus que tout le reste. Je sais bien que, par une fatalité de plus dans cette accumulation d'imprévoyances qui avait signalé le commencement de la guerre, l'organisation des chemins de fer français, dans leur application aux services militaires, était d'une désolante infériorité vis-à-vis de l'organisation allemande. Ici cependant, les hommes du cabinet de Bordeaux se trouvaient dans leur sphère. M. de Freycinet était un ingénieur connaissant son métier; M. de Serre, ce jeune Polonais qui allait jouer je ne sais quel personnage dans l'est, était, lui aussi, ingénieur, et venait de quitter les chemins de fer autrichiens. C'était le cas, pour des hommes d'administration et d'expérience technique, de déployer leur activité là où ils pouvaient rendre de vrais services. Ils n'avaient qu'à s'emparer, à se servir de ce puissant instrument des chemins de fer, et ils auraient travaillé ainsi d'une façon bien plus efficace au succès de la campagne en assurant les mouvemens et les approvisionnemens de l'armée. Non, c'était trop médiocre, à ce qu'il paraît; on avait la fureur de se mêler de stratégie lorsqu'on n'en savait pas le premier mot, et là où on aurait pu avoir quelque compétence, on ne faisait pas ce qu'on aurait pu faire. On multipliait les ordres sans doute; mais ces ordres étaient mal compris,

mal obéis, faute d'une certaine unité de direction. Les chefs militaires se plaignaient de la lenteur, de la confusion des embarquemens; les compagnies, qui avaient plus de mille wagons à expédier, se plaignaient qu'on ne leur laissât pas le temps de réunir cet immense matériel, qu'on encombrât leurs voies par imprévoyance, par ce qu'un habile ingénieur, M. Jacqmin, appelle des « mesures erronées ou incomplètes. » Au départ des 18e et 20e corps, dit M. de Freycinet, « l'entente s'est mal établie entre l'état-major de l'armée et les compagnies des chemins de fer... » Par qui donc cette entente aurait-elle dû être établie et maintenue, si ce n'est par l'administration de la guerre elle-même, intervenant pour imprimer l'unité d'action, pour régulariser ces grands transports? C'est ce qu'on ne faisait pas, et le résultat était inévitable.

Au 19 décembre, l'expédition était décidée. Le 20, les premiers ordres de mouvement étaient donnés pour le lendemain. Le 18e et le 20e corps devaient partir de Bourges, de Nevers, de Saincaize et de La Charité pour Châlon-sur-Saône et Chagny. De Bourges à Châlon, il y avait 248 kilomètres; de Saincaize à Chagny, il y avait 173 kilomètres. On mit huit jours pour accomplir le mouvement! C'était bien pire peu après lorsqu'il fallut mettre en route le 15e corps. Le gouvernement évaluait à 32,000 hommes les troupes qu'on devait embarquer; il y avait plus de 40,000 hommes. Le ministère donnait quarante-huit heures à la compagnie pour exécuter l'opération; on mit douze jours, traînant tout le long de la ligne sur les voies encombrées. A chaque instant, les trains étaient obligés de s'arrêter, ne pouvant plus avancer. Des détachemens de troupes restaient sur place trente et quarante heures de suite, quelques-uns même trois jours, sans pouvoir descendre, par 12 et 15 degrés de froid, par la neige la plus abondante. Les chevaux mouraient, les hommes finissaient par n'avoir plus de vivres, et ne pouvaient s'en procurer. Tout marchait ainsi, de sorte que les chemins de fer, au lieu d'être un moyen d'accélération, devenaient une complication de plus faute d'être employés avec prévoyance. La lenteur et la confusion des transports militaires préparaient le désordre, plus redoutable encore, du service des approvisionnemens, et même avant d'être entrée en campagne l'armée avait à passer par les plus énervantes épreuves, par toutes les misères d'un voyage meurtrier pour la santé aussi bien que pour le moral des troupes. Un temps précieux avait été perdu, on finissait néanmoins par sortir de ce chaos.

IV.

Voici donc cette armée qui, après avoir quitté Bourges et Nevers le 21 décembre, commence à montrer ses têtes de colonnes dans

l'est le 26, et n'est guère réunie un peu au complet avant le 29. Le 18ᵉ corps, sous le général Billot, est à Chagny; le 20ᵉ corps de Clinchant est à Châlon-sur-Saône avec la réserve Pallu de la Barrière; à Beaune se trouve Cremer, qui ne demanderait pas mieux que de rester indépendant, mais dont la division va former l'aile gauche de l'armée dans sa marche vers Belfort. Le 24ᵉ corps a été envoyé directement de Lyon sur Besançon; le 15ᵉ corps, laissé momentanément à Bourges, ne rejoindra que quelques jours plus tard. Le général Bourbaki arrive avec son armée, prêt à donner le signal des opérations. Les Allemands, prompts à s'éclairer, n'avaient pas tardé à se préoccuper de tout ce qu'ils entrevoyaient, et leur première pensée avait été, dès le 28, de ne pas rester en l'air à Dijon, de se replier sur Gray, sur la ligne de la Saône, pour garder leurs communications avec les Vosges, pour se tenir en mesure de faire face aux événemens. Chose curieuse; c'était aussitôt à qui se disputerait le mérite d'avoir forcé les Allemands à se retirer. Garibaldi, qui occupait quelques points entre Autun et Dijon, ne pouvait pas croire qu'un tel résultat ne fût pas dû à sa savante stratégie; Cremer ne restait pas moins persuadé que l'honneur lui en revenait. Ni l'un ni l'autre n'y étaient pour rien. Cremer n'entrait à Dijon que le 31 décembre, trois jours après le départ des Prussiens, Garibaldi ne devait y arriver que le 7 janvier 1871. La présence seule de l'armée de l'est à Chagny et à Châlon avait suffi évidemment à provoquer cette retraite, qui n'était après tout qu'un mouvement de concentration de l'ennemi. C'était la première conséquence de la campagne qui s'ouvrait, qui ne s'engageait sérieusement que le 31 décembre et le 1ᵉʳ janvier par la marche du 20ᵉ corps sur Dôle et du 18ᵉ corps sur Auxonne. La marche de Cremer sur Dijon rentrait aussi dans cet ordre d'opérations.

Déjà cependant on commençait à s'impatienter à Bordeaux, on trouvait que tout marchait avec une lenteur désespérante. Que se passait-il donc? On ne comprenait rien à cette « quasi-immobilité. » Bourbaki était à peine arrivé sur le terrain, la campagne s'ouvrait à peine, que les chefs du cabinet militaire de Bordeaux, oubliant qu'ils n'étaient point étrangers à ces lenteurs dont ils faisaient un crime aux autres, et retrouvant toute la verve de leur génie stratégique, se remettaient à jouer ce jeu de grands directeurs de la guerre qui avait si bien réussi sur la Loire! Ils ne cessaient d'assaillir le général en chef d'objurgations, d'instructions méticuleuses, d'ordres, de contre-ordres où perçaient la prétention ignorante et une défiance presque injurieuse. Ils avaient de l'organisation militaire et de la discipline une telle idée qu'ils se faisaient adresser des rapports directs par des commandans de corps d'armée, notamment par le général Billot, qui rendait compte au ministre de

l'opération la plus simple sans passer par l'intermédiaire de son chef. On semblait laisser une certaine liberté au commandant supérieur, on ne lui en laissait aucune, — ou cette liberté qu'on avait l'air de lui abandonner en principe, on la lui retirait en détail. On s'efforçait de le lier de toute façon, et au moment où l'initiative du chef militaire aurait dû s'exercer dans toute sa plénitude, sans autre limite et sans autre sanction que sa responsabilité, on lui écrivait gravement de Bordeaux : « Je désire qu'il soit bien entendu qu'aucune décision ne doit être prise avant de m'avoir été soumise... Il faut, ainsi que je vous l'ai demandé, que vous m'indiquiez chaque soir, aussitôt que la marche de la journée est terminée, les positions exactes des différens corps placés sous vos ordres, ainsi que vos projets pour le lendemain... » Mouvemens, plan d'opérations, détails, on veut tout savoir, tout conduire. « Il nous faut plus que jamais coordonner nos mouvemens, avoir de la suite, ne jamais marcher à l'aventure, mais savoir à toute heure où nous en sommes et ce que nous voulons... »

Bref, on prodiguait les leçons et on prenait ses précautions. On avait mieux fait du reste; on avait placé auprès du général en chef une sorte d'*ad latus* ou de « commissaire extraordinaire, » ou de tribun militaire, je ne sais trop de quel nom le nommer. Quel était le rôle de M. de Serre à l'armée de l'est? On ne l'a jamais bien su. En apparence, il n'avait aucune autorité sérieuse; en réalité, il se mêlait de bien des choses, il suivait le général, à qui il servait souvent d'intermédiaire, et une certaine opinion faisait de lui un personnage. On disait tout bas qu'il arrivait avec de pleins pouvoirs, qu'il avait dans son portefeuille la révocation de Bourbaki, que le commandement supérieur était destiné à Billot. On ne voyait pas qu'avec ce système on énervait d'avance toute direction, on excitait toutes ces défiances et ces rivalités qui sont le fléau d'une armée. Quant au général en chef, qu'on plaçait dans des conditions si étranges, il sentait indubitablement la position qu'on lui créait. Il ne se faisait illusion ni sur le degré de confiance qu'on lui témoignait, ni sur la valeur de ceux qui prétendaient tout conduire, ni sur les difficultés qui l'entouraient, qu'on semblait se faire un jeu d'aggraver, comme si elles n'étaient pas assez sérieuses. S'il restait à son poste, c'est qu'il croyait que c'était son devoir au moment de l'action et du péril. Il contenait ses susceptibilités, il accueillait sans amertume le nouveau compagnon qu'on lui donnait, M. de Serre, et après s'être vu entouré dans le nord d'espionnages ridicules, il se disait qu'il valait mieux avoir dans son camp, à ses côtés, un jeune homme qui ne manquait d'ailleurs ni d'intelligence, ni d'activité, ni de bonne grâce, qui somme toute ne mettait bientôt dans ses relations qu'une attentive et courtoise déférence.

Certainement c'était assez puéril de rappeler à un chef d'armée qu'il fallait « avoir de la suite » et se hâter. Bourbaki le savait bien, et s'il ne marchait pas avec plus de rapidité, s'il n'entrait décidément en action que « quinze jours après le départ de Bourges, » selon la remarque de M. de Freycinet, c'est qu'on ne lui avait pas préparé les moyens d'aller plus vite; c'est que dès la première étape, à Dôle, on se trouvait réduit à s'avouer que les vivres manquaient, qu'on avait « de l'avoine pour un jour et demi, » qu'on allait être « arrêté, faute de nourriture, » dans un pays désolé par l'invasion, qui n'offrait plus les ressources nécessaires. Le plan du général Bourbaki semblait du reste assez simple et conforme à la nature de ses troupes, encore peu aguerries, aussi bien qu'à sa situation, qui l'obligeait à se tenir rapproché du chemin de fer de Besançon, dont il avait besoin pour vivre. Ce plan consistait à s'avancer par la vallée de l'Ognon, entre la Saône et le Doubs, à manœuvrer sur le flanc de l'ennemi de façon à le faire reculer en menaçant sa retraite et en marchant sur Belfort, où il y aurait sans doute à livrer une bataille décisive.

C'était le plan qu'on exécutait en se portant d'abord de Chagny et de Châlon à Auxonne et à Dôle, puis le 4 ou le 5 janvier à Pesmes et à Marnay sur l'Ognon, puis enfin à Villersexel, position d'une certaine importance comme point d'intersection des routes de Vesoul à Montbéliard, de Lure à Besançon. On forçait ainsi l'ennemi à se retirer successivement de Dijon, de Gray, même de Vesoul. Si le général Bourbaki marchait sans le savoir à une terrible aventure, ce n'était point à coup sûr parce qu'il n'avait pas calculé ses mouvemens; il agissait si peu à la légère que le 8 janvier, arrivé à Montbozon, il pouvait adresser à Chanzy une dépêche où il précisait avec une parfaite netteté ce qu'il s'était proposé de faire et ce qui se passerait sans doute le lendemain. « J'ai quitté Bourges, disait-il, pour faire évacuer Dijon, Gray, Vesoul et lever le siége de Belfort. Les garnisons de ces deux premières villes, menacées de se voir couper leur retraite, se sont retirées sans combat. Je continue l'exécution de mon programme... Il peut se faire que notre première rencontre sérieuse ait lieu à Villersexel... » C'est là en effet qu'allait éclater le premier choc. Le général de Werder, qui avait été obligé de se replier jusqu'à Vesoul, et qui ne laissait pas que de se sentir en péril, Werder croyait nécessaire de tenter un effort, ne fût-ce que pour troubler la marche de cette armée qui s'avançait, et le 9 janvier, avec la division Schmeling et des forces de la division badoise, il se portait sur Bourbaki, contre lequel il allait se heurter à Villersexel même.

Occupé par les Allemands, repris par les Français, toujours disputé avec fureur, le malheureux village était, de neuf heures du

matin à sept heures du soir, le théâtre d'une lutte sanglante qui finissait par se concentrer au château. Un moment dans la journée, nos bataillons avaient semblé faiblir, et il n'avait fallu rien moins que l'arrivée de Bourbaki lui-même sur le terrain pour rallier ces jeunes troupes électrisées tout à coup par ce brillant courage, par l'impétueux capitaine qui se portait au feu en s'écriant d'un accent vibrant : « A moi l'infanterie! Est-ce que l'infanterie française ne sait plus charger? » Chefs et soldats, tout cédait aussitôt à cette inspiration guerrière, à cet éclat de commandement; on revenait au combat, et Villersexel restait définitivement en notre possession. La lutte avait été meurtrière, plus meurtrière qu'on ne l'avouait au camp de Werder. C'était évidemment un succès enlevé avec vigueur par nos soldats, surtout par leur chef; mais en même temps ce succès entraînait une perte de près de quarante-huit heures très profitable à Werder, qui, en étant battu, avait du moins obtenu l'avantage de troubler la marche de l'armée de l'est et de gagner un peu de temps pour se replier sur des positions habilement choisies où il allait nous attendre. Le 13 janvier, on était encore arrêté autour d'Arcey; on se battait de nouveau assez vivement. Le 14 au soir enfin, on allait coucher sur les hauteurs de la rive droite de la Lisaine, faisant face aux collines de la rive gauche, qui protégent les approches de Belfort, et où les Allemands arrivaient de leur côté.

Pourquoi le général Bourbaki, au lieu d'aborder de front avec toutes ses forces les positions redoutables qui couvrent la Lisaine, ne s'était-il pas porté, comme il en avait été question, sur Vesoul et Lure, de façon à tourner Belfort? Il avait peut-être une raison assez grave : c'est que le chemin de fer de Gray à Vesoul n'était point encore rétabli, et ne pouvait servir à nourrir une armée entière, c'est que tous les approvisionnemens étaient accumulés sur le Doubs, à Clerval, dernière station où l'on pouvait arriver par le chemin de fer venant de Besançon. Même en se tenant à proximité de Clerval, on avait la plus grande peine à vivre, tant les transports étaient devenus difficiles. Les chevaux s'abattaient sur le verglas qui couvrait les chemins, un accident survenu à un attelage suspendait la marche de tout un convoi. Si l'on s'était porté un peu loin de la ligne de ravitaillement, on se trouvait exposé à mourir de faim; des partis de uhlans lancés à propos pouvaient ajouter au trouble des communications. Pourquoi du moins le général Bourbaki ne se pressait-il pas davantage et ne gagnait-il pas les Allemands de vitesse sur la Lisaine? Un peu sans doute pour cette même raison des approvisionnemens. Sur toute la route, on avait été arrêté par la difficulté de suffire aux besoins de l'armée. A Villersexel, on n'avait perdu près de deux jours que pour attendre des

vivres. Les Allemands ne s'y étaient pas trompés, ils s'expliquaient bien mieux que les Français la lenteur de la marche de Bourbaki, et ils en profitaient naturellement. « ...Quant à être devancé par Bourbaki devant Belfort, dit le major Blume, c'était un cas dont il était à peine nécessaire de se préoccuper. Les nombreux prisonniers faits dans ces dernières rencontres étaient si mal nourris, si pauvrement équipés, qu'on n'avait pas à redouter d'un tel adversaire des mouvemens rapides de masses très concentrées, surtout dans cette saison, où le froid sévissait avec une grande rigueur... » Et c'est ainsi que Bourbaki, après avoir été conduit par les circonstances à se diriger sur la Lisaine, ne pouvait y arriver que le 14 janvier au soir. On était désormais en présence. Le nœud de la situation allait être tranché dans un choc décisif. Cette nuit du 14 au 15 janvier, nuit froide, glaciale, — il y eut jusqu'à 15 degrés Réaumur, — c'était la veillée des armes précédant une bataille de trois jours, cet ensemble d'engagemens qui a gardé le nom de bataille d'Héricourt.

Les deux armées n'étaient séparées que par la vallée assez étroite où coule le torrent de la Lisaine, descendant des Vosges pour aller se perdre vers Montbéliard dans l'Allaine, qui à son tour va se jeter dans le Doubs. Sur la rive gauche, les Allemands occupaient une série de positions habilement liées, protégées d'abord par la Lisaine, échelonnées de Montbéliard à Chagey, à Chennebier, jusqu'à Frahier sur la route de Lure à Belfort. C'était une ligne de 12 ou 15 kilomètres dont Héricourt représentait à peu près le centre. Le général de Werder avait au moins 45,000 hommes pour défendre ces positions, assez rapprochées de Belfort pour qu'il y eût un échange permanent de secours entre l'armée d'opérations et le corps d'investissement, pour qu'on pût même détacher momentanément une partie de l'artillerie de siége, qu'on employait à fortifier les points principaux de la ligne de défense. Les Allemands n'avaient pas perdu ces derniers jours. Malgré tout, Werder livré à lui-même, ne pouvant compter encore sur les secours qu'on lui promettait, Werder n'était pas sans inquiétude, si bien que le 14 au soir encore il demandait par le télégraphe à Versailles s'il devait accepter le combat devant Belfort. On lui répondait aussitôt d'attendre l'attaque, de tenir ferme dans les fortes positions qu'il occupait, qu'il serait bientôt secouru. Werder ne reçut cet ordre que lorsqu'il était déjà engagé. L'eût-il voulu du reste, il ne pouvait guère éviter le choc; l'armée française qu'il avait devant lui ne pouvait en effet rester inactive. Cette armée était sur la rive droite de la Lisaine, occupant, elle aussi, de bonnes positions, mais n'ayant pas seulement à s'y défendre, ayant au contraire à enlever celles de l'ennemi. — Le 24e corps et la partie du 15e corps qui arrivait se rapprochaient de

Montbéliard sur la droite. Bourbaki lui-même était avec le 20e corps de Clinchant en face d'Héricourt au centre. Sur la gauche, Billot avec le 18e corps avait sa direction vers Chagey. Un peu plus loin, à l'extrême gauche, Cremer, venant directement de Dijon, débouchait avec sa division par Lure. Dans la nuit, tous les chefs de corps avaient reçu leurs ordres de combat.

Dès la matinée du 15, le canon retentissait de toutes parts dans l'atmosphère glacée et allait réveiller les espérances des assiégés de Belfort. L'action, engagée sur toute la ligne, se prolongeait jusqu'au soir. Sur la droite, une partie du 15e corps était chargée de chasser l'ennemi de Montbéliard, de prendre possession de la ville, et on y parvenait sans un trop violent effort; seulement on était dans la ville, on n'avait pas la citadelle, où les Allemands avaient pu s'établir et se retrancher par suite d'une incurie de l'administration impériale qu'on n'avait pas eu l'idée ou le temps de réparer (1). Sur le reste de la ligne, de Montbéliard à Héricourt, des forces du 20e et du 24e corps engageaient une lutte des plus vives, cherchant à entamer directement les positions prussiennes; mais on avait devant soi deux obstacles des plus sérieux qui rendaient le succès difficile, la Lisaine d'abord, puis le remblai du chemin de fer, et dans la pensée du général en chef, qui se chargeait avec Clinchant de soutenir la bataille sur ce point, la véritable attaque n'était pas là.

L'attaque sérieuse qui pouvait décider du sort de la journée et peut-être de la campagne était sur la gauche; elle avait été confiée à Billot et à Cremer, qui semblaient toujours fort impatiens de se montrer. A eux seuls, ils avaient 40,000 hommes sur un effectif total d'un peu plus de 100,000 hommes, et 98 pièces d'artillerie sur 240 dont disposait l'armée. Ils avaient la mission d'exécuter un mouvement par lequel on espérait déborder la droite de l'ennemi. Ils devaient partir à sept heures du matin de Beverne, qui n'est qu'à 7 kilomètres de la Lisaine, et se porter sur les positions prussiennes de Chenebier, d'Étobon, de Chagey. Malheu-

(1) Rien ne peint mieux les procédés de l'administration impériale que ce que dit, justement au sujet de Montbéliard, le général de Blois, commandant de l'artillerie du 15e corps : « Cette petite ville possède un château récemment déclassé et dépendant de la direction du génie de Besançon. L'opération du déclassement, simple mesure financière destinée à leurrer le corps législatif, toujours avide d'économies sur le budget de la guerre, consistait simplement à supprimer la garnison et à retirer le mobilier militaire de la place. On se gardait bien de raser les remparts, mesure indispensable pourtant, mais que l'on omettait pour éviter une dépense. Tout cela était contraire au bon sens. Il résulta de cette omission que les Prussiens trouvèrent dans le château de Monbéliard un excellent poste retranché qu'ils occupèrent sans peine et sans frais, et d'où ils purent faire du mal à la ville. » (*L'Artillerie du 15e corps pendant la campagne de 1870-1871.*)

reusement, soit que les chemins fussent peu praticables, et ils étaient en effet couverts de glace et de neige, — soit qu'il y eût de la confusion dans la marche des troupes, et la division Cremer fut, il est vrai, obligée d'attendre trois heures pour laisser passer une division du 18e corps, — soit qu'on eût de l'humeur contre un mouvement qui n'était pas celui qu'on avait imaginé, l'affaire commençait péniblement. On arrivait assez tard l'après-midi devant les positions qu'on devait enlever, et déjà la nuit tombait sans qu'il y eût des résultats sérieux. L'issue de la journée restait des plus incertaines; on n'avait pas entamé l'ennemi.

Le 16, la lutte se renouvelait plus vive et plus acharnée que la veille. Les tentatives les plus énergiques pour rompre les lignes prussiennes entre Héricourt et Montbéliard échouaient encore une fois. Sur la gauche, on était plus heureux; la division Cremer livrait un sanglant combat qui la laissait maîtresse de Chenebier. Ce n'était pas sans importance, puisque Werder écrivait le soir : « Le général Degenfeld, devant des masses supérieures, a dû céder la position de Chenebier; je risquerai tout pour réoccuper Chenebier. » C'était donc un succès, mais un succès qui n'avait encore rien de décisif, qu'il fallait disputer avant d'aller plus loin. Le 17, le combat, à peine interrompu pendant la nuit, recommençait encore. On se battait, on se maintenait, on ne pouvait avancer. Une chose assez énigmatique et que les Allemands ont même remarquée comme « un fait extraordinaire, » c'est le rôle de la garnison de Belfort pendant ces trois jours. Dans la ville assiégée, on suivait avec anxiété les progrès de la canonnade, les péripéties de ce conflit, qu'on pouvait presque distinguer du haut de la forteresse. Si on essaya quelques démonstrations contre les lignes d'investissement, il est clair qu'il n'y eut aucune tentative bien sérieuse pour « appuyer par une sortie l'attaque de Bourbaki, » et le major Blume explique le fait en supposant qu'à ce moment « l'énergie morale de la garnison était déjà fortement ébranlée. » Peut-être en effet le colonel Denfert se trouvait-il hors d'état d'engager une action qu'il eût évidemment tentée, s'il l'avait pu.

Toujours est-il qu'on n'avait pas réussi, qu'on était réduit à rester sur place sans pouvoir avancer, sans pouvoir entamer les lignes prussiennes, et que cette lutte prolongée, sanglante, à peu près négative, avait eu sur l'armée une influence désastreuse. Ces trois journées en effet, et encore plus ces trois nuits qui venaient de passer, avaient été pleines de souffrances. Le temps était horrible. La nuit venue, pour ne pas mourir de froid, on n'avait d'autre ressource que d'allumer quelques feux de bois vert. « Autour de ces feux, dit un correspondant anglais qui suivait l'armée, se confondaient sans distinction de rang généraux, officiers, soldats et jusqu'à des che-

vaux. Le thermomètre marquait 18 degrés. Un fort vent aigu soufflait sur le plateau, chassant devant lui des nuages de neige, nous aveuglant et formant autour des hommes de petits tas dans lesquels ils étaient enfoncés jusqu'aux genoux. Assis sur nos havre-sacs, nous passâmes la nuit les pieds dans le feu, espérant conserver ainsi notre chaleur vitale... » Joignez à ceci les difficultés croissantes de l'approvisionnement, l'insuffisance complète des vivres, les tourmens de la faim venant achever l'œuvre de démoralisation commencée par le froid.

Le résultat était fatal. Comment continuer, avec des soldats exténués par la misère et par la fatigue, une lutte où l'on s'acharnait inutilement depuis trois jours avec une armée moins éprouvée? Le général Bourbaki prit son parti le soir du troisième jour; il vit qu'il ne pouvait plus rien, que l'armée allait fondre sous sa main, et dans la nuit du 17 au 18 il télégraphiait au gouvernement qu'il était obligé, à son grand regret, d'occuper « des positions nouvelles à quelques lieues en arrière de celles sur lesquelles on avait combattu. » Cela signifiait qu'on se mettait en retraite pour ne s'arrêter qu'à Besançon, et si cette fois encore on n'allait pas aussi vite qu'on l'aurait voulu, c'est qu'il fallait rester en mesure de faire face à l'ennemi, qui commençait à sortir de ses lignes de défense pour se mettre à notre poursuite; c'est qu'en outre, si l'on voulait se retirer aussi régulièrement que possible, il fallait laisser à l'aile gauche de l'armée, qui était la plus éloignée, qui avait le plus long chemin à faire, le temps de se replier en décrivant un arc assez étendu. Après avoir quitté la Lisaine le 18 janvier, on arrivait le 22 autour de Besançon, où l'on comptait être à l'abri des surprises et pouvoir se réorganiser. Bourbaki le croyait du moins ainsi; il pouvait se faire encore cette illusion parce qu'il ignorait ou ne savait que confusément ce qui se passait autour de lui et déjà non loin de lui.

IV.

Ce n'était là en effet qu'une partie, le commencement du terrible drame militaire dont la France orientale devait être le théâtre. Une des premières conditions de sécurité pour l'armée de l'est, même si elle avait réussi sur la Lisaine, et à plus forte raison lorsqu'elle se trouvait sous le coup d'un si cruel mécompte, c'était de rester toujours garantie dans sa marche et dans ses mouvemens contre les diversions que l'ennemi pouvait diriger de l'ouest sur son flanc et sur ses derrières. C'est de là justement que venait le plus redoutable orage, qui se rapprochait et grandissait d'heure en heure.

Bourbaki était allé tenter la fortune des armes devant Belfort, il avait échoué. Qu'avait-on fait pour le protéger, pour arrêter au passage les secours allemands qui pouvaient être envoyés dans l'est? Garibaldi était arrivé le 7 janvier à Dijon avec son armée, qu'on avait un peu augmentée, et qui s'élevait à près de 25,000 hommes. Là il était rejoint par une force de 15,000 à 18,000 mobilisés, sous les ordres du général Pélissier. C'étaient quelque 40,000 hommes, avec lesquels on pouvait tout au moins observer, battre le pays, faire en quelque sorte la police de ces régions montagneuses de la Côte-d'Or que tout ennemi venant de l'ouest devait nécessairement traverser. Je ne sais quelle opinion se faisait Garibaldi ou quelle idée on lui donnait du rôle qu'il avait à jouer dans des circonstances si critiques et si décisives; mais ce qui se passait devant lui pendant quelques jours, entre Dijon et Langres, le voici.

L'état-major de Versailles, prompt à s'apercevoir de ce qui se préparait dans l'est, s'était hâté, dès les premiers jours de janvier, de réunir les élémens d'une armée nouvelle d'opérations destinée à secourir Werder. Cette armée, elle se composait de forces un peu disséminées jusque-là, du IIe corps de Fransecki, qu'on avait envoyé de Paris à Montargis, où il n'avait maintenant plus rien à faire, — du VIIe corps de Zastrow, qu'on remettait au complet en lui rendant une division employée sur la Meuse, — de la brigade d'infanterie Dannenberg, occupée à batailler du côté de Montbard contre les garibaldiens. L'armée nouvelle, qui, dans la pensée de l'état-major prussien, devait comprendre les forces qu'on mettait en mouvement et le XIVe corps de Werder, allait être placée sous le commandement supérieur du général de Manteuffel et prendre le nom d'armée du sud. Le point de concentration était Châtillon-sur-Seine, dont M. de Moltke connaissait bien l'importance stratégique, surtout depuis la « catastrophe » infligée au mois de novembre à un poste prussien par Ricciotti Garibaldi. Châtillon avait en effet le double avantage de se relier par des voies ferrées à Chaumont, à Troyes, à Nuits-sous-Ravières, sur la ligne de Paris à Lyon, et d'être comme une position centrale en avant des défilés de la Côte-d'Or. C'est là que les forces de l'armée du sud se réunissaient, à l'entrée des vallées profondes de l'Aujon, de l'Aube, de l'Ource et de la Seine, dans les sinuosités desquelles s'enfoncent, à des intervalles de 10 à 15 kilomètres, quatre routes montueuses qui par des rampes escarpées conduisent aux hauts plateaux entre Langres et Dijon. Manteuffel arrivait à Châtillon le 12. On hésitait encore, à ce qu'il paraît, entre une marche sur Dijon, où l'on trouverait des chemins assez faciles, et la marche plus hardie, plus décisive, mais aussi plus périlleuse, par les montagnes. Ce fut, assure-t-on, le général de Zastrow qui fit adopter le plan le plus audacieux en disant que « rien n'était à

craindre ni de Langres ni de Dijon,» et c'était malheureusement vrai. Le 13, de fortes avant-gardes allaient occuper, à 6 lieues de Châtillon, les gorges où l'on devait s'engager, et à minuit l'armée entière s'ébranlait en quatre colonnes. C'est alors que de Versailles on écrivait à Werder de tenir ferme dans ses positions, que la présence de Manteuffel allait bientôt se faire sentir.

Manteuffel marchait avec une de ses colonnes, laissant ses chefs de corps libres de se débrouiller pendant ces quelques jours, ayant simplement recommandé à celui qui arriverait le premier au débouché des montagnes de se porter immédiatement sur les débouchés des autres colonnes pour les protéger. Le 14 janvier, il couchait à Voulaines, à 5 lieues de Châtillon ; le 15, il était à Germaines, hameau perdu au milieu des bois près d'Auberive; il passait le 16 entre Langres et Dijon, et descendait vers la Saône à la tête de plus de 60,000 hommes! Il avait suivi pendant 80 kilomètres quatre routes étroites, montueuses, couvertes de neige glacée, éloignées les unes des autres, à travers les forêts sans fin qui couvrent cette région. A sa suite cheminaient, sans être inquiétés, ses équipages de ponts, ses convois de vivres et de munitions, escortés de quelques centaines de soldats. Le 17 et le 18, il avait franchi les défilés, il était en sûreté. Le 19, ses têtes de colonnes paraissaient sur la Saône, à Gray. Dès ce moment, il était en mesure de se relier à Werder et de prendre la direction de l'ensemble des opérations. Jusque-là, avant d'être fixé sur les événemens qui se passaient devant Belfort, Manteuffel s'était proposé de marcher sur Vesoul pour prendre Bourbaki entre deux feux, ou pour se mettre à sa poursuite, s'il était victorieux. En apprenant l'issue de la bataille d'Héricourt et la retraite de l'armée française sur Besançon, il modifiait son plan, il prenait désormais son point de direction sur le Doubs, pressentant bien que Bourbaki ne s'arrêterait pas à Besançon, et dans la nuit du 20 au 21 il écrivait de Gray à Werder : « Votre excellence a pu voir que je projetais de m'opposer, avec la partie de l'armée qui se trouve ici, à la retraite présumée de l'ennemi de Besançon sur Lyon, pendant que l'offensive prise par votre excellence retiendrait les arrière-gardes françaises et retarderait peut-être le mouvement du gros de l'armée ennemie... »

Voilà le nœud de la campagne. M. de Moltke, suivant de Versailles toutes ces péripéties, disait à cette époque au roi ou à l'empereur Guillaume : « L'opération du général de Manteuffel est excessivement audacieuse et hasardée, mais elle peut amener les plus grands résultats. Au cas où il éprouverait un échec, il ne faudrait pas le blâmer; on n'obtient pas d'effets importans sans se risquer un peu.» Assurément le général de Manteuffel se risquait beaucoup; il fallait tout l'orgueil de la victoire pour tenter de telles aventures. Man-

teuffel s'était tout d'abord étrangement engagé dans cette marche audacieuse qui l'avait porté sur la Saône. Il aurait suffi de quelques milliers d'hommes résolus, occupant quelques positions bien choisies dans les montagnes, aux principaux défilés, pour lui barrer le chemin, pour le ralentir tout au moins, pour inquiéter ses convois. La vérité est qu'il n'avait rencontré aucune résistance!

Pendant ce temps, au moment même où Bourbaki se battait trois jours durant devant Belfort, et où Manteuffel cheminait tranquillement à travers les montagnes de la Côte-d'Or pour aller écraser l'armée de l'est, que faisait Garibaldi à Dijon? Il se plaignait toujours, ou l'on se plaignait pour lui. On se querellait avec le général Pélissier, comme on était disposé à se quereller avec tous les généraux français, pour des rivalités de commandement. On vivait à Dijon, faisant quelques reconnaissances qui ne servaient à rien. Ce n'était pas qu'on ne fût averti. Les avis arrivaient de tous côtés, des maires, des employés du télégraphe, des fugitifs qui se sauvaient, des habitans notables du pays, qui voyaient passer l'armée allemande. L'auteur des *Volontaires du génie dans l'est*, M. Jules Garnier, qui s'était avancé de son propre mouvement jusqu'à Messigny, au nord de Dijon, avait été stupéfait de tomber, à 10 kilomètres de la ville, sur des éclaireurs prussiens avec lesquels on échangeait des coups de fusil, et il s'était hâté de prévenir l'état-major de Garibaldi. Le lendemain, une partie de l'armée des Vosges allait sur deux colonnes faire une promenade militaire dans ces parages; mais on ne poussait pas la marche bien loin, on ne cherchait pas sérieusement l'ennemi, et avant le soir on reprenait triomphalement le chemin de Dijon au bruit des musiques jouant la *Marseillaise*, tandis que des hauteurs de Savigny-le-Sec les éclaireurs allemands regardaient en riant cette brillante opération. Bref, on ne faisait rien en se donnant toujours l'air de faire beaucoup, et il fallait bien que ce fût choquant pour que de Bordeaux on écrivît assez vertement au chef d'état-major de Garibaldi : « Je ne comprends pas les incessantes questions que vous me posez pour savoir qui commande, non plus que les difficultés qui surgissent toujours au moment où, dites-vous, vous allez entreprendre quelque chose... Vous êtes le seul qui invoquez sans cesse des difficultés et des conflits pour justifier sans doute votre inaction. Je ne vous cache pas que le gouvernement est fort peu satisfait de ce qui vient de se passer. Vous n'avez donné à l'armée de Bourbaki aucun appui, et votre présence à Dijon a été absolument sans résultat pour la marche de l'ennemi de l'ouest à l'est. En résumé, moins d'explications et plus d'actes, voilà ce qu'on vous demande. »

Tout était malheureusement illusion et contre-temps dans l'action de cette singulière armée, tout, jusqu'aux combats fort sérieux

en apparence et en réalité inutiles qu'elle était appelée à soutenir. Le chef de l'armée allemande en effet, sans craindre beaucoup Garibaldi, mais ne voulant pas non plus être gêné par lui, avait pris ses précautions pour l'occuper ou pour « l'amuser, » comme il le disait, et dans tous les cas pour l'immobiliser. Cette mission avait été confiée à une brigade du IIe corps qu'on avait laissée un peu en arrière, et qui restait chargée de se présenter devant Dijon, pour y entrer, si elle le pouvait, ou pour tenir en respect les forces qui s'y trouvaient réunies, en couvrant les mouvemens du gros de l'armée du sud. Cette brigade joua certes parfaitement son rôle. Elle arrivait auprès de Dijon le 20 janvier. Cette fois on crut au camp de Garibaldi avoir sur les bras l'armée prussienne tout entière. Aux yeux de l'état-major, l'ennemi se multipliait; il y avait au moins 50,000 hommes! La réalité, c'était la brigade Kettler, comptant 2 régimens d'infanterie, 1 régiment de dragons et 2 batteries d'artillerie, à peu près 7,000 hommes en tout. Le général Kettler s'était peut-être flatté d'enlever aisément Dijon avec cette force; il se trompait, il avait été abusé lui-même sur le chiffre de l'armée qu'il avait devant lui. Trois jours de suite, le 21, le 22 et le 23 janvier, il tournait autour des positions françaises devant la ville, renouvelant les assauts de tous côtés, se battant avec acharnement, et trois jours de suite il échouait. Ne pouvant avoir raison de l'armée française, il allait se placer au-dessus de Dijon, dans la direction de Messigny, pour surveiller et contenir les forces qu'il n'avait pu dompter. Je ne veux nullement diminuer le mérite de Garibaldi. Il gardait l'avantage, il avait infligé à Kettler les pertes les plus graves, et il restait maître de Dijon. Au fond, c'était à coup sûr le plus médiocre triomphe, et il n'y avait pas de quoi dire à ces jeunes soldats des Vosges qu'ils avaient « revu les talons des terribles soldats de Guillaume, » que tous les « opprimés de la famille humaine » saluaient en eux leurs champions. Après tout, avec 40,000 hommes on avait fermé les portes d'une ville à 7,000 hommes, et ces combats, honorables pour ceux qui les livraient, ne servaient à rien dans l'ensemble de la campagne. L'armée de Manteuffel n'avait pas moins passé tranquillement, elle était déjà sur le Doubs. On n'osait pas même se mettre à la poursuite de cette brigade qui dans sa défaite remplissait encore sa mission en couvrant la ligne des opérations allemandes. On s'était laissé « amuser » à ce jeu sanglant, voilà la vérité. Toutefois ce n'était pas seulement la faute de Garibaldi; c'était surtout la faute de ce gouvernement qui prétendait diriger des opérations, « coordonner les mouvemens des armées, » et qui ne coordonnait rien, qui laissait l'armée de l'est sans la protection qui lui avait été promise, et qui, après avoir quelques jours auparavant tancé Garibaldi pour son inaction, l'exal-

tait maintenant pour un succès cruellement dérisoire dont le prix ou la rançon était le désastre de Bourbaki.

Au moment où se livraient ces combats de Dijon, les événemens se pressaient en effet avec une étrange rapidité, et ici toutes les dates prennent une saisissante importance. Le 20 janvier, Manteuffel est sur la Saône, à Gray; le 21, il pousse son armée vers le Doubs, le IIe corps dans la direction de Dôle, le VIIe corps vers Dampierre dans la direction de Besançon; le 22, on tient les deux rives du Doubs; le 23, on arrive à Quingey, on se jette sur les routes d'Arbois, de Poligny. Déjà la ligne directe de Besançon à Lyon est coupée. En même temps Werder, redescendu des hauteurs de la Lisaine à Villersexel, se rapproche du haut Doubs, menace Baume-les-Dames, Clerval, et commence à fouiller au-delà de Montbéliard les défilés du Lomont, de sorte que Bourbaki, en arrivant sous Besançon le 22, se trouvait dès cette heure même dans la condition la plus critique. Que pouvait-il faire? Sa première pensée avait été naturellement de se mettre en défense, de disposer son armée de manière à maintenir la sûreté de ses positions. Le 24e corps restait vers Pont-de-Roide pour défendre les défilés du Lomont. C'était un point essentiel à garder : si on le perdait, on était débordé et tourné par les plateaux supérieurs du Jura. Le 18e, le 20e corps, la division Cremer, se maintenaient d'abord en avant du Doubs, sur la rive droite, pour repasser bientôt sur la rive gauche. Le 15e corps, placé au premier moment à Baume-les-Dames, ne tardait point à être ramené au sud de Besançon, sur la route de Pontarlier; mais cette armée qui arrivait démoralisée, épuisée de souffrances et de combats malheureux, il fallait la remettre un peu en ordre, la réorganiser à demi, avant de pouvoir lui demander une action sérieuse, et en la réorganisant il fallait la nourrir. Là éclatait pour le général en chef une déception cruelle. Il avait demandé qu'on accumulât les approvisionnemens à Besançon, on le lui avait promis, et l'intendant-général Friant venait lui déclarer qu'il y avait sept jours de vivres en tout! Un convoi qu'on attendait était en ce moment même surpris par l'ennemi à Dôle. D'heure en heure se serrait autour de Bourbaki le réseau qui menaçait de l'étouffer.

C'était assurément une situation poignante d'où l'on ne pouvait sortir que par une retraite opportune; mais de quel côté se diriger? par où pouvait-on se frayer un passage entre Werder, qui descendait du nord, et Manteuffel, qui se hâtait au sud, qui avait déjà passé le Doubs? Bourbaki ne pouvait plus se méprendre sur l'étendue et la gravité du péril qui le pressait, qui à chaque instant se révélait à lui sous les formes les plus redoutables. Seul il aurait eu le droit de se plaindre, puisque de tout ce qu'on lui avait promis,

rien n'avait été fait, puisqu'on avait laissé défiler tranquillement une armée entière courant sur lui, et qu'on ne lui avait pas même ménagé les ressources matérielles dont il avait besoin. Il ne se plaignait pourtant qu'avec une modération attristée, sans amertume violente. C'était au contraire le gouvernement qui le harcelait de plaintes, de récriminations, qui lui reprochait durement ce qu'il appelait ses lenteurs, et pendant ces journées du 23, du 24, du 25 janvier qu'on passait à se débattre au milieu des difficultés les plus inextricables, pendant ces quelques jours, le plus singulier, le plus émouvant des drames se jouait à travers les airs, entre Bordeaux et Besançon. Le gouvernement s'inquiétait, il n'avait certes pas tout à fait tort, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour ajouter à la confusion aussi bien qu'aux perplexités du vaillant homme qui se trouvait aux prises avec les plus cruelles complications. Tantôt on demandait sérieusement au général en chef de se porter au secours de Garibaldi. M. de Freycinet était si bien renseigné sur la situation militaire de l'est, que le 23 janvier encore il écrivait à Bourbaki : « L'ennemi attaque vraisemblablement Dijon avec de grandes forces. Ne pouvez-vous faire un mouvement qui porte appui à Garibaldi? Il y aurait peut-être là une belle occasion de punir l'ennemi de sa témérité à opérer entre vous et Garibaldi. » C'était en vérité le monde renversé. Garibaldi aurait dû couvrir Bourbaki lorsqu'il en était temps; maintenant on demandait à Bourbaki de secourir Garibaldi lorsque le mal était fait, lorsque lui-même plus que personne il aurait eu besoin d'être secouru. Tantôt on adressait au chef de l'armée de l'est des dépêches plus étranges encore, où on le pressait puérilement de « se dégager vainqueur, » de « reconquérir les lignes de communications perdues, » de se replier vers l'ouest en prenant pour point de direction Tonnerre, Auxerre, Joigny, — et Bourbaki répondait : « C'est comme si vous disiez à la 2e armée, — l'armée de Chanzy, — de se diriger sur Chartres!.. » Aux accusations de lenteur dont on ne cessait de l'accabler, il répliquait le 24 : « Quand vous serez mieux informé, vous regretterez le reproche de lenteur que vous me faites. Les hommes sont exténués de fatigue, les chevaux aussi. Je n'ai jamais *perdu une heure*, ni pour aller, ni pour revenir... Votre dépêche me prouve que vous croyez avoir une armée bien constituée. Il me semble que je vous ai dit souvent le contraire. Du reste j'avoue que le labeur que vous *m'infligez* est au-dessus de mes forces, et que vous feriez bien de me remplacer... »

Ém〈u de sa situation même autant que des obsessions dont il était l'objet, Bourbaki prenait cependant un parti, le seul qu'il vît possible; il se décidait à se mettre en retraite sur Pontarlier, pour essayer de regagner par là, en côtoyant la frontière de Suisse, la

direction du sud; mais aussitôt le gouvernement poussait les hauts cris. Sans donner un ordre formel, sans vouloir engager sa responsabilité, il plaçait Bourbaki sous le coup des effrayantes conséquences de sa résolution en lui représentant qu'il s'exposait à être obligé de capituler ou de se jeter en Suisse, et en insistant plus que jamais pour qu'on essayât une trouée par l'ouest. On tint un conseil de guerre : seul le général Billot semblait croire au succès du plan proposé par le gouvernement, et, comme Bourbaki lui offrait de prendre la direction de l'armée en ne se réservant pour lui-même que le commandement d'une division, Billot s'excusa en disant que, pour tenter un tel mouvement, il fallait un homme ayant le prestige militaire du général en chef. Tous les autres commandans de corps se prononçaient pour la retraite sur Pontarlier, et la retraite sur Pontarlier était maintenue. Aussi bien c'était la seule voie encore ouverte, et il n'y avait même pas de temps à perdre, si on voulait trouver ce passage libre. « Je tiendrai le plus longtemps possible de Salins à Pontarlier et au mont Lomont, » écrivait le général en chef au gouvernement. Il le croyait encore le 25, lorsque tout à coup la situation, déjà si terrible, s'aggravait étrangement. On apprenait que le Lomont, qui couvrait la droite de l'armée, venait d'être abandonné presque sans combat par le 24e corps de Bressolles, chargé de le défendre. Les légions de mobilisés de ce corps avaient pris la fuite au premier coup de fusil. Sans perdre un instant, Bourbaki donnait à Bressolles l'ordre de reprendre à tout prix les positions perdues, il faisait aux généraux une obligation de se mettre de leur personne à la tête des bataillons d'attaque, et il promettait de conduire lui-même sur le terrain une division du 18e corps. Chose triste à dire, les légions de Bressolles, au lieu de revenir à la charge, battaient en retraite plus que jamais, sans que les efforts des généraux pussent les arrêter. Le 18e corps, qui était sur la rive droite du Doubs, perdait un certain temps à passer sur la rive gauche. D'un autre côté, la division Cremer, envoyée au sud pour occuper Salins, trouvait ce point au pouvoir de l'ennemi et s'était vue rejetée à Levier, sur la route de Pontarlier. Enfin de tous côtés arrivaient au quartier-général les nouvelles les plus attristantes sur l'état moral et physique des troupes.

Tout se réunissait pour accabler un chef d'armée. Bourbaki, dans son camp de refuge ou de détresse à Besançon, voyait tout à la fois ses positions les plus utiles tomber, ses forces diminuer, les routes se fermer devant lui, les vivres s'épuiser et près de manquer faute d'un approvisionnement suffisant, — et avec cela le gouvernement de Bordeaux le harcelait à chaque instant de ses dépêches prétentieuses, souvent blessantes. Si le général Bourbaki eut à cette heure ingrate et terrible un accès de ce « désespoir noir » dont parle

M. Gambetta dans sa déposition devant la commission d'enquête du 4 septembre, les circonstances y prêtaient assurément. Sa situation lui apparaissait dans tout ce qu'elle avait de tragique et de sombre. Faire son devoir de soldat jusqu'au bout, il savait bien qu'il le ferait, et s'il était allé ce jour-là combattre au Lomont, comme il le voulait, il serait mort sans doute à la tête de ses bataillons; mais lui, chef d'armée, il se voyait exposé sinon à capituler, — il se refusait à cette extrémité, — du moins à se jeter en Suisse. Il serait peut-être accusé, soupçonné! A cette seule pensée, le sentiment de l'honneur, si puissant en lui, se révoltait. Son âme, dévorée d'émotions, pliait sous cette épreuve. Toute la journée du 26 néanmoins, il avait surveillé à cheval les mouvemens de l'armée, suivi de son aide-de-camp, le colonel Leperche, qui était pour lui un ami, et qui, voyant bien les angoisses de son chef, avait eu la précaution de lui enlever ses pistolets sans qu'il s'en aperçût; mais la résolution de Bourbaki était prise. En rentrant le soir, paisible en apparence, désespéré au fond du cœur, il prenait un prétexte pour envoyer le colonel Leperche au chef d'état-major de l'armée, il allait chercher des armes dans la chambre de son aide-de-camp, il s'enfermait chez lui, et, peu d'instans après, il avait essayé de mettre fin à sa vie. Heureusement la balle s'était aplatie sur son crâne meurtri et ensanglanté comme sur une plaque de tir. Il était assurément atteint de la façon la plus dangereuse, il n'était pas perdu; il n'était qu'un des blessés, le premier des blessés de la campagne de l'est. Du reste, à l'heure même où le général Bourbaki, dans une inspiration de désespoir, essayait de se dérober par la mort aux malheurs qu'il n'avait pas pu éviter et à ceux qu'il prévoyait encore, le gouvernement de Bordeaux était occupé à lui donner un successeur; il avait déjà désigné le général Clinchant, qui se trouvait ainsi recueillir le commandement des mains du blessé volontaire, et M. de Freycinet avoue avec une certaine confusion qu'il s'était senti soulagé en songeant que la dépêche qui annonçait à Bourbaki sa révocation s'était croisée avec la nouvelle de son suicide, qu'elle avait été conséquemment étrangère à cette douloureuse tentative.

Maintenant qu'allait faire le général Clinchant? Le commandement qu'il recevait était certes une mission de devoir et d'abnégation. Il n'avait pas le choix des combinaisons, il ne pouvait que diriger et presser cette retraite sur Pontarlier qui restait plus que jamais pour l'armée le seul mouvement possible, qu'on accomplissait sans plus de retard par les chemins les plus durs, dans la neige et la glace, au milieu de toutes les privations, de toutes les souffrances du froid et de la faim. On arrivait le 18 janvier autour de Pontarlier, et dans cette ville même, qui un instant devenait un

vrai camp de misère, Clinchant n'avait et ne pouvait avoir qu'une pensée : c'était de garder la seule route demeurée libre pour lui, celle de Mouthe, par laquelle il pouvait encore peut-être, en se glissant le long de la frontière suisse, regagner les lignes de Lons-le-Saunier, de Bourg, de Lyon, et il avait même chargé Cremer d'aller avec ses forces occuper quelques-unes des positions qui pouvaient lui assurer ce passage; mais l'ennemi, lui aussi, arrivait de toutes parts, exécutant avec une redoutable sûreté, avec un ensemble terrible, le plan préconçu de Manteuffel, qui était de fermer toutes les issues et de placer l'armée française dans l'alternative de se rendre ou de se jeter en Suisse. Le 28, de gros détachemens de Manteuffel étaient déjà vers le sud à Nozeroy, à Champagnole, menaçant justement le passage de Mouthe. D'un autre côté, les soldats de Werder, descendant du nord, suivaient la frontière suisse par Morteau. Le 29, des troupes du IIe et du VIIe corps allemands serraient de près Pontarlier; elles arrivaient à quelques kilomètres de la ville, à Chaffois, à Sombacourt, où les divisions de Clinchant se battaient encore avec une certaine vivacité et tentaient un dernier effort de résistance. Évidemment le cercle se resserrait d'heure en heure, on allait toucher à la crise suprême, lorsque dans ces montagnes, où les hommes s'entre-tuaient au milieu des frimas, éclatait une nouvelle qui semblait devoir faire tomber les armes des mains des combattans. Un armistice général venait d'être signé. Ces infortunés soldats de l'est se sentaient presque délivrés; les chefs militaires respiraient un peu et se croyaient garantis, au moins pour le moment. Du côté des Français, on cessait le feu. On croyait à la paix, ce n'était pas même pour l'armée de l'est une trêve de quelques heures; ce n'était qu'un grand et désastreux mécompte de plus qui allait accélérer la catastrophe.

Que s'était-il donc passé? Il est vrai, il y avait un armistice négocié, signé le 28 janvier à Versailles et paraissant s'appliquer à la France entière comme à Paris. Seulement cet armistice contenait un article d'une élasticité redoutable, d'une ambiguïté probablement calculée, qui disait, au sujet des limites à fixer entre les armées belligérantes : « ... A partir de ce point (les départemens de l'est), le tracé de la ligne sera réservé à une entente qui aura lieu aussitôt que les parties contractantes seront renseignées sur la *situation actuelle des opérations militaires en exécution dans les départemens de la Côte-d'Or, du Doubs et du Jura...* » Il y avait dans cet article tout ce qu'on voudrait y mettre, la paix ou la guerre, il y avait surtout la liberté du vainqueur garantie par le vague de cette réserve équivoque. M. de Moltke, quant à lui, sachant ce qu'il voulait, interprétant l'armistice à sa manière, télégraphiait sur-le-champ le 28 janvier à onze heures du soir au général de

Manteuffel : « ... Les départemens de la Côte-d'Or, du Doubs et du Jura ne seront compris dans la trêve que *lorsque les opérations commencées de votre côté auront amené un résultat...* » On parle dans la convention de Versailles de la nécessité de se renseigner sur la « situation actuelle des opérations » pour fixer un tracé de limite entre les armées; M. de Moltke ajourne la trêve jusqu'au moment où les opérations lui auront donné ce qu'il désire. C'était la libre interprétation d'un victorieux, ou plutôt de deux victorieux, de M. de Bismarck, qui avait préparé le subterfuge diplomatique, et de M. de Moltke, qui en tirait les conséquences militaires. De son côté, M. Jules Favre, qui allait à Versailles avec l'idée fixe d'arracher Paris à la famine, qui ne connaissait même pas la situation de l'armée de l'est, M. Jules Favre n'était pas coupable de subir des conditions qu'il n'était pas maître de discuter; seulement il commettait à coup sûr le plus prodigieux et le plus dangereux oubli en annonçant à la délégation de Bordeaux qu'un armistice était signé, sans préciser la condition exceptionnelle faite à l'armée de l'est. M. Jules Favre s'est excusé depuis en disant que l'armistice, qui ne devait être exécuté que trois jours plus tard en province, n'avait pu avoir d'influence sur le dénoûment des affaires de l'est, qui a eu lieu dans l'intervalle; mais ce délai même « de trois jours » pour la province, M. Jules Favre ne le faisait pas connaître, de sorte que le même malentendu aurait pu se produire partout. La délégation de Bordeaux, à son tour, signifiait à tous les chefs militaires et particulièrement au commandant de l'armée de l'est ce qu'elle venait de recevoir, dans les termes où elle le recevait. Il en résultait qu'au moment même où nos généraux autour de Pontarlier se trouvaient désarmés, le général de Manteuffel, mieux renseigné, sachant bien ce qu'on attendait de lui, marchait toujours, hâtait ses opérations, sans vouloir même accéder à une suspension d'hostilités de trente-six heures qu'on lui demandait pour en référer à Versailles.

Il faut tout dire. Je ne sais pas si avec cette méprise de moins on eût pu se sauver. Les Allemands tenaient déjà toutes les issues; le cercle de fer était complet. Toujours est-il que l'armée française souffrait non-seulement de cette confusion, mais encore de cette détente morale qui se produit parmi des hommes harassés de combats et entrevoyant une lueur de paix. Ceci se passait le 30 et le 31 janvier. Dès que l'armistice ne s'appliquait point à l'est, le dénoûment était inévitable et ne pouvait même se faire attendre. Réduit à cette cruelle extrémité, pressé de toutes parts, le général Clinchant n'avait plus qu'une préoccupation, celle d'échapper à l'étreinte de l'ennemi, de lui dérober ses soldats, ses armes, son matériel, fût-ce en allant chercher un refuge au-delà de la frontière. Le général suisse Herzog arrivait justement aux Verrières

Pendant la nuit du 31 janvier au 1er février, dans une pauvre chambre enfumée d'une misérable maison de village, on signait une convention qui réglait le passage de l'armée française en Suisse. A ce moment encore cependant, cette malheureuse armée voulait montrer qu'elle était digne d'une meilleure fortune. Le 1er février, serrée de près par les Allemands entre Pontarlier et Les Verrières, à La Cluse, elle soutenait une lutte sanglante. Le général Pallu de la Barrière, à la tête de la réserve, et le général Billot, livraient un violent combat, décimaient les Prussiens, et couvraient d'un dernier lustre cette triste retraite à travers les neiges. Après cela, cette armée exténuée, brisée par toutes les misères, par le froid, par la faim, par les maladies, passait la frontière un peu sur tous les points au nombre de 80,000 hommes. Le général Pallu de la Barrière, après son combat de La Cluse, s'échappait à travers les montagnes avec une poignée d'hommes résolus, et parvenait à se sauver. Cremer, de son côté, s'échappait, lui aussi, avec une partie de ses troupes, tandis que l'autre partie était coupée par les Prussiens et rejetée vers la Suisse. Le dernier mot de la campagne de l'est était dit. C'était depuis six mois la quatrième armée française disparaissant d'un seul coup après celles de Sedan et de Metz, qui étaient encore captives en Allemagne, et celle de Paris, qui restait prisonnière dans nos murs.

Comment cette expédition de l'est, sur laquelle on avait fondé tant d'espérances, finissait-elle ainsi? Est-ce la faute des chefs militaires, des soldats? Non, le chef était un courageux capitaine, qui ne pouvait assurément répondre à toutes les illusions qu'on se faisait, mais qui remplissait son devoir avec un dévoûment passionné de tous les instans et un élan de cœur dont on ne doutait pas. Les soldats qu'il conduisait étaient certes mal organisés, peu disciplinés, mal équipés; ils se battaient cependant avec intrépidité, ils ont supporté bien des souffrances, et ils ont montré plus d'une fois qu'ils auraient pu vaincre. La cause de tant de malheurs n'est pas là. Sans doute, ce nouveau désastre aurait pu être épargné à la France; il aurait pu être évité, si, au lieu d'agir en gouvernement d'ostentation et de confusion, on avait su ce qu'on voulait et ce qu'on pouvait, si on avait su laisser chacun à son rôle et préparer le succès, comme on doit toujours le préparer, par l'ordre, l'organisation et la prévoyance. M. Thiers a dit que les premiers revers de la guerre de 1870 ont tenu à ce qu'on n'était pas prêt; les derniers malheurs ont tenu à ce qu'on n'a pas même su profiter de l'expérience des premiers revers. C'est à la France d'aujourd'hui de s'éclairer à la funèbre lumière des uns et des autres pour retrouver le secret d'une grandeur qui ne peut être voilée que pour un moment.

CHARLES DE MAZADE.

L'ILE
DE MADAGASCAR

LES TENTATIVES DE COLONISATION. — LA NATURE DU PAYS. UN VOYAGE SCIENTIFIQUE.

V.

UNE RÉCENTE EXPLORATION DE LA GRANDE-TERRE (1).

I.

Les préoccupations que Madagascar a fait naître depuis plus de deux siècles se sont modifiées avec les circonstances politiques; elles ne se sont pas amoindries. Jamais nous ne pourrons oublier que pendant de longues années le drapeau de la France a flotté sur cette terre, et nous nous réjouissons encore, grâce à la possession de Sainte-Marie et de Nossi-Bé, de ne pas perdre de vue les rivages où sont morts nos anciens colons. L'intérêt que la nature spéciale de la grande île africaine a inspiré à des investigateurs d'une autre époque s'accroît avec le progrès de la science. Aujourd'hui la configuration générale du pays est tracée, les richesses du sol sont entrevues, le caractère de la végétation et de la population animale est constaté par des observations déjà nombreuses, les différentes races d'hommes répandues sur le territoire sont distinguées entre elles d'une manière assez précise, le changement que des influences étrangères peuvent produire chez une nation barbare est attesté par le régime actuel des Ovas; on s'enflamme aisément à l'idée d'en savoir da-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet, du 1er août, du 1er et du 15 septembre.

vantage, car on sent que de toute nouvelle étude sérieuse jaillira une lumière sur une question importante. Les explorations de Madagascar ayant jusqu'ici toujours été restreintes aux parties voisines du littoral et à une région de l'intérieur très circonscrite, il s'agissait d'acquérir des notions exactes sur l'ensemble de l'île; mais l'espoir d'atteindre ce but était problématique : les voyageurs comme les résidens affirmaient qu'il était impossible de franchir certaines limites. En présence des résultats obtenus par les recherches exécutées près des côtes, d'importantes découvertes semblaient assurées à l'investigateur instruit qui réussirait à pénétrer dans les contrées encore fermées aux Européens; — une addition notable à nos connaissances géographiques n'était pas douteuse. Seulement on n'espérait guère voir un homme assez épris de la science pour s'attribuer une pareille tâche et pour ne faiblir ni devant les difficultés ni devant le péril. Ce que personne n'attendait s'est réalisé. Après plusieurs tentatives infructueuses, M. Alfred Grandidier, seul, sans assistance étrangère d'aucun genre, est parvenu à se jeter au cœur du pays, et trois fois, sous différentes latitudes, il a traversé dans toute sa largeur la grande île africaine.

Estienne de Flacourt a tracé le premier la description d'une partie considérable du littoral de Madagascar et présenté le tableau fidèle des ressources naturelles de cette région, des coutumes et de l'état social des habitans. L'œuvre est restée précieuse parce qu'elle offre un ensemble d'observations rapportées avec conscience et recueillies avec sagacité. Des membres de la mission anglaise de Tananarive ont eu le mérite de faire connaître les Ovas et leur territoire; un Français qui a su vaincre des obstacles que nul encore n'avait vaincus vient aujourd'hui nous rendre le même service à l'égard de vastes étendues de la Grande-Terre jusqu'à présent inexplorées, nous fournir des renseignemens qui permettront sans doute de remonter à l'origine des principaux peuples de Madagascar, nous donner par ses découvertes la possibilité d'éclaircir plusieurs questions d'histoire naturelle et d'entrevoir une époque où la grande île africaine était habitée par des êtres infiniment remarquables dont les espèces sont maintenant éteintes. C'est assez pour captiver l'intérêt, et c'est une satisfaction de tenir d'un compatriote de nouvelles informations d'un caractère vraiment scientifique sur la terre lointaine qu'on a regardée si longtemps parmi nous comme une possession française. Les magnifiques résultats des travaux accomplis en Chine, en Mongolie et au Thibet par l'abbé Armand David (1) nous ont inspiré un peu de fierté pour notre pays· la récente exploration de Madagascar nous ramène à ce sentiment.

(1) Voyez la *Revue* du 15 février, 15 mars, 15 mai, 15 juin 1871.

De nos jours, on a rarement à parler de voyages qui réalisent un progrès bien notable dans la connaissance du monde. Des conditions fort diverses sont indispensables pour assurer le succès de pareilles entreprises; il faut, sans souci des dangers et des privations, avoir contracté l'habitude de vivre au milieu de pays sauvages où souvent on ne trouve d'autre lit que la terre, d'autre couverture que son manteau, d'autre abri qu'un arbre ou le creux d'un rocher, il faut surtout être familiarisé avec des notions scientifiques assez variées et assez profondes pour saisir l'intérêt de tout ce qui s'offre à l'attention; il faut enfin ne jamais reculer devant un travail opiniâtre. Les récoltes de l'investigateur deviennent les principales sources d'information et les témoins irrécusables de l'œuvre exécutée; encore reste-t-il des observations impossibles à vérifier, des appréciations qui échappent au contrôle direct. A cet égard, notre confiance sera réglée d'après l'estime que nous inspirent le caractère, le talent, la rectitude d'esprit de l'auteur. Il est donc nécessaire de dire comment l'explorateur de Madagascar s'est préparé pour son voyage, comment il est arrivé au succès; l'exemple d'ailleurs est bon à citer. Si par hasard il venait à toucher quelques hommes jeunes, indépendans, capables de préférer à l'oisiveté le bonheur de se distinguer par d'utiles et nobles travaux, tout le monde devrait applaudir.

Le voyageur était assez favorisé du sort pour obéir à ses penchans et adopter le genre de vie qui lui plaisait. Bientôt l'emploi de ses jeunes années fut décidé et un plan fort simple arrêté; il avait formé le dessein de visiter des terres lointaines, de ne négliger aucune occasion d'acquérir une instruction suffisante pour se livrer avec fruit à des recherches scientifiques. L'ambition du jeune homme était d'élucider des points obscurs de l'histoire de l'humanité, de remplir des lacunes de la géographie, de faire quelques conquêtes profitables à l'histoire naturelle, de contribuer à l'avancement de la physique du globe. Assez souvent un rêve de ce genre agite l'esprit de ceux qui aiment les aventures, et d'ordinaire le rêve s'évanouit ou l'entreprise demeure stérile : l'ignorance a paralysé l'effort, le courage a cédé devant la peine ou le péril, la résolution a manqué en présence des obstacles. Cette fois rien n'a fait défaut.

En compagnie d'un frère aîné et d'un savant alors ignoré, aujourd'hui célèbre (1), M. Alfred Grandidier partait pour l'Amérique du Sud vers la fin de l'année 1857; il avait vingt ans, assez d'illu-

(1) M. Janssen, dont les travaux sur la constitution physique et chimique du soleil ont eu un véritable retentissement.

sions pour soutenir son ardeur, assez de fermeté pour ne pas craindre les déceptions. Les deux frères étaient chargés par le ministre de l'instruction publique d'une mission scientifique, — une mission qui ne coûtait absolument rien à l'état et n'avait d'autre avantage que d'assurer aux voyageurs bon accueil près des autorités, considération près des habitans. MM. Grandidier visitèrent les parties les moins fréquentées du Pérou, de la Bolivie, du Chili, du Brésil, et cinq fois ils franchirent les Cordillères. Ils s'étaient préparés à descendre le rio Madre de Dios jusqu'à l'Amazone et à traverser ainsi une immense région encore inconnue. Ce beau projet échoua par suite de la dispersion des gens de l'escorte; plusieurs avaient succombé à la maladie, les uns ensuite avaient pris peur et s'étaient sauvés, les autres, épuisés de fatigue, se refusèrent à marcher. Sans avoir donné tous les résultats qu'il était permis de souhaiter, le voyage cependant n'a pas été stérile; des études sur les mœurs et les usages des populations, des recherches de minéralogie et de botanique ont été très favorablement appréciées (1). M. Alfred Grandidier estime qu'il n'a fait qu'un premier pas, et, maintenant seul, il poursuivra longtemps encore la carrière des voyages. Au retour d'Amérique, il avait pris la résolution de visiter une autre partie du monde; les contrées méridionales de l'Asie l'attiraient; dès les premiers jours de l'année 1862, il s'embarque pour l'Inde. En ce pays, dont les richesses de tout genre ont prodigieusement occupé les savans, aucun sujet ne le frappe par le caractère de la nouveauté; le voyageur, sans doute un peu déçu, ne perd pas courage, et consacre deux années à l'étude des idiomes et de l'histoire des Hindous, — excellente préparation à des recherches qui plus tard seront entreprises sur un terrain moins fouillé que la patrie des adorateurs de Vishnou. Affaibli par des fièvres contractées dans les jongles de l'île de Ceylan, M. Grandidier quitte l'Asie, et s'arrête sur la côte orientale d'Afrique. Un séjour à l'île de Zanzibar est l'occasion d'observer une faune intéressante, de noter d'utiles remarques sur la flore, d'examiner des hommes de différentes races, de recueillir des documens sur le commerce du pays. Le voyageur avait parcouru de vastes espaces de l'ancien et du nouveau monde, et, s'apercevant alors qu'il ne suffit pas d'aller loin pour faire de brillantes découvertes, il songeait à s'aventurer chez les peuples sauvages. Un moment, le bruit de la reconnaissance des sources du Nil par le capitaine Speke lui donne le désir de visiter le fameux

(1) La relation du voyage, rédigée par l'aîné des deux frères, M. Ernest Grandidier, a paru en 1861; Paris, Michel Lévy. — A la fin de l'ouvrage, on trouve des rapports ou des remarques de divers savans sur les collections minéralogique, zoologique et botanique formées par les deux voyageurs.

lac Nyanza, mais bientôt c'est Madagascar qui s'empare de son esprit. Madagascar! une terre intéressante par les souvenirs, une terre où la nature a des magnificences et des étrangetés presque sans pareilles : seule, la ceinture de l'île a été explorée; en pénétrant à l'intérieur, il sera donc possible de rassembler les matériaux tout neufs d'une œuvre considérable. A cette pensée succède une décision bien arrêtée.

M. Grandidier avait appris à voyager, et s'était instruit sur une foule de sujets; désormais il saura reconnaître ce qui est digne d'attention, distinguer ce qui réclame une observation précise, une recherche approfondie. Au printemps de l'année 1865, plein d'espoir dans le succès, il aborde la grande île africaine sur la langue de terre située en face de notre colonie de Sainte-Marie, la Pointe-à-Larrée. La préférence donnée à ce point de débarquement avait été déterminée par de sérieux motifs; il s'agissait d'éviter la route ordinaire de Tamatave à Tananarive et surtout d'échapper à la surveillance des Ovas, qui n'avaient jamais permis aux Européens de s'avancer dans l'intérieur du pays. Par malheur, la vigilance des chefs était extrême; à cette époque, la défiance contre les Français se trouvait surexcitée par la réclamation d'une indemnité pour le retrait de la charte concédée à M. Lambert par le roi Radama II. Toute alternative consistait à se borner à des promenades sur une étendue de quelques kilomètres ou à s'en aller. Le voyageur revint à Sainte-Marie avec l'idée de tenter ailleurs l'exécution de son projet; la goëlette du gouvernement le transporta au village de Mananhara, un peu au nord du cap Bellone, à l'entrée de la baie d'Antongil. Ici, les chefs ovas ne se montrèrent ni plus accommodans, ni plus faciles à tromper que les autres. Comme faveur exceptionnelle, on permit à notre compatriote de retourner à la Pointe-à-Larrée en suivant la côte, — un trajet d'une vingtaine de lieues. Après six mois d'efforts inutiles, M. Grandidier quitte Madagascar. Il avait mis à profit cette pauvre campagne en relevant la position géographique de quelques villages, en se familiarisant avec la langue et les mœurs des habitans; il s'était préparé pour l'avenir et pour une meilleure fortune.

L'insuccès d'une première entreprise n'avait en effet nullement découragé l'explorateur. De retour à Bourbon, toujours ferme dans sa résolution, il entrevoit la possibilité de réaliser son dessein en évitant de paraître dans les lieux occupés par les Ovas. Une circonstance favorable se présente : depuis peu, des navires de la colonie vont trafiquer sur les côtes du sud et du sud-ouest de la Grande-Terre, entre le fort Dauphin et Mouroundava, au voisinage du 20e degré de latitude. Au mois de juin 1866, sur la rade de Saint-

Denis, un navire se disposait au départ; le capitaine, marin hardi, d'humeur enjouée, gai compagnon, propose à M. Grandidier d'être de l'expédition. Il verra un pays qui ne peut charmer personne, mais qui doit piquer la curiosité d'un voyageur en quête de l'inconnu. C'est la région que Flacourt a signalée comme la plus sauvage de la grande île africaine, la région que les investigateurs modernes ont absolument négligée; — une importante étude de géographie reste à faire. La proposition du capitaine avait été bien vite acceptée; on met à la voile, et le quatrième jour, passant très près de la terre, la baie de Tolaonara s'offre à la vue, les maisons du village apparaissent, et, mieux encore, sur l'emplacement du fort Dauphin, un palais à deux étages entouré de galeries de bois et surmonté d'une toiture en pyramide : c'est la résidence du gouverneur ova. Voilà donc le territoire des Antanosses jadis occupé par les colons français, pays aujourd'hui abandonné des habitans, qui la plupart ont voulu se soustraire à la domination des Ovas. Beaucoup d'entre eux vont se mettre au service des colons de l'île Bourbon, et contractent un engagement de dix années. Ainsi se trouvent sur le navire une cinquantaine d'Antanosses libérés, portant un petit pécule. Les pauvres gens reviennent au pays natal, mais ils ne débarqueront ni au fort Dauphin ni à la baie de Manafiafa : les chefs, les parens, les amis sont partis; ils iront jusqu'à la baie de Saint-Augustin pour gagner ensuite, après plusieurs jours de marche, le campement des Antanosses émigrés.

II.

Aux alentours du fort Dauphin, on ne l'a pas oublié, il y a des montagnes d'un aspect imposant, une végétation belle et puissante; au sud et à l'ouest, c'est un sol sablonneux, nu, stérile. Devant le cap Sainte-Marie, la pointe australe de la grande île, des bancs de roche sans cesse battus des vagues défendent l'accès du rivage. En certains endroits, la plage n'a pas plus de quelques mètres : les dunes s'élèvent tout au bord de la mer comme une seule masse à deux étages séparés par un large plateau, avec un sommet rectiligne; à distance, on croirait voir des fortifications. Des coquilles réduites en poudre impalpable forment les faluns, et sur les pentes se montrent dans la poussière, au milieu de débris de coquilles terrestres, des fragmens de ces œufs énormes qu'on a découverts il y a vingt ans. On n'aperçoit ni un village, ni même une habitation isolée sur toute la côte, l'eau douce fait absolument défaut. Il est donc permis de se demander ce que peuvent venir chercher des navires en de tels parages; on va le savoir. Dans la misérable contrée,

le pays des Antandrouïs, que le Mandreré sépare de la province d'Anossi, il existe, épars, des arbustes rabougris, et sur les troncs croît un lichen tinctorial, une espèce d'orseille fort estimée, dont on introduit en Europe des quantités considérables. Les habitans les plus voisins de cette côte semée d'écueils, où la mer est toujours houleuse, ne se livrent à aucun genre de navigation; une condition essentielle pour le navire qui doit trafiquer est de porter des pirogues. La chaloupe mouille à la moindre distance possible du rivage, et la communication avec la terre s'établit au moyen des pirogues à balancier que les Antandrouïs manœuvrent avec assez d'adresse pour passer sans encombre entre les récifs. Avec M. Grandidier, on apprendra de quelle façon pittoresque se pratique le commerce avec les Antandrouïs; on s'apercevra en même temps que les peuplades du sud de Madagascar n'ont rien acquis sous le rapport de la civilisation depuis deux ou trois siècles.

Comme la côte est tout à fait inhabitée, le navire s'annonce en tirant le canon; c'est l'appel entendu au loin et bien compris. Les Malgaches accourent portant les objets d'échange; un camp s'établit sur la portion de la plage la plus étendue, adossé aux dunes. Une voile de chaloupe supportée par quatre pieux est la tente où vont se traiter les affaires, une haie faite de branches d'euphorbe épineuse complétera l'édifice; tout auprès s'élève, façonnée avec des tiges sèches, une hutte juste assez grande pour contenir deux hommes accroupis, c'est la case royale; enfin deux ou trois parcs circonscrits par une bordure de feuillage sont destinés aux indigènes attendant leur tour de vente près des marchandises qu'ils ont apportées. Au moment où le personnel du navire descend à terre, la scène est pleine d'animation; hommes et femmes, au nombre d'une centaine, vêtus d'un lambeau de toile en loques, crient, s'injurient, se bousculent. Les femmes, fort peu séduisantes, ne donnent point de graves distractions aux Européens; les opérations commencent; un matelot, tenant la balance, pèse les paquets d'orseille, et le lieutenant du navire, assis à côté de la caisse qui contient les marchandises, paie la valeur. Une brasse de toile blanche ou bleue est la rémunération de 15 kilogrammes du fameux lichen tinctorial, 100 grammes de poudre le prix de 10 kilogrammes; les verroteries noires et bleues, les marmites de fonte, les clous dorés dont les Malgaches se plaisent à orner les crosses de leurs fusils, sont aussi très demandés. Tout à coup le mouvement s'arrête : on vient d'apercevoir le chef de la peuplade antandrouï, le roi Tsifanihi, s'avançant avec une majestueuse lenteur pour saluer les étrangers. C'est un vieillard maigre d'assez belle stature, ayant le teint clair, les cheveux gris et lisses; il n'est pas de la

race de ses sujets, la physionomie dénonce un mélange de sang européen, juif ou arabe. Pour vêtement, il porte un simple morceau de toile autour des reins, et il se drape fièrement dans un lamba qu'on juge avoir été blanc; une petite calotte de jonc est posée sur la tête. Bientôt on fait cercle près de la hutte royale; l'assemblée ou le *kabar*, suivant l'appellation malgache, va délibérer. Le capitaine de la marine marchande doit débattre les conditions du droit d'ancrage et de libre commerce que tout navire est obligé de payer dans les ports du sud et du sud-ouest de Madagascar. Le roi de la peuplade antandrouï n'était pas grisé par la fortune; il se trouva traité d'une manière généreuse par le don d'un baril de poudre, d'un fusil à pierre, d'une marmite, de deux miroirs, de deux cents clous dorés, d'une pièce de toile bleue et de quatre bouteilles de rhum abondamment mélangé d'eau, — ceci dans l'intention bienveillante, assurent les traitans, d'épargner au prince quelque trouble d'esprit. Six chefs dépendans du roi, qui se posaient en protecteurs des étrangers, durent encore être gratifiés de petits présens.

Devenu l'ami des Français, Tsifanihi voulut le lendemain se rendre, escorté des principaux chefs, à bord du navire; c'était chose nouvelle pour ces Malgaches, mais ils ne témoignèrent pas la moindre surprise; en aucun lieu du monde, les barbares ne sont accessibles à l'étonnement et à l'admiration. Tout en buvant de petits verres de rhum, le seigneur antandrouï cherchait à persuader qu'il était venu à la côte en apprenant l'arrivée du navire par amitié pour les blancs, afin de les couvrir de sa protection. C'était une façon d'appeler la reconnaissance à son égard et de dissimuler sa rapacité; il tenait à se trouver sur le lieu même du trafic pour prélever un impôt sur chaque vendeur d'orseille, avoir de celui-ci un clou, de celui-là une balle ou une pincée de poudre. Le domaine de ce roi était situé à plusieurs heures de marche dans l'intérieur. Pour M. Grandidier, accompagner le prince serait une excellente occasion de commencer des études de géographie et des recherches d'histoire naturelle; la promesse d'un baril de poudre fit agréer la proposition d'une manière toute gracieuse. Tsifanihi était un souverain légitime jouissant de peu d'autorité, ne devant sa sûreté personnelle qu'à son mariage avec la fille du chef d'un peuple redouté; aujourd'hui comme au temps de Flacourt, les Antandrouïs des diverses tribus sont en guerre perpétuelle les uns avec les autres, et les vainqueurs ne sont pas plus généreux.

Aussitôt descendu à terre, notre compatriote parcourt le pays; seuls, quelques reptiles se chauffant au soleil et des plantes d'un aspect bizarre attirent son attention. Le jour suivant, on se met en marche pour la résidence royale. Le voyageur français n'emporte

qu'un petit sac de riz et deux boîtes contenant les instrumens nécessaires aux observations et aux préparations; le mince bagage est chargé sur les épaules de deux ou trois hommes qui ont pris de l'entrain à l'aide de plusieurs rasades de rhum. La troupe gravit péniblement des dunes hautes et abruptes; on se fraie un chemin à travers les buissons épineux, et les jambes nues sont écorchées. Au sommet, on ne découvre qu'une plaine stérile : pas un arbre, à peine des broussailles; c'est désolé, inhabitable, triste comme les déserts de l'Égypte et de l'Arabie et moins grandiose. Les indolens Antandrouïs ne sont pas accoutumés à porter des fardeaux; à chaque instant, ils changeaient d'épaule le bâton auquel étaient suspendus les paquets; le roi, mû de compassion devant cette fatigue, n'hésita point, sans souci de l'étiquette, à prendre sur son dos le sac de riz de l'homme blanc. Après une longue marche dans le sable, on se trouve frappé à l'aspect d'un nouveau paysage; partout il y a des nopals, c'est l'indice d'habitations voisines. Les nopals, végétaux originaires d'Amérique, depuis longtemps naturalisés en Afrique et dans le midi de l'Europe, ont sans doute été introduits à Madagascar par les Arabes; dans les malheureuses contrées que n'arrose aucun cours d'eau, c'est une ressource inappréciable pour les habitans. Ici, chaque famille possède sa plantation de nopals. Les Antandrouïs ont une façon toute singulière de cueillir les fruits, qui sont connus parmi nous sous le nom de *figues de Barbarie :* avec la pointe de leur sagaie, ils les détachent fort adroitement, évitant ainsi l'atteinte d'épines redoutables; ils les roulent dans le sable afin de détacher les soies épineuses dont la surface est couverte, et les pèlent avec le fer de la lance. A cette occupation, un homme doit vraiment avoir l'air d'un guerrier. Les figues de Barbarie apaisent la faim, calment la soif, et permettent de vivre sur un territoire où le pauvre peuple déclare n'avoir pas vu une goutte d'eau depuis plus d'un mois; heureusement que la propreté n'est pas de rigueur dans la société des Antandrouïs.

La caravane est arrivée au village de Tsifanihi; une assez vaste enceinte de nopals annonce la résidence royale. Au milieu, sur un sol couvert d'herbes desséchées, s'élèvent une dizaine de huttes ayant environ 2 mètres de côté : elles sont à peu près assez hautes pour qu'un homme de taille moyenne puisse s'y tenir debout; mais en voyant la porte extrêmement étroite et toute basse il est permis de s'inquiéter de la manière d'y pénétrer. Rien de plus simple pourtant, on se couche par terre, et l'on entre en rampant. Le roi offrit à l'étranger la meilleure de ses huttes. La présence d'un homme blanc dans ce village, où personne n'en avait jamais vu, était un fameux sujet de curiosité; naturellement toute la population accourt.

Les princes et les princesses s'entassent dans la cabane et contemplent à l'aise le nouveau-venu : les gens qui restent dehors, un peu contrariés, trouvent vite le moyen de ne pas se priver du même avantage; en un clin d'œil, les planches formant les parois de la hutte, simplement retenues par deux tringles, disparaissent, et bientôt il ne reste que le toit. Le voyageur dut bien se fâcher pour faire remettre l'édifice en état; après tout, il importait qu'il s'habituât promptement à ne point craindre les tribulations. Assailli par les parens et par les parentes du roi sollicitant de petits cadeaux qui cimentent l'amitié, il donne des colliers de verroterie, des clous dorés; prend-il, assis au milieu d'une nombreuse assemblée, son repas composé d'une vieille poule et d'un plat de riz cuits à l'eau, des yeux avides lui rappellent que, pour conserver les bonnes grâces des Antandrouïs, il ne doit pas oublier de faire avaler de temps à autre une bouchée à chaque prince et à chaque princesse. Quand vint le soir, la peine fut grande pour se débarrasser de tout ce monde, qui ne se piquait pas de discrétion.

Très pressé de se livrer à une exploration scientifique du pays, M. Grandidier n'accordant au sommeil que les heures indispensables avait pris ses dispositions de bon matin. Le roi Tsifanihi et son plus jeune fils, suivis de plusieurs esclaves, vont accompagner l'étranger dans sa chasse. On se met en route en marchant vers le nord. Les plantations de nopals s'étendent jusqu'à une grande distance; chaque année, les habitans s'attachent à les accroître. Entre ces végétaux, il pousse un peu d'herbe, ce qui permet d'élever ou du moins d'engraisser quelques bœufs. L'absence d'eau est un obstacle à la multiplication du bétail; sur de vastes espaces de la région du sud et du sud-ouest de la Grande-Terre, les indigènes n'ont pendant plusieurs mois qu'un moyen d'obtenir un peu d'eau bourbeuse : ils pratiquent dans le sable des trous d'une certaine profondeur; par des suintemens, l'eau s'accumule, et on la puise dans des calebasses. Souvent cette misérable ressource vient à manquer; les trous tarissent, il ne reste pour se désaltérer que les figues de Barbarie. Dans les localités où le sol n'est pas entièrement sablonneux, il existait autrefois des arbres; la végétation naturelle a été détruite par le feu afin de semer du millet, des haricots, des courges, des citrouilles. A cause de la sécheresse, ces plantes languissent, les récoltes sont mauvaises; les indigènes, réduits à faire griller le millet, préfèrent parfois le broyer tout cru entre les dents. Notre voyageur lui-même se vit obligé de se contenter de ce genre d'alimentation. En été, lorsqu'on est privé du bienfait de la rosée, les courges forment une réserve précieuse; mûries à l'excès ou pourries, la pulpe liquéfiée sert de breuvage aux malheureux continuel-

lement exposés aux tortures de la soif. Au milieu des plaines sablonneuses croît une plante dont la racine volumineuse fournit encore une assistance aux gens affamés et altérés. Il est curieux de voir quelles maigres ressources peuvent suffire à des hommes qui ne connaissent pas de meilleure existence. On pourrait se croire loin de ce pays « abondamment pourvu de tout ce qui est nécessaire à la vie, » que vante justement l'ancien historien de Madagascar; entre la belle et riche province d'Anossi et la triste province d'Androuï, le contraste est complet.

La petite caravane a dépassé les terres plus ou moins cultivées; maintenant c'est la nature sauvage, elle est triste, on ne voit que de chétifs buissons épars. On entre dans une sorte de bois, la végétation est clair-semée; c'est l'hiver, il n'y a plus de feuilles, elles ont été desséchées par le soleil bien avant la fin de l'été. Les plantes sont peu variées, mais plusieurs d'entre elles sont intéressantes; elles n'existent pas dans les belles contrées de l'île. Les animaux sont rares, et quelques espèces n'ont d'autre patrie que les solitudes de la région méridionale de la Grande-Terre. Peu de papillons voltigent dans les clairières : en voici un pourtant qui est tout à fait joli et jusqu'à présent inconnu; du même genre que l'*aurore* commun dans nos bois au printemps, il a les ailes antérieures teintes de pourpre violet (1). Au bruit des pas, des reptiles se glissent sous les feuilles sèches ou disparaissent dans les buissons; ce sont en général des animaux qu'on ne rencontre pas dans les régions fréquentées par les Européens. A peine le cri ou le battement de l'aile d'un oiseau se fait-il entendre; néanmoins il est bon d'être attentif : des oiseaux qui se montrent en ces lieux n'ont jamais été vus ailleurs. C'est une petite fauvette d'un gris verdâtre en dessus, blanche en dessous, avec la queue d'un vert-olive (2); elle vole de buisson en buisson, et parfois un mâle et une femelle semblent ne pouvoir se quitter. En certains endroits, c'est un oiseau de la taille d'une petite tourterelle qui saute de branche en branche, guettant des insectes et des limaces; on le reconnaît tout de suite pour être du genre du coucou bleu de Madagascar et d'une espèce particulière. Il est gris avec les pennes des ailes d'un vert doré, les grandes plumes de la queue d'un beau bleu, et il porte une huppe à reflets métalliques. La caille, le *kibou* des Malgaches, errante dans l'île entière, visite les déserts du sud, et dans cette région où l'homme manque de nourriture, elle est respectée; jamais les Antandrouïs ou les Mahafales ne tuent un kibou. L'oiseau a sa légende,

(1) *Anthocharis Zoe*, Grandidier.

(2) L'espèce a été décrite par M. Grandidier sous le nom de *Prinia chloropetoïdes*.

simple et poétique. Deux jeunes femmes, disent les Malgaches, étaient allées puiser de l'eau loin de l'habitation; deux voleurs, cachés près de la source, se jetèrent sur les pauvres créatures sans défense, dont les cris ne pouvaient être entendus du village, et les emmenèrent captives. Il fallut traverser un bois; plusieurs cailles, venant à s'envoler, firent un grand bruit; croyant à une surprise, les voleurs se sauvèrent au plus vite et abandonnèrent leur proie. A cette nouvelle, le chef de famille, rendant grâces à Dieu, à la patrie et aux ancêtres, jura solennellement que lui et les siens ne feraient jamais de mal au kibou. Aux yeux des habitans de Madagascar, rien n'est plus respectable que les vœux et les croyances des ancêtres.

Le jeune explorateur tenait à savoir s'il existait des mammifères dans ce triste pays, où les animaux sont encore moins nombreux que les hommes; les guides avaient répondu qu'on rencontrait beaucoup de *sifaks* dans les environs. Le nom était connu, l'animal ne l'était pas; simplement qualifié par Flacourt de « guenuche blanche à chaperon tanné, » personne n'en avait appris davantage sur ce sujet. La chasse se poursuivait depuis le matin, deux ou trois oiseaux seulement avaient été remarqués; tout à coup les Malgaches s'arrêtent en poussant cette exclamation : *sifak, sifak,* et de la main ils désignent entre des branches d'arbre une forme toute blanche. Le voyageur tire un coup de feu, l'animal tombe, — un maki ou plutôt un indri à longue queue, au pelage blanc, avec le sommet de la tête d'un brun marron et la face nue d'un beau noir (1). Pour des motifs qu'on nous laisse ignorer, l'indri blanc ou le sifak est pour les Antandrouïs un animal sacré; aussi, quand, de retour au village, M. Grandidier se mit à dépouiller l'individu qui venait d'être tué, une cinquantaine de Malgaches de physionomie repoussante, armés de la sagaie et de l'escopette, manifestèrent des dispositions hostiles. Une députation vint de la part du roi avertir l'étranger qu'il pouvait garder la peau, mais que le corps devait être enveloppé de feuilles et convenablement inhumé. Pour apaiser les colères, il fallut enterrer en grande pompe les restes du sifak, mettre des pierres sur la place et planter quelques raquettes de nopals. Le joli mammifère vêtu de blanc habite la plupart des bois voisins des côtes du sud et du sud-ouest; dans la suite de son voyage, M. Grandidier s'est procuré des individus vivans qu'on prenait dans des filets. Animaux doux et craintifs, les sifaks vont par petites troupes et se livrent à toutes les gambades imaginables aux heures du matin et

(1) L'espèce a été décrite par M. Grandidier (*Album de l'île de la Réunion*) sous le nom de *Propithecus Verreauxii*.

de la soirée. Ils ne mangent que les jeunes pousses des arbres, des fleurs et des baies; destinés à vivre dans des lieux où la sécheresse est extrême, ils boivent à peine, un peu de la rosée de la nuit déposée sur les feuilles leur suffit. En captivité, lorsqu'on leur présente à boire, ils se contentent de passer la langue sur les parois du vase, et, si leur nez vient à toucher l'eau, ils se retirent avec des marques d'effroi. Les sifaks, ayant comme toutes les espèces du même genre les membres antérieurs très courts, sont incapables de marcher à quatre pattes; à terre, dressés sur les pattes de derrière, ils avancent par bonds, les bras en l'air, à la façon des enfans qui sautent à pieds joints. Ils ne sont en possession de tous leurs avantages physiques qu'au milieu des bois, sur les branches des arbres. On voit des femelles, portant leur petit sur le dos, s'élancer à plus de dix mètres sans effort apparent.

Après cinq jours d'excursions jusqu'à une dizaine de lieues au nord du cap Sainte-Marie, n'ayant vu partout qu'un pays plat, aride et sablonneux, notre compatriote dut retourner au rivage; un avis l'informait que le navire s'était éloigné. En effet, arrivé au sommet des dunes, il n'aperçoit aucun bâtiment sur la rade. Quelques Antandrouïs venus à la côte pour vendre leur récolte d'orseille disent que des étrangers ont été abandonnés sur le rivage; c'était vrai, — des hommes mis à terre n'avaient pas eu le temps de remonter à bord, le navire ayant été forcé de gagner au plus vite la haute mer pour se soustraire au péril dont le menaçait un raz de marée. Pendant six jours, les malheureux Français, le cœur serré devant la perspective de rester indéfiniment chez les Antandrouïs, montent cent fois sur les dunes sans découvrir une voile; pour comble de misère, les provisions manquent. Enfin la joie renaît; le navire est en vue, il avance rapidement, il mouille à une assez grande distance des rochers; malgré l'état de la mer, fort peu rassurant, deux Malgaches se jettent dans une pirogue pour aller demander des vivres. Au retour, le frêle esquif chavire, les hommes se sauvent à la nage; mais les vivres attendus avec une fiévreuse impatience sont engloutis: c'est encore un jour de souffrance. Un peu de calme survient, on en profite, tout le monde s'embarque; presque aussitôt le navire partait pour Masikoura.

Du cap de Sainte-Marie à la limite du pays des Antandrouïs, la pointe Barlow, indiquée sur toutes les cartes, la côte est absolument déserte. Ici commence le territoire des Mahafales; on ne trouve encore qu'un seul petit village avant d'atteindre l'embouchure de la rivière Masikoura, qui, aux époques de sécheresse, se perd dans les sables. Sur ce point, il existe un centre de population, centre d'un commerce analogue à celui dont les Antandrouïs ont offert un

exemple; notre voyageur se hâte de faire quelques études dans les environs. En s'acheminant vers la baie de Saint-Augustin, le village d'Itampoul se fait remarquer à quelques milles au nord de la Masikoura, mais plus loin, le littoral est inhabité; sur une étendue de 40 kilomètres, une ligne de roches dressées comme une muraille haute de 2 à 3 mètres, sans cesse battue des vagues, rend fort difficiles les communications avec la mer. On revoit les grèves de sable, les villages se succèdent. Maintenant c'est le pays des Sakalaves; voici la baie de Saint-Augustin, où se jette l'Anoulahine, la belle rivière que notre vieil historien de Madagascar comparait à la Loire. Trois bourgades, Salar, Saint-Augustin, Tulléar, à l'embouchure de la rivière de Fihérenane, sont voisines. Fréquentée depuis plusieurs siècles par des navires étrangers, la baie de Saint-Augustin attire aujourd'hui le commerce de Bourbon et de Maurice. Avec un soin extrême, M. Grandidier visite la contrée; peut-être sera-t-elle le point de départ de la vaste opération qu'il a projetée. Il remonte le cours de l'Anoulahine pendant une cinquantaine de lieues pour atteindre le pays des Antanosses émigrés; ce n'est encore qu'une simple reconnaissance. Près de Tulléar, il se rend au village du chef de la tribu des Antifihérénanes et se lie d'amitié avec le roi Lahimerisa; c'est une relation dont plus tard il saura tirer parti. Il faut continuer à suivre la côte; de Tulléar à Manoumbé, une distance d'une quinzaine de lieues, il n'y a point d'habitations, tandis que de Manoumbé à Mouroundava, entre le 23ᵉ et le 20ᵉ degré de latitude, les villages sont nombreux; quelques-uns ont de 300 à 400 habitans, la plupart seulement 50 ou 60. Un peu plus arrosé, le pays s'embellit; on remarque une certaine fertilité, on voit des forêts.

La région du sud-ouest de la grande île africaine présente un contraste bien frappant avec la bande orientale. Sur une étendue de côtes d'environ 200 lieues, l'explorateur a observé partout un terrain plat simplement accidenté par des monticules de sable que les vents ont amassé; il n'a vu des montagnes que près de l'embouchure de l'Anoulahine. Du cap de Sainte-Marie à Mouroundava, on ne compte pas plus d'une dizaine de rivières; au nord de la baie de Saint-Augustin, la plus belle et la plus large est le Mangouka, qui peut fournir des avantages considérables à l'agriculture. M. Grandidier a déterminé la position de l'embouchure de cette rivière, jusqu'ici donnée d'une manière tout à fait inexacte, et il s'est assuré que des cours d'eau figurés sur des cartes n'ont jamais existé que dans l'imagination de géographes mal renseignés. A une médiocre distance des rivages du sud-ouest de Madagascar, il existe des lacs salés; à 12 lieues environ à l'est de Mouroumbé se trouve le

lac Héoutri, et l'on assure que les Sakalaves y pêchent les mêmes poissons que dans la mer. Presque partout le littoral est salubre; l'exception se manifeste seulement près des côtes où croissent en abondance des palétuviers, comme par exemple au voisinage de la ville de Saint-Augustin. Sur toute cette bande occidentale de la grande île africaine, la flore et la faune, vraiment pauvres, ont un caractère propre; c'est ainsi que dans ces régions déshéritées le voyageur a pu faire de très intéressantes découvertes pour l'histoire naturelle. Dans les bois des environs de Mouroundava, il a rencontré le fameux chat aux pattes d'ours dont nous avons parlé, un étrange sanglier d'espèce jusqu'alors inconnue, appartenant au type du sanglier à masque du Cap de Bonne-Espérance, mais de taille plus petite (1), et d'autres mammifères, différens oiseaux, des reptiles que jamais on n'a vus soit dans les belles forêts de la côte orientale, soit au fond des baies magnifiques du nord de la Grande-Terre.

De nos jours, on a beaucoup parlé des Ovas et des habitans de la côte orientale, à peine des habitans du sud et du sud-ouest; M. Grandidier n'a point parcouru une énorme étendue de pays sans observer les peuplades curieuses et peu sympathiques qui l'occupent : après les Antandrouïs, les Mahafales, dont le territoire est compris entre la pointe Barlow et la rivière d'Anoulahine, les Sakalaves, répandus depuis cette rivière jusqu'au cap d'Ambre. Autrefois gouvernés par un seul roi, les Mahafales composent maintenant trois groupes. Les Sakalaves se partagent en nombreuses tribus : celles du sud, encore indépendantes; celles du nord, pour la plupart aujourd'hui soumises à l'autorité des Ovas. Chez les peuplades indépendantes, le roi exerce un pouvoir absolu; maître de la vie et des biens de ses sujets, il agit suivant son humeur ou son inspiration; aucune loi n'est en usage, aucune coutume traditionnelle n'est respectée. Souvent les affaires se traitent dans les assemblées des hommes libres, les kabars : les chefs décident, mais ils ne sont guère obéis; chacun entend se faire justice lui-même. Libre ou esclave, le Sakalave ne marche qu'armé de la lance ou du mousquet chargé; les assassinats sont chose ordinaire, et ils restent impunis jusqu'au jour où un parent de la victime tire vengeance sur le meurtrier ou sur un membre de sa famille. De tout temps signalés comme des gens cruels, cupides, adonnés aux plus grossières superstitions, comme d'audacieux voleurs, les Mahafales et les Sakalaves n'ont pas été améliorés par des relations plus fré-

(1) *Potamochœrus Edwardsi*, décrit par M. Grandidier. — On peut voir encore en ce moment ce curieux mammifère vivant à la ménagerie du Jardin des Plantes.

quentes avec les Européens. Les trafiquans et même les simples voyageurs doivent à titre de bienvenue donner une certaine quantité d'objets au roi et aux différens chefs; le paiement effectué, de nouveaux cadeaux sont réclamés les armes à la main. Ceux qui perdent patience devant cette insatiable rapacité s'exposent à de graves dangers; le pillage de navires et le meurtre des équipages se sont renouvelés dans ces dernières années.

Les contrées pauvres, arides, presque incultes, du sud et du sud-ouest de la Grande-Terre ont une très faible population; M. Grandidier estime que le nombre des Antandrouïs n'excède pas 20,000, et qu'il ne faut pas compter plus de 30,000 Mahafales, 50,000 Sakalaves antifihérénanes, 50,000 Sakalaves antimènes. Le commerce ne saurait prendre une importance considérable avec de tels peuples; cependant des navires de Bourbon en reçoivent, outre de grandes masses d'orseille, des tortues (ces animaux ne sont pas rares dans les parages de Madagascar), des haricots, des salaisons; ils portent en échange des verroteries, des toiles, des marmites de fonte, des fusils à pierre et de la poudre. Les Mahafales et les Sakalaves, bien éloignés de l'insouciance habituelle des sauvages, sont animés d'un esprit mercantile extraordinaire, sans doute acquis au contact des Arabes, qui de temps immémorial viennent trafiquer sur la côte occidentale de la grande île africaine. Il existe un certain nombre de ports et de criques où les navires peuvent mouiller; ces refuges naturels qu'aucune carte ne désigne ne sont connus que des marins des îles Mascareignes.

De Mouroundava, que cette fois il ne devait pas dépasser dans son exploration du littoral, M. Grandidier, s'étant porté à 25 lieues dans l'intérieur des terres, atteignit Mahabou, maintenant occupé par un poste d'Ovas; il a tâché d'en déterminer la position géographique, et il a constaté au-delà du village la présence d'une petite chaîne de collines courant du nord-nord-est au sud-sud-ouest : premier indice d'un changement dans la configuration du sol à quelque distance de la mer. Six mois avaient été employés à l'étude d'une vaste région délaissée par les investigateurs; de précieux renseignemens étaient recueillis; le grand voyage projeté dans l'intérieur de l'île restait à exécuter.

III.

Pendant ce séjour sur le territoire des Antandrouïs, des Mahafales et des Sakalaves, M. Grandidier s'était signalé par d'utiles recherches; géographes et naturalistes prennent déjà un vif intérêt à ses travaux. Si les espérances dès longtemps conçues n'ont pu en-

core être réalisées, désormais le persévérant voyageur ne doute plus de la possibilité du succès. Éloigné de son pays, de sa famille, de ses amis depuis cinq ans, il revient en France, se procure des instrumens, s'assure de tous les sujets qui méritent un examen attentif, et, vers la fin de l'année 1867, il se remet en route. Avec la connaissance acquise des localités, avec les relations qu'il a nouées, il pense avoir des facilités particulières pour traverser l'île en remontant la rivière d'Anoulahine; il commencera donc par aller revoir le roi Lahimerisa, qui l'a traité en ami. Un autre motif engageait notre compatriote à visiter de nouveau les contrées qu'il avait parcourues : des notes et des collections provenant des deux précédens voyages avaient été perdues dans un incendie. Arrivé à Bourbon, il faut attendre le départ d'un bâtiment pour la côte occidentale de Madagascar; mais, comme dédommagement d'un retard pénible, l'explorateur aura la bonne fortune de retrouver le navire qui l'a porté une première fois sur les rivages de la Grande-Terre. Avant de se rendre à la baie de Saint-Augustin, le navire touche à Yaviboule, sur la côte orientale, au nord du fort Dauphin; c'est l'occasion de faire une reconnaissance de la partie du littoral la plus fréquentée par nos anciens colons, et de rectifier à l'aide d'observations méridiennes des erreurs commises sur les cartes relativement à la place de plusieurs rivières. D'Yaviboule, le navire allait directement à la baie de Saint-Augustin, et M. Grandidier abordait à Tulléar le 20 juin 1868. Attachons-nous maintenant aux pas du voyageur. Ne songeons pas à le plaindre au sujet des ennuis qu'il a éprouvés, des obstacles qui à certaines heures l'ont désolé sans le rebuter, des fatigues qu'il a subies, de la fièvre dont il a souffert, des périls auxquels il a échappé; il va nous instruire de ce que nous ignorions tous encore sur cette terre, qu'un jour, par un sentiment d'orgueil, on voulut appeler la France orientale; c'est beaucoup d'honneur pour lui, et, quand l'honneur est acquis, on ne compte plus la peine.

Jeté à l'endroit préféré comme centre de ses premières opérations, le voyageur s'aperçoit qu'il n'a pas été oublié des Sakalaves : sa réputation est faite; aux yeux de la plupart des Malgaches, un homme qui manie des instrumens et regarde les étoiles, qui récolte des plantes et emporte des peaux d'animaux, ne peut être qu'un sorcier fort dangereux, et les sorciers, on les tue. Par bonheur, il y a des accommodemens possibles; la générosité est toujours un signe probable d'innocence. Notre compatriote, déjà familiarisé avec les mœurs, le genre de vie, les superstitions du misérable peuple sakalave, s'attache tout de suite à gagner la faveur des grands. Sa première visite est pour le roi Lahimerisa, qui règne sur le pays de Fihérénane. Il le comble de cadeaux; charmé, le souverain n'hésite plus

à reconnaître dans l'homme blanc un véritable frère, il se lie avec l'étranger par le serment du sang. Plusieurs fois pendant son séjour au voisinage de la baie de Saint-Augustin, le voyageur fut appelé devant des kabars à répondre à des accusations de sorcellerie, mais la protection royale le couvrait, la bienveillance des principaux chefs faisait tomber les griefs. Les visites à Lahimerisa devaient avoir des conséquences heureuses de plus d'un genre. En revenant de la résidence royale, située sur les bords de la rivière Manoumbé, à Tulléar, l'explorateur aperçoit en un lieu qu'on appelle Amboulatsintra un petit marais; il s'empresse de faire remuer la fange, et à une faible profondeur on rencontre un amas considérable d'ossemens fort extraordinaires, quelques-uns de proportions énormes. Il y avait en quantité presque toutes les pièces du squelette d'un hippopotame, des membres de l'oiseau colossal qu'on a nommé l'*æpyornis*, des tortues gigantesques, c'est-à-dire des animaux qui n'existent plus, des espèces absolument éteintes depuis une époque plus ou moins récente. Nous verrons bientôt le surprenant intérêt de cette découverte, qui fut annoncée à l'Académie des Sciences par M. Milne Edwards le 18 décembre 1868.

M. Grandidier se proposait de traverser l'île de Tulléar à Yaviboule; il avait reconnu la situation de cette dernière localité en touchant à la côte orientale, et une fois déjà il avait fait presque la moitié du chemin en se rendant chez les Antanosses émigrés. Les Antanosses sont en général d'assez bonnes gens; parmi eux seuls, on pouvait trouver des guides sûrs et des porteurs pour les bagages. Il n'y avait pas moyen de songer à prendre des Mahafales ou des Sakalaves capables de tout emporter, et de se débarrasser promptement du propriétaire, s'il se montrait trop gênant. A cet égard, notre compatriote était instruit par l'expérience; dans une circonstance, il avait été pillé par des Mahafales, et ne s'était pas échappé sans peine des mains de ces brigands. Plein de confiance dans la réussite de son projet, le géographe lève le plan de la baie de Saint-Augustin, mesure une base propre à servir de point de départ pour les relèvemens trigonométriques qu'il devra exécuter, et s'occupe de l'hydrographie de la rivière Anoulahine. Il pensait se mettre en route très prochainement lorsqu'un soir, assis devant la porte de la hutte qu'il habitait à Tulléar, un bruit tout à fait inusité dans le pays des Sakalaves vint l'interrompre dans son travail. C'était le grincement d'un violon accompagné du roulement d'un tambour de bois, sujet de grande surprise,
Malgaches les Ovas sont les seuls qui aient imité nos instrumens de musique, et les Ovas ne viennent pas en amis chez les Antifihérénanes.

Tout ce tapage annonçait le prince antanosse Rabéfaner, qui

venait saluer le voyageur; pour marquer sa dignité, le seigneur malgache se faisait précéder de deux musiciens et suivre d'une nombreuse troupe d'esclaves. Rabéfaner est un chef de la province d'Anossi que les Ovas ont dépouillé de ses états, — un de ces chefs qui, n'ayant pas voulu se soumettre aux vainqueurs, sont venus s'établir avec leurs peuples dans les contrées désertes qu'arrose l'Anoulahine. M. Grandidier avait fait sa connaissance à l'époque de ses premières excursions dans le sud-ouest de Madagascar; il se louait du bon accueil qu'il avait reçu du prince, et celui-ci de son côté gardait un excellent souvenir de l'étranger, qui ne s'était pas montré avare de petits présens. Aussi le seigneur malgache, ayant appris le retour de l'Européen, s'empressait-il de lui apporter un cadeau de bienvenue; il avait mis quatre jours à faire le trajet de son village à Tulléar. Si l'amitié mène loin, l'intérêt mène bien plus loin encore; le brave prince avait d'ardentes convoitises, il espérait bien ne pas s'en retourner les mains vides. Notre explorateur tendit les bras à cet ami; devant passer sur son domaine, désirant engager des Antanosses pour l'expédition de Tulléar à Yaviboule, aucune visite ne pouvait lui être plus agréable. Le cortége étant trop nombreux pour entrer dans la hutte, la réception eut lieu en plein air; sur le sable, on étendit une natte, le Français et le seigneur malgache prirent place, l'escorte forma le cercle. Incapable de dissimuler longtemps, Rabéfaner aborda tout de suite la question des cadeaux. Pour toute réponse, M. Grandidier fit apporter un baril de poudre, un fusil, des grains de corail, des clous, plusieurs mètres d'indienne pour les femmes; la satisfaction du prince était au comble, sa joie gagna l'assistance. Le voyageur ayant annoncé qu'il avait ordonné de tuer un bœuf pour le repas du soir et que chaque homme recevrait une demi-bouteille de rhum, la troupe entière des sauvages répondit à ces nobles procédés par des cris d'enthousiasme.

Profitant de la situation, M. Grandidier entretint Rabéfaner de son projet, et le pria de lui laisser une douzaine de ses esclaves; le chef malgache y consentit sur l'instant; les conditions du marché furent débattues et arrêtées. Délivré d'un souci, l'explorateur, se hâtant d'achever les opérations géodésiques qu'il avait entreprises, se trouva bientôt prêt à partir. La caravane se composait d'un Betsimisarake actif, intelligent, ancien matelot devenu habile à préparer les objets d'histoire naturelle, — c'était le serviteur favori, l'homme de confiance, — ensuite d'un Cafre enrôlé comme chasseur, et des douze Antanosses, tous laids, très noirs, — ayant une grosse figure plate, le nez épaté, les cheveux touffus et crépus, divisés, selon la mode du pays, en une cinquantaine de petites tresses forte-

ment imprégnées d'huile, un corps vigoureux, un caractère docile et insouciant, beaucoup de rapacité. Les paquets qu'il fallait emporter étant réunis, la masse paraissait effrayante; il y avait les instrumens indispensables pour les travaux scientifiques : théodolite, boussoles, lunette astronomique, thermomètres, baromètres, appareil propre à mesurer les têtes des Malgaches, appareil de photographie, boîtes, tubes et papiers pour la récolte ou la préparation des plantes et des animaux; il y avait les provisions de bouche : du riz, des haricots et les ustensiles de cuisine; il y avait enfin la monnaie nécessaire pour acheter des vivres et l'amitié des chefs de chaque district, — quelle monnaie! — la seule qui ait cours dans les régions du sud et de l'ouest de Madagascar : des fusils, des barils de poudre, des balles et des pierres à feu, des pièces de toile bleue, des verroteries, des patères, des dés, des clous. Cet énorme bagage, fléau de tout voyageur qui parcourt des pays barbares, devait être porté par douze hommes; il avait été impossible d'en engager un plus grand nombre. — A l'heure du départ, un peu de confusion était inévitable, chacun se précipitait sur les fardeaux les moins lourds; le maître dut intervenir pour faire une répartition convenable. Ayant pris du courage avec quelques bonnes rasades de rhum, les Antanosses partirent en suivant le rivage pour gagner les bords de l'Anoulahine. L'explorateur va faire le trajet par mer dans une pirogue; les Sakalaves de la côte sud-ouest manœuvrent avec une merveilleuse dextérité de fines, légères, élégantes pirogues à balancier. Creusées dans un bois tendre, ces embarcations sont si étroites et si longues qu'elles ne tiennent en équilibre que par le contre-poids d'un tronc d'arbre fixé au moyen de deux perches; une voile immense tendue à l'avant de l'esquif prend si bien le vent que la marche est d'une effrayante rapidité. Les pirogues chavirent assez fréquemment, et parfois les Européens acceptent avec peine ce mode de navigation; on s'y habitue néanmoins, et M. Grandidier, qui s'y était accoutumé, arriva très promptement sur la petite presqu'île de Tsaroundrane.

Cette presqu'île d'un mille carré de superficie, toute de sable, s'avance au nord de l'embouchure de l'Anoulahine. Un jour, assure-t-on, cette parcelle de terrain a été cédée à la France par le roi Lahimerisa, et le commandant d'un navire en a pris possession au nom de l'empereur Napoléon III. Si l'événement s'est accompli, il n'a causé aucune émotion en Europe. A la pointe de cette langue de sable, on voit un village, groupe irrégulier de trente ou quarante huttes, petites et misérables, faites de roseaux. Au moment où l'étranger vient de mettre pied à terre, on célèbre une fête; les femmes accroupies chantent et battent des mains, les hommes,

l'escopette et la sagaie en main, courent autour de l'assemblée en poussant des cris de sauvages et en tirant de temps à autre des coups de fusil, deux ou trois femmes dansent ou plutôt tournent sur elles-mêmes en faisant des contorsions qui passent pour des poses gracieuses. Ces divertissemens révélaient à l'observateur un des traits du caractère superstitieux des Sakalaves. Le chef du village avait été malade, son état de souffrance attribué à l'esprit malin; les chants et les danses qu'on exécutait le soir et le matin avaient pour objet de charmer l'esprit et de le rendre inoffensif. Tout le monde se trouvant fatigué, des esclaves conduisant un troupeau de bœufs vers le convalescent, celui-ci du bout d'une baguette désigna une génisse, — l'animal, alors devenu sacré, ne doit jamais être tué par la famille, tandis qu'après une invocation à l'Être suprême un bœuf est aussitôt sacrifié. Un morceau de la viande cuite sera offert aux ancêtres sur un petit autel en roseaux, et le reste de la bête distribué entre les assistans. L'explorateur avait mieux à faire que de s'occuper longtemps des cérémonies des Malgaches; le lendemain, il gravit les montagnes qui descendent jusqu'à la presqu'île de Tsaroundrane, et par un dernier tour d'horizon il acheva son étude hydrographique de la baie de Saint-Augustin. S'acheminant ensuite vers la vallée où coule l'Anoulahine, il traverse le bois de palétuviers qui entoure le village de Saint-Augustin, et arrive au bord du fleuve dont il se propose de tracer le cours. A l'embouchure, la vallée est large de 500 à 600 mètres : pendant les mois d'avril à décembre, le vaste lit de sable est presque à sec; à l'époque où les pluies d'orage se succèdent dans l'intérieur de l'île, la masse d'eau devient énorme, et empêche les polypiers de s'établir comme sur les autres points du littoral.

En remontant l'Anoulahine pour atteindre le pays des Antanosses émigrés, le voyageur, voulant donner tout le temps nécessaire aux travaux de géographie et aux recherches d'histoire naturelle, fait peu de chemin chaque jour. Autant que possible, il campe la nuit sur une île, afin d'éviter les surprises. Près des rives du fleuve s'étendent de vastes champs de haricots et de maïs : c'est la principale nourriture des Sakalaves; la pauvreté du sol et la sécheresse habituelle de la contrée ne permettent pas la culture du riz. Plus haut, on voit des arbustes, quelques arbres, surtout des tamariniers; des femmes et des enfans viennent en cueillir les gousses encore vertes. Triste régal, la pulpe peu abondante qui entoure les graines est aigre; mais si pauvre est le pays que des peuplades entières ne vivent pendant des semaines que de cette pulpe, dont on enlève l'acidité en la mêlant à de la cendre. La montée de l'Anoulahine n'est pas effectuée sans quelques alertes. Un soir retentissent les

sons rauques d'une *antsive,* conque marine employée pour appeler les soldats aux armes, et dont les chefs seuls ont le droit de faire usage : l'alarme était légitime; on fut tranquillisé en reconnaissant au clair de lune la jeunesse d'un village voisin qui allait sur une île de sable se livrer à un jeu très goûté chez les Sakalaves. Jeunes gens et jeunes filles, formés en deux groupes, courent, se croisent, se poursuivent en improvisant des chansons; c'est une charmante occasion pour les filles de se laisser séduire, pour les rivales de s'injurier, pour les garçons de trouver le bonheur ou d'exercer une vengeance. Une autre nuit, l'affaire était grave, le voyageur manqua être pillé. Parvenu au village de Manansoufy, M. Grandidier retrouvait dans le chef du district un vieil ami. Tout de suite on se fit des cadeaux : le prince apportait un coq, et l'offrait après avoir arraché une plume et mis la tige dans sa bouche afin de bien prouver que la bête n'était pas ensorcelée; le naturaliste français donna deux verres de poudre. On ne s'attendrait pas à trouver des raffinemens de gourmandise chez les Sakalaves; il en est cependant qui ne cèdent en aucune façon à ce que nous connaissons de mieux en ce genre. Aussitôt le coq jeté à terre, le cuisinier s'en était emparé, et, tenant l'oiseau par les pattes, un aide le plumait tout vif en lui serrant le cou. Notre compatriote ordonnant qu'on cessât le supplice, les Antanosses se récrièrent, parce que, si la bête était plumée morte, la chair perdrait de sa délicatesse.

A peu de distance au-delà de Manansoufy, on quitte les états de Lahimerisa, le roi des Antifihérénanes, et l'on entre sur le territoire des Mahafales, les plus insupportables des Malgaches, véritables vautours affamés de tout ce qu'ils aperçoivent. Les villages sont rapprochés sur les bords de l'Anoulahine. Sur la rive droite s'élève le mont Vouhibé; on le contourne, et bientôt après avoir traversé une petite rivière qui se jette dans le fleuve, on atteint le premier village antanosse, occupé par quelques esclaves chargés de la garde des bœufs. Au-delà, c'est une plaine sablonneuse ondulée que limite un affluent de l'Anoulahine, le Tahéza, dont les eaux sont utilisées pour l'irrigation de belles rizières, les premières qu'on rencontre en venant de la côte occidentale. Le voyageur arrive à Salavaratse, domaine de Rabéfaner, qui s'est fait connaître à Tulléar pour son amour des cadeaux. Le chef est assis devant la porte de son habitation, les gens de l'escorte s'agenouillent devant le maître; Rasane, la femme du prince, un peu gâtée par les empreintes de la petite vérole, se fait néanmoins remarquer de l'étranger par sa physionomie douce et gracieuse. Le lendemain, accompagné de Rabéfaner, notre compatriote poursuit sa route vers Saloubé, la capitale des Antanosses émigrés; on peut

s'y rendre en suivant le cours sinueux de l'Anoulahine, mais le chemin direct longe d'abord le Tahéza et s'enfonce ensuite au milieu de collines nues et arides. Les mœurs, les usages, les superstitions du peuple, que Flacourt observa si bien il y a plus de deux siècles, n'ont pas changé. On s'arrête pour prendre le repas du matin, et le prince antanosse refuse de toucher à la volaille préparée par les gens de l'escorte : les Zafféramini, on s'en souvient, ne mangent que la viande des animaux tués par des hommes de leur caste; ils n'ont pas le même scrupule pour des pigeons verts et des perroquets noirs abattus par l'explorateur français. Tout en dévorant comme à des chiens le prince jetait les os à ses favoris, qui recevaient le présent avec des signes de joie. A l'approche de Saloubé, on distingue à la clarté de la lune, au bout d'une perche, une tête sanglante : c'est un Bare qui, la nuit précédente, s'est introduit dans l'enceinte pour voler des bœufs; pris, le misérable a été sur l'instant mis à mort, selon la justice expéditive des Malgaches. Zoumaner, le principal chef des Antanosses émigrés, réside dans le village : l'ardent désir qu'il manifeste est de se lier avec l'étranger par le serment du sang. L'avidité se dissimulait sous les démonstrations d'amitié; comme Rabéfaner, le prince de Saloubé se préoccupait des cadeaux qui devaient lui être offerts en pareille circonstance. Le voyageur avait trop d'intérêt à conserver les bonnes grâces du personnage pour ne point accueillir sa proposition. La cérémonie a lieu avec les bizarreries dont nous ont entretenus les anciens narrateurs des coutumes des Malgaches; l'acte consommé, princes et princesses viennent en foule accabler l'Européen de félicitations, le saluant des noms de père, de fils et de frère. Notre compatriote tombe malade; Zoumaner entend le guérir au moyen de son talisman, et il arrive tenant en main un bout de corne de bœuf enjolivé de perles de verre, qui contient une bouillie noirâtre composée de tous les ingrédiens et de tous les débris imaginables.

Dès son entrée chez les Antanosses, M. Grandidier avait appris que ce peuple était en guerre avec les Bares, ses voisins du côté oriental; très affecté de cette nouvelle, qui allait mettre obstacle à son voyage, il espérait encore que les hostilités cesseraient bientôt, il attendit; sa patience s'épuisa, la lutte paraissait devoir être interminable. S'étant convaincu de l'impossibilité de passer sur le territoire des Bares, il prit la résolution de retourner à Tulléar et de tenter la traversée de l'île sous un autre parallèle. Les Antanosses affirment que le pays des Bares est un immense plateau; on n'a pas d'autre renseignement, et peut-être que longtemps, sur la carte de Madagascar, un vaste espace de la région du sud restera sans la moindre indication.

Revenu à la baie de Saint-Augustin, l'explorateur tenait à visiter, à 2 lieues environ de la côte mahafale, le lac salé de Mananpetsoutse, dont on l'avait beaucoup entretenu. C'eût été folie de s'aventurer dans ce pays de voleurs avec des instrumens ou des objets capables d'exciter les défiances et surtout les convoitises des indigènes, il fallut se borner à une simple reconnaissance. Le lac, qui est fort étroit, a sa pointe nord à peu près sous le 24e degré de latitude, et il s'étend dans la direction du sud sur une longueur d'environ 35 à 38 kilomètres; au contraire du lac Héoutri, très peuplé d'animaux marins, il paraît ne contenir aucun être vivant. Ayant entrepris de faire l'hydrographie de la rivière de Fihérénane, qui se jette dans la mer à Tulléar, M. Grandidier se trouvait à peine à 15 milles de la côte lorsque, malgré les ordres formels du roi Lahimerisa, les chefs sakalaves l'empêchèrent de continuer ses travaux. Chaque jour, les persécutions devenant plus menaçantes dans ce pays, le voyageur partit pour le Ménabé, prenant des latitudes tout le long de la côte, afin d'assurer ou de rectifier sur la carte la position géographique des points les plus importans.

La saison pluvieuse commençait. A cette époque de l'année, les voyages deviennent impossibles; les débordemens des rivières rendent les chemins impraticables, les moustiques s'abattent sur les hommes et les mettent au supplice. L'explorateur dut hiverner à Amboundrou, à l'embouchure du Mourondava; le printemps revenu, il se mit à étudier le cours du Tidsibon et du Mananboule, qu'on dit être les branches d'un même fleuve. Le Tidsibon est navigable pour des pirogues jusqu'à une trentaine de lieues de la mer, et peut-être aura-t-il un jour quelque importance pour les relations commerciales; une exacte reconnaissance de cette rivière offrait donc beaucoup d'intérêt. M. Grandidier n'a pu l'exécuter au-delà d'une vingtaine de milles; les cadeaux distribués au roi et aux principaux chefs de la contrée ne suffirent pas pour aplanir les obstacles, il fallut renoncer à voir le lac d'Andranoumène, situé sur la rive droite du Tidsibon, à 40 milles de la côte. L'explorateur continua sa route vers le nord; les difficultés augmentèrent, le géographe se voyait d'avance signalé comme un sorcier des plus dangereux. L'accès de trois petits états sakalaves compris entre le 16e et le 18e degré de latitude lui demeura absolument interdit; des négriers arabes, animés d'une haine féroce contre les Européens, et les Sakalaves obéissant à leurs suggestions, n'épargnèrent à notre compatriote aucun genre de vexations. Néanmoins, après déjà tant de déceptions, M. Grandidier ne désespérait toujours pas du succès de son entreprise; renonçant à se heurter indéfiniment aux obstacles que lui opposent les Sakalaves, il s'embarque pour Nossi-Bé, et de là il se rend à

Madsanga, sur les rivages de la baie de Bombétok, dont les Ovas sont aujourd'hui les maîtres. De là, le voyageur, qui sait maintenant à quelle circonspection il est tenu, s'il veut réussir, parviendra à faire la route entière jusqu'à Tananarive. Toujours surveillé, il doit renoncer aux grandes opérations géodésiques, — viser aux villes ou aux montagnes ne manquerait pas de laisser croire à des intentions criminelles; une escorte d'honneur, composée de huit officiers et de douze soldats, qu'on donne à l'étranger, est en réalité une escorte de gardiens qui ne le perdront pas de vue un seul instant. Le géographe, contraint de se borner à des observations qu'il explique aux Ovas par le besoin de régler sa montre sur le midi, se contente d'un simple relèvement à la boussole, exécuté avec assez de précision pour remplir sans graves erreurs les espaces entre les points fixés d'une manière rigoureuse.

La route que suivent les Ovas depuis la prise de Madsanga s'éloigne peu du Betsibouka, l'une des principales rivières de la grande île africaine, navigable pour des pirogues jusqu'à son confluent avec l'Ikioupa. On affirmait qu'il était possible d'arriver très près de Tananarive en remontant le fleuve; notre voyageur a reconnu l'inexactitude de l'assertion. Des pirogues remontent l'Ikioupa à quelques lieues au sud de la jonction des deux cours d'eau, mais il faut encore dix journées de marche à travers un pays désert et très montagneux pour atteindre la capitale de Madagascar. De Madsanga à Tananarive, rapporte M. Grandidier, on traverse les contrées les plus stériles, les plus désertes, les plus désolées qu'on puisse imaginer. On s'éloigne de la côte, et pendant sept jours il faut marcher au milieu de plaines arides; des arbustes rabougris très épars, de petits bois, quelques lataniers, ne suffisent pas à égayer le paysage. On atteint la grande chaîne granitique qui commence au port Radama, courant à peu près du 14e au 22e degré de latitude. C'est comme une mer de montagnes, et ces montagnes sont nues; à peine un peu d'herbe couvre le sol, de rares buissons sont accrochés aux flancs des ravins. Voilà bien les tristes solitudes dont a parlé autrefois M. James Cameron, le désert qu'on rencontre lorsqu'on s'achemine vers l'ouest après avoir franchi la limite du pays des Ovas. Une telle région est inhabitée et elle paraît inhabitable; aujourd'hui quelques postes d'Ovas sont échelonnés sur la route pour la facilité des communications entre Tananarive et Madsanga; les malheureux soldats n'ont pas d'occasions de se récréer, et le passant les plaint de leur sort. Le voyageur mit vingt-six jours à faire le trajet de la côte nord-ouest à la capitale.

La province d'Imerina, surtout dans la partie centrale, contraste avec les solitudes de la région occidentale; le pays, dont les Euro-

péens admirent les belles cultures de riz, a une population énorme. Dans la vallée, toute parsemée de collines, longue de 30 à 32 kilomètres et large de 18 kilomètres, où domine Tananarive, les villages sont à quelques centaines de pas les uns des autres. Arrivé dans la capitale, M. Grandidier fut présenté au premier ministre par notre consul, M. Jean Laborde, dont personne assurément n'a oublié les gigantesques travaux. Bien accueilli du ministre, fort de la protection d'un personnage aussi considérable, l'investigateur français a pu se livrer sans crainte aux observations astronomiques et aux opérations géodésiques nécessaires pour dresser la carte exacte de la province d'Imerina; il a visité le lac Tasy, la montagne d'Andringhitra, les chutes de l'Ikioupa et tous les autres points les plus remarquables de la contrée. De Tananarive, il s'est rendu au plateau d'Ankaye, afin de reconnaître la source du Mangourou, le grand fleuve de la côte orientale; traversant ensuite plusieurs montagnes dans la direction du nord-nord-ouest, il s'est trouvé dans la vallée qu'habite le peuple antsihianaque. Avec un soin extrême, il a étudié le pays, observé les habitans, reconnu les contours du plus beau lac de Madagascar, le lac Alaoutre, qui s'étend sur une longueur de plus de 30 milles. Revenant par les montagnes qui bordent à l'ouest le plateau d'Ankaye, il rentrait dans la capitale après avoir marché pendant vingt-trois jours. Ce retour était motivé par le désir d'observer en octobre et en novembre des occultations d'étoiles par la lune, afin de déterminer d'une manière exacte la position véritable de Tananarive, qui est restée fort incertaine. Le phénomène n'eut pas lieu alors, et, comme plus tard les conditions de l'atmosphère deviennent défavorables, le voyageur, remettant le travail à l'année suivante, partit en s'acheminant vers le sud pour se diriger ensuite vers la côte occidentale.

Il pénètre ainsi dans la province montagneuse des Betsiléos, où la population est assez nombreuse. Les roches granitiques se montrent de toutes parts, en divers endroits, ce sont d'énormes masses de micaschiste; la végétation n'est pas abondante, et de certains villages il faut aller à plusieurs jours de marche chercher le bois nécessaire aux constructions, mais de petites vallées, qu'arrosent une infinité de torrens, sont couvertes de rizières. Après un trajet d'une quarantaine de lieues dans la direction du sud, l'explorateur, tournant à l'ouest, passe plusieurs forts ovas et atteint Zanzine, où se termine l'immense massif des montagnes centrales. Au sortir de Zanzine, on entre dans le pays des Sakalaves antimènes, une vaste plaine coupée entre le 42e et le 43e degré de longitude par une chaîne étroite qui semble régner du nord au sud sur presque toute la longueur de l'île. Après vingt journées de marche, M. Grandidier par-

venait à l'embouchure du Mouroundava, et pour la seconde fois il allait hiverner à Amboundrou.

Le 15 mars 1870, le temps était superbe, le voyageur dit un dernier adieu à sa résidence d'hiver, et sur une pirogue à balancier il se rend par mer à l'embouchure de la petite rivière de Maïtampake, sous le 21e degré de latitude. Traversant un pays peu habité où continuellement des bandits enlèvent du bétail et des hommes, il arrive au fort Manza, le poste des Ovas le plus avancé au sud chez les Sakalaves, et il reconnaît une chaîne de montagnes de formation secondaire en avant du massif granitique. Il entre de nouveau dans le pays des Betsiléos, passant cette fois dans la région tout à fait méridionale, et se porte à la capitale de la province, Fianarantsoua, la seconde ville de Madagascar. Bientôt il poursuit le chemin vers la côte orientale; le paysage prend un autre aspect, les montagnes, comme entassées, sont en partie couvertes de forêts, le sol se montre fertile. Enfin M. Grandidier arrive à Mananzarine; en trente-neuf jours, il avait traversé en entier la Grande-Terre de l'ouest à l'est.

Des bords du Mananzarine, l'explorateur se dirige au sud en suivant la côte, et vient, aux rives du Matitanane, visiter le pays où, encore aujourd'hui comme au temps de Flacourt, vivent les descendans des Arabes qui à une époque reculée se sont établis sur le littoral de la grande île africaine; puis, remontant au nord jusqu'au Mangourou, sous le 20e degré de latitude, il étudie les lagunes et les canaux parallèles à la côte, il rectifie sur la carte la position mal indiquée de plusieurs embouchures de rivières, et note des criques, des ports, même des rivières, qu'on n'a jamais signalés. — Du village de Mahanourou, l'explorateur retourne à Tananarive par une voie qui n'est connue que des Malgaches; on traverse des vallées fertiles, une partie de la forêt d'Analamazaotra, et l'on passe au pied de montagnes abruptes. Dans la capitale d'Imerina, M. Grandidier réussit à faire les observations astronomiques qui le préoccupaient depuis une année; ses études sur le pays des Ovas étant achevées, il revient par la route ordinaire à Andouvourante, revoit Tamatave et la Pointe-à-Larrée avec l'intention de relier entre elles les différentes parties de ses travaux géodésiques, et à la fin du mois d'août 1870, se trouvant fatigué, il quitte Madagascar après un séjour de près de deux ans et demi, assez satisfait sans doute du succès de son entreprise, mais encore malheureux d'abandonner un champ d'exploration qui ne sera pas de si tôt épuisé.

IV.

Les observations et les nombreux matériaux de divers genres recueillis par notre compatriote jettent un jour vraiment nouveau sur la grande île africaine, sur les populations de ce pays, sur plusieurs questions importantes d'histoire naturelle. Si des portions de territoire plus ou moins étendues de la Grande-Terre n'ont pas encore été visitées, toutes les contrées adjacentes sont à présent assez connues pour qu'on ait de l'ensemble du pays une notion très précise. Les investigateurs n'ayant vu que la côte orientale, ravis en présence d'une nature à la fois étrange et superbe, ont fait de Madagascar un délicieux tableau. On disait, il est vrai, que le littoral du sud et du sud-ouest est triste, misérable, désolé, mais on ne parlait que du bord immédiat de la mer. Lorsque dans le siècle actuel les Européens ont fréquenté le nord de l'île à l'est ou à l'ouest, chaque récit témoigna d'une irrésistible admiration pour les magnificences de ces rivages : la baie de Diego-Suarez, une des merveilles du monde; la baie de Passandava pleine d'enchantemens! On oubliait la description de l'amas de montagnes, les désespérantes solitudes de la région située à l'ouest de la province d'Imerina. Si les yeux se fixaient sur la carte, ils s'arrêtaient sur d'immenses espaces que personne ne connaissait, et l'imagination seule pouvait se donner carrière. Maintenant la réalité s'offre aux regards et à la méditation. Comme d'autres îles, Madagascar présente les plus prodigieux contrastes, et ce fait permettra d'expliquer bien des phénomènes. Ici, le pays possède les plus brillantes richesses de la nature; l'homme sauvage peut vivre heureux sans travail, l'homme civilisé se procurerait toutes les jouissances imaginables de la vie matérielle, et, s'il avait les sentimens du poëte, de l'artiste ou du savant, il rencontrerait à profusion les sujets qui élèvent la pensée ou charment l'esprit. Là au contraire, le sol est ingrat, les hommes, obligés d'arracher péniblement à la terre une nourriture insuffisante, paraissent condamnés à vivre éternellement à la façon des bêtes. Ailleurs, c'est pire : les roches sont nues; il n'y a ni un peu de terre, ni un ruisseau qui rendent possible l'existence des hommes et des animaux; sur la grande île africaine, la part de ces lieux désolés est immense.

Jusqu'ici, relativement à la configuration du sol de Madagascar, nous n'avions que des renseignemens assez vagues, et, à l'égard des grandes montagnes, d'autres observations d'un caractère scientifique que celles de M. Edm. Guillemin, bornées aux parties voisines du littoral. Avec M. Grandidier, nous prendrons une idée de l'en-

semble. L'île, toute montagneuse au nord et à l'est, paraît, au moins par comparaison, peu élevée au sud et à l'ouest. Si de la côte orientale on traverse la Grande-Terre vers le centre, pour se rendre à la côte occidentale, il faut bientôt gravir une première chaîne de montagnes arrivant jusqu'à la mer ou s'en écartant de quelques lieues, mais toujours parallèle à la côte du port Leven au fort Dauphin. Tantôt montant, tantôt descendant, on s'élève par degrés à la hauteur de 800 à 900 mètres; nulle part jusqu'à la ligne de faîte, on ne trouve de terrain plat, il n'y a que d'étroits vallons et des ravins sillonnés par de petits torrens. Au pied du versant occidental, entre 19° 30' et 21° 30' de latitude, on arrive dans une vallée étroite et profonde, plus au nord sur un vaste plateau comme ceux d'Ankaye et d'Antsianake; vallons et plateaux ont été d'énormes cirques très tourmentés comme tout le pays environnant, convertis en lacs par les eaux pluviales, puis comblés par des éboulemens de terre argileuse et par l'humus provenant des détritus de végétaux;—le phénomène se continue encore d'une manière très sensible en plusieurs endroits. De l'autre côté ou du plateau ou de la vallée commence la seconde chaîne des montagnes : sur une pente partout très abrupte, on atteint rapidement les sommets; c'est la limite de partage des eaux. Les torrens qui coulent sur le versant oriental vont se perdre dans l'Océan indien; ceux qui prennent leur source à l'ouest vont, après un parcours trois ou quatre fois plus long, se jeter dans le canal de Mozambique. Lorsqu'on a franchi la ligne de partage des eaux, loin de descendre, on entre dans la région la plus bouleversée, le grand massif dont la moindre altitude demeure à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur une largeur de 30 à 35 lieues, c'est un immense amas de montagnes qui ne s'étend pas vers le sud au delà du 23e degré de latitude; M. Grandidier en compare l'aspect à celui d'une mer houleuse. A la limite, la pente est très rapide; en peu d'instans, on se trouve dans une plaine, à 200 mètres au-dessus de la mer,—plaine sablonneuse, immense, large de 35 à 40 lieues, coupée dans le sens de la longueur du 16e au 25e degré de latitude par une ligne de montagnes, le Béhamara, plus à l'ouest et seulement vers le sud par une autre chaîne qui, venant se confondre avec la précédente sous le 26e degré de latitude, forme un vaste plateau, enfin par une chaîne plus ou moins voisine du littoral. La région du sud-ouest a échappé aux grandes convulsions qui ont amené les soulèvemens des masses granitiques dans le nord, le centre et la partie orientale; elle ne s'est pas sensiblement modifiée depuis les jours de la période géologique secondaire.

La grande île africaine subit un changement qui s'opère avec

lenteur, mais aussi avec continuité : la côte orientale est minée d'une manière incessante ; le grand courant équatorial heurte violemment contre les rivages, désagrége les roches, entraîne les débris et jette le sable qui obstrue l'embouchure des rivières. En peu d'endroits, comme à Foulepointe et à Tamatave, où le courant se fait moins sentir, de petits récifs de coraux ayant pu se former arrêtent le travail d'érosion. Le caractère de la flore et de la faune nous disait que Madagascar, couvrant autrefois une vaste étendue de l'Océan indien, avait été un véritable continent; l'observation du phénomène qui se produit sur la côte orientale en apporte une preuve directe. Si la Grande-Terre diminue à l'est, elle tend à s'élargir à l'ouest sans qu'il y ait compensation. Les eaux, assez tranquilles, permettent aux polypiers de s'établir près des rivages ; le sable de la mer, la terre et tous les débris arrachés aux montagnes que charrient les rivières se déposent sur les bancs de coraux, et de la sorte les estuaires se trouvent fermés ou comblés. La présence des lacs salés au voisinage de la côte occidentale, l'existence des animaux marins dans le lac Héoutri, sont donc parfaitement expliquées. Dans un avenir plus ou moins éloigné, des îlots seront unis à la grande île : une foule de criques, la baie de Tulléar, sans doute même en partie la baie de Saint-Augustin, seront fermées ; près du littoral s'étendra une suite de lacs salés.

M. Grandidier a donné une attention particulière au tracé des cours d'eau : torrens, ruisseaux et rivières qui tombent dans l'Océan indien sont en quantité ; les torrens qui se jettent directement dans la mer se comptent par centaines. Les rivières de la région orientale, il est vrai, n'ont pas en général un long trajet ; seul, le Mangourou, dont la source est au pied du haut massif d'Ankaratra, fait exception. A l'ouest, les torrens serpentant et s'entre-croisant au fond des ravins de la masse des montagnes centrales forment un petit nombre de fleuves d'une largeur considérable; dans la partie méridionale, on le sait, les rivières sont rares : sur des espaces de 15, 30, 60 lieues, il n'existe pas le plus petit ruisseau. Si l'explorateur, en parcourant plus de 3,000 kilomètres dans l'intérieur de l'île et au moins 2,000 sur les côtes, a étudié les reliefs du sol et s'est assuré de la direction des cours d'eau, avec le même soin il s'est attaché à déterminer la longitude et la latitude d'une infinité de points importans et à mesurer la hauteur des montagnes les plus remarquables. Maintenant l'auteur s'occupe des calculs et de la discussion de ses observations astronomiques et géodésiques. C'est ainsi, avec des élémens d'une valeur très certaine, que sera dressée la nouvelle carte de Madagascar : l'œuvre marquera un immense progrès dans la connaissance géographique de l'une des plus

belles îles du monde; elle servira les intérêts de la marine marchande. Aujourd'hui des capitaines de navires perdent souvent plusieurs jours à chercher un endroit de la côte mal indiqué, et les marins instruits par une longue pratique, fiers de leur avantage, se gardent bien de fournir aux autres le moindre renseignement.

Nous avions peu d'indications précises sur le climat de la grande île africaine, dont se louaient tant nos anciens compatriotes du fort Dauphin. M. Grandidier a tenu registre pendant plus de deux ans de la température à différentes heures de la journée, ainsi que de l'état général de l'atmosphère; ses observations conduiront à expliquer de curieuses particularités dans la distribution de certains végétaux et de plusieurs espèces animales. A Madagascar, les orages sont fréquens dans la saison chaude et les pluies très abondantes, le climat n'est pas le même à la côte orientale, à la côte occidentale et dans l'intérieur; mais jamais nulle part la chaleur n'est très intense ni le froid très vif. Au niveau moyen des montagnes du massif central, le thermomètre marque encore 6 degrés au-dessus de zéro dans les nuits les plus froides. C'est seulement sur les sommets des monts Ankaratra et sur quelques pics d'une élévation de 2,000 mètres que la température s'abaisse au degré de congélation, et le cas, paraît-il, est assez rare.

On a pu voir dans le cours de ce récit combien jusqu'à présent étaient restreintes nos informations relatives à la nature des terrains de la grande île africaine; de ce côté, les recherches de M. Grandidier commencent à répandre la lumière. Elles révèlent l'existence des terrains jurassiques sur une vaste étendue, et apprennent que le sol des montagnes de l'ouest et de toute la plaine occupant l'espace entre le massif granitique central et la mer appartient à la période géologique secondaire; elles prouvent la présence des terrains de l'époque tertiaire sur différens points, en particulier au voisinage de Tulléar, et de dépôts d'alluvions ou de terrains quartenaires en plusieurs endroits. De nombreux fossiles ont été recueillis par M. Grandidier; étudiés par un des naturalistes du Muséum, le docteur P. Fischer, ils rendent absolument certaine la détermination des étages de chacune des périodes géologiques. Ces fossiles, les uns identiques aux espèces qu'on rencontre en Europe, les autres très voisins, montrent pour les êtres des anciennes périodes de la terre une dissémination dont les faunes actuelles offrent peu d'exemples. L'explorateur de Madagascar s'est inquiété de ces fameuses richesses minérales qui ont toujours préoccupé les Européens; au milieu des massifs situés à 20 lieues au sud-ouest de Tananarive, il a reconnu de beaux gisemens de cuivre et de plomb, et il en existe assurément beaucoup d'autres. La province d'Imerina

possède des mines de manganèse, des filons de plombagine et, comme on l'a souvent répété, le minerai de fer en abondance. Des renseignemens plus précis sont difficiles à obtenir, car une loi encore en vigueur défend, sous des peines sévères, de rechercher les mines. Notre compatriote, plusieurs fois admis à l'audience de la reine de Madagascar et de son premier ministre, n'a pas perdu si belle occasion d'insister sur les avantages de l'exploitation des mines pour la prospérité d'un pays; mais les Ovas, tenus en défiance par l'exemple de la Californie, redoutent une invasion d'émigrans. Le voyageur français s'est efforcé de dissiper cette crainte, le ministre a promis de s'occuper de la question; peut-être dans un avenir plus ou moins prochain des ingénieurs européens seront-ils appelés par le gouvernement de Tananarive à faire une étude des mines de la Grande-Terre et à en diriger l'exploitation.

Comme nous l'avons montré, la végétation de Madagascar a beaucoup occupé les botanistes; à l'aide des matériaux rassemblés depuis le commencement du siècle et des observations consignées dans divers ouvrages, on pourrait présenter la flore de la grande île d'une manière déjà fort instructive. Cette flore sera en partie complétée par les espèces recueillies dans les régions nouvellement parcourues. Les rares plantes des contrées stériles offriront un intérêt réel, parce qu'elles doivent en général être très caractéristiques. Avec M. Grandidier, nous apprenons dans quelles limites est contenue la brillante et extraordinaire végétation si admirée des naturalistes. Sur la côte orientale, on le sait, elle commence près de la mer. Sur une largeur de 5 à 10 lieues, les forêts se succèdent presque sans interruption; elles s'étendent au nord et au nord-ouest, et du côté de l'ouest avec une ampleur moindre peut-être elles se prolongent très loin vers le sud à plus ou moins grande distance du littoral; c'est une sorte de ceinture. Un peu de végétation ne reparaît qu'à la source des torrens et des ruisseaux, îlots de verdure perdus dans l'immensité des montagnes nues. Partout ailleurs, le sol est stérile; sur une terre dure croît à peine un chétif gazon, sur la terre argileuse rouge ne pousse pas un brin d'herbe. Si, comme dans la province d'Imerina et dans le pays des Betsiléos, il existe entre les montagnes quelques étroits vallons marécageux, par le travail des hommes, ils ont été convertis en belles rizières.

Les recherches de notre explorateur ont été particulièrement productives pour la zoologie. Des espèces de tous les groupes d'animaux ont été recueillies en abondance : beaucoup d'entre elles se trouvaient inconnues; ainsi des notions nouvelles ont été acquises sur la faune de Madagascar. Des individus de plusieurs types remarquables ont été apportés pour la première fois dans de bonnes condi-

tions pour l'étude, et des questions d'une haute importance scientifique ont pu être résolues. Des observations plus ou moins anciennes conduisaient à penser que sur la Grande-Terre certaines espèces végétales et animales habitent des régions très circonscrites; aujourd'hui le fait est bien démontré. Les jolis mammifères du groupe des lémuriens, indris et makis, si caractéristiques de la faune de la grande île africaine, ont été le sujet de remarques curieuses et de découvertes qui méritent d'être citées. Les indris sont du nombre de ces animaux attachés à un canton : l'espèce répandue dans une partie de forêt est remplacée un peu plus loin par une autre espèce, comme la première ne dépassant jamais ses limites ordinaires malgré l'uniformité apparente des lieux; les naturels l'affirment, et le voyageur a constaté l'exactitude de l'assertion. Des makis envoyés isolément en Europe, morts ou vivans, et placés dans nos musées, présentant de grandes différences dans la coloration du pelage et même dans la forme de la tête, avaient paru aux yeux des zoologistes être d'espèces bien distinctes. M. Grandidier ayant rassemblé et comparé quantité d'individus, il est devenu évident que les makis, en réalité peu nombreux en espèces, offrent des variations infinies. Chez quelques mammifères du même groupe, une queue singulière par le volume avait attiré l'attention; on apprend pour la première fois la signification de la difformité. Les chirogales, comme on les appelle, passent la saison sèche en état de léthargie; avant le sommeil, de la graisse s'emmagasine en quelque sorte en différentes parties du corps, et principalement autour de la queue, de façon à fournir les matériaux nécessaires à l'entretien de la vie de l'animal jusqu'au moment du réveil. Les lémuriens, nous l'avons dit, ont des ressemblances frappantes avec les singes, et en même temps des particularités très notables; d'après la seule considération des adultes, il paraissait à peu près impossible de saisir le véritable degré de parenté de ces animaux; les collections formées par l'explorateur de la grande île africaine ont donné à M. Alphonse Milne Edwards la facilité de faire une étude des makis à l'époque de la vie utérine, et de cette étude est sortie la preuve que la parenté entre les lémuriens et les singes est plus éloignée qu'on ne l'imaginait.

Le curieux chat aux pattes d'ours (1) avait été décrit d'après un jeune individu; les caractères demeuraient incertains, les recherches de M. Grandidier ont permis de les déterminer. L'existence de pachydermes à Madagascar restait problématique; elle a été démontrée par la découverte du petit sanglier à masque dans les

(1) *Cryptoprocta ferox.*

bois des environs de Mouroundava (1). La présence de mammifères de l'ordre des rongeurs était douteuse, elle ne l'est plus; au pays des Sakalaves antimènes, un gros rongeur herbivore a été rencontré (2). On ignorait si le crocodile des fleuves de la Grande-Terre était de l'espèce d'Afrique ou d'une autre; on sait à présent qu'il est d'une espèce particulière.

Depuis quelques années, les richesses zoologiques de Madagascar ont attiré des naturalistes sur ce coin du monde. Un savant hollandais, M. François Pollen, et un habile chasseur, M. Van Dam, après avoir visité les îles Comores, sont venus fouiller les bois du nord de la Grande-Terre, et se sont avancés chez les Sakalaves de la tribu des Antancars. Plusieurs espèces d'animaux, jusqu'alors inconnues des zoologistes, ont été trouvées; des observations sur le pays et sur les habitans ont été consignées. La relation du voyage, écrite en langue française, est en voie de publication (3). Un investigateur anglais chargé d'une mission par un amateur des États-Unis, M. Crossley, est allé poursuivre la recherche des oiseaux sur les côtes du nord-est, et il a eu de bonnes fortunes (4). Les matériaux qui nous procurent la connaissance très précise de la faune de Madagascar se sont prodigieusement accumulés; les récentes découvertes fournissent de nouvelles preuves du caractère tout spécial de cette faune.

Nous venons de parler de l'état actuel, mais n'avons-nous pas dit qu'il était possible d'entrevoir un état antérieur, une époque où vivaient à Madagascar des animaux des plus remarquables dont les espèces sont maintenant éteintes? La découverte d'une foule d'os d'hippopotames, de membres et d'œufs d'*æpyornis*, de restes de tortues colossales, de coquilles ensevelies dans le sable des dunes, est une révélation. Tout le monde a entendu parler des œufs énormes, — six fois plus gros que ceux de l'autruche, — apportés à Paris il y a une vingtaine d'années, et qui sont exposés dans une vitrine des galeries du Muséum d'histoire naturelle. Ces œufs étaient parvenus, accompagnés de quelques fragmens d'os trouvés dans le même gisement, débris d'un oiseau de proportions extraordinaires auquel Isidore Geoffroy Saint-Hilaire donnait le nom d'*æpyornis géant* (5). Lorsque le savant fit part à l'Académie des Sciences de

(1) *Potamochœrus Edwardsii*, Grandidier.

(2) *Hypogeomys antimena*, Grandidier.

(3) *Recherches sur la faune de Madagascar et ses dépendances d'après les découvertes de François Pollen et Van Dam*, Leyde.

(4) Les oiseaux découverts par M. Crossley sont décrits par M. Sharpe : *Proceedings of the zoological Society*, 1870-1871.

(5) *Æpyornis maximus*. Voyez à ce sujet, dans la *Revue* du 15 octobre 1870, p. 695, *les Animaux disparus depuis les temps historiques*.

l'étonnante trouvaille, il avait l'espoir qu'un jour on rencontrerait l'oiseau vivant au milieu des solitudes alors inconnues de la Grande-Terre; un instant l'illusion fut partagée par tous les naturalistes. Elle s'est évanouie depuis les explorations de M. Grandidier; il n'y a certainement plus d'æpyornis à Madagascar, et autrefois, dans un temps plus ou moins éloigné, ces énormes oiseaux erraient en grand nombre dans la région du sud-ouest de l'île. Aucun doute à cet égard n'est permis. Des morceaux de leurs œufs apparaissent continuellement au milieu des sables. Il y avait plusieurs espèces d'æpyornis, de taille inégale, habitant les mêmes lieux (1); le voyageur en a recueilli des restes, derniers vestiges d'animaux d'un type étrange. A l'époque où vivaient les æpyornis, les hippopotames devaient être d'une abondance extraordinaire sur la grande île africaine; dans le petit marais d'Amboulatsintra, les os d'une cinquantaine d'individus ont été ramassés en peu d'heures. L'espèce, de dimensions notablement inférieures à celles de l'hippopotame du Nil, se distinguait encore par d'autres caractères très particuliers (2) : elle est absolument éteinte; jamais les Européens qui ont visité Madagascar, même au XVIe et au XVIIe siècle, n'ont entendu parler de l'existence d'hippopotames en ce pays.

Ce n'est pas tout; tandis que de nos jours les tortues assez variées qu'on observe sur la Grande-Terre sont de taille petite ou moyenne, autrefois, dans les fleuves que fréquentaient les hippopotames, se baignaient des tortues d'eau douce gigantesques, sur les sables où couraient les æpyornis se promenaient de grosses tortues terrestres, longues de 1 mètre à 1 mètre 1/2 (3). M. Grandidier pense que ces différens animaux pouvaient encore exister il y a deux ou trois siècles, comme le dronte de l'île Maurice, comme le solitaire de l'île Rodriguez; nous croyons qu'ils ont disparu à une époque infiniment plus ancienne. De grands animaux dont l'homme est contemporain ne sont pas les seuls qui se soient éteints. Dans le sable des dunes du cap Sainte-Marie et probablement de toute la côte du sud-ouest, des coquilles de mollusques terrestres se trouvent en immense quantité. Les unes, ayant parfois conservé une coloration, appartiennent à des espèces encore vivantes, les autres à des espèces anéanties : elles sont mêlées à des débris d'œufs d'æpyornis; cette circonstance est un indice de contemporanéité. Que

(1) Outre des membres de l'*Æpyornis maximus*, on a trouvé des restes de deux espèces plus petites du même genre, *Æpyornis medius* et *Æpyornis modestus*, Alphonse Milne Edwards et Grandidier.

(2) *Hippopotamus Lemerlei*, Grandidier.

(3) *Emys gigantea* et *Testudo abrupta*, décrites par M. Grandidier d'après les ossemens trouvés dans le marais d'Amboulatsintra.

maintenant on se figure tous ces animaux : hippopotames, æpyornis de plusieurs sortes, tortues gigantesques, mollusques divers encore vivans, et la physionomie de l'ensemble de la faune de Madagascar sera modifiée d'une manière très sensible. Si alors on songe qu'à une époque notre sol était habité par les ours et les lions des cavernes, par les mammouths, les rennes, les *urus*, il sera permis de regarder comme vraisemblable que dans la période actuelle des changemens dans les conditions de la vie ont eu lieu sur la grande île africaine, de même qu'en d'autres parties du monde. Qu'un jour des investigateurs se mettent à fouiller les marais, le lit des rivières, les cavernes de Madagascar, et l'on verra sans doute en foule reparaître à la lumière des formes animales disparues et des objets qui conduiront à rétablir des pages envolées de l'histoire de la terre. La merveilleuse découverte de M. Grandidier dans le marais d'Amboulatsintra est pour l'avenir le présage d'une immensité de découvertes.

Après la géographie, après l'histoire naturelle, l'explorateur de Madagascar s'est occupé avec prédilection de l'histoire des habitans de la Grande-Terre : familiarisé avec l'idiome, partout il a étudié les mœurs, les coutumes, les croyances, les superstitions; aux sources mêmes, il a recueilli des traditions. Les caractères physiques des différens peuples ont été observés à l'aide des moyens dont la science dispose; aucun genre d'investigation n'a été négligé pour remonter aux origines. C'est à présent qu'on juge si le voyageur a dû s'applaudir d'avoir séjourné parmi les Hindous et les Malais, d'avoir vu les nègres de la côte orientale d'Afrique, connu les Arabes de Zanzibar; il possédait des termes de comparaison indispensables pour l'étude des Malgaches. Entre les mains de M. Grandidier, la photographie a produit une œuvre du caractère le plus sérieux et le plus instructif. Nous n'avions pas l'idée d'une ville de Madagascar; des vues de Tananarive, vraisemblablement dessinées de souvenir et publiées dans plusieurs ouvrages, sont presque des images de fantaisie. Maintenant on va connaître l'aspect de la capitale des Ovas : voici dans son ensemble la populeuse cité bâtie sur la colline dont le terrain est inégal, la principale rue, laide et tortueuse, les ruelles, les cases entassées, celles des pauvres faites de terre, celles des riches en bois, parce que cela coûte plus cher, — devant les portes la pierre qui sert de marche, tout au sommet de la ville, les habitations des hauts personnages, le palais de la reine avec son immense toiture, à côté la *Maison d'argent* avec son balcon, d'où la vieille Ranavalona donnait audience aux envoyés des nations étrangères, puis les demeures des ministres. Dans la direction du sud, un large espace vide est d'un effet détestable : c'est

un rocher; — en ce pays, on ne prend jamais la peine de niveler le sol. Dans la cérémonie qui s'accomplit à l'occasion du mariage de la reine apparaît dans une réalité saisissante le peuple presque barbare qui a reçu l'atteinte de la civilisation européenne; on sent la foule entre les haies des soldats habillés de blanc; un peu d'illusion, et l'on se croirait sur la scène elle-même. Des portraits d'hommes et de femmes de toute condition, de face et de profil, nous mettent pour la première fois dans une sorte de relation intime avec les peuples de la grande île africaine. A peine renseignés à l'égard de la physionomie générale des Ovas et de quelques individus de la côte orientale par les photographies de M. Ellis et de M. Charnay, nous pouvons aujourd'hui avoir une idée vraiment nette des signes caractéristiques des Malgaches, — Ovas, Betsimisarakes, Antanosses, Mahafales, Sakalaves.

On considère les Ovas, les uns vêtus à l'Européenne ou portant le costume militaire, les autres élégamment drapés dans un lamba; des yeux étroits et peu ouverts, des pommettes saillantes, des cheveux lisses et raides, dénotent bien une origine asiatique. On demeure frappé des différences de physionomie entre les plus hauts personnages : celui-ci porte la marque d'une certaine distinction, il est de race pure; celui-là semble vulgaire, il est sorti des plus humbles rangs, et le sang qui coule dans ses veines n'est pas sans mélange. Les femmes, reine, princesses ou autres, n'enchantent point par la beauté; celle qui gouvernait la maison du révérend William Ellis n'a pas été oubliée. Viennent les Betsimisarakes, habitans de la côte orientale; hommes et femmes avec une grosse face plate, un nez prodigieusement épaté, de grosses lèvres et une immense chevelure crépue, sont affreux, mais ils n'ont pas en général de mauvaises figures; l'explorateur de Madagascar les regarde comme des nègres océaniens, et il a plus d'une bonne raison pour défendre cette opinion. Les Antanosses ne sont guère mieux partagés que les Betsimisarakes sous le rapport des avantages physiques, peut-être ont-ils la même origine. Les Sakalaves, surtout les nobles, se distinguent au premier coup d'œil des autres Malgaches; ils présentent une certaine harmonie dans les lignes du visage; M. Grandidier est porté à croire qu'ils sont venus des rivages du Malabar. Des femmes de cette race, des princesses il est vrai, sont loin d'être sans charmes : pourvues d'une abondante chevelure, elles la partagent en une quantité énorme de petites tresses, et, courbant ces tresses en arrière vers le point central de la tête, elles donnent à l'ensemble l'apparence d'un soleil; pareille coiffure, qui exige plusieurs jours de travail, serait sans doute fort admirée dans nos salons. Une de ces nobles dames sakalaves a le maintien de la

personne qui ne doute pas de sa beauté; une jeune fille a l'air modeste et gracieux d'une enfant qui espère être trouvée jolie. Après l'examen de cette collection de photographies, on garde des sympathies et des antipathies comme si les personnages eux-mêmes avaient apparu.

Le voyageur a beaucoup observé les Arabes, dont nous avons déjà indiqué l'influence manifeste sur la population malgache tout entière; il a suivi cette influence dans chaque région, il est allé chez les Matitanes recueillir des documens, et il a rapporté des extraits des livres écrits en caractères arabes religieusement conservés dans cette tribu; on y trouvera sans doute des faits historiques fort curieux. M. Grandidier s'est efforcé d'arriver à une estimation aussi approximative que possible de la population actuelle de Madagascar; pour une si vaste terre, elle est faible, au plus 4 millions d'âmes, 1 million dans la province d'Imerina, 600,000 dans la province des Betsiléos, près de 2 millions sur la bande orientale; ensuite il ne faut pas compter plus de 500,000 pour les Sakalaves, Bares, Antandrouïs et Mahafales. Aujourd'hui les Ovas sont les maîtres de la moitié de l'île; des chefs encore indépendans gouvernent les parties du territoire que les premiers n'ont pas envahies, particulièrement au sud et à l'ouest, ou celles qu'ils ont perdues. L'avenir du pays appartient au gouvernement de Tananarive.

De précieux matériaux sont rassemblés; dans peu d'années, nous aurons une véritable histoire générale de la grande île africaine. M. Grandidier a présenté des notices sur son voyage à la Société de géographie et à l'Académie des Sciences; dans divers recueils, et le plus souvent de concert avec M. Alphonse Milne Edwards, il a publié les descriptions des animaux les plus remarquables qu'il a découverts. Ses collections sont déposées au Muséum d'histoire naturelle; bientôt elles seront une propriété nationale. Maintenant le voyageur prépare le vaste ouvrage qui fera connaître Madagascar d'une façon toute nouvelle. L'œuvre est immense, même avec le concours de quelques hommes spéciaux : douze ou quinze volumes et cinq cents planches suffiront à peine; mais la persévérance, les soins, le talent, les sacrifices nécessaires ne manqueront pas à l'exécution. L'œuvre achevée, chacun dira que l'explorateur de la Grande-Terre a bien mérité de la science et du pays.

ÉMILE BLANCHARD.

LES

MISSIONS EXTÉRIEURES

DE LA MARINE

III.

LA STATION DU LEVANT.

I.

L'ARCHIPEL GREC ET LES COTES DE L'ASIE-MINEURE AVANT L'INSURRECTION.

De toutes les missions que le soin de nos intérêts extérieurs et le juste souci de notre influence ont imposées depuis soixante ans à notre marine, la plus délicate et la plus importante a été sans contredit celle qu'ont remplie dans les mers du Levant, de 1816 à 1830, les officiers successivement appelés au commandement de cette station navale. Il ne s'agissait au début que de rouvrir à notre commerce un trafic dont nous avions eu pendant deux siècles le monopole; mais bientôt la mission devint plus compliquée. Proscrit par le sultan, le pacha de Janina s'était mis en état de rébellion ouverte ; il tenait en échec toutes les forces disponibles de l'empire. La vaste conspiration mystique qui couvait en Grèce choisit cette occasion pour éclater. Pendant que les populations chrétiennes se soulevaient de toutes parts, le fanatisme musulman appelait, pour les réduire, les milices asiatiques aux armes. Une sanglante anarchie menaçait dès lors sur le continent la sécurité de nos compatriotes, dans les îles celle de nos protégés, les Grecs du rit catholique. La piraterie, pendant ce temps, désolait l'Archipel. La navigation y était devenue pour les neutres plus périlleuse que sur

les côtes des régences barbaresques. Quant aux belligérans, ils ne s'accordaient de merci que lorsqu'ils y étaient contraints par la présence de quelque pavillon étranger. Il y avait donc, pour les navires de guerre qui composaient à cette époque la station navale du Levant, de nombreux griefs à redresser, de douloureuses infortunes à secourir. Les ressources dont nous disposions étaient malheureusement très restreintes, car la France se relevait à peine de ses ruines, et une rigoureuse économie présidait encore à ses dépenses. Nos capitaines se multiplièrent; leur activité trouva le moyen de pourvoir à tout. Sur ce théâtre, où les pavillons de la Grande-Bretagne, de l'Autriche et des États-Unis flottaient à côté du nôtre, l'opinion publique ne tarda pas à nous attribuer le premier rang. Nous l'avions conquis par notre loyauté, par notre prudence, par notre fermeté aussi exempte d'emportement que de faiblesse. Il y a là, pour qui sait apprécier à leur juste valeur les services rendus, une des pages les plus honorables de l'histoire de la marine française; c'est en outre une page presque contemporaine. A ce titre seul, j'éprouverais un vif plaisir à la raconter, car j'y retrouve les noms qu'a vénérés et aimés ma jeunesse. J'espère qu'un intérêt plus sérieux justifiera l'étude à laquelle je me suis livré, et qu'il en sortira pour la génération gardienne de notre avenir plus d'un profitable enseignement.

Une flatteuse confiance avait mis entre mes mains la correspondance de l'illustre amiral dont le rôle a été prépondérant dans les événemens de cette époque, et qui par sa résolution a décidé, au moment critique, du sort de la Grèce; mais, bien que l'amiral de Rigny ait séjourné à diverses reprises dans le Levant, sur l'*Aigrette* du mois d'avril 1816 au mois d'octobre 1817, sur la *Médée* du mois de mai 1822 au mois de juin 1824, ses lettres n'ont toute leur portée et ne permettent d'embrasser l'ensemble de la situation politique qu'à partir des premiers jours de l'année 1825. J'ai cru qu'il était bon de remonter plus haut, de prendre les troubles à leur principe, la station à son origine. Le ministère de la marine a consenti à m'ouvrir ses archives. Je me suis ainsi trouvé en possession d'une masse de documens sous laquelle ma curiosité courait le risque de demeurer amplement satisfaite, mais ensevelie. Je m'en suis dégagé par un suprême effort. Peut-être aurais-je pu de ce long examen faire jaillir quelques clartés nouvelles sur des événemens qui à une autre époque ont passionné la France, et dont notre humeur mobile a méconnu, le jour où elle s'est ravisée, l'incontestable et légitime grandeur. Le moment n'eût-il pas été bien choisi pour essayer de refaire avec impartialité, et en s'appuyant sur des renseignemens certains, cette émouvante histoire? Ce qui avait cessé de nous toucher, ce qui nous trouvait dédaigneux, scepti-

ques, indifférens au sortir de combats victorieux, ne nous eût-il pas attendris quand nous étions nous-mêmes tout saignans encore de nos défaites? Quelque chose me disait que nous comprendrions mieux à cette heure l'émotion générale qui tout à coup s'empara de nos pères, gagna le cœur trop longtemps fermé des hommes d'état et finit par leur arracher, en dépit de tous leurs scrupules, une intervention que beaucoup d'entre eux jugèrent jusqu'au dernier moment imprudente et impolitique. M'appartenait-il pourtant d'aborder dans toute son étendue un sujet aussi vaste? Marin, j'ai pensé que j'étais appelé à parler avant tout de marine. Je me suis donc appliqué à borner mon récit. J'en dirai assez pour faire comprendre les causes, les péripéties et l'issue de la lutte; qu'on ne s'étonne pas si j'insiste sur les épisodes qui, par un côté quelconque, présenteront un intérêt maritime. Je reviendrai ainsi par une pente qui m'est depuis longtemps familière aux préoccupations d'où est née la première idée de ce travail. Je ne l'aurais jamais entrepris, si je ne m'étais flatté de le faire servir à l'instruction de ceux qui seront bientôt nos successeurs, de le faire tourner à l'honneur de ceux qui ont été nos guides et nos devanciers.

La composition et les opérations des flottes que la Grèce moderne opposa pendant sept années aux vaisseaux ottomans sont de nature à éclairer la stratégie navale de l'avenir tout aussi bien que celle du passé. Quand on voit des bricks de 200 à 300 tonneaux affronter les massives escadres sorties des Dardanelles, disperser et chasser devant eux, comme un troupeau de daims effarés, les corvettes, les frégates, les vaisseaux de 80 canons, on s'explique bien mieux la défaite de la grande *Armada* et la destruction des lourdes nefs de Philippe II par la flottille agile de lord Howard. Les longues lignes qui se foudroient pendant des heures entières sans qu'une artillerie impuissante réussisse à les entamer, les brûlots protégés par ces murailles mobiles qui tout à coup s'élancent à travers la fumée pour aller s'accrocher aux flancs des capitan-pachas, ces armées qui se déploient sur plusieurs lieues d'étendue, qui s'éloignent, se rapprochent, engagent ou cessent le combat, sans avoir besoin de recourir à notre appareil compliqué de signaux, tout cela nous reporte, en fait de tactique navale, à plus de deux siècles en arrière. Au spectacle de ces batailles rangées, où figurèrent souvent plus de cent navires, — batailles auxquelles il me semble avoir assisté, car le hasard leur donna pour témoins des officiers que l'amiral de Rigny appelait ses élèves et que j'ai appelés mes maîtres, — les manœuvres des Blake, des Tromp et des Ruyter se sont éclairées pour moi d'un nouveau jour. Là cependant ne se borne pas l'intérêt que l'étude des combats livrés par les bâtimens d'Ipsara et d'Hy-

dra peut offrir. Dans cet Orient frappé de léthargie, il fallait s'attendre à retrouver les choses de la mer en l'état où les institutions et l'art naval du XVIIe siècle les avaient laissées. Ce qu'il y a de piquant, c'est de voir la science nous ramener par un long détour au mode d'attaque pratiqué il y a cinquante ans par les Hydriotes, il y a deux cents ans par les Français, les Anglais et les Hollandais. Nous avons cuirassé nos navires et rendu de nouveau l'artillerie sans effet; nous en reviendrons nécessairement à l'emploi des moyens qui suppléaient autrefois le canon. Nos brûlots s'appelleront des bâtimens-torpilles.

Nous verrons donc encore des armées navales s'observer, se menacer longtemps avant de se décider à se joindre, puis tout à coup se ruer l'une sur l'autre, se traverser, se heurter, se confondre. En avant seront rangés les navires de haut bord, ceux qui seront de taille à combattre par le fer et par le choc, qui auront été construits pour briser ou pour écarter de leur proue les obstacles. Cette première ligne en couvrira et en conduira au milieu de la mêlée une seconde. Dans celle-ci se tiendront, dissimulés jusqu'au moment propice, les avisos munis de cônes explosifs, les chaloupes converties en engins destructeurs. Plus d'une de ces guêpes devra laisser son dard et sa vie dans la plaie. Les batailles futures exigeront des dévoûmens antiques. Peut-être alors ne sera-t-il pas inutile d'étudier de plus près les mouvemens par lesquels les grands amiraux du XVIe et du XVIIe siècle préparaient l'action de leurs brûlots, évitant de les envoyer à des sacrifices inutiles, les protégeant jusqu'au dernier moment et ne leur donnant à détruire que des vaisseaux déjà ébranlés. C'est alors aussi qu'on verra revivre plus d'un nom demeuré injustement obscur. On voudra savoir quels étaient ces capitaines à qui était réservée la plus rude besogne, d'où venaient ces enfans perdus dont le dévoûment n'avait part qu'à la peine sans pouvoir jamais aspirer à l'honneur, héros plébéiens qu'on retrouve dans tous nos combats jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, et qui, par ordre de Richelieu, recevaient des mains de l'archevêque de Sourdis des chaînes d'or pour avoir incendié dans la baie de Guetarie toute une flotte espagnole. La race de ces vaillans hommes ne peut être éteinte parmi nous. Aux plus rares courages cependant il ne faut pas demander l'impossible. Il est donc utile de bien préciser les hauts faits que l'on veut donner pour exemples, de rechercher soigneusement dans quelles conditions ces heureux traits d'audace ont été accomplis, et quelles ingénieuses précautions en ont assuré le succès. C'est à ce point de vue surtout que les exploits des marins grecs ont un droit spécial à notre attention.

I.

Apres au gain, enclins à la piraterie, sans pitié pour les vaincus, sans respect pour la foi jurée, la plupart des chefs intrépides qui montaient les navires d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara ou de Caxos ont plus d'une fois mérité les malédictions des neutres et excité notre indignation; mais les gueux de mer à qui les Provinces-Unies ont dû leur indépendance, les flibustiers terreur des galions espagnols, les aventuriers qui ont porté les noms de sir Francis Drake, de John Hawkins, de Martin Forbisher, tous ces grands patriotes que nous contemplons aujourd'hui à travers un prisme, étaient-ils plus humains, plus désintéressés, plus scrupuleux observateurs du droit des gens que les compagnons indisciplinés de Miaulis? On peut fouiller les annales des temps passés et l'histoire des temps modernes; on n'y découvrira pas de figure plus noble que celle de Canaris, « le brave des braves, l'âme la plus franche et la plus loyale qu'il fût possible de rencontrer (1). »

L'inexpérience du compagnon de Paul-Émile n'a pas, comme l'a prétendu le poète, « fait tout le succès d'Annibal, » mais elle y a beaucoup contribué. La négligence des Turcs n'a pas moins favorisé l'audace des marins grecs. C'est là un point qu'il importe de ne pas perdre de vue. Lorsque les Hydriotes ont dû se mesurer avec les navires qui composaient le contingent algérien ou même avec ceux que leur opposait la flotte égyptienne, ils ont trouvé de tout autres conditions de combat. Si la flotte de Philippe II n'eût compté que des frégates de Dunkerque, les Anglais n'en auraient pas eu aussi aisément raison. On peut se montrer entreprenant sans danger avec un ennemi qui se défend mal, qui souvent même ne se défend pas. Cependant, si l'on veut se flatter d'imiter les Grecs dans leurs coups de main heureux, il faudra d'abord élever son cœur à la hauteur de leur héroïsme, car ils ont été héroïques, — je le prouverai par les témoignages les plus irrécusables.

Un écrivain anglais l'a fait remarquer avec raison : pendant longtemps, nous n'avons connu les habitans du Levant que par les portraits que nous en traçaient leurs rivaux commerciaux, — autant vaudrait dire leurs plus mortels ennemis. Il n'est pas surprenant que nous nous soyons habitués à les voir sous un jour peu favorable. Le ciel de la Grèce aurait-il donc perdu sa vertu et la plante humaine y aurait-elle dégénéré? Ni les peintres ni les sculpteurs ne seront de cet avis. Plus d'une tête de palikare ne déparerait pas la

(1) Rapport du commandant Le Ray, aide-de-camp de l'amiral de Rigny (Milo, 22 septembre 1825).

statue d'Apollon. Les vierges de Tine ou de Lesbos pourraient encore servir de modèle à Praxitèle. Il existe également sous ce ciel généreux et fécond des âmes dignes de la splendide demeure qu'elles habitent; mais la masse du peuple, — il serait puéril de le méconnaître, — se ressentira longtemps d'un passé désastreux. Jamais nation n'avait été enfouie sous une couche aussi profonde d'ignorance et de servitude. La renaissance de la Grèce est un phénomène dont l'histoire ne présentera probablement pas un second exemple, et qui ne saurait s'expliquer que par une vitalité exceptionnelle. On en demeurera convaincu, si l'on veut bien jeter avec nous un coup d'œil rapide sur les diverses phases que ce peuple avait traversées depuis le premier écroulement de l'empire byzantin.

La conquête étrangère a quelquefois rajeuni le sang des vaincus, semblable à ces masses planétaires qui devaient, suivant un système ingénieux, alimenter le foyer du soleil. Tel a été le caractère de la conquête de la Chine par les Mantchoux, de celle de l'Angleterre par les Normands. Pour la Grèce, quatre ou cinq fois conquise dans l'espace de quelques siècles, l'asservissement a toujours été sans compensation. La fin du moyen âge fut sans doute une poétique époque. Les chevaliers errans s'y partageaient les empires et donnaient des îles à leurs écuyers. Les princes d'Achaïe, les ducs d'Athènes et les ducs de Naxos, les capitaines de la grande Compagnie Catalane, ont rempli l'Europe du bruit de leurs prouesses. Pendant près de deux cents ans, le souvenir de ces soldats heureux a défrayé les romans de chevalerie et entretenu dans tous les cœurs bien nés une émulation généreuse; mais pour le bétail humain, qui n'avait d'autre lot que d'illustrer le blason de ses maîtres et de subvenir à la pompe de leurs cours féodales, l'occupation latine ne fut pas un moindre fléau que ne devait l'être le pouvoir des sultans. C'est même à ces temps reculés, à cette époque singulièrement embellie par nos fables, qu'il faut faire remonter la haine si violente que les populations orthodoxes n'ont cessé de montrer envers les catholiques. Percevoir des taxes et bâtir des forteresses, tel fut le principal, sinon l'unique soin des vainqueurs qui dépecèrent le patrimoine des Comnènes. Venise elle-même ne fit pas autre chose tant qu'elle resta maîtresse de l'île de Candie. Lorsqu'en 1685, profitant des embarras de l'empire ottoman et s'appuyant sur l'alliance de l'Allemagne, elle réussit à s'emparer de la Morée, sa politique ne paraît pas avoir eu de meilleures tendances. Aussi la population indigène repassa-t-elle avec une indifférence complète, après trente ans de domination vénitienne, sous le joug dont la sérénissime république avait prétendu la délivrer.

Cette indifférence, qui est la condamnation de la domination latine, ne saurait être en aucune façon l'apologie de la domination

musulmane. De tous les conquérans qui ont ravagé le monde, les Turcs ont été incontestablement les plus malfaisans. Partout où ils ont passé, ils ont flétri les âmes et rendu le sol stérile. Les récits des voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècle ne nous entretiennent pas des souffrances des Grecs; ils nous ont transmis le plus triste tableau de leur abaissement.

Les successeurs de Mahomet II n'avaient rien négligé pour abattre l'orgueil des vaincus. Ils voulaient des populations humiliées pour avoir plus sûrement des populations soumises. La distinction entre les chrétiens et les mahométans s'étendait aux moindres minuties. Un chrétien ne pouvait porter que des vêtemens et des coiffures de couleurs sombres. Il devait peindre sa maison en noir ou en brun foncé. S'il tuait un musulman, fût-ce pour sa défense, s'il frappait un shériff, c'est-à-dire un de ces descendans de Mahomet que distingue encore le turban vert, — et il y a des milliers de shériffs dans certaines villes de l'Orient, — il était le plus souvent mis à mort sans jugement et sur place. La plus juste querelle avec un croyant l'exposait tout au moins à une forte amende et à la bastonnade. Son témoignage était sans valeur devant la justice. C'est à peine si deux témoins chrétiens pouvaient espérer compter pour un seul. Ni les joies de la famille, ni un tranquille bien-être, ni l'exhibition même d'un faste insolent, n'étaient incompatibles avec cette situation dégradée. Gouvernés par leurs prêtres, taxés et administrés par leurs primats, « grands parleurs, grands railleurs et marchands très accorts, » les Grecs, s'ils n'avaient aucune liberté politique, n'en jouissaient pas moins des plus amples franchises municipales. Exempts du service militaire depuis que les musulmans avaient tenu à en assumer tout le poids, ils avaient des loisirs, et ces loisirs, ils les employaient « à boire et à festiner. » Quant à leurs femmes, « pompeuses au possible, vêtues d'étoffes de soie, la gorge découverte, les bras chargés de bracelets d'or, » elles allaient par les rues, traînant leurs mules brodées, sans songer à gémir d'être « esclaves du Turc, » et plus fières « de toute cette bravade » que honteuses de leur servitude.

Comment une telle résignation ne parvint-elle pas à désarmer la rigueur des sultans, et par quel excès d'ombrage le divan osa-t-il à diverses reprises concevoir le projet d'exterminer un peuple qui payait si régulièrement chaque année le droit d'exister? Le *karatch*, cet impôt de capitation que le Koran exige du vaincu qui veut rester rebelle à la foi musulmane, constituait le principal revenu du trésor public. Les Grecs s'y étaient soumis sans murmure, et continuaient de l'acquitter sans se plaindre. Pendant longtemps, ils ne vécurent pas moins que par une tolérance tacite, sous la menace constante du *fetva*, qui pouvait les faire brusquement disparaître de la surface

de la terre ; mais tout est sujet au changement en ce monde, et il eût été par trop singulier que les Turcs eussent le privilége d'arrêter la roue de la fortune parce qu'il leur plaisait de demeurer eux-mêmes immobiles. Leurs armées avaient naguère recruté leur meilleure infanterie au sein des populations conquises. Le sultan prélevait dans chaque famille chrétienne l'enfant le plus robuste et le mieux constitué pour le consacrer à la gloire du prophète. Ce funeste tribut, déjà tombé en désuétude, fut formellement aboli vers l'époque où les Vénitiens envahirent la Morée. Les janissaires étaient devenus insensiblement une milice bourgeoise; ils voulurent devenir une caste héréditaire, et revendiquèrent pour leurs propres enfans la solde et les prérogatives réservées par les premiers sultans aux rejetons des nations infidèles. Les prétentions d'un corps qui ne devait pas être moins redoutable à ses maîtres qu'à l'ennemi étranger furent imprudemment accueillies, et le déclin militaire de l'empire suivit de près la mesure par laquelle Amurat IV fit droit à cette impolitique demande. Funeste à l'armée turque, dont la séve cessa ainsi de se renouveler, l'abolition du tribut imposé aux chrétiens depuis le règne d'Orkhan fut pour la race conquise un inestimable bienfait; elle lui rendit toute sa fécondité. A dater de ce moment, on put prévoir le jour où la polygamie et un état de guerre presque constant laisseraient les Turcs en minorité dans la plupart des fiefs que, sous le nom de sandjaks et de timars, ils s'étaient constitués en Europe.

Heureusement pour les Osmanlis, jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle les passions religieuses n'avaient point pris parti contre leur puissance. Le patriarche de Constantinople et le haut clergé soutenaient de tout leur crédit l'autorité chancelante du sultan. En la laissant ébranler davantage, ils auraient craint de seconder les projets de quelque puissance catholique. Les Vénitiens les ont même accusés d'avoir favorisé par leurs menées secrètes les rapides succès d'Ali Kumurgi, qui en 1715 n'employa que trois mois pour reconquérir la Morée. Cependant le ciel ne devait pas tarder à susciter aux successeurs d'Othman un ennemi cent fois plus dangereux que l'empereur d'Autriche ou la république de Venise, car cet ennemi était à la fois un réformateur hardi, un soldat ambitieux et un fervent champion de la foi orthodoxe. Vrai ou apocryphe, le testament de Pierre le Grand n'en est pas moins demeuré l'évangile politique de tous les hommes d'état moscovites, et ce testament comprenait dans ses moyens d'action les plus puissans l'agitation religieuse de la Grèce. Cette agitation, habilement entretenue par de nombreux agens, produisit à vingt ans d'intervalle deux soulèvemens qui furent cruellement comprimés. Sacrifiés en 1774 aux exigences de la paix générale, les Grecs furent une seconde fois

abandonnés en 1790 par la Russie, trop faible pour braver les menaces de l'Europe. Les Grecs suppliaient alors l'impératrice Catherine de leur donner pour souverain un de ses petits-fils. C'était leur liberté complète et leur autonomie qu'ils réclamaient lorsque quelques années plus tard le souffle puissant de la révolution française vint à passer sur le monde. Cette émotion resta sans conséquence; elle n'engendra que de nouveaux martyrs.

La dissolution de l'empire ottoman apparaissait cependant chaque jour plus imminente. Retranchés dans leur stupide et pompeuse gravité, les Turcs regardaient d'un œil indifférent le monde se mouvoir autour d'eux. Les autres nations perfectionnaient leurs armes, modifiaient leur tactique, faisaient de la guerre une science. Il y allait de la vie pour tout sultan soupçonné seulement de songer à s'approprier ces progrès. Les Turcs n'avaient gardé que l'orgueil du passé; ils en avaient perdu les vertus militaires. Si le fanatisme qui avait été jadis l'âme de cette nation se réveillait parfois, s'il semblait l'arracher un instant à son incurable apathie, ce n'était pas pour la conduire contre les infidèles, c'était pour l'ameuter contre les réformateurs. Tout poussait donc un pouvoir usé à l'abîme. Les sultans ne dataient plus leurs décrets « de leur étrier impérial, » ils les dataient du sein des harems où la sédition les avait contraints de s'enfermer. Ces fantômes de souverains ne pouvaient que lâcher la bride à toutes les tyrannies locales. Aussi la situation des chrétiens s'aggravait-elle chaque jour davantage. Dans les villes, ils avaient à redouter les exactions des fonctionnaires turcs, dans les campagnes les violences des soldats vagabonds. Toute sécurité avait disparu, et la sécurité est la seule compensation que le despotisme étranger puisse offrir en échange de la servitude. Les femmes mêmes, d'ordinaire sacrées aux yeux du musulman, se voyaient exposées aux plus grossiers outrages; le culte, si efficacement protégé jusqu'alors, subissait des affronts qui lui avaient été épargnés au milieu de la plus grande effervescence de la conquête. En quelques années, le désespoir, la soif de la vengeance, eurent peuplé les montagnes de bandits. Ces klephtes avaient pour complices les nombreux mécontens que remuait jusqu'au fond du cœur leur audace. Tous les chrétiens d'ailleurs n'avaient pas été désarmés. La Thessalie et la Macédoine avaient leurs armatoles; les Maniotes occupaient le massif du Taygète, les Souliotes les gorges où l'Achéron prend sa source. La Grèce était donc enfin mûre pour une insurrection. Il suffisait que la Russie en donnât de nouveau le signal. Chose étrange, ce fut précisément la Russie qui, par les allures qu'elle venait d'imprimer à la politique générale, recula de cinq ou six ans l'explosion.

La sainte-alliance n'avait pas de plus fervent apôtre que l'empe-

reur Alexandre, et cette ligue souveraine avait adopté pour principe le raffermissement de l'Europe sur ses anciennes bases. Tout ce qui avait existé avant la révolution étant réputé sacré, le sultan lui-même devenait à cette heure légitime; mais c'était en vain que les rois assemblés en congrès se flattaient d'étouffer à jamais dans le monde un fatal esprit de révolte. Ce que le successeur de Pierre le Grand, dans sa loyauté politique, se refusait à faire, il se rencontra un pacha musulman pour se charger bien plus sûrement encore de l'accomplir.

De tout temps, le pouvoir de la Porte avait été purement nominal sur quelques-unes des provinces de l'empire. La rébellion devait prendre un caractère infiniment plus grave le jour où elle gagnerait des territoires voisins du siége même du gouvernement. La révolte du pacha de Widdin avait eu pour conséquence indirecte en 1804 l'insurrection générale de la Servie; le Montenegro avait dû ses premiers progrès à la turbulence de Kara-Mahmoud, le gouverneur insubordonné de la Haute-Albanie. Les intrigues et les cruautés du pacha de Janina, dont l'autorité s'était successivement étendue sur la Thessalie, sur le Péloponèse et sur l'Épire, préparaient la grande levée de boucliers de la Grèce.

Tel était l'état des choses en Orient, telles étaient les dispositions des puissances européennes, rassurées par le calme apparent qui se manifestait partout à la surface, quand le gouvernement de la restauration, remis de ses premières secousses et n'ayant plus à surveiller sur les côtes de Provence les prétendus projets de débarquement du prince Lucien Bonaparte, sur les côtes de Corse la prise d'armes des insurgés du Fiumorbo, songea, au mois de février 1816, à trouver une frégate pour transporter l'ambassadeur du roi à Constantinople, et quelques navires de moindres dimensions pour protéger notre commerce renaissant dans le Levant.

II.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'histoire de France une période plus sombre et plus mélancolique que celle qui suivit les cent-jours. Les archives mêmes de la marine ont gardé la trace du fâcheux état des esprits à cette époque. Ce qui augmentait le marasme général, ce qui pouvait expliquer jusqu'à un certain point l'irritation presque universelle, c'est que la France alors n'était pas seulement tiraillée par des passions contraires, elle était en proie à la gêne, car son crédit n'était pas fondé encore.

Les échanges maritimes avaient joué un grand rôle dans la prospérité de l'ancienne monarchie. Le premier soin de la restauration devait donc être de rendre à notre commerce extérieur son essor et

de renouer les traditions qui l'avaient fait autrefois fleurir. Malheureusement notre absence avait été mise à profit, et, sur les marchés où jadis nous commandions en maîtres, nous trouvions à peine une place qui ne fût déjà occupée par nos rivaux. La navigation que nous faisions dans le Levant, avant la guerre qui nous avait fermé l'accès de toutes les mers du globe, se divisait en deux branches : la navigation directe entre Marseille et les diverses échelles, la navigation de cabotage connue sous le nom de *caravane*. La première occupait annuellement cent quatre-vingts navires montés par 2 ou 3,000 marins et portant à peu près 25,000 tonneaux; la seconde employait cent cinquante bâtimens d'un échantillon inférieur. Ces derniers armemens appartenaient aux divers ports de la côte de Provence compris entre Agde et Antibes. Ils allaient, laissés complétement à la discrétion de leurs capitaines, chercher fortune dans les états soumis aux lois du grand-seigneur. Leur absence durait dix-huit mois ou deux ans. Transportant d'une échelle à l'autre des marchandises et des passagers, ils couvraient de leur pavillon tout ce qui sous le pavillon turc eût été exposé aux attaques des galères de Malte. Leur campagne terminée, ils rapportaient à Marseille une cargaison qu'avaient généralement payée les profits de la caravane. Nous tirions ainsi chaque année près de 2 millions de francs de l'étranger, et nous donnions de l'emploi à plus de 1,500 matelots.

Cette navigation si avantageuse avait entièrement cessé pour nous. La suppression de l'ordre de Malte avait rendu la sécurité au pavillon turc. Pendant la guerre qui tenait nos bâtimens de commerce renfermés dans nos ports, les navires grecs parcouraient la Méditerranée sans crainte, abrités sous les couleurs respectées du sultan, ou profitaient de la faculté que leur avait ouverte en 1774 le traité de Kaïnardji d'emprunter le pavillon russe pour se rendre aux bouches du Danube et pour pénétrer jusqu'au fond de la mer d'Azof. A la faveur de ce double privilége, les Grecs étaient certains de pouvoir toujours naviguer sous un pavillon neutre. Tout au plus avaient-ils à redouter les assauts de quelque pirate barbaresque; mais leurs équipages étaient nombreux, leurs navires bien armés et réputés pour leur marche supérieure. Ils n'étaient pas seulement en état de faire de rapides traversées, ils pouvaient de plus affronter en chemin les mauvaises rencontres. C'est ainsi que, favorisés par les luttes intestines de l'Europe, les sujets chrétiens de la Porte s'assurèrent en quelques années le riche monopole du transport des grains de l'Égypte et de la Mer-Noire. Le commerce des épices avait donné aux provinces unies des Pays-Bas une flotte marchande qui se convertit rapidement en escadres de guerre; le roulage de l'Ar-

chipel préparait à la Grèce, pour le jour de l'insurrection, une marine non moins apte à se transformer.

Les îles d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara, de Caxos, étaient des rochers nus et escarpés; elles ne possédaient pas de ports ou du moins pas d'abris véritablement dignes de ce nom. Les navires devaient s'y entasser dans quelque anfractuosité de la côte, serrés les uns contre les autres, retenus immobiles par quatre amarres. Ces rochers mettaient cependant en mer chaque année près de quatre cents bâtimens dont le moindre jaugeait de 150 à 200 tonneaux. Entre les quatre îles que je viens de nommer, Hydra occupait plus que le premier rang. Il fallait lui reconnaître une importance à part. Jalouse d'Ipsara, personne n'eût songé à lui donner Ipsara pour rivale. Autant par sympathie que par humilité, Spezzia se rangeait sous sa dépendance. Spezzia en effet était, ainsi qu'Hydra, une colonie albanaise : Ipsara et Caxos avaient été peuplées par une race différente; on y parlait la langue romaïque et les dialectes de l'Épire n'y auraient pas été compris.

L'île d'Hydra est très avantageusement située. Elle commande le passage qui met en communication le golfe de Nauplie et le golfe d'Athènes. Quelques colons albanais, fuyant les exactions du pacha de la Morée, vinrent s'y réfugier dans le courant de l'année 1730. En 1816, une population de 20,000 habitans, dans laquelle on comptait près de 10,000 marins, attestait sur ce roc désolé la puissance fécondante du commerce. Aucun luxe extérieur ne trahissait d'ailleurs la secrète opulence d'une race parcimonieuse et frugale. Le plus riche Hydriote mettait tout son faste à édifier près du bord de la mer une demeure construite sur le modèle des maisons génoises : au rez-de-chaussée, de vastes magasins renfermaient les marchandises; des caves voûtées ou des puits creusés dans le roc gardaient mystérieusement les monceaux de piastres.

Le gouvernement avait pris, au sein de cette communauté laborieuse, la forme vers laquelle il incline toujours dans la société albanaise. Les familles des premiers fondateurs s'étaient réservé les honneurs municipaux; elles avaient ainsi constitué à leur profit une oligarchie altière que divisaient malheureusement les rivalités les plus vives. Ces antagonismes donnaient naissance à de perpétuelles querelles; les Hydriotes sentirent la nécessité de les contenir par une autorité supérieure le jour où ils les virent ensanglanter jusqu'au parvis des églises. Ils demandèrent alors au capitan-pacha un gouverneur qui pût maintenir parmi eux une meilleure police. Ce magistrat suprême, accordé à leurs instantes requêtes, fut choisi parmi les notables de l'île; mais, quel que fût le titre dont on le para, il n'en resta pas moins un simple magistrat municipal, à

peine investi par la sanction de la Porte d'un peu plus de prestige.

Ce n'était pourtant pas chose indifférente que de s'être placé sous la protection spéciale du capitan-pacha. Le pouvoir de ce haut dignitaire s'étendait sur tout l'Archipel et sur une partie des côtes du Péloponèse. Le capitan-pacha ne commandait pas seulement la flotte, il était aussi chargé de l'équiper. Investi à cet effet des prérogatives dévolues jadis à nos amiraux, il recueillait le tribut des îles et y opérait les levées d'hommes que les circonstances rendaient nécessaires. Rien ne pouvait donc être plus précieux pour des insulaires que sa bienveillance. Les Hydriotes ne croyaient pas la payer trop cher en lui offrant chaque année de riches présens et en s'engageant à entretenir à leurs frais sur les bâtimens de la flotte ottomane, pendant toute la durée de la campagne d'été, un contingent de 250 marins. Le chiffre de cette dépense ne dépassait pas 80,000 francs; celui de la somme affectée à l'achat des présens 20,000 francs. C'étaient les seules taxes que payaient les habitans d'Hydra, affranchis de l'humiliant impôt du karatch.

On a comparé les îles albanaises aux anciennes villes libres de l'empire d'Allemagne. Le rapprochement est jusqu'à un certain point fondé. Le commerce fuit instinctivement tout ce qui gênerait à un degré quelconque la liberté de ses allures. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer comment, entre tant d'îles pourvues d'excellens ports, offrant par les seuls produits de leur sol un fret avantageux à l'exportation, la marine grecque avait choisi, pour y établir ses chantiers et pour y concentrer ses armemens, quatre îlots qui n'avaient d'autre titre à cette préférence que l'absence de tout voisinage importun. Des colonies avaient pris racine sur une terre ingrate dont l'âpreté rebutait jusqu'aux plus humbles arbustes. Chypre, Candie, Rhodes, Stancho, Métélin, Samos, les douze îles dont se composait, sous le sceptre des empereurs byzantins, *le Thème* de la mer Égée, tous ces archipels sur lesquels avaient régné ou des ducs ou des princes, dont les rades avaient abrité des flottes, dont les villes avaient soutenu des siéges, languissaient au contraire sous la main de l'administration musulmane, et voyaient se dépeupler leur fertile territoire.

Une seule île avait échappé à ce destin funeste. Chio présentait un spectacle peu commun dans l'empire des sultans : on y jouissait en paix des fruits de son travail, et l'on y acquérait la richesse sans avoir besoin de se livrer à de douteuses industries ou à des spéculations hasardeuses. La distillation du mastic, la culture des vergers, faisaient de cette île fortunée un véritable Éden; mais Chio avait été gouvernée pendant deux cent vingt ans par une maison de commerce génoise, et le régime municipal sous lequel ses cam-

pagnes avaient prospéré n'avait subi après la conquête ottomane qu'une altération insensible.

Les plus heureux de tous les sujets chrétiens du sultan, les Chiotes, furent aussi longtemps les plus dociles. Beaucoup parmi eux avaient visité l'Europe; on les citait pour leur instruction et pour leurs vertus domestiques. Il n'était pas rare de rencontrer des Chiotes qui parlaient avec une égale facilité plusieurs langues. La pratique de la médecine leur ouvrit, vers la fin du XVIIIe siècle, l'accès des honneurs officiels; des emplois importans furent créés pour eux. Les fils des riches marchands de Chio devinrent drogmans de la flotte et drogmans de la Porte, voïvodes des vastes provinces situées au-delà du Danube. L'élément grec eut ainsi une double issue pour arriver aux affaires. Les Chiotes partagèrent avec le haut clergé orthodoxe l'influence que l'intelligence et le travail finissent toujours par acquérir sur une orgueilleuse incurie.

Ce n'était pas avec cette île florissante, ce n'était pas davantage avec les autres groupes de l'Archipel que notre commerce, dont l'activité s'était toujours portée vers les côtes de l'Asie-Mineure, pouvait espérer de renouer des relations de quelque importance. Les îles de Métélin et de Candie fournissaient chacune de 25,000 à 30,000 mesures d'huile. Les navires d'Hydra et d'Ipsara suffisaient pour transporter ces produits à Trieste, en Italie et dans la Mer-Noire; des vins de liqueur, quelques cargaisons de fruits dont la culture était également propre au midi de la France, représentaient le seul fret que les autres îles auraient pu nous offrir. Nous n'avions ainsi dans l'Archipel grec aucun de ces intérêts positifs dont la protection eût justifié l'entretien d'une station navale permanente; mais notre pavillon y était alors appelé et retenu par des considérations d'un autre ordre.

De temps immémorial, la protection du culte catholique en Orient avait été un des attributs de la couronne de France. Ce droit, auquel la piété de nos rois avait toujours attaché le plus grand prix, nous créait des devoirs en même temps qu'une situation exceptionnelle. Se détacher de tout, laisser peu à peu, par une dédaigneuse indifférence, se relâcher les liens qui nous unissaient naguère aux autres peuples, eût été un triste moyen de rendre au nom français son prestige. La république elle-même, dans ses plus mauvais jours, avait continué de défendre les établissemens latins de l'Archipel contre les entreprises des autorités musulmanes ou des sectes chrétiennes dissidentes. Les Turcs sont naturellement enclins à respecter les traditions, surtout celles qui ont un caractère religieux. L'exercice du droit qui nous était conféré n'eût commencé à leur causer quelque ombrage que le jour où nous eussions tenté

d'affaiblir chez les catholiques le sentiment de leurs devoirs envers le sultan. La souveraineté du grand-seigneur devait rester intacte et dominer dans toute sa plénitude les débats dont il nous était permis d'entretenir le divan. Il y avait donc dans cette ingérence un dangereux écueil à éviter, un écueil contre lequel on ne pouvait trop mettre en garde nos agens politiques et nos officiers.

Les Latins de l'Archipel étaient fort portés à exagérer les effets de notre protection. Ce n'était plus assez pour eux de porter le nom et l'habit de Francs, qu'ils avaient hérités de leurs ancêtres vénitiens ou génois; pour se soustraire plus sûrement encore au paiement des contributions sous lesquelles gémissaient leurs compatriotes orthodoxes, ils prétendaient arborer la cocarde blanche. Nous avions le devoir de tempérer cet excès d'enthousiasme, et pourtant jamais plus touchant hommage n'avait été rendu à notre grandeur passée. Longtemps, aux yeux des Grecs, le véritable souverain de toutes les nations qui parlaient la langue franque avait été le puissant monarque résidant à Paris. Les croisés aux mains desquels étaient tombés Chypre et Jérusalem, les comtes et les princes qui s'étaient partagé les dépouilles des empereurs de Byzance, les chevaliers qui avaient soutenu avec un si merveilleux courage les deux siéges de Rhodes, ceux qui montaient encore à la fin du XVIII[e] siècle les galères ou les vaisseaux de Malte, les capitaines marchands de Cette et de Marseille, tous ces preux d'un siècle légendaire, tous ces trafiquans d'un autre âge étaient confondus dans les souvenirs des habitans du Levant sous une dénomination générale. Ils étaient Français au même titre que les compagnons de Baudouin, comte de Flandres, en vertu de la même illusion que les Anglais et les Écossais qui suivaient la bannière de Richard d'Angleterre. La position prépondérante qu'avait prise à Constantinople notre ambassadeur depuis le temps de François I[er], l'éclat incomparable qu'avait jeté le règne de Louis XIV, l'activité de notre marine marchande pendant toute la durée du XVIII[e] siècle, le séjour prolongé de notre armée en Égypte, le bruit de nos victoires, le retentissement inusité de nos désastres, rien n'avait manqué pour confirmer chez les Grecs le sentiment de notre importance. La superbe assurance avec laquelle le nouveau chef de ce peuple vaincu reprenait sa place dans la famille des rois et y maintenait les prérogatives dues à l'ancienneté de sa race contribuait également à frapper les esprits. Notre pavillon ne pouvait se montrer nulle part sans y exciter des transports. On le saluait des mêmes acclamations, à Tine, qui avait été autrefois dans l'Archipel le siége de la domination vénitienne, à Naxie, qui était restée pendant trois cent soixante ans le centre des possessions ducales, à

Santorin, où florissaient nos plus anciens établissemens religieux, à Syra, où une humble communauté réfugiée sur un pic solitaire ne se croyait pas encore assez défendue par sa pauvreté, et ne cessait d'épier de l'inaccessible asile qu'elle s'était choisi l'approche toujours redoutée des forbans.

Il y avait en effet plus d'un motif pour que nos vaisseaux, reparaissant au milieu de ces îles après une longue absence, y fussent les bienvenus. Le besoin d'une police maritime se faisait généralement sentir dans des mers que la flotte ottomane se bornait à parcourir une fois l'an, lorsqu'elle venait, du mois de juin au mois de septembre, recueillir le tribut payé par les insulaires. Les pirates avaient le champ libre pendant les deux tiers de l'année. Les côtes de l'Archipel n'avaient jamais été sûres, et il fut un temps où, sous prétexte d'y faire la guerre aux Turcs, les bandits de toutes les nations s'y donnaient rendez-vous. A l'issue des grandes luttes de l'empire, ce fut ailleurs que la piraterie cosmopolite alla déployer son drapeau; elle choisit de préférence les canaux et les débouquemens des Antilles. Dans l'Archipel, on n'était point exposé à rencontrer de ces hardis croiseurs en haute mer, mais on n'était pas arrêté par le calme, aux abords surtout du cap Matapan ou du cap Saint-Ange, sans courir de sérieux dangers. Il y avait toujours dans ces parages quelque barque embusquée pour guetter les navires au passage. Dès que le signal convenu avait été donné, les laboureurs se hâtaient de quitter la bêche ou la charrue et redevenaient pirates pour avoir leur part du butin; satisfaits de celui qu'ils pouvaient emporter, ils se contentaient généralement de dévaliser leur victime à la hâte. D'autres fois cependant l'expédition prenait un caractère plus sérieux; le navire capturé était conduit dans quelque île écartée. Là on rançonnait de son mieux l'équipage, et l'on visitait le fond de cale à loisir. Les primats de l'île étaient trop heureux, si, se voyant en nombre, les brigands ne cédaient pas à la tentation d'opérer sur leur territoire une descente.

Cette basse piraterie, qu'il n'était pas au pouvoir de nos navires de guerre d'extirper, puisqu'elle n'affrontait jamais leur présence, ne dénotait pas seulement un manque absolu de répression, elle indiquait déjà le profond mépris où était tombée l'autorité du sultan. Je ne citerai qu'un exemple des épreuves auxquelles une semblable désorganisation exposait la navigation neutre et les sujets paisibles de la Porte, mais cet exemple suffira pour faire apprécier la situation morale où la grande insurrection de 1821 allait trouver l'Archipel.

Dans les premiers mois de l'année 1815, un bâtiment de commerce français, tombé au pouvoir des pirates de la côte du Magne,

fut amené par la barque qui s'en était emparée au mouillage de l'Argentière. Cette île peu considérable est située à l'entrée de l'Archipel, presque en face du port de Milo. Avant la révolution, elle avait été le poste avancé où nos navires de guerre venaient prendre des pilotes, le lieu que l'ordre de Malte avait choisi pour y faire reposer ses caravanes. Les forbans consentaient à relâcher leur prise moyennant le paiement immédiat d'une rançon. Le capitaine acceptait les conditions qui lui étaient faites et se félicitait déjà d'en être quitte à ce prix. Pour se procurer la somme exigée, il s'était mis en relation avec les primats. Tout allait donc à son gré; les bandits seraient satisfaits et l'équipage capturé serait libre; mais il se trouva un homme pour s'indigner d'un pareil compromis et pour refuser d'y prêter les mains.

Cet homme, toute la marine du Levant l'a connu, et plus d'un officier vit encore qui pourrait témoigner de son zèle. D'origine française, il a été jusqu'à la fin de l'année 1840 vice-consul de France à Milo. M. Brest, — tel était le nom de cet énergique champion de nos droits, — appartenait à une famille qui, de père en fils, avait exercé les honorables et lucratives fonctions de pilote du roi dans les mers du Levant. Il n'eut pas plus tôt appris le grand événement qui venait de replacer l'héritier de saint Louis sur son trône qu'il se crut à son tour en droit de réclamer les prérogatives et les émolumens dont avaient joui ses ancêtres. Le pilote du roi résidait d'ordinaire à l'Argentière. Il n'était pas chargé de conduire lui-même nos navires, il devait leur fournir des pilotes grecs dont il pût répondre. Investi des immunités consulaires, c'était un personnage. Le souvenir d'une famille qui avait occupé pendant près d'un siècle un poste de cette importance ne pouvait s'être évanoui dans le court espace de vingt ans. Les habitans de l'Argentière virent donc sans grande surprise M. Brest arriver inopinément dans leur île et s'y proclamer, de son autorité privée, « agent français provisoire. » Installé depuis quelques mois à son poste, et prenant au sérieux les devoirs de sa charge, M. Brest s'opposait à un arrangement qu'il jugeait contraire à la dignité du pavillon du roi. Pour soutenir son dire, il s'était empressé de rassembler les primats et les notables. Il les avait harangués et était parvenu avec leur aide à faire prendre les armes aux habitans. Les bandits, de leur côté, n'avaient pas tardé à perdre patience; ils débarquèrent en force sur la plage. M. Brest les repoussa, leur tua quelques hommes et leur fit dix-sept prisonniers. De retour à leur bord, les pirates, laissant le bâtiment français à la disposition des vainqueurs, se hâtèrent d'appareiller.

Ils étaient partis, mais en se promettant bien de revenir. Ils reparurent en effet le 22 juin 1815 avec trois *mistiks* montés par plus

de 200 hommes. Un ultimatum fut adressé à M. Brest. Trois chefs l'avaient signé, Catramatto, Francopolo et Loyo. Si dans trois quarts d'heure l'agent français n'avait pas payé la somme de 40,000 piastres, s'il n'avait pas relâché les dix-sept hommes qu'il avait pris quelques mois auparavant, il devait s'attendre à être haché en morceaux. Sa femme et ses enfans auraient le même sort; ceux qui lui écrivaient boiraient son sang. L'eût-il voulu, M. Brest n'était plus en mesure de satisfaire les forbans. Les prisonniers que ces bandits réclamaient, il les avait livrés à M. de Mackau, le jeune et brillant capitaine du brick l'*Alacrity*. Celui-ci les avait transportés à Smyrne et remis au musselin. Le musselin les avait envoyés à Boudroun, l'ancienne Halicarnasse, où les chevaliers de Rhodes avaient eu jadis leurs chantiers et où le grand-seigneur faisait en ce moment construire une frégate. Il n'y avait donc plus qu'un parti à prendre, attendre les scélérats de pied ferme. C'est ce que fit de nouveau M. Brest; mais le sort cette fois ne lui fut pas favorable. Il fallut battre en retraite et s'aller enfermer dans les maisons pour y soutenir un véritable siége. Suivi de sept hommes, M. Brest avait pris position sur la terrasse de la demeure consulaire, et y avait arboré le pavillon du roi. Après trois heures de combat, on lui proposa de capituler. Il aurait la vie sauve, mais on exigeait qu'il livrât sa femme et ses enfans. On devine aisément quelle fut sa réponse. Il reprit avec plus d'énergie la fusillade. Les brigands parvinrent enfin à enfoncer une porte de la maison et à mettre le feu au plancher. M. Brest n'eut que le temps de s'échapper avec trois Grecs, seuls survivans de sa petite troupe. Il saisit la drisse du pavillon, et se laissa glisser le long d'un mur qui donnait sur la campagne.

Pendant ce temps, sa femme, épuisée de fatigue, en proie à toutes les tortures de la faim et de la soif, errait dans les montagnes. Elle avait fui, emportant dans ses bras deux enfans en bas âge; elle nourrissait le plus jeune. Bien que l'autre fût sevré depuis longtemps, elle lui donna également le sein, et durant quarante-huit heures le lait maternel fut le seul aliment qui soutint ces deux frêles existences. Vaincue par d'intolérables tourmens, cédant à la soif, plus forte que sa terreur, Mme Brest osa enfin se rapprocher du village. Le chasseur du désert s'embusque près de la source où il sait que viendront boire les bêtes fauves. Les forbans attendaient la fugitive dans le voisinage du seul puits qui existât sur cette partie de l'île. Ils se montrèrent dès qu'ils l'aperçurent, la saisirent et l'entraînèrent avec ses deux enfans sur le bord de la mer. Là, ils lui firent subir les plus odieux traitemens. Les uns lui versaient de l'huile bouillante sur la poitrine, pour lui faire avouer où était caché son mari; d'autres la menaçaient de couper en deux ses enfans, si

elle s'obstinait à ne pas révéler la retraite de M. Brest. La constance de la pauvre femme finit par lasser la férocité des brigands. Ils s'abouchèrent avec les primats et offrirent de rendre la liberté à cette famille si digne de compassion aussitôt qu'ils auraient touché une rançon de 6,000 piastres. Secrètement averti, M. Brest parvint à rassembler la somme demandée, et les forbans consentirent à lâcher leur proie. M[me] Brest fut jetée sur l'île de Milo dans un état de nudité complète. Quant au malheureux agent consulaire, traqué pendant trente-trois jours, se cachant dans les broussailles, se réfugiant la nuit dans quelque caverne, il parvint à déjouer toutes les poursuites et réussit enfin à gagner Milo. Il y avait rejoint sa femme et ses enfans; mais Milo ne lui sembla pas un asile assez sûr. Il se fit conduire avec sa famille à Siphante. Le premier navire étranger que les vents du nord amenèrent en relâche sur les côtes de cette île lui fournit le moyen de passer à Constantinople.

Il n'eut pas plus tôt touché les rives du Bosphore, qu'il s'empressa d'aller porter sa plainte à l'ambassadeur de France, récemment débarqué lui-même; mais quelle réparation l'ambassadeur pouvait-il espérer de la faiblesse d'un gouvernement qui assistait impassible à de pareils drames? Le représentant du roi Louis XVIII ne demanda justice qu'à la station française. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, justice était faite. La frégate la *Galatée* avait fouillé tous les coins de l'Archipel, exploré tous les canaux, expédié ses embarcations dans les moindres criques. On n'avait encore découvert aucune trace des brigands signalés à notre vindicte. On finit par apprendre que les misérables étaient revenus à Milo. Des guides sûrs conduisirent nos marins jusqu'à l'entrée de la grotte qui servait de repaire à Catramatto et à quelques-uns de ses compagnons. Surpris dans leur bauge, les pirates firent peu de résistance. On les livra au gouvernement turc, mais en lui recommandant de les mieux garder que les dix-sept prisonniers remis par M. de Mackau. La captivité de ceux-ci en effet n'avait pas été longue. Ils avaient enlevé un bateau sur la plage de Boudroun, gagné dans cet esquif les côtes de la Morée et pillé en route deux navires de commerce. Ce fut par ces bâtimens qu'on eut de leurs nouvelles.

Certes ce n'est pas du courage de pareils bandits qu'une nation opprimée peut attendre sa délivrance. Il n'était cependant que trop facile de prévoir ce qui se passerait le jour où une lutte mortelle s'engagerait avec la Turquie. Le patriotisme aux abois n'est pas toujours le maître de répudier le concours des plus tristes auxiliaires. Les écumeurs de mer devaient fatalement s'imposer aux flottes de la Grèce, comme les klephtes de la montagne à ses armées. Ils apporteraient avec eux, sur des navires qui n'étaient pas seulement redoutés du croissant, leurs instincts féroces et leurs ha-

bitudes de pillage. On les verrait partout semant le désordre, donnant le signal de la débandade et l'exemple de l'indiscipline, déshonorant la cause qu'abandonnés à eux-mêmes ils auraient été impuissans à servir. Ces compromettans ouvriers ont été l'écueil de plus d'une grande œuvre; mais les crimes de quelques croiseurs isolés n'empêcheront pas la postérité de rendre hommage à l'habileté, à la ténacité déployées par la marine grecque pendant la guerre de l'indépendance. En 1790, l'héroïsme de Lambro Canziani n'avait pas suffi pour racheter les excès de ses compagnons. De 1821 à 1827, il y a eu plus de dévoûment et de sacrifices qu'il n'en eût fallu pour étouffer la voix des détracteurs de la Grèce.

III.

Le comte de Moncabrié, capitaine de vaisseau, fut le premier officier que, sous la restauration, on vit investi du commandement en chef de la station navale du Levant. Dès le mois d'avril 1816, il avait été chargé d'aller embarquer à Bastia, sur la frégate la *Galatée*, qu'il montait, M. le marquis de Rivière, relevé de ses fonctions de gouverneur de la Corse et nommé ambassadeur du roi à Constantinople. Arrivé dans le Levant, le marquis de Rivière passa sur la corvette l'*Émulation*, que commandait à cette époque le lieutenant de vaisseau Regnault de La Susse. L'*Émulation*, déguisée en navire de commerce, franchit les Dardanelles, défila tranquillement sous les murs du sérail, et ne s'arrêta que devant les quais de Therapia. Le comte de Moncabrié et plusieurs officiers de la station avaient également pris passage sur la corvette. Ils firent partie du cortége qui accompagna l'ambassadeur lorsqu'il se présenta devant le sultan. Le marquis de Rivière avait voulu donner à la cérémonie de son investiture l'éclat des anciens jours. Les puérilités de l'étiquette ne sont pas à dédaigner avec les Orientaux. Le divan pouvait être tenté de croire notre puissance à jamais anéantie. Il n'en était que plus essentiel de tenir notre drapeau d'une main ferme et d'élever nos prétentions à la hauteur que leur assignait le rang où nous avait maintenus le consentement unanime de l'Europe. Si cette attitude avait ses avantages quand nous nous trouvions en présence du sultan, elle nous était commandée bien plus impérieusement encore vis-à-vis des pachas qui, sur divers points du territoire de l'empire, s'étaient arrogé le monopole absolu du commerce. En Égypte et en Syrie, la navigation étrangère se trouvait à la discrétion de gouverneurs devenus de fait presque indépendans. Apprendre à ces dispensateurs de tous les chargemens et de tous les priviléges qu'il fallait encore compter avec nous était sans contredit le meilleur moyen de servir nos intérêts commerciaux.

En dehors des expéditions de guerre qui ont ajouté un nouveau lustre à nos armes, la marine de la restauration a rendu ce signalé service à la France de relever son crédit moral, de faire partout respecter son nom, en plus d'une occasion de le faire bénir. Bien souvent nos vaisseaux ont parcouru le monde sans avoir reçu d'autre mission que d'aller au loin « montrer le pavillon. » Telle était alors l'expression consacrée. On ne pouvait mieux indiquer la nature un peu vague des instructions qu'emportaient aux pays d'outre-mer la plupart de nos capitaines. On ne les expédiait pas à l'étranger uniquement pour qu'ils y fissent parade de nos forces; on les envoyait aussi à la découverte.

Des lois protectrices avaient cru devoir réserver à notre pavillon l'approvisionnement exclusif du marché français. C'était fort sage sans doute dans les circonstances où nous nous trouvions, mais nous n'étions pas les seuls à nous entourer ainsi de prohibitions et de barrières de douanes. Les autres nations de l'Europe avaient adopté à notre égard des règles non moins sévères. Pour rencontrer à cette époque des cliens en dehors du marché national, il fallait les aller chercher chez des peuples dont l'industrie fût par exception restée stationnaire; il fallait interroger leurs besoins, pressentir leurs goûts, deviner leurs instincts. Quelques-uns des rapports que nos officiers, à cette heure de réveil, adressèrent au ministre de la marine sont fort remarquables. Il en est qui dépassent la portée d'un simple renseignement commercial; on leur peut attribuer sans crainte la valeur du plus sérieux document politique. Pour agir avec discernement, les hommes d'état ont, avant tout, besoin d'informations exactes. Le gouvernement de la restauration aimait à se faire renseigner par sa marine. L'histoire ne dit pas qu'il ait eu à regretter cette confiance.

Outre la *Galatée,* frégate de 40 canons, la division navale placée sous les ordres du comte de Moncabrié comprenait deux corvettes, l'*Aigrette* et l'*Émulation,* commandées, la première par le chevalier de Rigny, la seconde, je l'ai déjà dit, par le lieutenant de vaisseau de La Susse; deux bricks, le *Zéphir* et le *Faune,* dont les capitaines étaient M. de Meslay et M. Dumanoir; une goëlette, la *Biche,* confiée à M. Maillard de Liscourt. La plupart de ces capitaines ont marqué dans notre marine. Ce n'est pas sans dessein que j'extrais leurs noms des poudreux dossiers qui viennent de passer sous mes yeux. Il est bon de montrer à nos jeunes officiers ces brillantes carrières à leur début; ils verront comment, même au milieu de la paix la plus profonde, les sujets d'élite peuvent encore se distinguer de la foule. Longtemps avant le combat de Navarin et l'entrée de vive force de nos vaisseaux dans le Tage, le ministre de la marine n'était pas le seul à connaître quels étaient les officiers qui avaient à la

fois le cœur ferme et le coup d'œil juste. Les épreuves de navigations difficiles et de missions délicates avaient également fixé l'opinion publique.

L'audience solennelle du sultan eut lieu dans les premiers jours de juillet. Le 19, le comte de Moncabrié rejoignait, au mouillage de Ténédos, la frégate qui l'y attendait depuis un mois, et presque aussitôt les bâtimens de la station se dispersaient pour aller visiter les îles de l'Archipel, le golfe de Salonique, le port d'Alexandrie et les diverses échelles de l'Asie-Mineure. Le grand marché du Levant était toujours Smyrne. Les tabacs de la Macédoine, les laines de la Thrace, les huiles de Métélin, les soies de Brousse, les fils de chèvre d'Angora, les chevrons d'Iconium et de Satalie, les tapis de Césarée, les cuivres de Tocat, les galles et les grains du Diarbekir, enfin tous les cotons de l'Asie-Mineure, transportés à dos de chameau, venaient remplir les riches magasins de cette ville, tandis que les mêmes caravanes, retournant dans l'intérieur, allaient y répandre les marchandises d'Europe. Le commerce total de Smyrne était évalué à 130 millions de francs : celui qui avait lieu avec la chrétienté atteignait, année moyenne, le chiffre de 70 millions; c'était la moitié de tout le commerce extérieur de la Turquie. Depuis des siècles, les Turcs n'avaient rien changé à leurs goûts et à leurs habitudes. La France leur portait autrefois des draps, des bonnets, des soieries, des étoffes d'or et d'argent, des galons, quelques articles de modes, très peu de denrées coloniales. C'était des mêmes produits qu'elle devait, en 1816, se flatter de les approvisionner; mais plus d'un concurrent nous disputait cette utile clientèle. Les habitudes prises pendant la guerre ne contribuaient pas seules à favoriser l'importation des draps de l'Allemagne. Les Turcs se plaignaient d'avoir été trompés par les premiers envois qui leur avaient été faits de nos ports sur la qualité aussi bien que sur l'aunage. Pour rétablir le crédit de nos fabriques du Languedoc, nos officiers, — le chevalier de Rigny entre autres, — jugeaient indispensable de remettre en vigueur l'inspection qui en surveillait jadis avec tant d'efficacité les produits. On espérait ainsi rendre aux négocians de Smyrne la confiance qu'ils avaient perdue et nous donner le moyen de reprendre notre place sur un marché où le chiffre de nos exportations et de nos importations réunies avait dépassé 12 millions de francs.

Immédiatement après le marché de Smyrne venait autrefois celui de Salonique. Cette ville n'avait rien perdu à la guerre qui avait désolé l'Europe; elle était devenue au contraire, pendant cette funeste période, le centre d'un commerce de transit fort actif. Les cotons de l'Asie-Mineure affluaient alors de Smyrne vers le golfe qui leur ouvrait, par la vallée du Vardar, un chemin comparative-

ment facile pour approvisionner l'Allemagne, l'Italie et jusqu'à la France; mais c'est aussi par cette voie qu'étaient descendus en Orient les produits des manufactures rivales qui tenaient encore en échec ceux de notre industrie. Avant la révolution, Marseille importait à Salonique de 800 à 1,000 balles de draps. Ses échanges avec cette seule échelle s'élevaient à près de 7 millions de francs. Nous avions eu dix maisons de commerce à Salonique. En 1816, il n'en restait plus que quatre, très pauvres et occupées de transactions dont la valeur totale dépassait à peine 1 million.

Les Turcs considèrent Salonique, au point de vue militaire, comme une des clés de leur empire; mais l'importance commerciale de cette place ne paraissait pas destinée à s'accroître. L'émigration enlevait chaque année à la Macédoine une partie de ses habitans. Pressés de fuir la tyrannie des beys héréditaires, ils allaient, sous le nom d'*arnautes*, s'engager à la solde des autres pachas. Le pays s'appauvrissait ainsi peu à peu, et la consommation des objets venant de l'étranger y diminuait en même temps que la production indigène. Les villes comme les peuples ont leurs éclipses; pas plus que les peuples, elles n'ont sujet de désespérer quand elles n'ont dû leur déclin qu'aux rigueurs temporaires de la fortune. La vallée de Salonique est une brèche pratiquée par la nature, de l'Orient vers l'Europe. Cette brèche s'était un instant fermée; là voilà qui se rouvre, infiniment plus large et plus facile, grâce aux progrès de la science et aux nouveaux moyens de locomotion propres à notre siècle. Ce ne sera plus bientôt à Marseille, à Trieste ou à Brindisi que le voyageur se rendra, s'il est impatient de gagner Suez; ce sera par Salonique qu'il voudra passer.

Pour dédommager Marseille de la concurrence que lui opposaient Livourne et Malte, ces deux grands entrepôts de l'Angleterre, Trieste, devenu le courtier de la Belgique et de l'Allemagne, Ipsara et Hydra affectant dans la Méditerranée le rôle qu'avaient eu au XVIIe siècle les ports de la Hollande, il ne restait plus en 1816 que le commerce jusqu'alors insignifiant de l'Égypte. La puissance naissante de Méhémet-Ali attira l'attention de tous les capitaines qui à cette époque visitèrent le port d'Alexandrie. A leurs yeux, l'avenir commercial n'était plus pour nous en Turquie; c'était vers le delta du Nil, vers cette terre d'une fertilité sans égale, qu'il fallait tourner nos spéculations. La vallée de l'Égypte, comprise entre deux déserts, peut avoir environ 1,700 lieues carrées de surface et 7 millions d'arpens de terres cultivables. En 1816, trois cinquièmes seulement de ces terrains étaient en rapport, et l'on y récoltait déjà, dans les années moyennes, 36 millions de quintaux de blé, 800,000 quintaux de riz, 100,000 de sucre, 60,000 de coton, à peu près autant de lin, de l'indigo, du safran, des soudes et du na-

tron. Un tel centre de production, si bien placé à notre portée, était fait pour stimuler nos entreprises. La valeur totale des échanges entre la France et l'Égypte n'avait jamais dépassé 6 millions; elle était descendue depuis la révolution à 600,000 francs. Dans les conditions nouvelles que faisait au pays un pouvoir énergique, les espérances qu'une enquête attentive avait laissé entrevoir ne devaient pas tarder à paraître trop modestes.

Né à Kavala en Roumélie vers la fin de l'année 1773, Méhémet-Ali était un soldat de fortune. L'empire ottoman est la terre classique de ces élévations subites. Il n'y faudrait pas prononcer le mot de parvenu, on risquerait de n'être pas compris. Dans un état qui a pris pour règle cette maxime philosophique : « quand Dieu donne un emploi, il donne en même temps la capacité nécessaire pour le remplir, » on peut s'endormir porte-pipe et se réveiller le lendemain général. Méhémet-Ali était arrivé en Égypte au moment de l'occupation française. Ce n'était encore qu'un vaillant arnaute; il fit son chemin de révolte en révolte. En 1804, il était déjà assez fort pour lutter contre le représentant du sultan, Kosrew-Pacha. En 1806, la Porte le confirmait dans le pachalick de l'Égypte. Le massacre des mamelouks avait en 1811 consolidé son autorité. Il venait de raffermir à son tour le pouvoir du sultan Mahmoud en lui renvoyant les clés de La Mecque, qu'il avait reprises sur les Wahabites. Maître absolu dans une province où n'avait jusqu'alors régné que l'anarchie, il y disposait de tout, des cultures, des fabriques, des transactions. Il mettait le prix qu'il voulait aux marchandises, accordait à qui lui plaisait le privilége de les exporter. Il avait établi des maisons de commerce à Malte, à Livourne, en Angleterre; il projetait d'en établir une à Marseille. L'exploitation de l'Égypte lui rapportait environ 70 millions de francs. C'était le double de ce qu'en arrachaient les mamelouks, et presque le triple de ce qu'en avaient jamais tiré les Français. Les dépenses, y compris l'entretien d'une armée de 30,000 hommes, recrutée principalement en Albanie et en Macédoine, ne dépassaient pas 40 millions. On voit qu'il restait encore au pacha d'amples ressources pour corrompre par ses largesses tous les alentours du sérail.

Turc fin et délié, Méhémet-Ali avait réussi à intéresser la cupidité même du sultan à la prospérité de l'Égypte. Ses libéralités fastueuses faisaient presque oublier à ce maître jaloux son indépendance. Les vues de Méhémet-Ali ne manquaient pas d'ailleurs d'une certaine grandeur. Il songeait dès lors à réaliser quelques-uns des projets conçus par les Français. La barre de Rosette retenait souvent pendant des mois entiers à l'embouchure du Nil les djermes chargées des produits de la Haute-Égypte. Le pacha voulait faire réparer et rendre navigable le canal qui reliait autrefois

le fleuve au port d'Alexandrie. Il avait même, disait-on, des desseins d'une plus haute portée, et déjà on lui attribuait la pensée de mettre en communication le Nil et la Mer-Rouge; mais les Anglais avaient les yeux ouverts sur ses entreprises, et il n'était pas encore assez puissant pour oser donner suite à un projet dont les possesseurs de l'Inde auraient infailliblement pris ombrage. Cette surveillance inquiète l'irritait et l'inclinait chaque jour davantage vers la France. Il aimait à s'entourer de Français : nous étions pour lui les plus sûrs alliés, parce qu'il voyait en nous les ennemis naturels et irréconciliables de l'Angleterre. Grâce à ces tendances, Marseille avait à ses portes plus qu'un marché étranger; elle avait en quelque sorte une colonie française.

Les souvenirs de la campagne de 1797 ne nous étaient pas défavorables en Égypte; ils nuisaient à notre influence en Syrie. Là on ne nous avait connus que par l'invasion, l'insuccès et une retraite désastreuse. Djezzar-Pacha avait fait embarquer à cette époque tous les Français qu'il avait trouvés dans son pachalick. Son successeur Soliman répondait à M. de Moncabrié, qui se plaignait amèrement d'une insulte faite quelques mois auparavant par le bey de Jaffa, le lieutenant de Soliman, au capitaine Dumanoir : « Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'oublier le passé; espérons que tout ira mieux à l'avenir. » Nous avions eu des maisons de commerce à Jaffa, à Saint-Jean-d'Acre, à Seyde, à Tripoli, à Latakié, à Alexandrette. Tous ces établissemens avaient disparu; il ne restait pas trace des anciennes relations. A l'exemple de Méhémet-Ali, le nouveau pacha d'Acre s'était emparé de tout le commerce de la province; mais, loin d'encourager, comme le gouverneur de l'Égypte, nos compatriotes, Soliman par ses procédés contribuait beaucoup à les éloigner de ces parages.

La première tournée accomplie par nos navires dans les mers du Levant ne servit pas seulement à y établir d'une façon précise le bilan de nos opérations commerciales; elle nous apprit aussi où en étaient les affaires de l'empire ottoman. L'aveuglement, l'impuissance et l'apathie des Turcs faisaient pressentir une crise très prochaine. L'exemple de la Servie ne pouvait manquer d'être tôt ou tard contagieux pour la Grèce. La force de la race hellénique résidait dans deux ou trois provinces, le Péloponèse, les îles, la Grèce continentale. C'est là que 8 ou 900,000 habitans, sourdement travaillés par de mystérieux agitateurs, s'apprêtaient en silence à secouer le joug d'un état qui comptait encore 19 millions de sujets. D'un autre côté, la vitalité de la race ottomane qui depuis un quart de siècle semblait s'être retirée chez les Albanais et chez les Bosniaques venait de reparaître avec un certain éclat en Égypte. Il y

avait déjà dans cette province lointaine l'embryon d'une puissance que le sultan pourrait appeler à son aide, si l'ambition d'un sujet déloyal ne la tournait pas contre lui. De toute façon, les ressources des Grecs étaient concentrées; celles des Turcs devaient être appelées des extrémités les plus reculées de l'empire. La proportion des forces pouvait donc demeurer égale, si les Grecs parvenaient à fermer à l'ennemi la route maritime. Qui serait le plus fort des quatre cents navires d'Ipsara et d'Hydra ou des frégates et des corvettes de Constantinople, de Tunis, d'Alger et d'Alexandrie? Celui qui eût pu répondre d'avance à cette question aurait prophétisé sans peine la tournure que prendraient les événemens et le succès final de la lutte.

IV.

Chaque fois que le sort des armes a cessé de nous être favorable, nous en éprouvons un profond étonnement, si profond qu'on a pu en plus d'une occasion reprocher à cette surprise singulière d'avoir contribué à paralyser la défense. Notre consternation, par bonheur, n'est jamais de bien longue durée; nous nous remettons vite de nos plus fâcheuses impressions, et c'est là ce que les étrangers appellent avec raison « notre élasticité. » Presque toujours une grande activité d'esprit, une sorte de renaissance intellectuelle, ont distingué les périodes qui suivirent nos plus rudes épreuves. Quel siècle vit jamais une plus belle floraison que celle dont les premières années de la restauration se parèrent tout à coup aux applaudissemens du monde? Nous ressaisîmes alors le sceptre de la science et des lettres que la main fiévreuse de la France avait laissé un instant échapper. C'est ainsi que nous entendions rester, malgré nos malheurs, malgré nos défaites, ce que le conquérant de l'Europe avait eu le droit d'appeler la « grande nation. » Le goût de l'étude était partout; il devait se manifester avec plus d'énergie encore dans la marine, car la marine se rappelait avec un juste orgueil qu'elle avait été sous l'ancienne monarchie l'arme savante par excellence. Que d'aptitudes diverses se firent jour, de 1816 à 1821, dans cette seule station du Levant, où l'on put voir figurer, à côté de capitaines qui s'appelaient Halgan, Grivel, des Rotours, de Montgery, Gautier, Kergrist, Duval d'Ailly, des lientenans tels que les Hugon et les Gallois, officiers dont on s'étonne de rencontrer les noms, qu'avait déjà illustrés plus d'un glorieux fait d'armes, encore relégués à cette date dans un poste aussi humble!

Le 7 septembre 1817, la frégate la *Cléopâtre*, montée par le capitaine de vaisseau Halgan, mouillait sur la rade de Smyrne. C'était

un nouveau commandant qui venait prendre possession de la station. Destiné à devenir successivement contre-amiral, chef du personnel au ministère de la marine, vice-amiral, enfin, quand une révolution lui eut inspiré le désir de se tenir à l'écart, directeur-général du dépôt des cartes et plans, M. Halgan est assurément l'officier qui, avec l'amiral de Rigny, ait jeté sur les affaires de la Grèce le regard le plus perspicace. Nous le retrouverons au mois d'août 1821 dans le Levant. Ce seront alors les dépêches du contre-amiral Halgan qu'il faudra consulter, ce seront ses prévisions seules qu'il faudra croire; le conseil des ministres, le roi lui-même, y puiseront leurs meilleures inspirations. Du mois de septembre 1817 au mois d'avril 1818, la mission du commandant de la *Cléopâtre* eut moins de portée. Tout semblait sommeiller encore sur cette terre, pareille à la prairie qui recouvre le flot déjà bouillant de lave. Les officiers de la *Cléopâtre*, après avoir parcouru une partie de l'Asie-Mineure, mouillé devant Ténédos, relâché pendant quelques jours à Athènes, ne rapportaient de cette intéressante revue que des impressions de poètes et d'artistes. La poésie, il faut bien le dire, a toujours compté des adorateurs dans le personnel de la flotte. C'est une faiblesse qui ne date pas de nos jours. Le comte d'Estaing, à la veille du combat de La Grenade, faisait « gémir la presse » en l'honneur de la marquise de Bouillé, et tous les aspirans de la restauration ont chanté les couplets du capitaine Grivel :

Lorsque l'amour voulut livrer bataille...

Quel charme ! quelle aubaine pour de gais jeunes gens encore tout imbus des naïves traditions du collége de pouvoir visiter avec de tels guides cette Athènes qu'aucun Français vivant n'avait contemplée, de passer des plaines de la Troade et des bords du Scamandre aux rives sur lesquelles s'épand le platane d'Hippocrate et s'ouvre le port de Gnide, de débarquer à Jaffa et d'aller, comme de nouveaux croisés, adorer le saint sépulcre ! L'amour de l'antiquité fit un instant diversion aux préoccupations du matelotage et aux ardeurs de l'astronomie, car l'astronomie aussi avait ses adeptes. Les plus vaillans officiers s'adonnaient, avec une ferveur qui ne s'apaisa que quelques années plus tard, au culte des distances lunaires. C'est en ce moment que le capitaine Gautier, sur la gabare la *Chevrette*, déterminait dans toute l'étendue du bassin oriental de la Méditerranée, de Toulon jusqu'aux extrémités des côtes de Syrie et de Caramanie, une série de positions géographiques sur lesquelles les hydrographes qui l'ont suivi n'ont fait qu'appuyer leurs travaux; ils n'ont rien trouvé à y reprendre. Du mont Saint-Élie de

Paros et du mont Jupiter de Naxie, élevé de plus de 1,000 mètres, les officiers de la *Chevrette* avaient pu relever presque toutes les îles de l'Archipel. Dans une autre campagne, ils avaient fait le tour entier des côtes du Pont-Euxin, promené le pavillon français du Bosphore de Thrace au Bosphore cimmérien, des bouches du Phase à celles de l'Ister.

Le 4 juillet 1820, la *Chevrette* mouillait devant Sébastopol. Cette ville, située sur l'emplacement du village tartare d'Aktiar, venait de sortir du néant. Les bords de la baie se couvraient déjà de magasins immenses, de vastes casernes, de forts considérables. Les vaisseaux construits à Nicolaïef trouvaient ainsi à 56 lieues des bouches du Bug et du Dnieper les ressources d'un grand arsenal pour y compléter leur armement. Qui eût dit à cette époque, quand les officiers de la *Chevrette* rencontraient l'accueil empressé auquel devaient s'attendre de la part des sujets de l'empereur Alexandre les sujets du roi Louis XVIII, que ce seraient des mains françaises qui ouvriraient la tranchée devant Sébastopol, qui renverseraient ses remparts et feraient sauter ses monumens? L'alliance des grands peuples ne devrait-elle pas être moins fragile, et n'y a-t-il donc plus d'affinités certaines qui puissent désigner aux nations de quel côté leur sympathie doit se diriger pour y rencontrer des amitiés durables?

Ne croyez pas qu'il n'y eût que des philosophes sur la *Cléopâtre*, des poètes sur l'*Espérance* et des astronomes sur la *Chevrette*. Nous étions alors tellement désabusés de la gloire qu'un certain parfum d'idylle se répandait en tous lieux. Les rois traduisaient Horace, et les officiers de marine se faisaient naturalistes. On les voyait courir après le *Carabus scabrocus* ou chercher avec opiniâtreté la chenille du *Sphinx Nerii*. C'est ainsi que Dumont d'Urville préludait à ses grandes campagnes d'exploration. Il cueillait des simples sur la plage de Trébisonde et sur les collines de Therapia. C'est à Therapia que le sort propice, sort dont on aime à l'entendre se féliciter avec effusion, lui envoya dans le fils aîné du marquis de Rivière, « charmant enfant à peine âgé de sept à huit ans, » un collaborateur qui unissait déjà « aux qualités les plus aimables une instruction bien rare dans un âge aussi tendre. » Continuant de poursuivre la flore de l'Archipel sur tous les îlots que le capitaine Gautier choisissait pour ses stations astronomiques, l'ardent botaniste se trouva un beau jour en présence de deux fragmens de marbre dont l'ensemble avait dû composer jadis le corps d'une déesse. Un paysan les avait rencontrés trois semaines auparavant sous sa bêche. Dumont d'Urville jugea ces débris « d'un bon goût; » il admira « cette femme dont la main gauche relevée tenait une pomme et dont la droite soutenait une ceinture habilement

drapée au-dessous des reins. » Ses cheveux, retroussés par derrière et retenus par un bandeau, lui parurent encadrer « une figure fort belle et qui eût été bien conservée, si le bout du nez n'avait été légèrement entamé. » Le seul pied qui restât était nu. Les oreilles percées avaient dû porter des pendans. De retour à Constantinople, Dumont d'Urville entretint avec enthousiasme l'ambassadeur de sa découverte. Le premier secrétaire d'ambassade, M. de Marcellus, fut dépêché immédiatement sur les lieux; mais déjà le paysan, las d'une trop longue attente, avait vendu pour 150 francs environ sa statue à un prêtre grec qui se proposait d'en faire hommage au drogman du capitan-pacha. En Turquie, heureusement chose conclue n'est pas toujours chose faite. M. de Marcellus arriva au moment où les débris allaient être embarqués pour Constantinople. Il protesta, demanda des juges, et, prêt à livrer bataille, s'il le fallait, pour défendre son trésor, finit par l'emporter, grâce à la connivence des primats. Quand la flotte ottomane vint faire sa tournée dans les îles et que le drogman fut informé de ce qui s'était passé, il s'en montra vivement irrité. Les primats convoqués reçurent la bastonnade; mais la Vénus de Milo nous était restée, et M. de Marcellus l'avait dirigée sur Paris.

Ainsi sortaient peu à peu de l'oubli les souvenirs d'un passé dont rien encore n'avait égalé les merveilles. Les voyageurs qui, de tous les coins de l'Europe rendue aux travaux de la paix, accouraient contempler ces précieuses reliques s'imprégnaient presque à leur insu d'une secrète sympathie pour le peuple dont les ancêtres avaient produit de tels chefs-d'œuvre. Les réminiscences classiques, l'enthousiasme des antiquaires, ont beaucoup contribué à l'appui que la révolution grecque a reçu de l'extérieur. Cet appui s'est manifesté avec énergie au moment où l'insurrection allait succomber, mais ce n'est pas l'Europe qui la première a aidé la Grèce à soulever la pierre de son tombeau; c'est, je ne crains pas de le répéter, un Turc rebelle à son maître, le farouche et sanguinaire gouverneur de l'Épire.

Avec toute sa cautèle et toute son habileté, Ali de Tébélen n'était qu'un sauvage. Son étroit génie n'embrassait qu'un horizon borné. Plus infatué de l'orgueil de sa race qu'attaché aux préceptes de sa religion, véritable type du guerrier albanais, il n'eût jamais pu atteindre à la taille du pacha d'Égypte. Il était du pays qui avait vu naître Pyrrhus. Méhémet-Ali était digne d'appartenir à la contrée qui donna le jour à Alexandre. Dans ses plus grands écarts, quand il luttait pour sa vie et pour sa souveraineté, le pacha rouméliote se garda soigneusement de tout pacte dangereux avec les infidèles. Il voulait vaincre le sultan, mais sans ébranler l'islamisme. Tel est le trait marquant qui distingue sa conduite, et à ce

trait seul les hommes d'état auraient pu reconnaître un fondateur d'empire. Le pacha albanais au contraire fut l'instrument inconsidéré de la régénération d'un peuple qui n'avait, sous aucun rapport, ses sympathies, et qu'il n'entrait certes pas dans sa pensée d'affranchir. Sa capitale devint pour les Grecs un centre d'action et presque un foyer littéraire. Ils apprirent la guerre dans son camp et la politique à sa cour. Quelques-uns, et des plus illustres, ne montrèrent que trop quelles leçons ils avaient reçues à son école.

Ali s'était proposé, avant tout, d'abaisser l'aristocratie foncière, dont il prévoyait la résistance au pouvoir indépendant que depuis longtemps il convoitait. Usant tour à tour de violence et d'adresse, il avait fait passer la richesse et l'autorité militaire des mains des familles turques aux mains avides de ses compatriotes. Divisés en deux grandes tribus que sépare le Scombi, portant au nord de ce fleuve le nom de Guègues, celui de Tosques au midi, les Albanais forment une race distincte en Europe. Pendant le dernier siècle, au fur et à mesure que déclinait l'importance des anciennes milices, ces soldats montagnards, toujours prêts à vendre leurs services aux gouverneurs qui les voulaient accepter, avaient rapidement grandi en considération et en puissance. Tous les pachas tenaient à s'entourer d'une garde composée d'aussi valeureux mercenaires. Le costume albanais devint à la mode, et les plus fiers Ottomans portèrent avec orgueil la fustanelle blanche des Tosques. Les Grecs eux-mêmes, quand le second fils d'Ali, Vely-Pacha, gouverna la Morée, adoptèrent ce vêtement, symbole de vaillance, et en firent l'élégante parure des palikares. L'idée de fonder un empire albanais sur les ruines de l'empire chancelant de Constantinople eût donc pu germer dans l'esprit d'un pacha ambitieux; il est fort douteux qu'Ali ait préparé, ait même jamais entrevu un dessein aussi vaste. Ses premiers efforts pour rendre à l'autorité le prestige dont l'avait insensiblement dépouillée une oligarchie ignorante et hautaine avaient eu l'approbation sans réserve du sultan; mais bientôt l'excès de son zèle le rendit suspect. Pour oser le frapper, le divan, suivant sa coutume invariable, le voulut d'abord affaiblir. Il commença par enlever à son fils l'important pachalik de la Morée. Ali comprit sans peine la portée de ce premier coup. Prévoyant dès ce jour les desseins sinistres de la Porte, il s'occupa de chercher en tous lieux des appuis, et, parmi ses compatriotes, des vengeurs pour ses griefs personnels. Ismaël-Bey lui était allié par le sang, mais Ali lui attribuait les mesures dont il avait eu à se plaindre. Il le fit attaquer en plein midi par trois assassins dans les rues de Constantinople, au mois de février de l'année 1820. Échappé à cet assaut, Ismaël reçut l'ordre de marcher contre le pacha rebelle. Toutes les forces de l'empire furent

mises en mouvement. Les Guègues et les Bulgares s'avancèrent pour cerner la Basse-Albanie. Ali appela les Grecs aux armes; il était trop tard, ses défenses étaient déjà tournées, et avant d'avoir pu recevoir de cette diversion le secours qu'il en attendait, il voyait arriver devant Janina les troupes conduites par Ismaël. Il n'eut que le temps de brûler la ville et de se réfugier dans la citadelle avec 6,000 hommes. Pendant l'été, une division de la flotte ottomane arriva sur la côte d'Albanie, et, au moment où Arta était assiégée par terre, le capitan-bey canonnait Prevesa. Un des fils d'Ali commandait dans cette place; il la livra sans essayer de la défendre. Ismaël put ainsi recevoir de la flotte sa grosse artillerie et ses munitions. Au mois d'octobre 1820, il ouvrait le feu sur la forteresse qui forme l'acropole de Janina. Ali était perdu. Le vieux lion cependant résistait encore. « Il continue, à l'étonnement de tout le monde, écrivait de Zante le vice-consul de France, M. Bourbaki, de combattre, enfermé dans le petit château de la ville, bien qu'il ait été abandonné de toutes ses troupes et de ses trois fils. Toutes les côtes, de Missolonghi à Valona, sont occupées par les troupes du grand-seigneur, ainsi que la Haute et la Basse-Albanie. Tout cela a eu lieu en moins de deux mois. L'apparition de sept à huit bâtimens de guerre a suffi pour anéantir ce terrible homme. »

Dès la fin de 1820, les négocians étrangers, les consuls, les capitaines de nos navires de guerre, sont unanimes quand ils parlent de la Grèce; tous y signalent à l'envi l'attitude séditieuse des chrétiens. La révolution vient d'éclater en Espagne; les îles ioniennes s'agitent sous la main de l'Angleterre, qui, « avec son sang-froid habituel et le plus grand calme, continue d'accabler ses protégés d'impositions et de les appauvrir. » Le démon de la discorde est de nouveau déchaîné sur le monde. Inquiète, ébranlée, avertie de toutes parts, la Porte n'ose pas cependant détourner son attention de l'Épire. C'est toujours de ce côté qu'elle expédie des soldats, des vaisseaux, des approvisionnemens. Ali est le seul ennemi que le sultan Mahmoud se préoccupe d'abattre. Ismaël a paru trop lent; on le remplace et bientôt on le décapite. Kourchid-Pacha, gouverneur de la Morée depuis le mois de novembre 1820, est nommé séraskier à sa place. Malgré les inquiétudes que doit lui causer l'état de fermentation où se trouve la Grèce, Kourchid n'hésite pas. Il part, emmenant avec lui tout ce qu'il peut rassembler de troupes, et se rend à marches forcées sous les murs de Janina. Il a laissé à Tripolitza son lieutenant; mais il l'a laissé sans forces, car, malgré tous les secours envoyés à l'armée d'Albanie, cette armée ne dépassera pas 20,000 hommes.

« Maintenant ou jamais, » tel dut être le sentiment qui, comme

un trait de flamme, parcourut la Morée, quand elle se vit tout à coup dégarnie de troupes ottomanes, armée par les soins d'Ali, excitée par ses agens et unie dans une seule pensée, celle de la lutte. Ce ne fut point cependant la Morée qui donna aux populations chrétiennes le signal de l'insurrection. Ce signal leur vint d'Odessa et des principautés danubiennes. Odessa était le foyer de la conspiration hétairiste. Les peuples à cette époque aimaient à travailler dans l'ombre; le temps était aux sociétés secrètes. L'hétairie fut une sorte de carbonarisme orthodoxe dont la trame s'étendit lentement pendant un quart de siècle et finit par envelopper tous les états européens du sultan. Le mouvement hétairiste avait choisi pour chef le fils d'un ancien hospodar de la Valachie déposé en 1806, le prince Alexandre Ipsilanti. Devenu major-général au service de la Russie, blessé à la bataille de Kulm, où il avait perdu le bras droit, le prince, aussi vaillant soldat que mauvais politique, croyait le peuple grec disposé à l'acclamer comme son suzerain, et ne doutait pas que les 6 millions d'âmes de la Roumanie ne se levassent à la voix des boyards, qui les avaient toujours traités avec moins de merci que les Turcs. Fort des stipulations du traité de Bucharest, — ce traité n'avait restitué les provinces danubiennes à la Turquie qu'en lui déniant le droit d'y faire entrer des troupes sans l'aveu préalable du tsar, — le prince Ipsilanti franchit le Pruth le 6 mars 1821. Le 9 avril, il était à Bucharest. Ce fut le terme de son entreprise. En deux mois, il avait réuni 2,000 hommes à peine; l'empereur Alexandre le désavouait, le patriarche de Constantinople lançait contre ses complices l'anathème, et les troupes ottomanes qui bordaient le cours du Danube venaient de recevoir de la Russie l'autorisation de passer sur l'autre rive du fleuve. A la fin de mai, le pacha de Silistrie avait rétabli l'autorité du sultan à Iassy et à Bucharest. Le 26 juin, le prince Ipsilanti était réfugié sur le territoire autrichien.

La tentative infructueuse des principautés heureusement n'avait rien perdu; l'élan cette fois était trop bien donné. Ali-Pacha ne se rendait pas, et continuait à retenir devant Janina l'armée de Kourchid. La Grèce, la véritable Grèce, se levait à son tour. Elle se levait à ce cri, qui fut pendant sept ans de cruelles épreuves son unique appui et sa patriotique devise : « les Grecs et les Turcs ne peuvent plus vivre ensemble. » Elle se levait comme elle ne s'était point levée encore, — pour mourir ou pour triompher. Une nouvelle période, de nouveaux devoirs commençaient pour la station française.

E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

UNE STATION GÉODÉSIQUE

AU SOMMET DU CANIGOU

DANS LES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

I. — HISTORIQUE.

Toute carte géographique a pour fondement une triangulation générale. La géodésie est la science qui nous enseigne les procédés pour construire et les méthodes pour calculer ces triangles. Le premier soin du géodésien consiste à tracer directement sur le sol un des côtés du premier triangle de son réseau. Dans une grande plaine ou sur une route rectiligne, il mesure à l'aide de règles en métal une distance de 10 à 12 kilomètres. Les précautions les plus minutieuses permettent de le faire avec une grande exactitude. Cette distance ainsi mesurée rigoureusement prend le nom de *base géodésique*. Des deux extrémités de cette base, on vise avec une lunette portée sur un cercle gradué un point apparent tel que le sommet d'un édifice, d'une colline, d'une montagne ou d'une pyramide construite à cet effet. L'on détermine ensuite les angles que ces deux directions font avec celle de la base. Le troisième angle, ayant son sommet au point visé, est mesuré à son tour et sert de vérification aux deux autres en vertu de ce théorème de géométrie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. On obtient ainsi un premier triangle parfaitement connu dans toutes ses dimensions. L'opération se poursuit en prenant pour base un autre côté du premier triangle et en visant également un autre point remarquable du relief terrestre. Procédant toujours ainsi, les triangles s'ajoutent les uns aux autres et forment un réseau continu pouvant s'étendre dans toutes les directions. Quand le pays tout entier est couvert par ce réseau trigonométrique, la position relative de tous les points coïncidant avec les sommets des triangles est exactement

déterminée. On fixe alors celle des points secondaires au moyen de petits triangles qui s'appuient sur les premiers. Ces nouveaux points plus rapprochés les uns des autres servent à en déterminer d'autres encore plus voisins, et enfin à placer les villages, les hameaux, les fermes isolées, dessiner les cours d'eau, indiquer les vallées et les reliefs du sol, achever en un mot la topographie du pays.

Mais la géodésie se propose encore un autre but, sinon plus utile, du moins plus élevé, c'est la connnaissance exacte de la figure de la terre. Les anciens savaient déjà qu'elle avait la forme d'une sphère, et ils firent quelques efforts pour en estimer les dimensions. Ératosthène, Possidonius, Ptolémée, nous ont transmis des mesures que la science moderne ne saurait utiliser à cause de l'imperfection des moyens d'observation et de l'incertitude qui plane sur la valeur exacte du stade, unité de mesure itinéraire des anciens. Les modernes comprirent que le problème était complexe : il s'agissait non-seulement de mesurer les dimensions de la terre, mais aussi de s'assurer si elle était une sphère parfaite ou bien un sphéroïde quelconque, allongé ou aplati aux deux pôles. On se demandait encore si la surface de notre planète, en la supposant entièrement couverte par les eaux de la mer, est parfaitement régulière et telle qu'elle doit résulter de la rotation de la terre sur elle-même à l'époque où elle roulait dans l'espace à l'état de globe incandescent semi-fluide, en un mot si sa forme est, comme disent les géomètres, celle d'un *sphéroïde de révolution.* Fernel, médecin et astronome de Paris, essaya le premier, vers 1550, de mesurer la longueur d'un degré de latitude, c'est-à-dire de la 90e partie de la distance de l'équateur au pôle. Amiens étant, à très peu de chose près, à 1 degré au nord de Paris et presque sous le même méridien, c'est-à-dire sous un demi-grand cercle passant par le pôle et l'observatoire de Paris, — Fernel, adaptant à une roue de sa voiture un mécanisme qui comptait le nombre des tours de cette roue, fit plusieurs fois le trajet de Paris à Amiens, tint compte des sinuosités de la route, et en conclut que le degré mesuré sur la terre entre les deux stations était de 56 746 toises ou 110 600 mètres, nombre très approché de la vérité, car on estime aujourd'hui à 111 120 mètres la valeur moyenne du degré terrestre latitudinal.

L'Académie des Sciences de Paris résolut de reprendre cette question. Elle comprit que la détermination d'un arc de méridien doit s'appuyer sur des triangulations suffisamment prolongées, exécutées sous l'équateur, dans les latitudes moyennes et vers le pôle, afin d'en conclure la figure exacte du sphéroïde terrestre. En posant ces principes, l'Académie inaugurait la géodésie moderne et donnait un exemple suivi depuis par les autres nations civilisées. Picard

est d'abord chargé en 1669 de mesurer l'arc du méridien, de 1 degré environ, compris entre la ferme de Malvoisine, au nord-est de La Ferté-Aleps, et la flèche de la cathédrale d'Amiens. Il commence par tracer une base de 5 663 toises sur la route de Villejuif à Juvisy, au sud de Paris, et construit un premier triangle dont les sommets sont occupés par Villejuif, Juvisy et Brie-Comte-Robert; puis, s'avançant vers le nord en laissant Paris à l'ouest, il trouve, pour la distance de Malvoisine à Amiens, une longueur de 78 850 toises. Son réseau trigonométrique comprenait la méridienne de Paris. A l'aide d'observations astronomiques, Picard obtint la distance de cette ligne aux points correspondans de la triangulation, ainsi que les longueurs de ces fractions de méridien; enfin, ayant déterminé par l'observation des mêmes étoiles les latitudes des points extrêmes de sa chaîne de triangles, le même astronome en conclut que sous le parallèle de Paris la valeur du degré était sur la terre de 57 060 toises, — résultat qui ne diffère que de 314 toises de celui qu'avait obtenu un siècle auparavant le médecin Fernel.

Cependant l'Académie se préoccupait d'une autre détermination qui se rattache intimement à la figure de la terre, celle de la longueur du pendule. En effet, si la terre est une sphère parfaite et homogène, la longueur du pendule battant la seconde ne sera influencée que par la force centrifuge, conséquence de sa rotation; cette force, nulle aux pôles, qui restent toujours immobiles, atteindra sa plus grande valeur à l'équateur. Si au contraire notre globe est un sphéroïde aplati aux deux pôles, la pesanteur agissant avec plus d'intensité vers les régions polaires, moins distantes du centre de la terre, cette variation d'intensité vient s'ajouter à la force centrifuge pour modifier la longueur du pendule. L'Académie, pour résoudre le problème, expédia en 1672 à Cayenne, colonie située sous l'équateur, l'astronome Richer. Celui-ci constata que la longueur du pendule battant la seconde à Cayenne est de $0^{m},991$, tandis qu'à Paris elle est de $0^{m},994$, et Laplace détermina plus tard la relation mathématique qui lie la longueur du pendule à l'aplatissement du sphéroïde terrestre. On ne peut se faire une idée des précautions infinies dont le physicien doit s'entourer pour ce genre d'observations, ni de toutes les corrections minutieuses, mais nécessaires, lorsqu'il s'agit d'apprécier une différence de longueur qui, entre Paris et Cayenne, n'est que de 3 millimètres. De nos jours, les perfectionnemens de la mécanique pratique et les progrès de la physique ont rendu ces expériences plus faciles et plus sûres; toutefois on ne saurait trop admirer les résultats obtenus par Richer, qui dut suppléer, il y a juste deux siècles, à l'imperfection de ses instrumens par une patience inépuisable et une sagacité peu commune.

L'Académie ne perdait pas de vue la nécessité de prolonger l'arc d'un degré mesuré par Picard entre Malvoisine et Amiens. De 1683 à 1718, cet arc est étendu par Dominique Cassini et Lahire dans le nord jusqu'à Dunkerque, dans le sud jusqu'à Collioure. Ces mesures ayant donné un résultat contraire à la notion de l'aplatissement du sphéroïde terrestre aux deux pôles, les astronomes français ne reculèrent pas devant la pénible tâche de recommencer le grand travail exécuté par deux d'entre eux. En 1739, Cassini de Thury et Lacaille reprenaient tout le travail de Dominique Cassini et de Lahire : c'est ce qu'on nomme la *méridienne vérifiée*, qui sert de base à la première carte générale de la France, dite carte de Cassini. Cette triangulation, contrairement à celle de leurs prédécesseurs Dominique Cassini et Lahire, confirmait la théorie de l'aplatissement du globe. Pour la mettre hors de doute ou la condamner sans retour, l'Académie fait un nouvel appel au savoir et au dévoûment de ses membres. Sans attendre l'achèvement de la vérification du méridien français, Bouguer, La Condamine et Godin étaient partis pour le Pérou en 1735; ils y séjournèrent dix ans pour mesurer près de l'équateur un arc de 3 degrés entre Quito et Cuença. Cette triangulation, d'accord avec la méridienne vérifiée, montrait que les degrés mesurés sur la terre sont plus longs dans les latitudes moyennes que sous l'équateur; en effet, l'arc de Malvoisine à Amiens, mesuré par Picard, était de 57 600 toises, l'arc péruvien de Bouguer et La Condamine de 56 737 toises seulement.

Tandis que ces deux astronomes opéraient au Pérou, cinq de leurs confrères, Maupertuis, Clairaut, Camus, Lemonnier et Outhier, mesuraient en plein hiver un arc en Laponie, le long du fleuve Tornéo, entre la montagne d'Ava-Saxa et le village de Pello, sous le 66e degré de latitude. Leurs opérations, vérifiées depuis par une commission de savans suédois que présidait l'astronome Svanberg, donna 57 196 toises pour la longueur de l'arc lapon, c'est-à-dire 136 toises de plus qu'à Paris et 459 toises de plus qu'au Pérou. L'aplatissement du sphéroïde terrestre devenait donc un fait incontestable. La valeur de cet élément dans l'état actuel de nos connaissances est de 1/295e; par conséquent, si on suppose le diamètre de l'équateur divisé en 295 parties égales, l'axe qui va d'un pôle à l'autre n'en contiendra que 294. On conçoit l'importance de ces données pour la détermination de la circonférence, du volume, du poids et de l'état antérieur de la planète que nous habitons.

Quand on songe à cet ensemble de travaux scientifiques conçus, exécutés, discutés, comparés les uns aux autres par les membres de notre ancienne académie, on ne peut se défendre d'un profond sentiment d'estime pour ces serviteurs si dignes et si dévoués de la science, mettant en commun leur savoir, leur expérience, leurs

travaux, et sacrifiant leur temps, leur repos, leur santé, à la recherche de la vérité. L'on se rappelle involontairement ce bel éloge de l'Académie par Bailly (1), telle qu'elle était en 1669, lorsque Dominique Cassini fut appelé en France par Colbert à la sollicitation de Picard. « Dominique Cassini, dit Bailly, trouva l'Académie occupée du dénombrement de nos connaissances. Elle étudiait, examinait les anciens pour juger leurs opinions et leurs travaux, pour décider ce qui méritait d'être conservé et ce qui demandait à être perfectionné ou recommencé. L'illustre Fontenelle nous a conservé le résultat de ces conférences savantes. On croit voir les états-généraux d'une grande nation assemblés pour discuter ses intérêts, s'éclairant par les abus du passé et s'occupant du bonheur de l'avenir. Cette nation, c'était l'espèce humaine, les intérêts discutés étaient ceux de l'esprit humain, l'Académie tenait dans ses mains l'héritage des générations passées et la fortune des générations futures. Dans ces momens de paix ou de repos où la voix du génie peut se faire entendre, dans ces momens de fécondité où plusieurs grands hommes réunis sont capables d'un grand effort, l'Académie disposa tout pour élever l'esprit humain et le placer à une hauteur et à un degré de lumière où l'on n'eût plus à craindre les rechutes de l'ignorance et où l'on pût se passer du mouvement qui manque aux siècles stériles. C'était en effet un renouvellement : les esprits étaient mûris par l'expérience, le génie éclairait la raison, et la raison réglait le génie. » On sent dans ces paroles émues, écrites en 1778, le souffle précurseur de 1789, et Bailly semble pressentir l'avénement d'autres états-généraux plus solennels encore, élus par la nation tout entière pour discuter des problèmes sociaux aussi importans que ceux de la science, et réformer comme l'Académie les erreurs et les abus du passé.

La constituante avait remplacé les états-généraux et travaillait à la régénération de la France. Un système général et uniforme des poids et mesures n'existait pas. Chaque province, chaque ville avait le sien ; de là une confusion inexprimable et un véritable obstacle aux transactions commerciales à l'intérieur et au dehors. L'assemblée, sur la proposition de Talleyrand, nomme une commission composée de Borda, Lagrange, Laplace, Monge et Condorcet, qui dépose son rapport le 19 mars 1791. Sa première conclusion était de prendre pour unité de longueur la dix millionième partie de la distance du pôle à l'équateur, ou d'un quart du méridien terrestre, et de rattacher ainsi le *mètre*, base de tout le système des poids et mesures, aux dimensions mêmes du globe terrestre. L'idée n'était pas précisément nouvelle. Jacques Cassini, dans son ou-

(1) *Histoire de l'Astronomie moderne*, 1779, t. II, p. 337.

vrage sur *la Grandeur et la figure de la terre,* proposait une brasse qui serait la dix millionième partie du rayon terrestre. Fontenelle, de son côté, avait dit : « Quiconque réglera un pendule à secondes sur le mouvement moyen du soleil retrouvera la même longueur, » et La Condamine proposait de prendre pour mesure fondamentale la longueur du pendule battant la seconde sous l'équateur; nous avons vu que cette longueur est de 0^m,991, par conséquent plus courte que le mètre actuel de 9 millimètres seulement. La commission nommée par la constituante, voulant rattacher directement le mètre aux dimensions du globe terrestre, jugea nécessaire de déterminer la méridienne de Dunkerque à Barcelone. Méchain fut chargé de la partie méridionale de l'arc à mesurer entre Rodez et Barcelone; Delambre se réserva la partie comprise entre Rodez et Dunkerque. Cette grande entreprise, menée à bonne fin dans l'espace de quelques années, excita l'admiration de tous les juges compétens. Méchain paya de sa vie son dévoûment à la science; il succomba aux suites des fatigues qu'il avait endurées; mais son œuvre ne resta pas inachevée. Comme sur un champ de bataille où un soldat qui tombe est immédiatement remplacé par d'autres qui continuent la lutte, Biot et Arago reprirent l'œuvre de Méchain et prolongèrent la triangulation jusqu'à l'île de Formentera, la plus méridionale des Baléares. Il faut lire dans les *Souvenirs de ma jeunesse,* de François Arago, le récit attachant des difficultés qu'ils eurent à surmonter pour rattacher les îles Baléares au continent, au moyen de trois triangles plus grands que tous ceux qui avaient été mesurés jusque-là; le côté de l'un n'avait pas moins de 160 kilomètres de longueur.

Le système métrique repose sur l'arc français et sur celui qui a été mesuré au Pérou par Bouguer et La Condamine; la combinaison de ces arcs donnait 1/334e pour l'aplatissement du globe, et pour la distance du pôle à l'équateur 5 130 740 toises, d'où l'on déduisit pour le mètre, rapporté à la toise du Pérou, 443 lignes plus 296 millièmes de ligne. Les mesures d'arcs du méridien exécutées depuis dans d'autres pays ont modifié la valeur de l'aplatissement du sphéroïde terrestre; mais les relations du mètre avec les dimensions du globe n'en sont pas moins rigoureusement connues, elles réunissent toutes les conditions nécessaires pour établir le rapport entre cette unité de mesure et le quart du méridien terrestre. Bessel, qui jeta tant d'éclat sur l'obervatoire de Kœnigsberg, a soumis cette question à un examen approfondi; il conclut judicieusement que de nouvelles mesures modifieront incessamment nos connaissances sur les dimensions et la figure de la terre, et par conséquent sur la valeur absolue du mètre considéré comme étant la dix millionième partie de la distance du pôle à l'équateur; mais

il suffit que l'on connaisse les élémens qui ont servi à l'établir, et qu'on ait conservé l'étalon déposé aux archives de Paris. En adoptant tout récemment ce mètre comme étalon international des poids et mesures, les savans délégués de presque toutes les nations civilisées de l'Europe et de l'Amérique, réunis il y a un mois à Paris, ont donné une sanction décisive et solennelle à l'œuvre de la commission d'académiciens français nommés par la constituante en 1791.

L'exécution de la carte de France par Cassini avait nécessité la mesure de diverses chaînes trigonométriques perpendiculaires à la méridienne. Ces travaux durent être repris et multipliés pour l'établissement de la carte dite de l'état-major, dont l'exécution avait été décrétée par Louis XVIII le 6 août 1817. Ce fut l'œuvre du corps des ingénieurs géographes; c'est à eux que revient l'honneur d'avoir terminé la triangulation de notre pays, et jeté les fondemens de la nouvelle carte de France. Malgré des imperfections révélées par les rapides progrès de la science depuis le commencement du siècle, cette carte n'en est pas moins un monument dont les étrangers savent apprécier la valeur; mais la fusion du corps des ingénieurs géographes avec le corps d'état-major de l'armée, accomplie en 1831 pour satisfaire à de fausses idées d'égalité militaire, porta un coup mortel à la géodésie en rejetant dans l'armée active presque tous les officiers de cette arme naturellement plus préoccupés de leur avancement que de celui des sciences géographiques. A partir de ce moment, la grande géodésie entre en France dans une période de déclin. On se borne à l'achèvement de la partie topographique des feuilles de la carte de France encore non publiées. En Algérie seulement, le gouvernement subit la nécessité de faire exécuter une carte indispensable au succès des opérations militaires. L'œuvre, interrompue par la guerre de Crimée, est reprise et poursuivie en 1859 par deux brigades d'officiers dirigés par les capitaines Versigny et Perrier. Les autres peuples pendant ce temps étaient entrés en scène, et continuaient les grands travaux des académiciens français. Les Russes déterminaient astronomiquement en 1852 à Hammerfest, dans la Laponie norvégienne, la position géographique de l'extrémité d'un arc qui s'étend de cette ville jusqu'au Danube sur une longueur de 25 degrés. La triangulation commencée par Bessel et Bæyer en 1831 dans la Prusse orientale va bientôt s'étendre de Christiania, en Norvége, jusqu'à Palerme, en Sicile, sur une étendue de 22 degrés latitudinaux. Les Anglais ont couvert leurs îles de triangles qui comprennent jusqu'aux Shetlands, et ont mesuré de longues chaînes dans la presqu'île de l'Inde depuis Ceylan jusqu'à l'Himalaya.

La France sommeillait. Enfin en 1869 un heureux hasard fut le point de départ d'un réveil, dû à l'initiative d'un officier d'état-

major. Le capitaine Perrier, occupé de ses opérations géodésiques sur les montagnes des environs d'Oran et de Tlemcen, en Algérie, apprit de la bouche des Arabes que dans les journées favorables on voyait au coucher du soleil les montagnes de l'Espagne. Longtemps il fut incrédule; mais le soir du 18 octobre 1868 il distingua nettement deux sommets qui d'après leur direction appartenaient aux *sierras* de la province de Grenade : il les revit à plusieurs reprises de différens points de la côte africaine, et constata que leur forme restait la même; c'étaient les cimes du Mulhaçen et du pic de Sagra. On pouvait donc relier la triangulation de l'Espagne, exécutée actuellement avec le plus grand soin par le général Ibañes, à celle de l'Algérie, et la continuer dans le sud jusqu'à la limite extrême de nos possessions africaines. La méridienne française étant déjà rattachée à celle de l'Angleterre, on aurait ainsi une chaîne continue de triangles depuis les Shetlands jusqu'au Sahara, c'est-à-dire un arc de 30 degrés latitudinaux, le plus long qui ait été mesuré jusqu'ici. Le capitaine Perrier soumit cette idée au maréchal Niel. Frappé de l'importance, séduit par la grandeur du projet, ce ministre intelligent comprit en même temps qu'il était nécessaire de recommencer la mesure de la méridienne de France comprise entre Dunkerque et Perpignan. En effet, c'est une vérité absolue dans les sciences positives que toutes les questions doivent être reprises au moins tous les cent ans en utilisant les procédés nouveaux et plus parfaits qu'un progrès incessant introduit dans la pratique et dans la théorie, car la vérité absolue est un idéal dont nous nous rapprochons sans cesse avec la conviction de ne jamais l'atteindre. Il fallait donc mesurer de nouveau les triangles de Delambre et Méchain, ou remplacer ceux qui pouvaient être défectueux sous le point de vue de la forme ou des dimensions. Sur la proposition du Bureau des longitudes, trois officiers instruits et zélés, MM. Perrier, Penel et Bassot, furent chargés d'entreprendre ce long et pénible travail. Quelques fonds leur furent alloués, quelques soldats pris dans la garnison voisine mis à leur disposition. Munis d'instrumens construits sur les données de la science moderne, ils entrèrent en campagne.

Parmi les stations déjà faites de la méridienne, le Canigou est une des plus importantes; c'est une montagne isolée qui termine à l'orient la chaîne des Hautes-Pyrénées. Corabœuf y avait séjourné lorsqu'il mesurait le parallèle qui s'étend de l'Océan à la Méditerranée; des ingénieurs espagnols y passèrent trois semaines en 1868 : c'est donc une station commune au réseau espagnol et au réseau français. M. Perrier voulut bien m'inviter à venir habiter sous sa tente. J'acceptai avec empressement; j'étais désireux de connaître les perfectionnemens dont la géodésie moderne s'est enrichie, je me

réjouissais de séjourner de nouveau pendant quelque temps sur un sommet élevé, comme dans ma jeunesse, lorsque je passais d'heureux jours avec Bravais sur le Faulhorn, au grand plateau du Mont-Blanc, et sur le Slaadberg dans la baie de Bellsound au Spitzberg. Je pouvais prendre part aux observations météorologiques que ces officiers faisaient concurremment avec leurs travaux géodésiques, et les compléter par des études appartenant au domaine des sciences naturelles, car tout se tient étroitement dans le monde physique, et le fait le plus insignifiant en apparence se traduit en conséquences infinies qu'on peut poursuivre dans toutes les directions. On en verra la preuve dans les pages suivantes.

II. — SÉJOUR SUR LE CANIGOU.

Dernier contre-fort des Pyrénées vers la Méditerranée, le Canigou est le pendant de la montagne de la Rhune, qui s'élève au-dessus de Saint-Jean-de-Luz, au fond du golfe de Biscaye; mais, tandis qu'elle s'abaisse vers l'Océan, la chaîne conserve sa hauteur en s'approchant de la Méditerranée. D'après les calculs de Corabœuf, le Canigou s'élève à 2 785 mètres au-dessus de la mer, la Rhune à 900 mètres seulement, et la plus haute cime des Pyrénées, la Maladetta, à 3 354. Le Canigou forme un groupe parfaitement limité et circonscrit d'un côté par la vallée de la Têt, rivière torrentielle qui passe à Perpignan et descend des montagnes qui entourent la forteresse du Mont-Louis, et de l'autre par la vallée de Céret, parcourue par le Tech, qui se jette dans la Méditerranée près d'Argelez-sur-Mer. Les petites vallées de Sahors, du Vernet, de Fillos et de Ballestavy pénètrent dans l'intérieur du massif et le mettent en rapport avec la vallée de la Têt. Le chemin qui mène au sommet de la montagne, praticable seulement pour les mulets jusqu'à 400 mètres au-dessous du point culminant, part des bains du Vernet, passe par le village de Casteil au pied des ruines pittoresques de l'ancienne abbaye de Saint-Martin-du-Canigou, en suivant toujours le torrent de Cadi. A 1 367 mètres, près de la Fontaine froide, dont la température est de 9°,1, on entre dans les forêts de hêtres et du pin des Pyrénées (1) accompagnés des premiers rhododendrons (2). A 1 745 mètres, on dépasse les derniers champs cultivés en seigle et en pommes de terre, échelonnés sur une pente tournée vers le sud-est; peu après, on traverse le torrent de la Lipandière, affluent du Cadi. Dans l'été de 1872, son lit était encombré d'un nombre immense de pins et de bouleaux arrachés aux pentes voisines par une avalanche du printemps. La

(1) *Pinus uncinata.*
(2) *Rhododendron ferrugineum.*

neige avait presque entièrement disparu le 21 août. Une autre avalanche tombée sur le torrent de Cadi à 1 845 mètres au-dessus de la mer mesurait encore 500 mètres de long, et formait un pont d'une seule arche miné en dessous par les eaux du torrent; le 28 août, il était écroulé sur une longueur de 60 mètres, mais la clé de la voûte qui restait était encore d'une épaisseur rassurante. Après avoir remonté de l'autre côté, on arrive au chalet ou *Jas de Cadi*, le plus élevé de la montagne (2 100 mètres), celui où les touristes qui veulent voir le lever du soleil au sommet du Canigou ont coutume de passer la nuit. Une forêt continue de pins des Pyrénées règne de ce point jusqu'à une source dont la température est de 4°,7. Les Catalans lui ont donné le nom de leur illustre compatriote François Arago en souvenir du dernier séjour qu'il fit au pied du Canigou en 1842.

A 2 320 mètres, on sort de la forêt, et l'on se trouve à la limite de la végétation arborescente, formée uniquement par le pin des Pyrénées. Je n'ai pas été médiocrement surpris de voir à cette hauteur des arbres ayant 5 mètres de haut et un tronc à l'avenant; le plus gros mesurait 2^m,85 de circonférence. Les branches tordues et mutilées de ces arbres témoignent de la lutte qu'ils soutiennent contre les ouragans et le poids de la neige qui les courbent en hiver. Quelques-uns sont morts et desséchés; mais d'autres étaient en pleine végétation. Cette limite est bien celle qu'ils ne peuvent dépasser, car la montagne s'élève en pente douce devant eux, et rien, si ce n'est le climat, ne les empêchait de monter plus haut; quelques sujets rabougris semblaient pour ainsi dire tenter l'escalade, mais ils s'arrêtaient à leur tour, et le genêt (1), le rhododendron, le genévrier et la bruyère commune couvraient seuls les flancs déboisés de la montagne. Telles sont la longueur et la rigueur des hivers, la brièveté et la tiédeur des étés dans ces hautes régions, que ces arbres ne végètent que pendant quelques mois de l'année; leur croissance est donc nécessairement très lente. Un garde-général des forêts voulut bien me donner une rondelle prise à la base d'un de ces pins : elle avait un diamètre de 0^m,278 sans compter l'écorce. Le nombre des couches ligneuses, toujours égal à celui des années que l'arbre a vécu, s'élève à 150; cet arbre datait donc de l'année 1722. En moyenne, les couches avaient une épaisseur de 9/10es de millimètre. Pour donner une idée de la lenteur de cette végétation, je dirai que les pins de la forêt de Haguenau en Alsace ont en général, à l'âge de 150 ans, un diamètre de 0^m,828; leur accroissement en diamètre est donc environ trois fois plus rapide que celui des pins des Pyrénées à 2 300 mètres au-dessus de la mer. Pour trouver une végétation aussi lente dans la

(1) *Genista purgans.*

plaine, il faut s'avancer de 24 degrés latitudinaux vers le nord jusqu'au village de Pello dans la Laponie suédoise, où j'ai observé des pins dont la croissance n'était guère plus rapide que celle du pin des Pyrénées à sa limite altitudinale.

En sortant de la forêt, on atteint un petit plateau d'où l'on découvre enfin la vraie cime de la montagne, cachée jusque-là par d'autres sommets. Ce plateau, situé à 2 359 mètres, se nomme le *Plat de Cadi;* c'est le fond de l'ancien glacier de Cadi dans sa dernière période de retrait. A l'époque glaciaire, ce glacier, débouchant dans la vallée de la Têt, poussait ses dernières moraines jusqu'en aval de Vinça. En se retirant, il a stationné longtemps au village de Casteil, où il a également déposé une puissante moraine. Le Plat de Cadi, circonscrit par les moraines latérales et frontales du glacier, en indique la dernière station. Aujourd'hui le Canigou n'a plus de glaciers; quelques amas de neige persistent dans des creux abrités du soleil, mais ils ne remplissent jamais un couloir tout entier, et la neige ne se convertit pas en glace par suite de fusions et de congélations répétées. Dans les Alpes helvétiques, où le climat est plus froid, de petits glaciers permanens existent autour de sommets moins élevés que le Canigou, tels que le Faulhorn et le Maenliflüh, qui ne dépassent pas 2 680 mètres.

Trois tentes avaient été dressées sur ce petit plateau, l'une pour les officiers, la seconde pour les sous-officiers, la troisième pour les dix soldats que le colonel du 15e de ligne avait mis à la disposition des géodésiens. Un réduit en pierres construit par les ingénieurs espagnols, qui avaient passé trois semaines sur ce point en 1868, servait de cuisine. Cet emplacement était heureusement choisi; le plateau de Cadi est à la fin du chemin praticable pour les mulets et à la limite de la végétation arborescente. Des troncs de pins morts et desséchés servaient à alimenter notre feu de bivouac. La source du Cadi, surgissant immédiatement au-dessous du campement, nous fournissait une eau délicieuse à la température constante de 4°,7. Les bergers, qui à cette époque de l'année font paître leurs troupeaux à cette hauteur, nous cédaient des moutons qui faisaient la base de notre alimentation. Le pain et le vin étaient apportés du Vernet à dos de mulet. Une basse-cour improvisée de poules et de canards se nourrissait des restes de la cuisine. Notre vie était assurée. Du campement il fallait chaque matin monter au sommet. Cette ascension n'avait rien de pénible jusqu'à l'endroit où commence *la cheminée;* c'est un couloir étroit ayant une pente de 42 degrés qui s'élève entre les couches redressées du sommet de la montagne. Sur une hauteur de 80 mètres environ, il faut grimper en s'aidant des mains et des pieds. Pour des touristes exercés, ce passage n'a rien de difficile; mais de lourds et délicats instrumens, le

cercle azimuthal entre autres, avaient dû être hissés par cette cheminée. Un maçon avec ses matériaux l'avait franchi pour construire au sommet un pilier en briques sous la direction du capitaine Bassot; un mineur y avait porté ses lourds fleurets, afin de forer dans la roche un trou de la profondeur de 1 mètre; des charpentiers chargés de grosses poutres destinées à soutenir les abris résistans sous lesquels les instrumens géodésiques et météorologiques étaient abrités avaient dû escalader ce couloir. La cheminée aboutit au sommet de la montagne, qui n'a guère que 8 mètres de long sur 5 de large. Ce sommet est formé par la rencontre de deux arêtes, l'une, praticable, qui s'abaisse rapidement vers le nord-est, l'autre, abordable seulement pour de hardis montagnards, qui se dirige vers le nord en se maintenant d'abord à la même hauteur pour plonger ensuite tout à coup vers la plaine. C'est cette arête qui donne au Canigou, vu de loin, l'apparence d'une montagne terminée par un double sommet. Les deux arêtes sont formées de couches de micaschiste redressées verticalement et coupées sous tous les angles imaginables par des filons de quartz d'une éclatante blancheur. La cheminée est comprise dans l'intervalle de deux couches verticales de micaschiste. Cette roche subit l'action du temps, elle se dégrade. Sous l'influence des agens atmosphériques, les parties les moins résistantes se détruisent et s'éboulent, les autres restent debout sous la forme de pilastres, d'aiguilles ou de murs dont l'ensemble nous rappelait douloureusement les ruines de l'Hôtel de Ville de Paris. Vers l'est, le sommet du Canigou surplombe des escarpemens verticaux qui plongent dans un étroit vallon abrité des rayons du soleil, où la neige persiste tout l'été, en alimentant le ruisseau qui se jette à Prades dans la rivière de la Têt. Au-delà s'étend la verte forêt de Pons, qui conduit dans la vallée de Ballestavy.

Pendant les dix jours que nous avons séjourné au sommet du Canigou, ces lieux solitaires avaient pris une animation extraordinaire. Nos agiles fantassins étaient sans cesse sur le chemin du campement au sommet. Tous les matins, avant le jour, nous y montions pour continuer les observations météorologiques de diverse nature qui remplissaient les loisirs forcés qu'un temps variable ou brumeux imposait à la géodésie. Le sommet du Canigou avait été transformé en un véritable cabinet de physique. Thermomètres, psychromètres, destinés à indiquer les températures et l'humidité de l'air, étaient disposés sous une toile qui les mettait à l'abri du soleil; d'autres thermomètres étaient enfoncés à diverses profondeurs dans le sol. Des baromètres pendaient le long de forts poteaux portant le toit qui ombrageait les instrumens. La cabane en pierres plates qui se trouve au sommet était remplie de caisses d'instrumens magnétiques et géodésiques. Sur l'extrémité

nord du sommet s'élevait le pilier en briques servant de support au cercle azimuthal, qui dans la géodésie moderne a remplacé le théodolite. De ce point, la vue était incomparable : au sud-est, les montagnes des Albères, plus basses que les Pyrénées, et la côte d'Espagne avec ses découpures nombreuses se succédant sans interruption jusqu'à Barcelone; au nord-est, la côte de France, formant une courbe régulière et continue jusqu'aux embouchures du Rhône. L'astronome de Zach prétend avoir vu le Canigou des hauteurs de Notre-Dame-de-la-Garde, près de Marseille. Je l'ai aperçu moi-même de la manière la plus distincte au coucher du soleil des bords de la mer près d'Aigues-mortes, à la distance de 180 kilomètres. Quelquefois il est visible de la promenade du Peyrou à Montpellier et des hauteurs voisines de Barcelone. Au nord apparaissent les sommets des montagnes de l'Aude et à l'horizon celles de l'Hérault et de l'Aveyron. Entre la montagne et la mer s'étend la vallée de la Têt, simulant une route blanche et sinueuse : elle aboutit à la ville de Perpignan, surmontée de sa citadelle. Plus près est celle de Prades, dont on distingue les maisons à l'œil nu, et les vallées de Sahore, du Vernet et de Fillos, contrastant par leur belle verdure avec les montagnes dénudées qui les dominent au nord. Vers l'ouest, la vallée de la Têt s'élève vers la forteresse de Mont-Louis, située à 1 665 mètres au-dessus de la mer, et semblable à cette distance aux plans en relief qu'on voit aux Invalides. La route qui y conduit se montre çà et là sur les contre-forts de la vallée. Au sud, les autres sommets du Canigou nous cachaient les cimes lointaines; mais nos yeux s'arrêtaient souvent sur les trois tentes blanches du campement, hôtellerie provisoire où nous attendaient le soir un frugal souper et un sommeil réparateur.

Ce panorama explique pourquoi le Canigou a toujours été un point géodésique de premier ordre, le sommet du dernier triangle de la méridienne de France et du premier de celle de l'Espagne; mais combien les savans qui ont précédé les géodésiens actuels devaient avoir de peine à reconnaître au loin les sommets sur lesquels ils avaient placé leurs signaux! Ces signaux consistaient en une mire élevée au-dessus d'une pyramide en maçonnerie ou en charpente. Cette mire était peinte de différentes couleurs suivant celle du fond sur lequel elle devait se projeter : en blanc quand le fond était habituellement noir, en noir lorsqu'il était blanc. Avec la hauteur du soleil, l'illumination changeait : le matin, l'astre éclairait la partie orientale du signal; la partie occidentale restant dans l'ombre, l'observateur n'était pas sûr de viser au milieu de la mire; à midi, l'éclairage n'était plus le même, et le soir il était l'inverse de celui du matin. En outre la *réfraction atmosphérique* déplaçait la mire soit dans le sens vertical, soit latéralement. En effet, la ligne qui

va de l'œil à un objet éloigné n'est pas une ligne droite, c'est une ligne brisée dont la courbure varie suivant la température et l'état hygrométrique des couches d'air qu'elle traverse; de là des erreurs de pointé considérables qui influent sur la valeur des angles mesurés. Toutes ces causes d'erreur s'appliquent aux signaux, aux clochers, aux tours, aux édifices quelconques choisis jadis par les géodésiens comme points de repère pour les sommets de leurs triangles. Il y a mieux : par les temps brumeux, avec le hâle par exemple, la mire devenait complétement invisible, et l'observateur attendait des jours, quelquefois des semaines entières, l'instant propice où il pouvait apercevoir le signal.

Un grand géomètre allemand, Gauss, chargé de la triangulation du Hanovre en 1831, a fait disparaître ces inconvéniens par un moyen aussi simple qu'ingénieux. Il avait sans doute observé qu'une vitre éclairée par les rayons du soleil est visible à une distance énorme. Cette remarque, que tant d'autres avaient faite avant lui, fut le point de départ de son *héliotrope*. Simplifié par les géodésiens modernes, cet instrument consiste en un miroir argenté de 1 decimètre carré, porté sur un châssis qui permet de lui donner une position et une inclinaison quelconques. Une planchette percée d'un trou circulaire est placée devant le miroir dans la direction du sommet où se trouve l'observateur, et en changeant de temps en temps l'orientation et l'inclinaison de la glace à mesure que le soleil se déplace dans le ciel, on fait en sorte que les rayons réfléchis par le miroir passent toujours par le trou circulaire, dont elles éclairent les bords. Le géodésien vise sur ce miroir, qui de loin a l'apparence d'une étoile de première grandeur. Cette étoile artificielle est parfaitement distincte, même à l'œil nu, à la distance de 100 kilomètres, et la courbure de la terre est le seul obstacle qui en limite la visibilité dans une lunette d'un grossissement de cinquante à soixante fois; brillante comme Sirius par un temps clair, on l'aperçoit même avec le hâle ou un horizon brumeux. Trois étoiles brillaient ainsi lorsque nous étions sur le Canigou, l'une à 38 820 mètres sur la montagne de Bugarach, près de Limoux, dans le département de l'Aude; l'autre à Forceral, au-dessus de la vallée de la Têt, à 30 541 mètres, la troisième sur la montagne de Tauch, à 47 151 mètres. Quelquefois la montagne était peu visible; mais, quand le soleil se montrait, l'étoile l'était toujours. C'est à l'aide de miroirs argentés de 2 décimètres de côté que le capitaine Perrier se propose de rattacher la triangulation de l'Algérie à celle de l'Espagne. Pendant le jour, deux de ces miroirs, placés sur les sommets du Mulhaçen et du pic de Sagra, et pendant la nuit des feux électriques seront visibles des montagnes des environs d'Oran à la distance de 270 kilomètres.

L'emploi des miroirs n'est pas le seul perfectionnement dont la géodésie pratique ait à s'applaudir. C'est un axiome en mécanique qu'un bon instrument ne doit servir qu'à un seul usage; aussi le *cercle azimuthal* a-t-il remplacé le théodolite. Celui-ci pouvait mesurer à la fois des angles horizontaux et des angles verticaux. Le cercle azimuthal, comme l'indique son nom, ne mesure que des angles horizontaux. Ce cercle est divisé en 400 parties égales appelées *grades*, divisées elles-mêmes en 10 parties valant chacune dix minutes centésimales. Les cercles de Méchain et de Delambre ne donnaient à la lecture que la minute ou 1/40 000e de la circonférence; dans les cercles azimuthaux modernes, on estime directement deux secondes ou 1/2 000 000e de la circonférence. Or on comprend que, dans un angle dont les côtés ont 30 kilomètres de longueur par exemple, la plus petite erreur dans la mesure de cet angle devienne considérable, transportée à l'extrémité de ces côtés. Ainsi une erreur d'une minute centésimale, première approximation de la lecture pour Delambre, transportée à 30 kilomètres, équivaut à 4^m,71. Aujourd'hui cette erreur de deux secondes, la plus grande possible, correspond à une longueur de 9 millimètres seulement; c'est encore trop, mais l'erreur est 523 fois moindre qu'à la fin du siècle dernier. La substitution du miroir à la mire a un autre avantage : elle rend la visée plus précise. En effet, la lunette porte à l'intérieur deux fils doubles disposés en croix; ces quatre fils, par leur intersection au centre de l'objectif, forment un petit carré. Le miroir, semblable à une étoile, se trouve placé au milieu de ce carré; si l'étoile paraît immobile, on est assuré que la réfraction atmosphérique est nulle ou presque nulle; dans le cas contraire, l'image ne serait pas fixe, elle oscillerait ou se déplacerait, et le géodésien, averti, attendrait un moment plus favorable pour continuer ses observations. Biot avait coutume de dire : Le devoir de l'astronome est d'exiger du constructeur un instrument aussi parfait que possible. Le cercle doit être un cercle parfait, la graduation en 360 degrés ou 400 grades sera exécutée avec les soins les plus minutieux, afin que les divisions soient rigoureusement égales entre elles et séparées par des traits d'une finesse extrême, visibles seulement au microscope. L'instrument achevé et vérifié, on suppose que le cercle est mal centré, mal divisé, que les degrés ne sont pas égaux entre eux, et l'on s'applique à corriger ces erreurs. — Borda avait imaginé le cercle répétiteur, qui porte son nom. Ce cercle est muni de deux lunettes placées l'une au-dessus, l'autre au-dessous, et, pour obtenir un angle, on faisait tourner alternativement le cercle et les lunettes, de manière à mesurer cet angle sur tout le pourtour de la circonférence du cercle

gradué; mais ces lunettes, ce cercle, étaient chaque fois arrêtés par des vis; la pression de ces vis n'était pas la même; de là des déplacemens variables qui annulaient les avantages de cette répétition des angles. Dans les instrumens modernes, le cercle seul tourne à frottement au dedans d'un autre cercle qui lui est concentrique, on ne le fixe pas avec des vis, et on mesure chaque angle autant de fois qu'on le juge nécessaire sur toutes les parties de la circonférence. Autre exemple : l'artiste a pris les précautions les plus minutieuses pour que l'axe optique de la lunette coïncide avec celui de l'instrument. Il a réussi; mais le géodésien suppose le contraire, et retourne l'instrument à chaque série d'observations pour s'affranchir de cette nouvelle cause d'erreur. C'est ainsi, en annulant toutes celles que l'esprit le plus soupçonneux peut imaginer, que les astronomes et les géodésiens se rapprochent de plus en plus de l'exactitude absolue. Plus les distances sont grandes, plus les moyens de mensuration doivent être parfaits. Si je ne craignais d'aborder des détails trop techniques, je pourrais indiquer encore un grand nombre de perfectionnemens introduits dans la géodésie moderne; j'essaierais par exemple de faire comprendre comment l'altitude du Canigou a été déterminée à l'aide de mesures angulaires réciproques et rigoureusement simultanées par MM. Bassot et Penel. Je me bornerai à dire que ces observations, éliminant les erreurs dues à la réfraction terrestre, ont confirmé l'exactitude du nombre 2 785 mètres, obtenu par le colonel Corabœuf.

Souvent les opérations géodésiques sont difficiles et même impossibles avec les anciens signaux, parce que l'horizon n'est pas bien pur et paraît comme enfumé, bien que le ciel soit parfaitement serein. Dans la journée du 25 août, nous fûmes témoins d'un phénomène optique analogue encore inexpliqué, quoique bien connu des météorologistes qui ont séjourné sur des sommets élevés; je veux parler du brouillard sec, fumée d'horizon, *hâle* des Suisses, *Hœhenrauch* des Allemands, *callina* des Espagnols, *kobar* des habitans de l'Abyssinie. Le ciel est pur, l'air calme, le baromètre haut, l'hygromètre au sec. Le touriste confiant gravit courageusement la montagne dans l'espoir de jouir au sommet de la vue étendue promise par son guide. Après plusieurs heures de fatigue, il arrive au sommet : ô déception! au-dessus de sa tête, le ciel est toujours pur, pas un nuage n'en trouble l'azur, les objets rapprochés sont parfaitement visibles; mais plus loin, à quelques lieues et surtout à l'horizon, une fumée rougeâtre enveloppe tous les objets, les contours des montagnes sont indécis, et les cimes semblent surgir d'une mer de brouillard. La vue même de la plaine est indistincte et comme brouillée, on dirait un tableau effacé ou inachevé. C'est le hâle, c'est la fumée d'horizon, étudiés par de Saussure en

Suisse, par M. de Humboldt au Mexique, et dans les montagnes de l'Auvergne par M. Lecoq et moi (1). Plus rare lorsqu'on s'avance dans le nord, la *callina* est habituelle en Espagne, en Algérie, en Abyssinie, de juin à septembre. M. Wilkomm (2), qui l'a observée dans la péninsule, pense, comme les habitans du pays, qu'elle s'accroît et diminue avec la chaleur. Plusieurs fois il a fini par atteindre les lieux enveloppés de *callina;* à mesure qu'il s'approchait, tout devenait clair et distinct, la *callina* semblait fuir devant lui, comme dans le désert l'eau fantastique, effet des illusions du mirage, fuit devant le voyageur impatient de l'atteindre. Au lieu de ces vagues apparences que revêt souvent la *callina*, nous la vîmes dans la journée du 25 août former un anneau complet faisant tout le tour de l'horizon et interrompu seulement par des montagnes aussi élevées que le Canigou. Cet anneau, d'un gris rougeâtre comme la fumée, était nettement délimité, et M. Bassot put constater à l'aide du théodolite que le bord supérieur était éloigné de 90 degrés du zénith (exactement 100 grades, 87'). L'anneau se maintint toute la journée jusqu'au soir, où il devint moins distinct. Le lendemain, le soleil levant, sortant de la mer au milieu des brumes matinales, montait lentement au-dessus de l'horizon comme un disque rouge dépouillé de rayons. Il entra dans la *callina;* ses apparences ne changèrent pas, mais au moment où il sortit de cette fumée atmosphérique, les rayons jaillirent tout à coup de l'orbe incandescent et éclairèrent tout le paysage d'une lumière subite. Nous vîmes alors l'ombre immense du Canigou, qui se prolongeait dans l'ouest jusqu'aux cimes les plus éloignées; elle diminua peu à peu en se rapprochant, et s'évanouit enfin dans la vallée de la Têt. Le jour était venu, précédé d'une aurore prolongée, et le soleil en quittant la *callina* était assez élevé au-dessus de l'horizon pour illuminer à la fois la plaine et la montagne.

Je crois en avoir dit assez pour que le lecteur soit pénétré de l'importance et de la difficulté des travaux géodésiques. Ces travaux sont le fondement de la géographie, et celle-ci à son tour est la base de l'art militaire, dont toutes les combinaisons reposent sur une connaissance exacte de la géographie et de la topographie des contrées où les armées ennemies manœuvrent les unes contre les autres. On sait ce que l'ignorance de la géographie de notre propre pays nous a coûté, et l'on s'étonnera que les travaux géodésiques soient si peu prisés par ceux-là mêmes qui sont destinés à en recueillir les fruits. Croirait-on que les campagnes géodésiques ne comptent pas comme des campagnes militaires et ne soient

(1) *Essai sur la nature et l'origine des diverses espèces de brouillards secs* (*Annuaire météorologique de la France*, 1850).

(2) *Zwey Jahre in Spanien und Portugal*, t. III, p. 110.

même pas assimilées aux fonctions si douces, si peu fatigantes pour le corps et pour l'esprit, que les capitaines d'état-major remplissent auprès des généraux qui commandent les divisions d'Alger, d'Oran et de Constantine? Comprend-on que l'avancement soit moins rapide pour les officiers chargés de ces travaux que pour les autres? Dans les pays étrangers, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Espagne, ce sont des généraux qui sont à la tête du service géodésique, et ce sont des travaux géodésiques qui leur ont valu ce grade. En France, nos géodésiens les plus célèbres, Puissant, Corabœuf, Brousseaud, Peytier, Hossard, n'ont pas dépassé celui de colonel; Delcros, l'un des plus méritans, est mort commandant après avoir pris part à toutes les grandes opérations de la carte de France. L'art militaire étant l'application de toutes les sciences à la défense du territoire, le courage n'est point la seule qualité qu'on puisse et qu'on doive exiger d'un officier : le savoir lui est aussi nécessaire que la bravoure; il combattra avec sa tête plus efficacement qu'avec son bras, et il n'est pas quitte envers son pays quand il a prouvé qu'il ne craint pas de mourir pour lui. L'étude doit donc être recommandée aux militaires autant qu'aux professeurs et récompensée chez les uns comme chez les autres, car aujourd'hui c'est par la science qu'un peuple s'élève au-dessus des autres dans les arts de la paix comme dans ceux de la guerre.

III. — CLIMAT ET FLORE DU SOMMET DU CANIGOU.

Pendant les séjours que j'ai faits sur les hautes montagnes, la flore des sommets m'a toujours vivement préoccupé. N'est-il pas intéressant en effet de connaître les plantes qui, parties du bas de la montagne, montent pour ainsi dire à l'assaut de ces points culminans, et celles qui, complétement inconnues sur les flancs du massif, apparaissent tout à coup sur une cime élevée? Pour le Canigou, la question était encore plus piquante que pour un sommet des Alpes de la Suisse ou des Hautes-Pyrénées. La plaine de Perpignan est la plus chaude de France, l'oranger, le palmier-dattier, l'agave, y vivent en pleine terre. La température annuelle moyenne, d'après les observations de M. le docteur Fines, y atteint 14°,1. On peut en déduire que celle du sommet du Canigou est de — 1°,4; c'est le climat de l'extrémité septentrionale de la Norvége. Pendant notre séjour, du 22 au 29 août, la température moyenne de l'air au sommet du Canigou a été de 6°,5; à Perpignan, elle était de 22°,2. Au sommet, la température n'a jamais dépassé 14°,2; à Perpignan, elle s'est élevée à 32°,5. Quant au froid, le degré le plus bas auquel le thermomètre soit descendu pendant la nuit au sommet a été de — 3°,7 au-dessous de zéro.

Quand on veut connaître toutes les conditions qui influent sur la végétation, les températures du sol ne doivent pas être négligées, car la plante est échauffée par le sol où elle plonge ses racines, comme par l'air qui entoure les parties découvertes. Mes compagnons avaient enfoncé des thermomètres dans la terre à 2, à 10 et à 20 centimètres; dans cette zone, la température moyenne du sol a été de 10°,8, plus élevée par conséquent de 4°,3 que celle de l'air. Le 25 août, cette température est montée à 20°,4, c'est-à-dire à 6°,2 au-dessus de celle de l'air; c'est donc le sol bien plus que l'air qui favorise la végétation des plantes alpines et leur permet d'en accomplir les phases dans un temps relativement très limité. Les températures du sol près de la surface ne sont pas les seules qu'il soit intéressant de connaître; il ne l'est pas moins de savoir à quelle profondeur la chaleur solaire pénètre dans l'épaisseur des différentes roches qui composent l'écorce du globe. Un mineur appelé au sommet du Canigou fora dans le micaschiste un trou de 1 mètre de profondeur. Un thermomètre enchâssé dans une monture en bois fut laissé à demeure au fond de ce trou; il marquait 7°,6. Au campement, à l'altitude de 2 359 mètres, un autre thermomètre fut enfoncé dans le même sol à 0m,80, la dureté de la roche n'ayant pas permis de foncer davantage; le thermomètre se tint à 8°,9 en oscillant de quelques dixièmes seulement autour de cette moyenne. Au Vernet, à 630 mètres au-dessus de la mer et à 1 mètre au-dessous de la surface, la chaleur était de 14°,6 (1). On voit par ces chiffres que la chaleur solaire pénètre dans la terre, et que l'influence du jour et de la nuit est encore sensible à la profondeur indiquée.

Le bas de la cheminée par laquelle on arrive au sommet du Canigou se trouve à 80 mètres au-dessous de ce sommet : c'est à partir de ce point que je me suis appliqué à recueillir toutes les plantes phanérogames qui croissent sur le cône terminal compris entre 2 700 et 2 785 mètres. Je ne pouvais espérer de n'en manquer aucune : il eût fallu pour cela visiter le sommet de juin jusqu'en septembre, à l'exemple de Ramond, qui fit dix-sept ascensions sur le pic du Midi pour y cueillir toutes les fleurs qui le parent en été. En effet, lorsqu'elles sont défleuries, les plantes alpines échappent à la vue par leur petitesse et leur ressemblance avec celles qui les entourent. Tous ces végétaux sont des espèces naines abritées sous les pierres, cachées dans les fissures, blotties contre les rochers. Leur végétation chaque année n'est que de quatre mois tout au plus; aussi des sous-arbrisseaux, tels que le myrtille, le rhododendron, le genévrier, longs de 2 décimètres, sont-ils aussi vieux que les grands arbres de la plaine. Comment s'en étonner? Pendant huit

(1) A l'observatoire de Paris, pendant la même période, le thermomètre enfoncé de 1 mètre dans le sol variait de 20°,2 à 19°,4.

mois, d'octobre à mai, ces végétaux dorment ensevelis sous une épaisse couche de neige; lorsqu'elle a disparu, des vents violens et continus les couchent sur le sol : la température de l'air oscille autour de zéro, et s'élève rarement à 10 degrés au-dessus. Les nuages, attirés par la cime isolée du Canigou, l'entourent presque toujours d'une brume épaisse identique aux brouillards de la plaine. Quand le soleil luit, le sol s'échauffe, comme nous l'avons vu, plus que l'air, et les plantes alpines sont dans les conditions analogues à celles des végétaux élevés sur couche dans nos bâches ou dans nos serres. Peu de plantes peuvent s'accommoder d'un pareil régime. Cependant j'ai trouvé 58 espèces sur le sommet du Canigou. Il y en a davantage; sur la cime du Faulhorn, après plusieurs séjours de quelques semaines renouvelés pendant trois ans, j'avais cueilli sur le cône terminal, situé à 100 mètres au-dessous de celui du Canigou, mais à 4 degrés latitudinaux plus au nord, 132 espèces de plantes phanérogames; Ramond, sur le pic du Midi de Bagnères, plus haut de 100 mètres que le Canigou, avait trouvé 72 espèces.

Ma florule du sommet de cette montagne n'est donc pas complète; cependant elle est suffisante pour donner lieu à quelques considérations de géographie et de topographie botaniques. D'abord pas une de ces plantes ne croît dans la plaine de Perpignan, dont la végétation est celle du littoral méditerranéen. Sur 58 espèces, il y en a 50 qu'on retrouve dans les Alpes; les 8 autres, inconnues dans les Alpes, sont propres aux Pyrénées ou reparaissent dans les Cévennes et les montagnes du centre de la France (1). Ainsi la flore du Canigou est une flore essentiellement alpine; mais nous avons démontré, dans une autre étude (2), que la flore des Pyrénées n'est qu'une extension de la flore polaire, qui s'est avancée pendant l'époque glaciaire jusque dans les latitudes moyennes de l'Europe. Cette période a été suivie d'un réchauffement dont nous éprouvons les effets; alors les plantes polaires et scandinaves se sont réfugiées dans les montagnes, comme les chamois et les marmottes, qui vivaient autrefois dans nos plaines. Cela est si vrai que le sommet du Canigou nous offre 17 plantes (3) qui, habitant les Alpes, se retrouvent également dans les régions polaires telles que le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble, l'Asie et l'Amérique arctiques, y compris le Groënland, où l'époque glaciaire règne encore actuelle-

(1) Ce sont : *Silene ciliata*, *Saxifraga geranioides*, *Leucanthemum palmatum*, *Senecio leucophyllus*, *Jasione perennis*, *Myosotis pyrenaica*, *Pedicularis pyrenaica*, *Oreochloa disticha*.

(2) Voyez la *Revue* du 1er février 1870.

(3) *Anemone alpina*, *Draba hirta*, *Silene acaulis*, *Cerastium alpinum*, *Saxifraga oppositifolia*, *S. exarata*, *Alchimilla alpina*, *Aster alpinus*, *Thymus serpyllum*, *Vaccinium uliginosum*, *Oxyria digyna*, *Armeria alpina*, *Juniperus communis*, *Luzula spicata*, *Juncus trifidus*, *Poa alpina* et *P. laxa*.

ment. Nous avons donc en France le même contraste que sur le revers méridional des Alpes : le voyageur, partant de la région des orangers et des oliviers, peut s'élever en un jour dans celle des plantes du Spitzberg et du Groënland.

Les sommets élevés sont des observatoires où les astronomes, les physiciens et les naturalistes peuvent résoudre une foule de problèmes dont l'étude même est impossible dans la plaine. Pour les habiter, il faut renoncer à quelques-uns des raffinemens de la vie habituelle; mais que de compensations à ces légers sacrifices, que de grandes impressions en face du spectacle toujours changeant d'une vaste étendue de la surface terrestre déployée sous vos yeux! Ramond, le peintre et l'explorateur des Pyrénées, l'avait bien senti. Surpris un jour par le mauvais temps au sommet du pic d'Espingo, il se réfugie sous un bloc de granit avec son guide et assiste au spectacle grandiose d'un orage dans ces hautes régions. Son imagination s'éveillant, il se figure ce que verrait un observateur qui passerait une année entière au sommet de ce pic. « Non, s'écrie-t-il en se voyant à la place de l'observateur favorisé, non, ses jours ne seraient point livrés à l'ennui. Que d'événemens se succéderaient jusqu'à présent inconnus, inobservés, inouis! Que de sensations et d'idées nouvelles! Quel spectacle, une fois que les tempêtes de l'automne se seraient emparées de ces lieux comme de leur domaine, que l'izard léger et la triste corneille, seuls habitans de ces déserts, en auraient fui les hauteurs, qu'une neige fine et volage, entraînée de pentes en pentes et volant de rochers en rochers, aurait englouti sous ses flots capricieux leur stérile étendue! » Esquissant à grands traits les phénomènes météorologiques, l'aspect du ciel et des montagnes pendant l'hiver, les nuits sombres et brumeuses suivies de journées radieuses où le soleil illumine les hauts sommets, tandis que la plaine disparaît sous une épaisse couche de nuages, les violentes bourrasques de vent interrompues par des intervalles d'un calme profond, il arrive au moment de la fonte des neiges. Les premières fleurs entr'ouvrent leurs corolles sur la terre ruisselante d'eau glacée; le blanc linceul qui les a protégées pendant l'hiver se soulève pour les confier aux tièdes haleines du printemps. Les noires forêts se dessinent sur le flanc des montagnes, les pentes gazonnées reparaissent, la végétation renaît, les troupeaux s'apprêtent à monter dans les pâturages. L'été règne enfin, et les hauts sommets, devenus accessibles à l'homme, appellent le touriste pour réjouir ses yeux, le poète pour l'inspirer, et le savant pour lui révéler des secrets que la nature dérobe à celui qui l'interroge entre les murs étroits d'un laboratoire ou dans les limites de l'horizon borné des villes et des plaines habitées.

CHARLES MARTINS.

LES AILES DE COURAGE

CONTE FANTASTIQUE.

A AURORE ET GABRIELLE SAND.

Cette fois-ci, mesdemoiselles chéries, l'histoire sera longue : vous l'avez demandée comme cela. Si vous vous endormez en l'écoutant, on la finira un autre jour, à la condition que vous vous rappellerez le commencement. Aurore a demandé que la scène se passât dans un lieu remarqué par vous durant *vos voyages*. Je n'ai pas beaucoup de choix, et je suis forcée de vous ramener en Normandie, où déjà vous avez fait connaissance avec le marécage fleuri de *la Reine Coax;* mais nous sortirons de ces eaux tranquilles, et nous irons voir, non loin de là, cette mer rose et bleue que vous aimiez encore plus. Prenez votre tricot ou vos découpures, soyez sages, mais interrompez quand vous ne comprendrez pas. Je m'expliquerai en mots parlés, qui sont toujours plus clairs que les mots écrits. Vous voulez qu'il y ait du merveilleux dans mon récit. Il y en aura un peu, mais c'est à la condition qu'il y aura aussi des choses vraies que tout le monde ne sait pas, et que vous ne serez pas fâchées d'apprendre, non plus que vos grands cousins qui sont là. La nature est une mine de merveilles, mes chers enfans, et toutes les fois qu'on y met tant soit peu le nez, on est étonné de ce qu'elle vous révèle.

Nohant, octobre 1872.

I.

Il y avait dans les terres du pays d'Auge, du côté de Saint-Pierre-d'Azif, à trois lieues de la mer, un bon paysan et sa femme qui, à force de travail, étaient devenus assez riches. Dans ce temps-là, c'est-à-dire il y a environ cent ans, le pays n'était pas très bien cultivé. C'étaient des herbages et puis des herbages, avec des pommiers et encore des pommiers; un grand pays tout plat, à perte de vue, et de temps en temps un petit bois de noisetiers, avec un jardinet et une maison de bois et de torchis, la pierre étant rare. On

élevait par là de bonnes vaches, on faisait d'excellent beurre et des fromages renommés; mais, comme il n'y avait alors ni grandes routes, ni chemins de fer, ni toutes ces maisons de campagne qu'on voit aujourd'hui sur la côte, le paysan n'avait pas beaucoup d'idées, et n'inventait rien pour augmenter ou varier les produits de la terre.

Celui dont je vous parle s'appelait Doucy et on appelait sa femme la mère Doucette. Ils avaient plusieurs enfans qui tous travaillaient comme eux, n'inventaient pas davantage et ne se plaignaient de rien, tous très bons, très doux, très indifférens, ne faisant rien vite, mais faisant toujours quelque chose et pouvant arriver à la longue à mettre de côté un peu d'argent pour acheter de la terre.

Il y en avait un seul, qu'on appelait Clopinet, qui ne travaillait pas ou presque pas. Ce n'est point qu'il fût faible ou malade; il était frais et fort, quoiqu'un peu boiteux, très joli de visage et rose comme une pomme. Ce n'est pas non plus qu'il fût désobéissant ou paresseux, il n'avait aucune malice et ne craignait pas de se donner de la peine; mais il avait une idée à lui, et cette idée, c'était d'être marin. Si on lui eût demandé ce que c'était que d'être marin, il eût été bien embarrassé de le dire, car il n'avait guère que dix ans quand cette idée entra dans sa tête, et voici comment elle y entra.

Il avait un oncle, frère de sa mère, qui était parti tout jeune sur un navire marchand et qui avait vu beaucoup de pays. Cet oncle, établi sur la côte de Trouville, venait de loin en loin voir les Doucy, et il racontait beaucoup de choses extraordinaires qui n'étaient peut-être pas toutes vraies, mais dont Clopinet ne doutait point, tant elles lui paraissaient belles. C'est ainsi qu'il prit l'idée de voyager et une très grande envie d'aller sur la mer, encore qu'il ne l'eût jamais vue, et qu'il ne sût pas au juste ce que c'était.

Elle n'était pas loin pourtant, et il eût bien pu marcher jusque-là, sa boiterie ne le gênant guère; mais son père ne se souciait pas de lui voir prendre le goût des voyages, et ce n'était pas la coutume des paysans de ce temps-là de s'éloigner sans nécessité de leur endroit. Les frères aînés allaient aux foires et marchés quand besoin était. Pendant ce temps-là, les plus jeunes gardaient ou soignaient les vaches, et ce n'était jamais le tour de Clopinet d'aller se promener. Il en prit de l'ennui et en devint tout rêveur. Quand il menait paître ses bêtes, au lieu d'inventer quelque amusement, comme de faire des paniers de jonc ou de bâtir des petites maisons avec de la terre et des brins de bois, il regardait les nuages et surtout les oiseaux voyageurs qui passaient pour aller à la mer ou pour en revenir. — Sont-ils heureux, ceux-là! se disait-il; ils ont des ailes et vont où il leur plaît. Ils voient comment le monde est fait, et jamais ils ne s'ennuient.

A force de regarder les oiseaux, il les connaissait à leur vol, si haut qu'ils fussent dans le ciel. Il savait leurs habitudes de voyage, comment les grues se mettent en flèche pour fendre les courans d'air, comment les étourneaux volent en troupe serrée, comment planent les oiseaux de proie, et comment les oies sauvages se suivent en ligne à distance bien égale. Il était toujours content de voir arriver les oiseaux de passage, et il essayait souvent de courir aussi vite qu'ils volaient; mais c'était peine inutile : il n'avait pas fait dix pas qu'ils avaient fait une lieue et qu'il les perdait de vue.

Soit à cause de sa boiterie, soit parce qu'il n'était pas naturellement brave, Clopinet ne s'éloignait guère de la maison, et ne faisait rien pour accorder son courage avec sa curiosité. Un jour que l'oncle marin était venu voir la famille, et que Clopinet parlait d'aller voir la mer avec lui, si son papa voulait bien le permettre :

— Toi? dit le père Doucy en riant : tais-toi donc! tu ne sais pas marcher, et tu as peur de tout. Ne vous embarrassez jamais de ce gamin-là, beau-frère! c'est un malingre et un poltron. L'an dernier, il s'est caché tout un jour dans les fagots, parce qu'il a passé un ramoneur un peu barbouillé qu'il a pris pour le diable. Il ne peut pas voir sans crier le tailleur qui vient faire nos habits, parce qu'il est bossu. Un chien qui grogne, une vache qui le regarde, une pomme qui tombe, le voilà qui s'envole. On peut bien dire que c'en est un qui est venu au monde avec les ailes de la peur attachées aux épaules.

— Ça passera, ça passera, répondit l'oncle Laquille, — c'était le nom du marin; — quand on est enfant, on a des ailes de peur; plus tard, il vous en pousse d'autres.

Ces paroles étonnèrent beaucoup le petit Clopinet. — Je n'ai point d'ailes, dit-il, mon papa se moque; mais peut-être qu'il m'en pousserait, si j'allais sur la mer!

— Alors, reprit le père Doucy, ton oncle devrait en avoir! Dis-lui donc de te les montrer!

— J'en ai quand il en faut, reprit le marin d'un air modeste; mais ce sont des ailes de courage pour voler au danger.

Clopinet trouva ces paroles très belles, et ne les oublia jamais; mais le père Doucy rabattit l'orgueil de son beau-frère en lui disant : — Je ne dis point que tu n'aies pas ces ailes-là quand il faut faire ton devoir; mais quand tu rentres à la maison, tu n'en es plus si fier, ta femme te les coupe!

Le père Doucy disait cela parce que la mère Laquille gouvernait le ménage, tandis qu'au contraire la mère Doucette était très bien nommée et tout à fait soumise à son mari.

A cause de cela, cette bonne femme n'osait point encourager les idées de Clopinet, dont le père ne voulait pas entendre parler. Il

disait que le métier de marin était trop dur pour un garçon qui avait une jambe plus faible que l'autre; il disait pourtant aussi que Clopinet, malgré sa bonne santé, ne serait jamais un homme assez solide pour bêcher la terre, et qu'il fallait lui faire apprendre l'état de tailleur, qui est un bon état dans les campagnes.

Aussi, un jour que le tailleur était venu dans la famille, comme il avait coutume de venir tous les ans, le père Doucy lui dit : — *Tiré-à-gauche*, mon ami, — on appelait ainsi le tailleur parce qu'il était gaucher et tirait l'aiguille au rebours des autres, — nous n'avons pas d'ouvrage à te donner cette année; mais voilà un petit qui aurait bonne envie d'apprendre ton état. Je te paierai quelque chose pour son apprentissage, si tu veux être raisonnable et te contenter de ce que je t'offrirai. Dans un an d'ici, il pourra t'aider, faire tes commissions, être enfin ton petit serviteur et gagner chez toi sa nourriture.

— Combien donc est-ce que vous donneriez? dit le tailleur en regardant Clopinet du coin de l'œil, d'un air un peu dédaigneux, comme pour déprécier d'avance la marchandise.

Pendant que le paysan et le tailleur discutaient à voix basse les conditions du marché, et se tenaient à deux livres tournois de différence, Clopinet, tout interdit, car jamais il n'avait eu la moindre envie de coudre et de tailler, essayait de regarder tranquillement le patron auquel on était en train de le vendre. C'était un petit homme bossu des deux épaules, louche des deux yeux, boiteux des deux jambes. Si on eût pu le détortiller et l'étendre sur une table, il eût été grand; mais il était si cassé et si soudé aux angles que, quand il marchait, il n'était pas plus haut que Clopinet lui-même, qui avait alors douze ans et n'était pas très grand pour son âge. Tire-à-gauche, lui, pouvait bien avoir la cinquantaine; sa tête, énorme en longueur, jaune et chauve, ressemblait à un gros concombre. Il était sordidement vêtu des guenilles qui n'avaient pu resservir dans les vêtemens de ses pratiques, et que l'on eût jetées aux fumiers, s'il ne les eût réclamées; mais ce qu'il y avait en lui de plus horrible, c'était ses pieds et ses mains, d'une longueur démesurée et très agiles, car, avec ses bras en fuseau et ses jambes en équerre, il travaillait et marchait plus vite qu'aucun autre. L'œil pouvait à peine suivre l'éclair de sa grosse aiguille quand il cousait, et le tourbillon de poussière qu'il soulevait en rasant la terre pour courir.

Clopinet avait vu plusieurs fois Tire-à-gauche, et n'avait jamais manqué de le trouver fort laid; mais ce jour-là il le trouva épouvantable, et la peur qu'il en avait toujours eue devint si forte qu'il se serait sauvé, s'il n'eût pensé à ces ailes de peur qu'on lui reprochait d'avoir aux épaules.

Quand le marché fut conclu, Doucy et le tailleur se tapèrent dans la main, burent en trinquant un demi-broc de cidre, et la mère Doucette, avertie de ce qui se passait, s'en alla, sans rien dire, dans l'autre chambre pour faire le paquet du pauvre enfant que le tailleur allait lui prendre pour trois ans.

Jusque-là, Clopinet n'avait pas compris ce qui lui arrivait. Il avait bien entendu dire une ou deux fois à son père qu'on songerait à le pourvoir d'un métier manuel à cause de la faiblesse de sa jambe; mais il ne pensait pas que cela dût être réglé sitôt et contre son gré. Donner un démenti à son père, faire résistance, c'était là une chose à laquelle il ne pouvait pas songer non plus, car il était doux et soumis, et pendant un moment il crut que rien ne serait décidé sans son consentement; mais quand il vit sa mère sortir de la chambre sans le regarder, comme si elle eût craint de pleurer devant lui, il comprit son malheur, et s'élança après elle pour la supplier de le secourir.

Il n'en eut pas le temps. Le tailleur allongea son long bras, et le saisit comme une araignée prend une mouche; puis, le plantant sur sa bosse de derrière et lui serrant les jambes qu'il avait ramenées sur sa bosse de devant, il se leva en disant au père Doucy:

— C'est bien, c'est entendu. Nous laisserons pleurer la mère, elle pleurera moins quand elle ne le verra plus; elle en a pour une heure à empaqueter ses nippes. Vous m'enverrez ça demain à Dives, où je vais passer trois jours. Çà, petit, tenez-vous coi, et ne criez point, ou avec mes bons ciseaux, que vous voyez là pendus à ma ceinture, je vous coupe la langue.

— Traitez-le avec douceur, dit le père; il n'est point méchant et fera toutes vos volontés.

— C'est bon, c'est bon, reprit le tailleur, ne soyez point en peine de lui, j'en fais mon affaire. En route, en route! ne vous attendrissez pas, ou je renonce à le prendre.

— Souffrez au moins que je l'embrasse, dit le père Doucy; un enfant qui s'en va...

— Eh! vous le reverrez; il reviendra travailler avec moi chez vous. Bonjour, bonjour, point de scène, point de pleurs, ou je vous le laisse. Pour ce que vous payez, je n'y tiens déjà pas tant.

En parlant ainsi, Tire-à-gauche franchit la porte de la maison et se mit à courir, avec Clopinet sur son dos, à travers les pommiers. L'enfant essaya de crier; mais il avait la gorge serrée, et ses dents claquaient de peur. Il se retourna avec angoisse vers sa maison. Ce n'était pas tant d'obéir qui le chagrinait, que de ne pouvoir embrasser ses parens et leur dire adieu; c'est cette cruauté-là qui lui semblait impossible à comprendre. Il vit sa mère qui accourait sur la porte, et qui lui tendait les bras. Il réussit à s'écrier : *Maman!*

au milieu d'un sanglot étouffé; elle fit quelques pas, comme si elle eût voulu le rattraper; mais le père la retint, et elle tomba, pâle comme si elle eût été morte, dans les bras de François, son fils aîné, qui jurait de chagrin et montrait le poing au tailleur d'un air de menace. Tire-à-gauche ne fit qu'en rire, d'un rire affreux qui ressemblait au bruit d'une scie dans la pierre, et il doubla le pas, ce pas gigantesque, fantastique, qu'il était impossible de suivre.

Clopinet, croyant que sa mère était morte et voyant que rien ne pouvait le sauver, souhaita de mourir aussi, laissa tomber sa tête sur l'épaule monstrueuse du tailleur et perdit connaissance.

Alors le tailleur, le trouvant trop lourd et le jugeant endormi, le mit sur son âne, qu'il avait laissé paître dans la prairie, et qui était aussi petit, aussi laid et aussi boiteux que lui. Il lui allongea un grand coup de pied pour le faire marcher, et ne s'arrêta plus qu'à trois lieues de là, dans les dunes.

Là il se coucha pour faire un somme, sans se soucier de voir si l'enfant dormait tout de bon, ou s'il était malade. Clopinet, en ouvrant les yeux, se crut seul, et regarda autour de lui sans comprendre où il était; c'était un endroit singulier qu'il n'avait jamais vu, et qui ne ressemblait à aucun autre. Il se trouvait comme enfermé dans un creux de gazon épais et rude, qui croissait en grosses touffes sur un terrain inégal, relevé de tous côtés en pointes crochues; c'étaient les déchirures des grandes marnes grises qui s'étendent, entre Villers et Beuzeval, sur le rivage de la mer, et qui la cachent aux regards quand on les suit par le milieu de leur épaisseur. Après s'être étonné un peu, Clopinet retrouva la mémoire, et son cœur se serra au souvenir de son enlèvement par le tailleur; mais il bondit de joie en s'imaginant que son ravisseur l'avait abandonné, et qu'en cherchant un peu il retrouverait le chemin de sa maison.

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Il se releva et fit quelques pas sur le sentier assez large qui s'offrait à lui; mais il s'arrêta glacé d'épouvante en voyant Tire-à-gauche étendu à deux pas de lui, dormant d'un œil et de l'autre surveillant tous ses mouvemens. L'âne broutait un peu plus loin.

Clopinet se recoucha aussitôt et se tint tranquille, quoique le cœur lui battît bien fort. Tout à coup il entendit un grognement clair, comme si un corbeau croassait non loin de lui. Il se retourna et vit que le tailleur ronflait et dormait pour tout de bon avec un œil ouvert. C'était son habitude, cet œil crevé ne se fermait plus; mais il n'en dormait pas moins. Il était fatigué, car il faisait chaud.

Clopinet se traîna sur ses genoux jusqu'auprès de lui, toujours terrifié par ce vilain œil qui le regardait. Il passa sa main devant, l'œil ne bougea pas, l'œil ne voyait pas. Alors l'enfant, se

traînant toujours, sortit du creux en suivant le chemin et se trouva dans un autre creux plus grand, que le chemin traversait aussi. Il ôta et abandonna ses sabots pour mieux courir, et tout à coup, se jetant dans les herbes, il quitta le sentier, gagna la hauteur, et se mit à la descendre aussi vite qu'un lièvre, dans un fouillis de buissons et de plantes folles où il se trouva perdu et couvert pardessus la tête. Il courut longtemps ainsi; puis, s'avisant que, si le tailleur le cherchait, il verrait remuer les herbes et les feuilles, il s'arrêta, se blottit au plus épais, et resta immobile, retenant sa respiration.

Tout cela lui réussit très bien. Tire-à-gauche, après avoir dormi assez longtemps, s'éveilla, vit que son prisonnier lui avait échappé, trouva les sabots, ne daigna pas les ramasser, suivit quelque temps la trace des pieds nus, et continua son chemin en ricanant, car ce chemin conduisait à Dives, où le tailleur comptait aller passer la nuit; cet imbécile d'enfant, pensait-il, s'est imaginé suivre le chemin de sa maison; il n'a pas su qu'il lui tournait le dos, en quatre enjambées je l'aurai rattrapé.

Et le tailleur, battant et chassant devant lui son âne, se mit à raser le terrain avec ses grandes jambes tordues, qui s'agitaient comme deux faux, et qui allaient aussi vite que deux ailes; mais, grâce à la bonne idée que l'enfant avait eue de prendre en sens contraire, plus le tailleur avançait, plus il s'éloignait de lui.

II.

Il faisait nuit quand Clopinet se sentit assez rassuré pour sortir de sa cachette; c'était une douce soirée de printemps, tranquille et voilée. Il écouta avant de bouger, et fut très effrayé d'un bruit singulier. Il s'imagina que c'était le terrible pas du tailleur qui faisait crier le sable au-dessous de lui, et puis, comme cela ressemblait par momens à une étoffe qu'on déchire, il pensa encore au tailleur déchirant les étoffes avant d'y mettre ses terribles ciseaux; mais cela recommençait toujours sans augmenter ni diminuer de force et de vitesse, sans se rapprocher et sans jamais s'arrêter. C'était la mer brisant au bas de la grève. Clopinet ne connaissait pas ce bruit-là, il essaya de voir, et s'assura aussi bien que possible dans l'obscurité que personne autre que lui n'était dans ce désert. C'était pour lui un lieu incompréhensible. D'où il était, en sortant la tête des buissons, il voyait un grand demi-cercle de dunes dont il ne pouvait distinguer les plis et les ressauts, et qui lui paraissait être une immense muraillle ébréchée s'écroulant dans le vide. Ce vide, c'était la mer; mais, comme il ne s'en faisait aucune idée et que la brume du soir lui cachait l'horizon, il ne la distinguait

pas du ciel et s'étonnait seulement de voir des étoiles dans le haut et de singulières clartés dans le bas. Était-ce des éclairs de chaleur? Mais comment se trouvaient-ils sous ses pieds? Comment comprendre tout cela quand on n'a rien vu, pas même une grande rivière ou une petite montagne? Clopinet marcha un peu dans les grosses herbes sans oser descendre plus bas, il avait peur et il avait faim. — Il faut, se dit-il, que je cherche un endroit pour dormir, car au petit jour je veux demander le chemin de chez nous et retourner voir si ma pauvre mère n'est pas morte. — Cette idée le fit pleurer, mais en se souvenant qu'il avait été comme mort lui-même sur le dos du tailleur, il espéra que sa mère en reviendrait aussi.

Il n'osait pas dormir au premier endroit venu, de peur d'être surpris par l'horrible patron qu'il supposait toujours lancé à sa recherche, et il ne se trouvait pas assez loin du chemin par où il eût pu revenir vers lui. Il descendit donc avec précaution, et vit que cela était plus difficile qu'il ne l'avait pensé. Le rebord de la dune n'était pas un mur où il pût se laisser glisser. C'était un terrain tout coupé, tout crevassé et tout hérissé, comme une châtaigne, de pointes mal solides qui cédaient sous la main quand on voulait s'y accrocher; puis il rencontrait de grandes fentes cachées par l'herbe et les épines, et il craignait d'y tomber. Il ne put en éviter quelques-unes qui avaient de l'eau au fond, et qui par bonheur n'étaient pas profondes; mais la nuit, la solitude et le danger de ce terrain perfide, si nouveau pour un habitant des plaines et si difficile pour un boiteux, lui causèrent une grande tristesse et peu à peu un grand effroi. Il renonça à descendre et voulut remonter. Ce fut pire. Si le dessus du terrain était séché par le soleil et un peu consolidé par l'herbe épaisse, le flanc de cette fausse roche était humide et glissant, le pied n'y pouvait trouver d'appui, de gros morceaux de marne épaisse se détachaient et laissaient crouler de gros cailloux qui étaient comme tombés du ciel de place en place. Épuisé de fatigue, l'enfant se crut perdu; il ne savait pas si les loups ne viendraient pas le manger.

Il se jeta tout découragé sur une mousse épaisse qu'il rencontra et essaya de s'endormir pour tromper la faim; mais il rêva qu'il glissait, et quelque chose qui passa sur lui en courant, peut-être un renard, peut-être un lièvre, lui fit une telle peur qu'il s'enfuit, sans savoir où, au risque de tomber dans une fente et de s'y noyer. Il n'avait plus sa raison, et ne reconnaissait plus les choses qu'il avait vues au jour. Il allait d'un creux à l'autre, s'imaginant qu'au lieu de courir il volait au-dessus de la terre. Il rencontrait ces grandes crêtes de la dune qui l'avaient étonné, et il les prenait pour des géans qui le regardaient en branlant la tête. Chaque buisson noir lui paraissait une bête accroupie, prête à s'élancer sur lui. Il lui

venait aussi des idées folles et des souvenirs de choses qu'il avait oubliées. Une fois son oncle le marin avait dit devant lui : « Quand on s'est donné aux esprits de la mer, les esprits de la terre ne veulent plus de vous. » Et cette parole symbolique lui revenait comme une menace. — J'ai trop pensé à la mer, se disait-il, et voilà que la terre me renvoie et me déteste; elle se déchire et se fend de tous les côtés sous mes pieds, elle se dresse en pointes qui ne tiennent à rien et qui veulent m'écraser. Je suis perdu, je ne sais pas où est la mer, qui peut-être serait meilleure pour moi; je ne sais pas de quel côté est mon pays et si je retrouverai jamais ma maison. Peut-être que la terre s'est aussi fâchée contre mes parens, et qu'ils n'existent plus!

Comme il pensait cela, il entendit passer au-dessus de sa tête quelque chose de très surprenant. C'était une quantité de petites voix plaintives qui semblaient appeler du secours; ce n'étaient pas des cris d'oiseau, c'étaient des voix de petits enfans, si douces et si tristes, que le chagrin et la détresse de Clopinet en augmentèrent et qu'il cria : — Par ici, par ici, petits esprits, venez pleurer avec moi ou emmenez-moi pleurer avec vous, car au moins vous êtes tous ensemble pour vous plaindre, et moi je suis tout seul.

Les petites voix continuaient à passer, et il y en avait tant que cela passa pendant un quart d'heure sans faire attention à Clopinet, bien que peu à peu sa voix, à lui, se fût mise à l'unisson de cette douce plainte. Enfin elles devinrent plus rares, la grande troupe s'éloignait; il ne passa plus que des voix isolées qui étaient en retard et appelaient d'un accent plein d'angoisse pour qu'on les attendît. Quand Clopinet, qui courait toujours sans pouvoir les suivre, entendit passer celle qu'il jugea devoir être la dernière, il fut désespéré, car ces compagnons invisibles de son malheur avaient adouci son chagrin, et il se retrouvait dans l'horreur de la solitude. Alors il s'écria : — Esprits de la nuit, esprits de la mer peut-être, ayez pitié, emportez-moi!

En même temps il fit en courant un grand effort, comme pour ouvrir ses ailes, et, soit que le désir qu'il en avait lui en eût fait pousser, soit que tout ceci fût un rêve de la fièvre et de la faim, il sentit qu'il quittait la terre, et qu'il s'envolait dans la direction que suivaient les esprits voyageurs. Emporté dans l'air grisâtre, il crut voir distinctement des petites flèches noires qui volaient devant lui; mais bientôt il ne vit plus rien que du brouillard, et il appela en vain pour qu'on l'attendît. Les voix avançaient toujours, pleurant toutes ensemble, mais allant plus vite que lui et se perdant à travers la nue. Alors Clopinet sentit ses ailes se fatiguer, son vol s'appesantir, et il descendit, descendit sans tomber, mais sans pouvoir s'arrêter, jusqu'au pied de la dune. Dès qu'il toucha la

terre, il agita ses bras, et s'imagina que c'était toujours des ailes qui pourraient repartir quand il ne serait plus fatigué. Au reste, il n'eut pas le loisir de s'en tourmenter, car ce qu'il voyait l'occupait tellement qu'il ne songeait presque plus à lui-même.

La nuit était toujours voilée, mais pas assez sombre pour l'empêcher de distinguer les objets qui n'étaient pas très éloignés. Il était assis sur un sable très fin et très doux, parmi de grosses boules rondes et blanchâtres qu'il prit d'abord pour des pommiers en fleurs. En regardant mieux et en touchant celles qui étaient près de lui, il reconnut que c'était de grosses roches pareilles à celles qu'il avait vues sur le haut des dunes, et qui avaient glissé, il y avait peut-être longtemps, jusque sur la plage.

C'était une belle plage, car en cet endroit-là la mer venait chaque jour jusqu'au pied de la dune balayer la boue qui tombait de cette montagne marneuse. Le sable était d'ailleurs lavé en mille endroits par de petits filets d'eau douce qui filtraient le long de la hauteur et se perdaient sans bruit et sans bouillonnement dans l'eau salée; mais, comme la marée n'était pas encore tout à fait montée, tout en entendant le bruit de la vague qui approchait, Clopinet ne voyait encore que cette longue et pâle bande de sable humide que perçait une multitude de masses noires plus ou moins grosses et toutes plus ou moins arrondies. Clopinet n'avait plus peur; il regardait ces masses immobiles avec étonnement. C'était comme un troupeau de bêtes énormes qui dormait devant lui. Il voulut les voir de près et avança sur le sable jusqu'à ce qu'il put en toucher une. C'était une roche pareille à celle qu'il venait de quitter; mais pourquoi était-elle noire, tandis que celles du rivage étaient blanches? Il toucha encore et amena à lui quelque chose comme une énorme grappe de raisins noirs. Il avait faim, il y mordit, et ne trouva sous sa dent que des coquilles assez dures; mais ses dents étaient bonnes et entamaient de petites moules excellentes. Aussitôt il les ouvrit avec son couteau et apaisa sa faim, car il y avait de ces moules à l'infini et c'était ce revêtement épais de coquillages qui rendait noirs les cailloux blancs tombés comme les autres du sommet et des flancs de la dune.

Quand il eut bien mangé, il se sentit tout ranimé et redevint raisonnable. Il ne se souvint plus d'avoir eu des ailes, et pensa qu'il avait roulé doucement le long des marnes en croyant voler dans les nuages.

Alors il monta sur une des plus grosses roches noires et regarda ce qu'il y avait au-delà. Il revit passer ces longs éclairs pâles qu'il avait déjà vus d'en haut et qui paraissaient raser le sol. Qu'est-ce que ce pouvait être? Il se rappela que son oncle avait dit devant lui

que l'eau de mer brillait souvent comme un feu blanc pendant la nuit, et il se dit enfin que ce qu'il voyait devait être la mer. Elle était tout près et avançait vers les roches, mais si lentement et avec un mouvement si régulier et un bruit si uniforme que l'enfant ne se rendit pas compte du terrain qu'elle gagnait, et resta bien tranquille sur son rocher à la regarder aller et venir, avancer, reculer, se plisser en grosses lames, s'élever pour s'abattre aussitôt et recommencer jusqu'à ce qu'elle vînt s'aplatir sur la grève avec ce bruit sec et frais qui n'est pas sans charme dans les nuits tranquilles, et qui appelle le sommeil, pour peu qu'on y soit disposé.

Clopinet n'y put résister; il était peut-être dix heures du soir, et jamais il n'avait veillé si tard. Son lit de roches et de coquillages n'était pas précisément mollet; mais, quand on est bien las, où ne dormirait-on point? Pendant quelques instans, il fixa ses yeux appesantis sur cette mince nappe argentée qui s'étend mollement sur le sable, qui avance encore au moment où la vague recule déjà, qui est reprise et poussée plus avant quand elle revient. Rien n'est moins effrayant que cette douce et perfide invasion de la marée montante.

Clopinet vit bien que la bande de sable se rétrécissait devant lui et que de petits flots commençaient à laver le pied de son rocher. Ils étaient si jolis avec leur fine écume blanche qu'il n'en prit aucun souci. C'était la mer, il la voyait, il la touchait enfin! Elle n'était pas bien grande, car au-delà de cinq ou six lames il ne voyait plus rien qu'une bande noire perdue dans la brume. Elle n'avait rien de méchant, elle devait bien savoir qu'il avait toujours souhaité de vivre avec elle. Sans doute elle était raisonnable, car l'oncle marin parlait souvent d'elle comme d'une personne majestueuse et respectable. Cela fit songer à Clopinet qu'il ne l'avait pas encore saluée, et que ce n'était point honnête. Tout appesanti par le sommeil qui le gagnait, il souleva poliment son bonnet de laine, et, laissant retomber sa tête sur son bras gauche étendu, il s'endormit en tenant toujours son bonnet dans la main droite.

III.

Cependant, au bout de deux heures, il fut réveillé par un bruit singulier. La mer battait le rocher avec tant de force qu'il paraissait trembler, et même Clopinet ne vit plus de rocher; il vit un gros ourlet d'écume tout autour de lui. La marée était haute, et l'enfant ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Il voulut se sauver du côté par où il était venu, mais il y avait autant d'eau d'un côté que de l'autre, et toutes les roches noires avaient absolument disparu. Le

flot montait jusqu'au pied des roches blanches, et semblait vouloir monter encore plus haut. Clopinet essaya de mettre ses jambes dans l'eau pour voir si elle était profonde. Il ne sentit pas le fond, mais il sentit que, s'il lâchait le rocher, la vague allait l'emporter. Alors il se jugea décidément perdu, pensa à sa mère et ferma les yeux pour ne point se voir mourir.

Tout d'un coup il entendit au-dessus de lui les petites voix qui l'avaient appelé sur la dune, et le courage lui revint. Il avait déjà volé pour descendre de là-haut, il pouvait bien voler encore pour y retourner. Il imita le cri de ces esprits invisibles, et il les entendit planer sur lui comme s'ils tournaient en rond pour l'appeler et l'attendre. Il fit de nouveau un grand effort avec ses bras, qui le soutinrent comme des ailes, et il s'éleva dans les airs; mais il sentit qu'il ne volait pas bien haut et qu'il planait sur la mer, allant, venant, effleurant les vagues, se reposant sur le rocher, se remettant à voltiger, à nager, et trouvant à cela un plaisir extrême. L'eau de mer lui semblait tiède, il s'y soutenait sans effort comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie, et puis il eut envie de voir dedans. Il ferma ses ailes et y plongea la tête. L'eau était tout en feu blanc qui ne le brûlait pas. Enfin il se sentit fatigué, et, revenant à son rocher, il s'y rendormit profondément, bercé par le beau bruit des vagues et par la douce voix des esprits, qui continuaient à faire de petits cris d'enfant dans les airs.

Quand il s'éveilla, le soleil se levait dans un brouillard argenté qui s'en allait par grandes bandes autour de l'horizon. Un vent frais plissait la mer verte, et du côté du levant elle avait de grandes lames roses et lilas; l'horizon se dégageait rapidement, et le rocher où Clopinet avait dormi était assez élevé pour qu'il vît combien la mer était grande. Elle était moins tranquille que la veille, mais elle était beaucoup plus loin, et il voulut la voir de près en plein jour. Il courut sur le sable, peu soucieux de mouiller ses jambes dans les grandes flaques qu'elle avait laissées, et il ne fut content que lorsqu'il en eut jusqu'aux genoux. Il ramassa quantité de coquillages différens, qui tous étaient bons et jolis, puis il retourna au pied de la dune pour boire aux petites sources un peu saumâtres, mais moins âcres que l'eau de mer qu'il avait goûtée. Il était si content de voir cette grande chose dont il avait tant rêvé qu'il ne pensait plus à retourner chez lui. Il avait presque oublié tout ce qui lui était arrivé la veille. Il allait et venait sur le rivage, regardant tout, touchant à tout, essayant de se rendre compte de tout. Il vit au loin passer des barques, et il comprit ce que c'était en distinguant les hommes qui les montaient et les voiles que le vent enflait. Il vit même un navire à l'horizon et crut que c'était une église; mais cela marchait comme les barques, et son cœur

battit bien fort. C'était donc là un vaisseau, une de ces maisons flottantes sur lesquelles son oncle avait voyagé! Clopinet eût voulu être sur ce bâtiment et voir où finissait la mer, au-delà de la ligne grise qui la séparait du ciel.

Il ne pensait plus au tailleur, lorsque la peur lui revint à cause d'une personne qu'il aperçut au loin, marchant sur le rivage et se dirigeant de son côté; mais il se rassura bien vite en voyant que c'était un homme fait comme les autres, et même il lui sembla reconnaître son frère aîné François, celui qui, la veille, avait montré le poing au tailleur, car François détestait le tailleur et chérissait son petit Clopinet.

C'était lui, c'était bien lui, et Clopinet courut à sa rencontre pour se jeter dans ses bras. — Et d'où viens-tu, d'où sors-tu? s'écria François en l'embrassant. Il n'est que sept heures du matin; tu ne viens pas de Dives. Où donc as-tu passé la nuit?

— Là, sur cette grosse pierre noire, dit Clopinet.

— Comment! sur la Grosse-Vache?

— Ce n'est pas une vache, mon François, c'est une pierre pour de vrai.

— Eh! je le sais bien! Toi, tu ne sais pas qu'on appelle ces pierres-là les Vaches-Noires? Mais pendant la marée où étais-tu?

— Je ne sais point ce que tu veux dire.

— La mer qui monte jusqu'ici, jusqu'à ces pierres qu'on appelle les Vaches-Blanches?

— Ah! oui, j'ai vu cela, mais les esprits de la mer m'ont empêché de me noyer.

— Il ne faut pas dire de folies, Clopinet! il n'y a pas d'esprits sur la mer; sur la terre, je ne dis pas,...

— Qu'ils soient de la terre ou de la mer, reprit Clopinet vivement, je te dis qu'ils m'ont porté secours.

— Tu les as vus?

— Non, je les ai entendus. Enfin me voilà, et même j'ai bien dormi tout au beau milieu de l'eau.

— Alors tu peux dire que tu as eu une fière chance! Je sais bien que cette Grosse-Vache-là, étant la plus haute, est la seule que la marée ne couvre pas tout à fait quand la mer est tranquille; mais s'il était venu le moindre coup de vent, elle eût monté par-dessus, et c'était fini de toi, mon pauvre petit.

— Bah! bah! je sais très bien nager, plonger, voler au-dessus des vagues, c'est très amusant.

— Allons! allons! tu me dis des bêtises. Tes habits ne sont pas mouillés. Tu as eu peur, tu as eu faim et froid; pourtant tu n'as pas l'air malade. Mange le pain que je t'apporte, et bois un bon coup de cidre que j'ai là dans ma gourde, et puis tu me raconteras raison-

nablement comment tu as quitté ce chien de tailleur, car je vois bien que tu t'es sauvé de ses griffes.

Clopinet raconta tout ce qui s'était passé. — Eh bien ! répondit François, j'aime autant qu'il n'ait pas eu le temps de te faire souffrir, car c'est un méchant homme, et je sais qu'il a fait mourir des apprentis à force de les maltraiter et de les priver de nourriture. Notre père ne veut pas croire ce que je lui dis, et il a persuadé à notre mère que j'en voulais à cet homme-là et ne disais point la vérité. Tu sais qu'elle craint beaucoup le père et veut tout ce qu'il veut. Elle a beaucoup pleuré hier, et n'a pas soupé; mais ce matin elle l'a écouté, et tous deux s'imaginent que ton chagrin est passé comme le leur, que tu es déjà habitué à ton patron. Il n'y a pas moyen de leur faire penser le contraire, et, si tu reviens chez nous, tu es bien sûr que le père te corrigera et te reconduira lui-même ce soir à Dives, où le tailleur, qui ne demeure nulle part, doit, à ce qu'il a dit, passer deux jours. La mère ne pourra pas te défendre, elle ne fera que pleurer. Si tu m'en crois, tu iras trouver ton oncle Laquille, qui demeure à Trouville. Tu lui diras de te faire entrer mousse dans la marine, et tu seras content, puisque c'est ton idée.

— Mais on ne voudra pas de moi pour marin, répondit Clopinet tout abattu. Papa l'a dit, un boiteux n'est pas un homme, on n'en peut faire qu'un tailleur.

— Tu n'es pas si boiteux que ça, puisque tu as couru toute la nuit sans sabots dans ce vilain endroit qu'on appelle le désert. Est-ce que tu as attrapé du mal?

— Nenni, dit Clopinet, seulement je suis plus fatigué de ma jambe droite que de la gauche.

— Ce n'est rien, tu n'as pas besoin d'en parler. Çà, que veux-tu faire? Si le père était là, il me commanderait de te reconduire bon gré mal gré au tailleur, et je ne le ferais point avec plaisir, car je sais ce qui t'attend chez lui; mais il n'y est pas, et, si tu veux, je vais te conduire à Trouville. Ce n'est pas loin d'ici, et je serai encore revenu chez nous ce soir.

— Allons à Trouville, s'écria Clopinet. Ah ! mon François, tu me sauves la vie ! Puisque la mère n'est pas malade de chagrin, puisque le père n'a pas de chagrin du tout, je ne demande qu'à m'en aller sur la mer, qui me veut bien et qui n'a pas été méchante pour moi.

Ils arrivèrent à Trouville au bout de trois heures; c'était dans ce temps-là un pauvre village de pêcheurs, où l'oncle Laquille, établi sur la grève, avait une petite maison, une barque, une femme et sept enfans. Il reçut très bien Clopinet, l'approuva de ne pas vouloir descendre à l'ignoble métier de tailleur, écouta avec admiration le récit de la nuit qu'il avait passée sur la Grosse-Vache, et

jura par tous les jurons de terre et de mer qu'il était destiné aux plus belles aventures. Il promit de s'occuper dès le lendemain de son admission soit dans la marine marchande, soit dans celle de l'état.

— Tu peux, ajouta-t-il en s'adressant à François, retourner chez tes parens, et, comme je sais que le père Doucy a la tête dure, tu feras aussi bien de lui laisser croire que le petit est avec son patron. Je le connais, ce crabe de tailleur, c'est un mauvais drôle, avare, cruel avec les faibles, poltron avec les forts. J'avoue que je serais humilié d'avoir un neveu élevé si salement. Va-t'en, François, et sois tranquille, je me charge de tout. Voilà un garçon qui fera honneur à sa famille. Laisse-leur croire qu'il est à Dives. Il se passera peut-être deux ou trois mois avant que Tire-à-gauche retourne chez vous. Quand ton père saura que le petit a filé, il sera temps de lui dire qu'il est sur la mer, et qu'il n'y reçoit de coups que de mains nobles, — des mains d'homme, des mains de marins! La dernière des hontes, c'est d'être rossé par un bossu.

François trouva tout cela fort juste, et Clopinet aussi. L'idée d'être corrigé sans être coupable n'entrait pas dans ses prévisions. Le tailleur seul était capable d'une cruauté gratuite. François s'en retourna donc, et fit comme il était convenu. En partant, il remit à son petit frère un paquet de hardes que la mère Doucette avait bien rapiécées, des chaussures neuves et un peu d'argent, auquel il ajouta de sa poche deux beaux grands écus de six livres et un petit sac de liards, afin qu'il n'eût à changer son argent que dans les grandes occasions. Il l'embrassa sur les deux joues, et lui recommanda de se bien conduire.

L'oncle Laquille était un homme excellent, très exalté, même un peu braque, doux comme quelqu'un qui a beaucoup souffert et beaucoup peiné avec patience. Il avait voyagé et savait pas mal de choses, mais il les voyait en beau, en grand, en laid ou en bizarre dans ses souvenirs, et surtout quand il avait bu beaucoup de cidre, il lui était impossible de les dire comme elles étaient. Clopinet l'écoutait avec avidité et lui faisait mille questions. A l'heure du souper, Mme Laquille rentra, et Clopinet lui fut présenté. C'était une grande femme sèche, vêtue d'un vieux jupon sale et coiffée d'un bonnet de coton à la mode du pays; elle avait plus de barbe au menton que son mari et ne paraissait point habituée à lui obéir. Elle ne fit pas un très bel accueil à Clopinet, et Laquille fut obligé de lui dire bien vite que sa présence chez eux n'était pas pour durer; elle lui servit à souper en rechignant et en remarquant avec humeur qu'il avait un appétit de marsouin.

Le lendemain, Laquille fit ce qu'il avait promis. Il conduisit Clopinet chez divers patrons de barque, qui, le voyant boiter, le

refusèrent. Il en fut de même quand il le présenta aux hommes chargés de recruter pour la marine du roi. Le pauvre Clopinet rentra bien humilié au logis de son oncle, et celui-ci fut forcé d'avouer à sa femme qu'ils n'avaient réussi à rien, parce que l'enfant avait une jambe faible, et que, n'ayant pas été élevé au bord de la mer, il n'avait pas non plus la mine hardie et la tournure leste qui conviennent à un marin.

— J'en étais bien sûre, répondit Mme Laquille. Il n'est bon à rien, pas même à faire un lourdaud de paysan. Tu as eu grand tort de t'en charger, tu ne fais que des sottises quand je ne suis pas là. Il faut le conduire au tailleur ou à ses parens. J'ai assez d'enfans comme ça, et ne me soucie point d'un inutile de plus à la maison.

— Patience, ma femme! répondit Laquille. Il est possible que quelqu'un veuille de lui pour aller à la pêche de la morue.

Mme Laquille haussa les épaules. Le village regorgeait d'enfans déjà dressés à la pêche, et personne ne voudrait de celui-ci qui ne savait rien et n'intéressait personne. Laquille s'obstina à essayer dès le lendemain, mais il échoua. Tout le monde avait plus d'enfans que d'ouvrage à leur donner. Mme Laquille s'écria que, pour son compte, elle en avait trop, et n'entendait pas en nourrir un de plus. Laquille lui demanda de prendre patience encore quelques jours, et mena Clopinet avec lui à la pêche. Ce fut un grand plaisir pour l'enfant, qui oublia tous ses chagrins en se sentant enfin ballotté sur cette grande eau qu'il aimait tant. — C'est pourtant un gars solide, disait Laquille en rentrant; il n'a peur de rien, il n'est pas malade en mer, et même il a le pied marin. Si je pouvais le garder, j'en ferais quelque chose.

Mme Laquille ne répondit rien; mais, quand la nuit fut venue et que tous les enfans furent couchés, Clopinet, qui ne dormait pas, car l'inquiétude le tenait éveillé, entendit la femme au bonnet de coton dire à son mari : — En voilà assez! Le tailleur doit passer ici demain matin pour aller chercher des marchandises à Honfleur; j'entends que tu lui rendes son apprenti; il saura bien le mettre à la raison. Il n'y a rien de tel pour rendre les enfans gentils que de les fouailler jusqu'au sang.

Laquille baissa la tête, soupira et ne répondit point. Clopinet vit que son sort était décidé, et que, pas plus que sa mère, son oncle ne le préserverait du tailleur. Alors, résolu à se sauver, il attendit que tout le monde fût endormi, et se leva tout doucement. Il mit ses habits, prit son paquet, qui lui servait d'oreiller, et s'assura que son argent était dans sa poche, se disposant à quitter son lit. C'était un drôle de lit, je dois vous le dire. Comme tous les enfans de Laquille étaient couchés bien serrés avec le père et la mère dans les deux seules couchettes qu'il y eût dans la maison, on avait mis une

botte d'algues pour Clopinet dans une petite soupente qui donnait contre une lucarne où il fallait monter avec une échelle. Il allongea donc un pied dans l'obscurité pour trouver le barreau de cette échelle; mais il ne sentit rien, et se souvint que Mme Laquille l'avait retirée pour grimper à son grenier, qui était en face, à l'autre bout de la chambre. Clopinet souleva une petite loque qui servait de rideau à sa lucarne, et vit qu'il faisait une nuit claire. Il put s'assurer ainsi que l'échelle était hors de portée, et qu'il n'était pas possible de sauter de si haut dans la chambre sans se casser le cou.

Chose singulière, il ne pensa point à ses ailes. Son frère s'étant moqué de lui à ce sujet, il n'avait osé en reparler à personne, et il se disait qu'il les avait peut-être rêvées. Pourtant il fallait partir et ne pas attendre le jour. Il ouvrit la lucarne et s'assura que son corps pouvait y passer; mais, en mettant la tête dehors, il vit que c'était beaucoup trop haut pour sauter. La mer était encore loin. Il avait remarqué, la veille au soir, que la marée venait battre les pieux qui soutenaient la maison; mais quand reviendrait-elle? On lui avait dit une fois toutes les vingt-trois heures; Clopinet ne savait pas assez compter pour faire son calcul.

— Pourtant, si la mer venait me chercher, se disait-il, je sauterais bien dedans; je n'ai pas peur d'elle, elle est bonne pour moi.

Il y avait longtemps qu'il songeait ainsi, toujours tenant son paquet, tantôt dormant malgré lui, tantôt rêvant qu'il était sur la barque de son oncle, quand un coup de vent ouvrit la lucarne, qu'il avait mal refermée. Il s'éveilla tout à fait et entendit passer les voix enfantines des petits esprits de la nuit. Il comprenait cette fois leur chanson. — Viens, viens, disaient-elles, à la mer, à la mer! Allons, ne te rendors pas, ouvre tes ailes et viens avec nous, à la mer, à la mer!

Clopinet sentit son cœur battre et ses ailes s'ouvrir. Il sauta de la lucarne, et de là sur un vieux mât qui était attaché à la maison et qui servait de perchoir aux pigeons, puis il se laissa glisser ou s'envola comme c'était son idée, et se trouva dans la mer sur la barque de son oncle.

Elle était bien amarrée avec une chaîne et un cadenas. Il n'y avait pas moyen de s'en servir; mais l'eau ne faisait que lécher le rivage, elle n'était pas profonde, et Clopinet, soit qu'il nageât à la manière des oiseaux, soit qu'il fût porté par le vent, arriva sans mouiller son corps dans une grande plaine de sables et de joncs marins très sèche, et où il n'était point aisé de marcher vite. D'ailleurs c'était l'heure de dormir, et Clopinet avait veillé au-delà de ses forces. Il se coucha dans ce sable fin et chaud, et ne s'éveilla qu'au lever du soleil, bien reposé et bien content de se sentir libre. Sa joie fut vite troublée par une découverte fâcheuse : il avait cru

voler et marcher du côté de Honfleur, dont il avait vu le phare, et il s'était trompé. Il se reconnaissait, il avait passé là l'avant-veille avec son frère François. Il était revenu par là de Villers et des Vaches-Noires. Il y retournait! C'est par là que le tailleur devait revenir de Dives, il risquait de le rencontrer. Retourner à Trouville n'était pas plus rassurant. On l'y verrait, on ne manquerait pas de livrer sa piste à l'ennemi.

Il prit le parti de continuer du côté des dunes en se tenant loin du chemin plus élevé qui traverse les sables et en rasant la grève. Son oncle lui avait appris que le tailleur avait la mer en aversion : il en avait une peur bleue, il disait n'avoir jamais pu mettre le pied sur une barque sans être malade à en mourir. La vue seule des vagues suffisait pour lui tourner le cœur, et quand il cheminait sur la côte, il se gardait bien de suivre les plages, il allait toujours par le plus haut et par le plus loin.

Clopinet arriva ainsi à Villers, où, après avoir bien regardé autour de lui, il acheta vite un grand pain, et tout aussitôt il reprit sa route le long des dunes jusqu'aux Vaches-Noires, où il se retrouva seul, dans son désert, avec un plaisir..., comme s'il eût revu sa maison et son jardin.

Cependant il ne souhaitait plus retourner chez ses parens. Ce que son frère lui avait dit lui ôtait toute espérance d'attendrir son père et de trouver protection auprès de la mère Doucette. Il mangea en regardant la côte; le peu de jours qu'il avait passés avec son oncle lui avait donné quelques notions du pays. La journée était claire, il vit comme l'embouchure de la Seine était loin, et que pour gagner Honfleur il fallait traverser des pays plats et découverts. Les dunes où il se trouvait étaient les seules du voisinage où il pût se cacher, s'abriter et vivre seul. Le pauvre enfant avait peur de tout le monde, Mme Laquille ne l'avait pas réconcilié avec le genre humain. D'ailleurs il était très habitué à la solitude, lui qui n'avait encore fait que de garder les vaches dans un pays où il ne passait jamais personne. Enfin, depuis qu'il avait commerce avec les esprits, il n'avait plus aucune peur de la vie sauvage.

Toutes ces réflexions faites, il résolut de parcourir ce revers de la dune et de s'y établir pour toujours. — Pour toujours! Vous allez me dire que ce n'était pas possible, que l'hiver viendrait, que les deux ou trois écus de Clopinet s'épuiseraient vite. Puis, eût-il eu beaucoup d'argent, comment faire pour manger et s'habiller dans un désert où il ne pousse que des herbes dont les troupeaux mêmes ne veulent pas? Il y avait bien la mer et ses inépuisables coquillages, mais on s'en lasse, surtout quand on n'a à boire que de l'eau qui n'est pas bien bonne. — Je vous répondrai que Clopinet n'était pas un enfant pareil à ceux qui à douze ans savent lire et écrire. Il

ne savait rien du tout, il ne prévoyait rien, il n'avait jamais réfléchi, peut-être n'avait-il même pas l'habitude de penser. Sa mère avait toujours songé à tout pour lui, et malgré lui il s'imaginait qu'elle était toujours là, à deux pas, prête à lui apporter sa soupe et à le border dans son lit. Ce n'est que par momens qu'il se souvenait d'être seul *pour toujours;* mais, à force de se répéter ce mot-là, il s'aperçut qu'il n'y comprenait rien, et que l'avenir ne signifiait pour lui qu'une chose : échapper au tailleur.

Il s'enfonça dans les déchirures de la dune. Auprès des Vaches-Noires, elle était haute de plus de cent mètres et toute coupée à pic, très belle, très sombre, avec des parois bigarrées de rouge, de gris et de brun-olive, qui lui donnaient l'air d'une roche bien solide. C'est par là qu'il aurait voulu se nicher, mais il ne paraissait point possible d'y aller. Qui sait pourtant s'il n'y avait pas quelque passage? Son frère lui avait tant dit qu'il ne fallait pas dormir sur les Vaches-Noires qu'il avait promis de ne plus s'y risquer; puis le jour il redevenait un peu craintif et ne croyait plus beaucoup à ce qu'il avait vu la nuit. Il grimpa donc les endroits praticables de la dune et les trouva moins effrayans et moins difficiles qu'il ne l'avait pensé. Bientôt il en connut tous les endroits solides et comment on pouvait traverser sans danger les éboulemens en suivant les parties où poussaient certaines plantes. Il connut aussi celles qui étaient trompeuses. Enfin il pénétra dans la grande dune, et vit qu'elle était toute gazonnée dans certaines fentes, et qu'il y pouvait marcher sans trop glisser et sans enfoncer beaucoup. Après avoir erré longtemps, très longtemps, au hasard, dans ces éboulemens plus ou moins solidifiés, il arriva sur une partie rocheuse et vit devant lui un enfoncement en forme de grotte, maçonnée en partie. Il y entra et trouva que c'était comme une petite maison qu'on aurait creusée là pour y demeurer. Il y avait un banc de pierre et un endroit noirci comme si on y eût allumé du feu; mais il y avait bien longtemps qu'on n'y demeurait plus, car le beau gazon fin qui entourait l'entrée ne portait aucune trace de foulure; même il y avait de grandes broussailles qui pendaient devant l'ouverture, et que personne ne se donnait plus la peine de couper.

Clopinet s'empara de cet ermitage abandonné depuis bien des années à cause des éboulemens du terrain environnant. Il y plaça son paquet et coupa des herbes sèches pour se faire un lit sur le banc de pierre. — A présent, se dit-il, le tailleur ni ma tante Laquille ne me trouveront jamais. Je suis très bien, et si j'avais seulement une de nos vaches pour me tenir compagnie, je ne m'ennuierais point.

Il regrettait ses vaches, que pourtant il n'avait jamais beaucoup aimées, et la tristesse le gagnait. Il prit le parti de dormir, car il avait assez de pain pour deux jours, et il s'était promis de ne pas

se montrer tant que le tailleur pourrait être dans les environs. Il dormit longtemps, et, le soir étant venu, il était rassasié de sommeil. Encouragé par l'obscurité, il parcourut ce qu'il lui plut d'appeler son jardin, car il y avait là beaucoup de fleurs. C'était tout de même un drôle de jardin; cela était fait comme un fossé de verdure entre des talus tout droits qui ne laissaient voir qu'un peu de ciel. On y était dans un trou, mais ce trou, placé très haut sur la dune, n'avait pas de chemin pour monter ni descendre, et Clopinet, ne se souvenant pas bien comment il y était arrivé, se demanda s'il retrouverait le moyen d'en sortir.

Comme il avait l'esprit assez tranquille, ne souffrant plus ni de faim ni de fatigue, il s'essaya pour la première fois à raisonner et à prévoir. Il n'y a rien de tel pour cela que d'y être forcé. Il se dit que, quelqu'un ayant demeuré là, il devait toujours être possible de s'y reconnaître. Il se dit aussi qu'il devait être proche de la mer, puisqu'il s'était tenu dans l'épaisseur de la dune loin du petit chemin qui en occupait à peu près le milieu, ce même chemin où il avait échappé au tailleur; mais pourquoi ne voyait-il pas la mer? — La ravine où il se trouvait tournait un peu à sa droite, et à sa gauche c'était comme un chemin naturel. Il le suivit, et arriva bientôt à une sorte de petit mur évidemment construit de main d'homme et percé d'un trou par où il regarda. Alors il vit la mer à cent pieds au-dessous de lui et la lune qui se levait dans de gros nuages noirs. Il fut content d'avoir à son gré la vue de cette mer qu'il aimait tant, dont il entendit la voix qui montait et qui promettait de le bercer plus doucement qu'autour de la Grosse-Vache. Il examina bien la paroi extérieure de la falaise, car en cet endroit la dune était assez solide pour être une vraie falaise, toute droite et tout à fait inaccessible. Celui qui avait demeuré là avant lui avait donc eu aussi des raisons de se bien cacher, puisqu'il s'était fait un guettoir dans un lieu si escarpé et si sauvage.

Alors Clopinet voulut voir l'autre bout de cette ravine tournante où il se trouvait comme enfermé, et, revenant sur ses pas, il y alla; mais il fut vite arrêté par une fente profonde et une muraille naturelle toute droite. Enfin il chercha au clair de la lune, qui n'était pas bien brillant, à reconnaître l'endroit par où il avait pénétré dans cette cachette. Il s'engagea en tâtonnant dans plusieurs fentes fermées par des éboulemens si dangereux qu'il n'osa plus en essayer, et se promit de vérifier cela au jour. La lune se voilait de plus en plus, mais le peu de ciel qu'il voyait au-dessus de sa tête était encore clair; il en profita pour rentrer dans sa grotte, car son jardin sauvage n'était pas uni et facile à parcourir. Il n'avait pas sommeil, il s'ennuya de ne rien voir, et devint triste; il espéra que les petits esprits viendraient lui tenir compagnie: il n'entendit que le mugis-

sement de l'orage qui montait et couvrait celui de la mer. Alors il s'endormit, mais d'un sommeil léger et interrompu souvent.

Il n'avait jamais rêvé, tant il avait l'habitude de bien dormir, ou, s'il avait rêvé, il ne s'en était jamais rendu compte en s'éveillant. Cette nuit-là, il rêva beaucoup; il se voyait encore une fois perdu dans les dunes sans pouvoir en sortir, et puis il se trouvait tout à coup transporté dans son pays, dans sa maison, et il entendait son père qui comptait de l'argent en répétant sans cesse le même nombre, *dix-huit, dix-huit, dix-huit.* — C'était dix-huit livres qui avaient été promises au tailleur pour la première année d'apprentissage, et le tailleur en voulait vingt. Le père Doucy s'était obstiné, et il avait répété « dix-huit » jusqu'à ce que la chose fût acceptée. — Clopinet crut alors sentir la terrible main crochue du tailleur qui s'abattait sur lui. Il fit un grand cri et s'éveilla. — Où était-il? Il faisait noir dans sa grotte comme dans un four. Il se souvint et se rassura; mais tout aussitôt il ne sut que penser, car il entendit bien distinctement, et cette fois bien éveillé, une voix qui parlait à deux pas de lui et qui répétait *dix-huit, dix-huit, dix-huit.*

Clopinet en eut une sueur froide sur tout le corps; ce n'était pas la voix forte et franche de son père, c'était une voix grêle et cassée, toute pareille à celle du tailleur au moment où il avait dit : dix-huit, dix-huit,... va pour dix-huit! — Il était donc là! il avait découvert la retraite de son apprenti, il allait l'emporter? Clopinet éperdu sauta de son lit de rocher. Quelque chose tourbillonna bruyamment autour de lui, et sortit de la grotte en répétant d'une voix aigre qui se perdit dans l'éloignement : dix-huit,... dix-huit!..

Le tailleur était donc venu là, peut-être pour s'y réfugier contre l'orage; il n'avait pas vu Clopinet endormi, et à son réveil il en avait eu peur, puisqu'il se sauvait! Cette idée, que le tailleur était poltron, peut-être plus poltron que lui, enhardit singulièrement Clopinet. Il se recoucha avec son bâton à côté de lui, résolu à taper ferme, si l'ennemi revenait.

Quand il eut sommeillé un bout de temps, il s'éveilla encore; l'orage avait passé, la lune brillait sur le gazon, à l'entrée de la grotte. Il avait plu, et les feuillages qui pendaient devant l'ouverture reluisaient comme des diamans verts. Alors Clopinet fut très étonné d'entendre, dans le calme de la nuit, le mugissement du taureau, le bêlement des chèvres et l'aboiement des chiens à très peu de distance. Il écouta, et cela se répéta si souvent qu'en fermant les yeux il aurait juré qu'il était dans sa maison et qu'il entendait ses bêtes. Pourtant il était bien dans sa grotte et dans le désert; comment une habitation et des troupeaux pouvaient-ils se trouver si près de lui?

D'abord ces bruits lui furent agréables, ils adoucissaient l'effroi

de la solitude; mais le *dix-huit* se fit encore entendre, répété à satiété par plusieurs voix qui partaient de différens côtés, on aurait dit une bande de tailleurs éparpillés sur les pointes de la dune, qui le menaçaient en se moquant de lui. Clopinet ne put se rendormir; il attendit le jour sans bouger et n'entendit plus rien. Il sortit de la grotte, regarda partout et ne vit personne. Seulement il y avait beaucoup d'oiseaux de mer et de rivage qui avaient dormi sur le haut des dunes et qui passaient au-dessus de lui. Il vit des vanneaux, au plumage d'émeraude, qui voltigeaient en faisant dans l'air mille cabrioles gracieuses, des *barges* de diverses espèces, et un grand *butor* qui passait tristement, le cou replié sur son dos et les pattes étendues. Il ne connaissait pas ces oiseaux-là par leurs noms, il n'en avait jamais vu de près, parce qu'il n'y avait ni étang ni rivière dans son endroit, et que les oiseaux de passage ne s'y abattaient pas. Il prit plaisir à les regarder, mais tout cela ne lui expliquait pas les bruits qui l'avaient étonné, et il résolut de savoir s'il y avait un endroit habité dans son voisinage.

Il s'agissait de sortir de son trou. Au grand jour, rien n'était plus facile, quoique le passage fût étroit et embrouillé de buissons épineux. Il le remarqua bien, et, sûr de ne plus se tromper, même la nuit, il monta sur un endroit plus élevé d'où il vit tout le pays environnant. Aussi loin que sa vue put s'étendre, il ne trouva que le désert et pas la moindre trace de culture et d'habitation.

Il s'imagina alors que les diables de la nuit avaient voulu l'effrayer. Son frère François lui avait dit : « Il n'y a pas d'esprits sur la mer, sur la terre je ne dis pas, » et ses parens croyaient à toute sorte de lutins, bons ou mauvais, qui donnaient la maladie ou la santé à leurs bêtes. Clopinet ne se piquait pas d'en savoir plus long qu'eux. Il n'avait jamais eu affaire à des esprits quelconques avant d'avoir passé la nuit dehors; mais depuis ce moment-là il croyait aux esprits de la mer, il pouvait donc bien croire à ceux de la terre, et il s'en inquiéta, car il avait lieu de les croire mal disposés pour lui. Peut-être voulaient-ils l'empêcher de demeurer dans la falaise, peut-être le tailleur était-il sorcier et avait-il le pouvoir de venir en esprit le tourmenter pendant la nuit. Tout cela était bien confus dans sa tête; mais, après tout, le fantôme qui disait *dix-huit* s'était enfui devant lui, et les autres n'avaient pas osé paraître. Ils s'étaient contentés d'imiter des cris d'animaux, peut-être pour le faire sortir de son refuge et l'égarer pendant la nuit. — Une autre fois, pensa-t-il, ils diront tout ce qu'ils voudront, je ne bougerai mie; je ne me perdrai plus dans la dune, je la connais à présent, et, si les lutins entrent dans ma grotte, je les battrai; mon oncle l'a dit, il me poussera des ailes de courage.

IV.

Il se mit à chercher de l'eau à boire. L'eau ne manquait pas, il en sortait de tous les côtés. Il remarqua que plus il montait, plus elle était douce; cependant elle avait un goût terreux qui n'était point agréable. Enfin il découvrit un petit filet qui sortait de l'endroit rocheux et qui sentait le thym sauvage, mais cette bonne eau tombait goutte à goutte, comme si elle eût voulu se faire prier, et il eût fallu un vase pour la recueillir. Il avisa en plusieurs endroits de grandes huîtres de pierre qui étaient engagées dans les marnes; elles étaient presque toutes cassées; la mer avait monté jusque-là autrefois, et les avait roulées. En cherchant mieux, il en trouva plusieurs très larges et entières. Il les adapta bien adroitement les unes au-dessus des autres dans le passage du filet d'eau, de manière qu'elles pussent se remplir toutes et lui fournir une provision toujours prête et toujours renouvelée. Il attendit et en emporta une bien pleine pour déjeuner dans son jardin. Il n'avait que du pain sec, mais il n'était pas habitué aux confitures, et savait fort bien s'en passer.

Il ne trouva pas la journée longue. Il faisait un temps charmant, et il s'amusa à regarder les plantes qui poussaient dans son gazon et qui ne ressemblaient pas à celles des herbages de la plaine. Il y en avait de désagréables, toutes hérissées d'épines et de dards, mais il leur pardonna; c'était comme des gardiens chargés de le défendre contre les visites fâcheuses. Il y en avait d'autres très jolies qui lui plurent beaucoup et sur lesquelles il eut soin de ne pas marcher ni s'asseoir, car elles égayaient les alentours de son refuge, et il se serait reproché de les abîmer.

Ce jour-là, par le trou pratiqué dans le vieux pan de mur au flanc de la falaise et qu'il appela sa fenêtre, il se rassasia de regarder la mer. Il la trouva plus belle qu'il ne l'avait encore vue. Il contempla au loin des embarcations de différentes grandeurs; aucune n'approchait des Vaches-Noires, l'endroit était réputé dangereux. Aujourd'hui on y va de tous côtés recueillir des moules. Dans ce temps-là, la côte était déserte, on n'y voyait pas une âme. Cette grande solitude l'enhardit. Vers le soir, il alla ramasser des coquillages sur la grève pour son souper, et il regarda bien si du dehors on pouvait voir sa fenêtre. Cela était impossible; elle était trop haut, trop petite, le mur était trop bien caché par la végétation. Il ne put la retrouver avec ses yeux. Cette nuit-là, il dormit bien tranquille. Il avait tant marché, tant grimpé pour connaître tous les recoins du désert qu'il n'eut aucun besoin d'être bercé. Si

les lutins s'amusèrent à crier et à parler comme la veille, il ne les entendit pas.

Le troisième jour fut employé à explorer le bas de la dune, afin d'avoir là une bonne cachette en cas de surprise sur la plage. Il en trouva dix pour une, et, tout étant ainsi arrangé et prévu, il se sentit aussi libre qu'un petit animal sauvage qui connaît son lieu de promenade et son terrier. Il pensa aussi à faire sa provision de coquillages pour avoir de quoi déjeuner ou dîner dans sa grotte, s'il ne lui plaisait pas de redescendre pour chaque repas à la mer. Il y avait beaucoup de joncs sur la côte, des genêts, des saules nains, des arbustes flexibles; il en emporta les rameaux, et travailla chez lui (il disait déjà *chez moi*) à se faire un beau grand panier assez solide. Il se fit aussi un lit excellent avec des algues que la mer apportait sur le rivage. Enfin il s'imagina de chasser, et, comme il était adroit à lancer des pierres, il abattit, après l'avoir guettée longtemps, une perdrix de mer qu'il voyait courir et jouer sur la grève. C'était un joli oiseau très gras; il s'agissait de le faire cuire. Clopinet n'était pas embarrassé pour allumer du feu. Il avait dans son paquet une chose que dans ce temps-là on appelait un *fusil*, et dont tout le monde était muni en voyage. C'était un anneau de fer et un morceau d'amadou. Avec un caillou, on avait du feu presque aussi vite qu'à présent. Il fit un tas de feuilles et de broussailles sèches, et réussit à cuire son oiseau. Je ne réponds pas que la chair fût bien bonne et ne sentît pas la fumée, mais il la trouva excellente, et regretta de ne pouvoir en offrir une aile à sa mère et une cuisse à son frère François. La perdrix de mer n'est point du tout une perdrix, c'est plutôt une hirondelle. Elle vit de coquillages et non de grains. Elle est très jolie avec son bec et son collier, qui ressemblent un peu en effet à ceux des perdrix. Elle est à peu près grosse comme un merle. On voit que Clopinet ne risqua pas d'avoir une indigestion.

Il avait vu, en chassant ce gibier, beaucoup d'autres oiseaux qui l'avaient bien tenté, des guignettes, des pluviers, des alouettes de mer, qui ne sont pas non plus des alouettes, mais qui sont une sorte de petits bécasseaux, — des huîtriers ou pies de mer, des harles, des tourne-pierres, des mauves, des plongeons, enfin une quantité de bêtes emplumées qu'il ne connaissait pas, et qui, aux approches du soir, venaient s'ébattre avec des cris bruyans sur le sable. Il en remarqua de très gros qui nageaient au large et qui, au coucher du soleil, s'éloignaient encore plus, comme s'ils eussent eu l'habitude de dormir sur la mer. D'autres revenaient à terre et se glissaient dans les fentes de la dune; d'autres prenaient leur vol, s'élevaient très haut et semblaient disparaître le matin dans les petits nuages blancs qui flottaient comme des vagues dans le ciel rose.

Le soir, ils semblaient en redescendre pour souper sur les rochers et dans les sables. Clopinet se figura d'abord qu'ils passaient la journée dans le ciel, mais il en vit un très grand qui était perché sur le plus haut de la dune et qui s'en détacha pour faire un tour dans les airs et descendre à son lieu de pêche. Après celui-là, et partant toujours du sommet de la dune, un oiseau pareil fit le même manége, et puis un autre; Clopinet en compta une vingtaine. Il en conclut que ces oiseaux nichaient là-haut, et qu'ils étaient nocturnes comme les chouettes.

Clopinet, qui de sa lucarne faisait beaucoup d'observations et voyait les oiseaux de très près sans en être aperçu, apprit une chose qui l'amusa beaucoup. Les hirondelles de mer, qui décrivaient de grands cercles autour de lui, laissaient tomber souvent de leur bec quelque chose qui ressemblait à des coquillages ou à de petits poissons, et comme elles se balançaient en même temps sur place en jetant un certain cri, elles avaient l'air de le faire exprès et d'avertir. Il en suivit de l'œil une en particulier et regarda en bas. Alors il vit remuer quelque chose par terre, comme si c'eût été le petit monde qui venait ramasser la nourriture que les mères leur jetaient du haut des airs. Quand il retourna à la grève, il put s'assurer qu'il ne s'était pas trompé; mais quand il voulut s'approcher des petits pour les prendre, car ils ne volaient pas encore, la mère hirondelle jeta un autre cri qui, au lieu de les appeler sur le sable, les fit fuir vers la terre. Clopinet les chercha sous les herbes où ils s'étaient tapis et se tenaient immobiles. Il les trouva, et ne voulut point les prendre pour ne pas faire de chagrin à leur mère, qui en savait probablement le compte.

Tout en regardant comment les oiseaux s'y prenaient pour pêcher, il apprit à pêcher lui-même. Il n'y avait pas que des coquillages sur la rive : il y avait sur les sables, au moment où la marée se retirait, quantité de petits poissons très jolis et très appétissans. Il ne s'agissait que de se trouver là pour les prendre avant que le flot qui les poussait ne les eût emportés. Il vit comme les oiseaux pêcheurs étaient adroits et rusés. Il fit comme eux; mais la marée était brutale, et Clopinet, sans en avoir peur, voyait bien maintenant que les ailes lui manquaient pour sauter par-dessus la vague, et qu'il ne suffirait plus de son caprice pour devenir oiseau. Il n'avait eu cette faculté que dans les momens de grand danger ou de grand désespoir, et il ne souhaitait point trop de s'y retrouver. Il aimait mieux s'apprendre à nager lui-même, et comme il se fiait à la mer, en un jour il nagea comme une mouette et sans savoir lui-même comment cela lui venait. Il faut croire que l'homme nage naturellement comme tous les animaux, et que c'est la peur seule qui l'en empêche.

Cependant, comme les oiseaux nageaient plus longtemps que lui sans se fatiguer et voyaient mieux à travers l'eau de mer, il était loin de prendre autant de poisson qu'eux. Il renonça donc à lutter avec ces habiles plongeurs, et il observa d'autres oiseaux qui ne plongeaient pas et fouillaient le sable encore mouillé avec leurs longs becs. Il fouilla aussi avec une petite pelle qu'il se fabriqua, et il trouva des équilles à discrétion; c'est une petite anguille excellente qui abonde sur cette côte, et il en fit cuire pour son souper. S'il avait eu du pain, il se fût trouvé nourri comme un roi; mais le sien était fini, et il n'osait pas encore se montrer pour en aller acheter à Villers.

Il résolut de s'en passer le plus longtemps qu'il pourrait et se mit en tête de trouver des œufs. C'était le temps des nids; il ne savait pas que la plupart des oiseaux de mer n'en font pas, qu'ils pondent à nu ou presque à nu sur le sable ou dans les rochers. Il en trouva donc par hasard là où il n'en cherchait pas, mais ils étaient si petits que cela ne comptait guère; les gros oiseaux qui devaient donner de gros œufs pondaient probablement tout en haut de la falaise, et il ne semblait pas possible à une personne d'aller jusque-là, car, si du côté du désert elle était de moitié moins haute que de celui de la mer, elle offrait encore par là un escarpement si raide, avec des veines de terre si friables, que le vertige vous prenait rien que de la regarder d'en bas.

Mais chaque jour qui s'écoulait rendait Clopinet moins poltron. Il apprenait à devenir prudent, c'est-à-dire brave avec tranquillité, et à raisonner le danger au lieu de le fuir aveuglément. Il étudia si bien les contours et les anfractuosités de la grande falaise, qu'il monta presque au faîte sans accident. Il fut bien récompensé de sa peine, car il trouva dans un trou quatre beaux œufs verts qu'il mit dans son panier, dont il avait garni le fond avec des algues. Il trouva là aussi de belles plumes, et il en ramassa trois qu'il mit à son bonnet. C'étaient trois plumes longues, minces et fines, blanches comme la neige, et qui paraissaient venir de la tête ou de la queue du même oiseau. Comme les œufs étaient tout chauds, il pensa bien alors que les mères venaient pondre ou couver la nuit, et qu'il pourrait les surprendre et s'en emparer; mais il pensa aussi que, pour un oiseau ou deux de pris, il effraierait tous les autres, et risquerait de leur faire abandonner ce campement. Il préféra y trouver des œufs à discrétion quand il lui plairait d'y revenir, et il les laissa tranquilles.

Huit jours s'étaient déjà passés, et Clopinet n'avait vu personne ni sur le rivage ni sur les dunes. Il avait été si occupé qu'il n'avait pas eu le temps de s'ennuyer; mais quand il se fut bien installé et à

peu près assuré de sa nourriture, quand les dunes et le rivage n'eurent plus un seul recoin qu'il n'eût exploré et fouillé, il en vint à trouver la journée longue et à ne trop savoir que faire du repos. Déjà il connaissait à peu près les habitudes de toutes les bêtes au milieu desquelles il vivait; il eût souhaité connaître leurs noms, de quels pays elles venaient, raconter les observations qu'il avait faites, causer enfin avec quelqu'un. Le temps était très beau, le pied boueux des dunes séchait au soleil de mai, et la plage redevenait un chemin praticable aux heures de marée basse. Il vit donc apparaître quelques passans, et le cœur lui battit bien fort de l'envie d'aller leur parler, ne fût-ce que pour leur dire : « Il fait beau temps, il y a du plaisir à marcher. » Il n'osa pas, car, si on venait à lui demander qui il était et ce qu'il faisait là, que répondrait-il? Il savait qu'on blâme les vagabonds et que parfois on les ramasse pour les mettre en prison. Il était trop simple et trop honnête pour se donner un faux nom et inventer une fausse histoire; il aima mieux ne pas se montrer.

Cependant, un matin le vent d'est lui apporta un son de cloches et lui apprit que c'était dimanche. Par habitude, il mit ses meilleurs habits, et puis il attacha les trois plumes blanches à son bonnet, il se chaussa bien proprement, et, bien peigné, bien lavé, il se mit à marcher sans trop savoir où il allait. Il avait coutume d'aller à la messe le dimanche. C'était jour de rencontre et de causerie avec les jeunes gars de sa paroisse, parens ou amis. On jouait aux quilles, on dansait quelquefois. Cette cloche qui sonnait, c'était un appel à la vie commune; Clopinet ne comprenait pas qu'on pût rester seul le dimanche.

Qui sait s'il ne rencontrerait pas encore son frère François? Il eût risqué beaucoup pour avoir des nouvelles de ses parens, il se risqua donc; le tailleur devait être bien loin du côté d'Honfleur. Il coupa à vol d'oiseau à travers le désert et se trouva bientôt à deux pas au-dessus de Villers. Comme il n'y connaissait personne et que personne ne l'y connaissait, il espéra passer inaperçu, voir des figures de chrétiens et entendre le son de la voix humaine sans qu'on fît attention à lui. Cela lui était déjà arrivé dans cet endroit, puisqu'il y avait passé deux fois; mais cette fois-ci il fut très étonné de voir que tout le monde le regardait et se retournait même pour le suivre des yeux.

V.

Cela l'inquiéta, et il pensait à s'en retourner; mais, comme il passait devant un boulanger, l'envie de manger du pain fut si garnde qu'il s'arrêta sur la porte pour en demander.

— Combien en veux-tu, mon garçon? lui demanda le boulanger, qui l'examinait d'un air de surprise enjouée.

— Pouvez-vous m'en donner un bien gros? dit Clopinet, qui désirait en avoir pour plusieurs jours.

— Certainement, répondit le boulanger, et même deux, et même trois, si tu as la force de les emporter.

— Eh bien! donnez-m'en trois, reprit Clopinet, je les porterai bien.

— Il y a donc bien du monde à nourrir chez vous?

— Apparemment, répondit l'enfant, qui ne voulait pas faire de mensonges.

— Oh! oh! tu es bien fier! Tu n'aimes pas à causer? Tu ne veux pas dire qui tu es et où tu demeures, car je ne te connais point, et tu n'es pas du pays?

— Non, je ne suis point d'ici, répondit Clopinet; mais je n'ai pas le temps de causer. Donnez-moi mes trois pains, s'il vous plaît, et dites-moi ce qu'il faut vous donner d'argent.

— Ah dame! ça fait de l'argent, car le pain est très cher ici; mais, si tu veux me donner les trois plumes que tu as à ton bonnet, tu pourras revenir tous les dimanches pendant un mois chercher autant de pain qu'aujourd'hui sans que je te demande d'argent. Tu vois que je suis raisonnable, et tu dois être content.

Clopinet crut d'abord que le boulanger se moquait de lui; mais, comme cet homme insistait, il lui vint tout à coup assez de jugement dans l'esprit pour se dire que ses trois plumes devaient être quelque chose de rare, et que c'était cela que le monde regardait et non pas lui. Il les ôta vitement, et le boulanger tendait déjà la main pour les prendre quand Clopinet, qui ne tenait pas à l'argent, parce qu'avec ses deux gros écus il se croyait riche pour toute sa vie, refusa de donner ces plumes si belles et qu'il avait été chercher si haut, au péril de sa vie. — Non, dit-il, voilà de l'argent; payez-vous de vos trois pains, j'aime mieux garder mes trois plumes.

— Veux-tu du pain deux fois par semaine au lieu d'une seule fois?

— Non, merci, j'aime mieux payer.

— Veux-tu quatre pains par semaine pendant deux mois?

— Je vous dis que non, répondit Clopinet, j'aime mieux mes plumes.

Le boulanger lui donna les trois pains, Clopinet paya et s'éloigna; mais, comme pour reprendre le chemin du désert il devait tourner la rue, il se retrouva derrière la maison du boulanger, et il entendit que cet homme disait : — Non! pour quarante-huit livres de pain, il n'a pas voulu me céder ses plumes!

Clopinet s'arrêta sous la fenêtre et entendit une voix de femme qui disait : — Était-ce bien des plumes de roupeau?

— Oh! des vraies, et des plus belles que j'aie jamais vues!

— Diantre! reprit la femme, ça devient rare; les roupeaux ne nichent plus sur la plage, et à présent il y a de ces aigrettes qu'on paie un louis la pièce. Ça t'aurait fait trois louis! Eh bien! il faut courir après ce petit et lui offrir un écu de trois livres pour chaque plume; peut-être aimera-t-il mieux de l'argent blanc qu'un crédit de pain.

Clopinet, on l'a vu, ne tenait pas à l'argent blanc. Il doubla le pas, et pendant que le boulanger le cherchait d'un côté, il se sauva de l'autre et retourna vers son désert.

Cette aventure lui donnait bien à penser. — Pourquoi donc, se disait-il, ces plumes de roupeau, puisque roupeau il y a, sont-elles si précieuses? comment est-il possible que des plumes d'oiseau puissent valoir un louis d'or la pièce? J'aurais cru que cela ne pouvait servir que d'amusette à se mettre sur la tête, et voilà que, si j'avais demandé au boulanger de me nourrir pendant un an, il aurait peut-être dit oui pour avoir mes trois plumes!

N'ayant pas encore connu la misère, Clopinet n'était pas intéressé. Il était bien plus sensible au plaisir de posséder une chose rare qui avait peut-être une vertu merveilleuse, inconnue. Comme il était absorbé par ces réflexions et suivait, sans plus se méfier de rien, le chemin du milieu des dunes, il entendit derrière lui une voix aigre et criarde qui disait : — Vous dites qu'il a pris par là; soyez tranquille, je le rattraperai bien, et s'il ne veut pas vendre ses plumes, je les lui arracherai; comme ça nous les aurons pour rien, et c'est la meilleure manière de faire les affaires.

Cette voix était encore loin, mais elle était si perçante qu'elle portait à bonne distance, et comme elle était de celles qu'on n'oublie pas, Clopinet reconnut que le tailleur en personne était à sa poursuite. Tout aussitôt ses ailes de peur l'emportèrent bien loin du chemin dans les buissons; mais, quand il fut là, il se sentit très honteux d'être si lâche devant un bossu, lui qui était monté à la grande dune et qui avait nagé dans la mer, deux choses que Tire-à-gauche n'eût jamais osé tenter. — Il faut, pensa-t-il, que je devienne un homme et que je cesse de craindre un autre homme; sans cela, je serai toujours malheureux et ne pourrai aller où bon me semble. Je suis aussi grand et aussi fort que cet avorton de tailleur, et mon oncle Laquille assure qu'il n'est brave qu'avec ceux qui ne le sont pas. Finissons-en, allons! et que les bons esprits de la mer me protégent!

Il remit fièrement ses trois plumes à son bonnet, posa ses trois pains sur l'herbe, et, ramassant son bâton qui était solide et ferré au bout, il s'en alla tout droit au-devant du tailleur, résolu à taper dessus et à le dégoûter de courir après lui. Quand il le vit en face,

le cœur lui manqua, et il faillit s'enfuir encore; mais tout aussitôt il agita ses bras en se disant que c'était des ailes de courage, et il fit faire à son bâton un moulinet rapide très bien exécuté. Le tailleur s'arrêta net, et, faisant deux pas en arrière : — Tiens! dit-il en ricanant comme pour faire le gracieux; c'est mon petit apprenti! Holà! Clopinet, mon mignon, reconnais-moi, je suis ton ami et ne te veux point de mal.

— Si fait, répondit Clopinet, vous voulez me voler mes trois plumes. Je le sais.

— Oui-da! reprit le tailleur tout étonné, qui a pu te dire pareille chose?

— Les esprits apparemment, — répondit Clopinet qui se tenait sur une grosse pierre au bord du chemin, toujours en position pour défendre son trésor et sa liberté. Aussitôt qu'il eut dit ces mots, il vit Tire-à-gauche pâlir et trembler, car ce bossu croyait aux esprits plus que personne. — Voyons, petit, reprit-il, tu es bien méchant! Dis-moi où nichent les roupeaux qui te donnent de pareilles aigrettes, je ne te demande pas autre chose.

— Ils nichent, répondit Clopinet, dans un endroit où les oiseaux et les esprits peuvent seuls monter. C'est vous dire que je ne vous crains pas, et que, si vous tentez encore quelque chose contre moi, je vous y porterai comme un roupeau y porte un crabe, et vous ferai rouler au fond de la mer.

Clopinet parlait ainsi, poussé par je ne sais quel vertige de colère et de fierté. Le tailleur crut tout de bon qu'il s'était donné aux lutins, et, tournant les talons, marmottant je ne sais quelles paroles, il reprit le chemin de Villers à toutes jambes. Clopinet, émerveillé de sa victoire, rentra dans le travers de la dune, ramassa ses pains et les porta lestement dans sa grotte.

Là, il se parla tout haut à lui-même, car il avait absolument besoin de parler : — C'est fini, dit-il; je n'aurai plus peur de rien, et personne ne m'emmènera jamais où je ne voudrai pas aller; me voilà délivré, et si c'est l'esprit de la mer qui m'a donné du courage, je ne veux plus jamais perdre ce qu'il m'a donné. A présent, se dit-il encore, je chercherai d'autres plumes de cet oiseau merveilleux dont l'aigrette, je ne sais pourquoi, fait tant d'envie au monde, et quand j'en aurai beaucoup, je les vendrai, j'irai dire à mon père : Je n'ai pas besoin d'être tailleur, et, tout boiteux que je suis, me voilà capable de gagner plus d'argent en un jour que mes frères en un an. Comme cela, le père sera content et me laissera vivre à mon idée.

Il se retrouva donc dans sa solitude avec plaisir. Il était si content d'avoir du pain, et celui qu'il avait acheté était si bon qu'il ne se régala pas d'autre chose ce jour-là. La crainte de trop jeûner ou

d'être trop absorbé par le souci de pêcher chaque repas l'avait un peu inquiété les jours précédens. Sûr désormais de circuler sans crainte et d'acheter ce qu'il voudrait, il ne borna plus son ambition à prendre des petits oiseaux et des petits poissons pour ses repas. Il voulut avoir des choses de luxe, des aigrettes à rendre jaloux tous les habitans du pays et à faire crever de rage le sordide tailleur.

Le lendemain, il fit une chose périlleuse et difficile. Il n'attendit pas le jour pour monter tout au beau milieu des grands pics déchiquetés de la falaise, et il y monta si adroitement et si légèrement qu'il ne réveilla pas un seul oiseau. Alors il se coucha doucement sur le côté, de manière à bien voir sans avoir à faire aucun mouvement. Il ne s'était pas aventuré jusque-là la première fois; il fut surpris d'y trouver une ruine qu'on ne voyait qu'en y touchant et dont il put s'expliquer la destination. L'endroit était fort bien choisi pour servir de refuge à des oiseaux qui aiment à percher. On avait établi là autrefois une *vigie*, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui un sémaphore; vous en avez vu un dans une autre partie de ces mêmes dunes. Cela sert à noter tout ce qui se passe sur la mer et à transmettre des avis. Jadis c'était une simple baraque d'observation pour empêcher le vol du sel, qui était une contrebande très répandue sous le nom de *faux saulnage*.

La baraque en question s'était écroulée avec un pan de la grande falaise. Ses ais disjoints et sa charpente étaient restés en partie debout, engagés dans une fente, et les roupeaux, qui aiment les arbres, mais qui avaient été très pourchassés dans les bois et les étangs du pays à cause de leur précieux plumage, avaient établi leur colonie sur cette ruine invisible du dehors et depuis longtemps abandonnée. Un petit marécage s'était formé à une certaine distance de l'éboulement, et beaucoup d'autres oiseaux aquatiques avaient transporté de ce côté leur domicile.

Cette vigie expliquait l'ermitage et la lucarne d'observation situés au-dessous et de même abandonnés. Sans doute, c'était un refuge que les guetteurs, condamnés à vivre dans ce poste dangereux, s'étaient creusé et construit en secret pour se mieux abriter des tempêtes sans être réprimandés par leurs chefs.

Clopinet, qui avait rapporté de son court séjour à Trouville des notions un peu plus nettes qu'auparavant, fut content de voir qu'il était seul en possession du secret de sa demeure et de celle des roupeaux. Il observa leurs nids, grossièrement construits avec des branches, et tous placés dans les bifurcations des bois de charpente. Il n'y vit que des femelles qui couvaient sans se déranger, mais peu à peu les mâles arrivèrent pour se reposer de leur chasse nocturne; c'est à cause de leurs habitudes et aussi à cause de leur cri que les anciens naturalistes les ont appelés *nycticorax*, cor-

beaux de nuit. Ils appartiennent à la même famille que les hérons; leur vrai nom est *bihoreaux*. Leur plumage est épais, et leur vol est sans bruit comme celui des oiseaux nocturnes. Cependant, lorsqu'ils ont des petits, ils chassent aussi le jour; mais il n'y en avait pas encore de nés dans la colonie, et ces messieurs y venaient dormir après avoir fait manger ces dames. Clopinet, qui, les voyant d'abord en dessous, les avait crus tout blancs, reconnut qu'ils n'avaient de blanc que le cou et le ventre. Leurs ailes étaient gris de perle; un joli manteau vert sombre leur couvrait le dos, et de leur bonnet, vert aussi, tombait sur le dos cette longue et fine aigrette invariablement composée de trois plumes. Les mâles seuls paraissaient avoir cette riche coiffure; cependant Clopinet vit que plusieurs ne l'avaient pas encore ou ne l'avaient plus. C'était le moment de la mue, et beaucoup de ces plumes précieuses, éparses sur les rochers, étaient le jouet du vent. Clopinet ne bougea pourtant pas pour les ramasser, voulant voir les habitudes de ces rôdeurs de nuit, qui, sans faire attention à lui, apportaient aux couveuses les poissons, coquillages et insectes qu'ils avaient pris. Le repas terminé, ils s'aperçurent de la présence de l'étranger, et tous en même temps, avertis par le cri de l'un d'eux, tournèrent la tête de son côté.

D'abord Clopinet fut un peu ému de voir tous ces grands yeux rouges qui le regardaient. Les mâles étaient bien là une cinquantaine, gros comme de jeunes dindons, armés de longs becs et de griffes pointues. Si tous se fussent mis après l'enfant curieux, ils eussent pu lui faire un mauvais parti; mais ils le contemplèrent d'un air de stupéfaction, et, ne le voyant pas remuer, ils ne s'occupèrent plus que de se quereller entre eux à coups d'aile et sans se blesser, puis ils se mirent à se gratter, à s'étendre, même à bâiller comme des personnes fatiguées; enfin, chacun cherchant un endroit commode, tous s'endormirent sur une patte au lever du soleil. Alors Clopinet se leva doucement et fit sa récolte de plumes sans les déranger, après quoi il redescendit, sagement résolu à ne pas les dégoûter de leur campement et à ne plus prendre les œufs des femelles.

Il y retourna la nuit suivante avant que les mâles fussent revenus de leur chasse nocturne. Il n'éveilla pas les couveuses et mit du pain devant leurs nids, pensant qu'elles le trouveraient bon et lui en sauraient gré. Il ne se trompait pas, bien que ce fût une idée d'enfant. Presque tous les oiseaux aiment le pain, quelque différente que soit leur nourriture, et le matin suivant il vit que le sien avait été mangé. Il continua ainsi, et bientôt tous les bihoreaux, mâles et femelles, furent habitués à le voir, se sauvèrent peu loin à son approche, enfin ne se sauvèrent plus du tout. Il en était né de jeunes qui, le connaissant avant de connaître la peur de l'homme,

se trouvèrent si bien apprivoisés qu'ils venaient à lui, se couchaient sur ses genoux, mangeaient dans sa main, et le suivaient jusqu'au bord de la dune quand il les quittait.

Il prit tant de plaisir à cette occupation qu'il ne s'ennuyait plus du tout. Il commençait à aimer ces oiseaux sauvages comme il n'avait jamais aimé ses pigeons et ses poules ; il méprisait ces amitiés banales et se sentait fier d'avoir apprivoisé des animaux méfians, dont les gens du pays cherchaient en vain la retraite et ne pouvaient approcher. Il se prit aussi d'affection pour tous les autres oiseaux, car il s'aperçut que, semant du pain partout dans ses promenades, marchant posément et sans bruit, n'attaquant et n'effrayant aucun d'eux, il arrivait à ne plus les mettre en fuite et à les voir se poser, voltiger et s'ébattre tout près de lui. Il se reprocha le meurtre de la perdrix de mer, et s'en alla acheter du fromage et de la viande, afin de ne plus être tenté de tuer les compagnons de sa solitude.

Il n'alla pas faire ses provisions à Villers, où il craignait d'être reconnu, tourmenté, et peut-être suivi par le boulanger. Il avait remarqué un hameau plus proche, puisqu'il est situé sur la dune même, du côté où elle s'abaisse vers la terre ferme. Je crois que ce hameau s'appelle Auberville. Il y trouva tout ce qu'il souhaitait et même des pommes bien conservées qu'il paya cher. Il n'était pas assez raisonnable pour ne pas faire quelques folies. Il y but un pichet de cidre ; il l'aimait tant ! Il eut bien soin de ne pas arborer son aigrette et de ne point causer inutilement. Il avait désormais deux secrets à garder, son nom et son pays, afin de n'être pas reconduit de force chez ses parens, — son domicile dans la falaise, afin de n'y pas attirer les enfans curieux ou les chasseurs amateurs d'aigrettes ; mais en écoutant causer il apprit plusieurs choses sur le pays, et il vit que les jeunes habitans de ce village connaissaient assez bien les noms et les mœurs des oiseaux de la côte. Ils n'en citaient que deux espèces précieuses : les roupeaux ou bihoreaux, qu'on ne pouvait plus atteindre, ils se cachaient trop bien ou ne nichaient plus dans le pays, et les petits grèbes, qui ne faisaient que passer et auxquels on avait tant fait la chasse qu'ils étaient devenus rares et méfians. Clopinet fit des questions sur ces grèbes, et apprit encore que le plumage épais et brillant de leur ventre se vendait comme fourrure d'ornement aux marchands plumassiers, qui passaient deux fois l'an. Comme il avait déjà une douzaine d'aigrettes, Clopinet souhaitait beaucoup de savoir le jour et l'heure où passeraient ces brocanteurs, afin de faire affaire avec eux ; mais il craignait d'adresser trop de questions, et il se promit de mieux s'informer un autre jour.

VI.

Il s'étonnait qu'on n'eût pas encore été chercher les bihoreaux où il les avait trouvés, et à ce sujet il entendit raconter une chose qui ne laissa pas de l'inquiéter un peu. Autrefois, disait quelqu'un, on trouvait ces bêtes sur les arbres de la grande falaise; mais depuis qu'il en est tombé un grand morceau dans la mer, et qu'il n'y a plus d'arbres pour retenir les terres, on n'y va plus. On prétend que le poids d'une personne suffirait pour faire ébouler le reste. Clopinet s'en alla un peu tourmenté, lui qui demeurait dans cette falaise, et qui presque tous les matins montait au faîte!

La nuit, il eut peur. Il y eut de la houle, et le bruit de la mer arrivait à lui comme par rafales; à chaque instant il s'éveillait, croyant que c'était la falaise qui s'écroulait. Il avait trop bien examiné l'endroit pour n'être pas sûr que son ermitage était creusé et bien assis dans une partie rocheuse; mais il avait remarqué que cette roche était absolument de la même nature que les gros cailloux appelés les Vaches-Noires et les Vaches-Blanches, lesquels avaient été autrefois portés par les terres et s'étaient écroulés avec elles. La mer continuait à ronger le pied des dunes, et chaque hiver, disait-on, elle en mangeait de bons morceaux. Ces gros cailloux qui paraissaient faire la sécurité du refuge de Clopinet pouvaient bien reposer sur un sol aussi fragile que les terres qui le couvraient, puis, à supposer qu'elles ne dussent pas se dérober sous lui, celles d'au-dessus pouvaient s'effondrer, lui fermer le passage et l'ensevelir vivant dans sa grotte. Il ne dormit guère, car, à mesure que la réflexion lui venait, il sentait bien que, si le raisonnement est une chose nécessaire, il est aussi une chose triste et la source de mille appréhensions. Heureusement cet enfant-là avait dans la tête une passion qui était plus forte que la crainte du danger : c'était de vivre libre et maître de lui-même dans la nature. Il ne connaissait pas ce mot-là, la nature, mais il se sentait épris de la vie sauvage et comme orgueilleux de résister à la tentation de retourner au repos des champs et aux douceurs de la famille. Il resta donc dans son nid d'oiseau, s'imaginant que, puisque les oiseaux nichaient au-dessus de lui, c'est qu'ils en savaient plus long que les hommes, et avaient l'instinct de connaître que la montagne était solide.

Il passa là tout l'été, s'approvisionnant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ne se faisant connaître nulle part, s'habituant de plus en plus à ne vivre que des produits de la mer et de fruits sauvages, afin d'éviter d'être l'esclave de son ventre. Il devint peu à peu si sobre que la gourmandise ne l'attira plus du côté de la campagne. Il réussit à rencontrer les marchands plumassiers en

tournée et à s'aboucher avec eux sans témoins. Il eut assez de raisonnement pour ne pas montrer trop d'exigence, afin d'établir des rapports pour l'avenir. Il se contenta d'un gros écu pour chaque plume, et, comme il en avait recueilli une cinquantaine, il lui fut compté en beaux louis d'or trois cents livres, somme énorme pour ce temps-là, et qu'un petit paysan de son âge n'avait certes jamais gagnée.

Quand il se vit à la tête d'une telle fortune, il résolut d'aller la porter à ses parens; mais auparavant il souhaita revoir son oncle Laquille, et, aux approches de l'hiver, il se mit en route pour Trouville. Comme il voulait se présenter convenablement à sa famille, et que ses habits, même les meilleurs, étaient très avariés par l'escalade continuelle et le manque d'entretien, il se commanda à Dives, où il avait fait quelques apparitions, un habillement tout neuf, un peu de linge et de bonnes chaussures. Il paya tout très honnêtement, et, son bâton à la main, son argent en poche, il se dirigea sur Trouville, où il rencontra son oncle tout en larmes, revenant de l'église. Il venait d'enterrer sa femme, et, bien qu'elle l'eût rendu aussi malheureux qu'il lui avait été possible, le pauvre homme la pleurait comme si c'eût été un ange. Il fut bien étonné de revoir Clopinet, qu'il croyait retourné chez ses parens, et qu'il hésitait à reconnaître, tant il était changé. Sans s'en apercevoir, Clopinet avait grandi, il avait le teint hâlé que donne l'air de la mer; à force de grimper et d'agir, il avait pris de la force, sa jambe faible était devenue aussi bonne que l'autre, il ne boitait plus du tout. Sa figure aussi avait pris un autre air, un regard vif, pénétrant, une expression assurée et sérieuse. Ses habits, mieux faits que ceux que Tire-à-gauche fabriquait de routine aux paysans, lui donnaient aussi meilleure tournure et meilleure mine que par le passé. Laquille en fut frappé tout de suite.

— D'où sors-tu, s'écria-t-il, tu ne viens pas de chez tes parents?

— Non, dit Clopinet, mais donnez-moi vitement de leurs nouvelles; nous parlerons de moi après.

— Je ne puis t'en donner, répliqua l'oncle; quand tu t'es sauvé de chez nous pendant la nuit, il y a bientôt... six mois... je pense...

— Oui, mon oncle, j'ai compté les lunes.

— Eh bien! j'ai été inquiet de toi et je t'ai cherché autant que j'ai pu; mais, une douzaine de jours après, le tailleur a repassé par ici, disant qu'il t'avait vu en bonne santé auprès de Villers et qu'il n'avait pas voulu te contraindre à le suivre, pensant que ta famille t'avait repris et t'envoyait là en commission. Alors je ne me suis plus tourmenté à ton sujet, et, ma pauvre femme étant tombée malade, je n'ai plus quitté le pays que pour aller à la mer quand il le fallait, de sorte que je n'ai rien su de ta famille. Bien sûr, elle

te croit embarqué, puisqu'il était convenu avec ton frère François que tu le serais et qu'il aura dit comme cela, le croyant aussi pour son compte. A présent je pense que tu peux aller chez toi sans crainte d'être recédé au tailleur. Je ne sais pas ce que tu lui auras dit quand tu l'as rencontré; il a juré qu'il aimerait mieux prendre le diable en apprentissage qu'un gars aussi bizarre et aussi revêche que toi. J'ai pensé que tu lui avais montré les dents, et je ne t'en ai pas blâmé.

— Je lui ai montré mon bâton, reprit Clopinet; vous l'aviez prédit, mon oncle, il m'a poussé des ailes de courage. — Et là-dessus il raconta toute son histoire et fit voir ses cent écus au marin émerveillé.

— Eh bien! s'écria l'oncle Laquille, voilà que tu es riche, et tu peux faire de ta vie ce que tu voudras. Du moment que tu peux te rendre utile, personne ne refusera de t'embarquer, et tu peux t'en aller dans les pays lointains où il y a des oiseaux bien autrement rares et superbes que tes roupeaux : des paille-en-queue, des aigrettes blanches d'Amérique, des oiseaux de paradis, des phényx qui renaissent de leurs cendres, des condors qui enlèvent des bœufs, et cent autres dont tu n'as pas seulement l'idée.

— C'est vrai que c'est là ce qui me manque, reprit l'enfant. Je ne sais rien, et il faudrait savoir.

— On apprend tout en voyageant.

Cette belle parole de l'oncle ne persuada pas beaucoup le neveu. Laquille avait fait le tour du monde sans avoir appris à lire, et Clopinet commençait à voir, en causant avec lui, qu'il avait les notions les plus fausses sur les choses les plus simples, comme de croire que certains oiseaux ne mangeaient pas et vivaient de l'air du temps, que d'autres ne se reproduisaient pas et naissaient des anatifes, mollusques à tubercules qui s'attachent à la carène des navires. Clopinet avait l'esprit très romanesque, il croyait volontiers aux oiseaux fées, c'est-à-dire aux génies prenant des formes et des voix d'oiseau; mais il avait déjà trop observé les lois de la vie pour partager les erreurs et préjugés de son oncle.

Pourtant l'idée de voyager le tentait bien. Pour se désennuyer dans sa solitude, il avait tant rêvé de voyages au long cours! Laquille lui conseillait d'aller à Honfleur et de prendre passage sur quelque bâtiment partant pour l'Angleterre, il y en avait toujours. Les grèbes nichaient par là, et Clopinet en prendrait à discrétion; mais quand l'enfant sut qu'il fallait les tuer et les écorcher pour avoir leur plumage, il secoua la tête, cela lui faisait horreur.

Comme après souper il se promenait avec son oncle sur la grève, ils revinrent sur ce sujet, et Clopinet se sentit troublé et affolé par la vue des grosses barques qui se préparaient à partir dès le lendemain matin pour Honfleur. Il était presque décidé à s'arran-

ger avec le patron d'une de ces embarcations, lorsqu'il entendit passer dans la nuit sombre les petites voix d'enfans qu'il connaissait si bien. — Les voilà! s'écria-t-il, les voilà qui viennent me chercher! — L'oncle, ne sachant ce qu'il voulait dire, restait bouche béante, attendant qu'il s'expliquât. Clopinet ne s'expliquait pas; il courait, les bras étendus, suivant le vol des esprits invisibles qui l'appelaient toujours. D'abord ils suivirent la grève, semblant se diriger vers le lieu d'embarquement; mais tout à coup ils firent un crochet, quittèrent le rivage et prirent à travers champs. Clopinet les suivit tant qu'il put, mais sans réussir à s'envoler, et il revint essoufflé vers son oncle, qui le croyait fou.

— Voyons, mon petit, lui dit le brave homme, est-ce que tout de bon tu prends les courlis pour des esprits?

— Les courlis? Que voulez-vous dire, mon oncle?

— Tu ne connais pas ces oiseaux-là? Il est vrai qu'ils ne voyagent que dans les nuits bien noires, et qu'on ne les voit jamais. On ne les connaîtrait pas, si on n'en tuait point quelquefois en tirant au hasard dans le tas, ce qui est bien rare, car on dit qu'ils volent plus vite que les grains de plomb du fusil. Je conviens que ce sont des oiseaux extraordinaires, ils pondent dans les nuages, et c'est le vent qui les couve.

— Non, mon oncle, reprit vivement Clopinet; si ce sont des oiseaux, des courlis, comme vous les appelez, ils ne pondent pas dans les nuages, et si ce ne sont pas des oiseaux, si ces voix sont celles des esprits, comme j'en suis sûr, ils ne pondent pas du tout. Que leur chant ressemble à celui des courlis, c'est possible; moi aussi, la première fois que je les ai entendus, j'ai dit : Voilà des oiseaux de nuit qui passent; mais, en les écoutant bien, j'ai compris leurs paroles. Ils m'ont appelé, ils m'ont fait pousser des ailes, ils m'ont appris à courir sans me mouiller sur la mer, la nuit que j'ai passée sur la Grosse-Vache-Noire; ils m'ont aidé à m'envoler de chez vous par la lucarne de votre maison, enfin ils m'ont secouru et consolé. Je crois en eux, je les aime, et partout où ils me diront d'aller, je les suivrai.

— Et pourtant, reprit l'oncle, tu ne les as pas suivis tout à l'heure?

— Ils n'ont pas voulu; mais ils m'ont bien montré, en quittant le bord de la mer, que je ne devais pas m'embarquer cette nuit. Ils ont volé de ce côté-ci, du côté du midi. Dites-moi si c'est par là que mon pays se trouve?

— C'est par là certainement, à trois lieues de la mer en droite ligne.

— Eh bien! c'est par là qu'il me faut aller dès demain matin. Je dois aller embrasser mes parens et leur donner l'argent que j'ai gagné.

— Très bien, mais ils te le garderont, et tu ne pourras plus voyager.

— Je pourrai toujours retourner à mon trou de la falaise, et faire une nouvelle provision de plumes; d'ici là, j'aurai leur permission pour me faire marin.

Clopinet suivit son idée. Il se fit enseigner son chemin, et dès le lendemain, vers midi, il se trouvait à la porte de son enclos.

VII.

La première personne qu'il vit fut sa mère, qui le reconnut bien de loin malgré son changement, et pensa mourir de joie en le serrant dans ses bras. Clopinet en fut tout ému, car il s'était imaginé dans sa tristesse qu'elle ne l'aimait qu'un peu, et il vit bien qu'elle le chérissait d'autant plus qu'elle s'était fait violence pour le laisser partir. Le père Doucy, le frère François et les autres accoururent et lui firent grande fête, car de le voir si bien vêtu, si bien portant et si bien guéri de sa boiterie prouvait de reste qu'il n'avait pas souffert dans son voyage. On pensait qu'il arrivait de loin, et François lui-même le croyait, n'ayant pas été détrompé par l'oncle Laquille, qu'on n'avait point revu.

Le père Doucy gronda pourtant un peu Clopinet d'avoir disposé de lui-même contre le gré de sa famille, et il ne manqua pas d'ajouter que, s'il n'arrivait point à bien gagner sa vie, il serait une charge pour les siens. Clopinet prit la chose modestement, et, sans faire d'embarras, il présenta sa bourse à son père en lui disant : — J'espère continuer à gagner bien honnêtement ma vie sans faire de tort aux hommes ni aux bêtes. Voilà ce qui m'a été payé pour six mois de ma peine, et si cet argent-là vous fait besoin ou seulement plaisir, je vous prie de l'accepter, mon cher père. Je compte que l'an prochain je vous en apporterai davantage.

Toute la famille ouvrit de grands yeux en voyant les louis d'or de Clopinet, mais le père Doucy hocha la tête. — Où as-tu pris cet argent-là, mon garçon? Il faut t'expliquer là-dessus, car j'ai beau être un paysan et n'avoir couru ni la mer ni les villes, je sais fort bien qu'un apprenti mousse ou tout autre chose est assez payé quand, à ton âge, il gagne sa nourriture.

Clopinet, voyant que son père le soupçonnait d'avoir fait quelque chose de mal, lui dit la vérité sur la source de sa richesse et ne le trouva pas incrédule, car on savait dans le pays que certains plumages d'oiseau étaient fort récherchés par les plumassiers. Seulement le père Doucy observa que les roupeaux ne se voyaient plus au pays d'Auge, et que sans doute Clopinet avait dû les trouver au

loin, car il s'obstinait à croire qu'il avait passé l'été en grands voyages. Clopinet avait refusé, aux questions de son oncle Laquille, de révéler l'endroit précis du rivage où il avait passé l'été. Avec ses parents, il ne se départit point de cette réserve. Il savait que, s'il parlait des Vaches-Noires et de la grande falaise, personne chez lui ne lui permettrait de retourner vivre dans un endroit réputé si dangereux. Il laissa donc croire à ses parens qu'il arrivait de l'Écosse, — son oncle ayant prononcé devant lui le nom de ce pays-là, — et qu'il y avait fait bonne chasse.

Il se tira assez bien des nombreuses questions qu'on lui fit le premier jour. Comme on ne savait chez lui quoi que ce soit des pays étrangers, il n'eut point de longues histoires à inventer. Il répondit qu'en Écosse on mangeait du pain, des légumes et de la viande comme ailleurs, que les arbres ne poussaient pas la racine en l'air, enfin qu'il n'avait rien vu de merveilleux là ni ailleurs.

— C'est bien, c'est bien, lui dit le père à la fin du souper; ce qui me plaît de toi, c'est que tu ne dis pas des mensonges et des folies comme ton oncle Laquille. Continue à être raisonnable, et tout ira bien, puisque tu as de l'invention pour rapporter des choses à vendre et pour faire le commerce. Je ne veux point te priver de ton argent, il est à toi, je vais le placer en bonne terre qui t'appartiendra; ce sera le commencement de ta fortune.

— Si vous n'en voulez point pour vous, répondit Clopinet, j'aimerais mieux m'en servir pour reprendre mes voyages et faire d'autres trouvailles.

Ce que Laquille avait prévu arriva. Le père Doucy ne voulut pas comprendre ce que lui disait son fils. Il ne pouvait pas s'imaginer un autre placement que les carrés d'herbe et de pommiers avec des vaches dedans; il ne jugeait pas bon pour un enfant d'avoir une somme comme celle-là à sa disposition. Il le complimenta d'avoir eu la sagesse de l'apporter à la maison, mais il ne le crut pas pour cela incapable de faire quelque folie, si on le lui rendait. Clopinet dut céder; c'était le cas de dire qu'on lui coupait les ailes. Il s'en alla coucher tout triste, voyant ses futurs voyages retardés; mais il rêva que les esprits lui parlaient et lui disaient : Espère, nous ne te quitterons pas; puisque tu as fait notre volonté, nous saurons bien t'en récompenser.

Il se résigna donc, et ne fut point insensible, il faut en convenir, à la douceur de dormir sur une bonne couchette de plumes bien chaude. Depuis une quinzaine que la fraîcheur se faisait sentir, il n'avait pas été très bien dans sa grotte, où il ne pouvait se défendre de l'humidité qui y suintait et du vent qui s'y engouffrait. On vivait bien chez le père Doucy, on n'était ni pauvre ni avare;

on n'épargnait ni le bon pain, ni le bon cidre, et la mère Doucette avait un grand talent pour faire la soupe au lard. Clopinet était l'objet de ses préférences, elle le caressait et le choyait si tendrement qu'il ne sut point y résister et se laissa amollir par la vie de famille, au point de concevoir l'idée de passer chez lui la mauvaise saison. Il voyait toutes les bandes d'oiseaux voyageurs venir de la mer et se diriger vers l'intérieur des terres, soit pour hiverner dans les marécages, soit pour aller chercher des mers plus chaudes. Il se disait que ce n'était pas la saison de trouver des nids vers le nord; il ne savait pas encore que certaines espèces s'envolent en sens contraire, et vont chercher le froid.

Comme il n'avait pas voulu trop mentir, il avait dit à son père qu'aucun engagement ne le forçait de se remettre en mer. Il voulait amener ses parens à lui laisser sa liberté et à le voir repartir sans fâcherie; mais, comme il ne pouvait pas rester sans rien faire, il lui fallut bien se remettre à garder et à soigner les vaches, ce qui l'ennuya beaucoup. Ces bêtes lourdes et lentes lui plaisaient de moins en moins ; ce pâturage plat et sans vue le rendait triste, son esprit voltigeait toujours sur la mer et sur les falaises. Un jour, son père l'envoya chercher à Dives un médicament chez l'apothicaire ; dans ce temps-là, on ne disait point pharmacien, mais c'était la même chose, ou plutôt c'était quelque chose de plus. La médication étant plus compliquée, ceux qui fabriquaient et vendaient des remèdes étaient obligés à savoir plus de détails et à fournir plus de drogues différentes.

Dives était une très ancienne ville; mais Clopinet, qui n'était pas antiquaire, trouva le pays fort laid, bien qu'il soit très joli du côté de la campagne : lui qui ne regardait que du côté de la mer s'ennuya de voir cette côte plate et tout ensablée. Alors il vit dans l'étroit chenal qui remplace le grand port, d'où jadis la flotte de Guillaume le Conquérant partit pour l'Angleterre, de grosses barques qui faisaient encore un petit commerce avec Honfleur, et l'envie de s'en aller au moins jusque-là fut si forte qu'il pensa oublier sa commission. Pourtant il résista et se fit enseigner la maison de l'apothicaire. Là, pendant qu'on préparait la drogue, il faillit oublier qu'il devait la reporter à ses parens. L'objet qui absorbait son attention et qui le jetait dans un ravissement sans pareil, c'était un *combattant*, autrement dit *paon de mer*, perché sur un bâton et immobile dans la vitrine. L'apothicaire, s'amusant de sa surprise, prit l'oiseau, qui semblait bien vivant, car ses yeux brillaient et son bec était ouvert, et le lui fit toucher; il était empaillé. Clopinet n'avait pas idée d'un pareil artifice et se le fit expliquer; puis, avec une vivacité et un air de décision qui, de la part d'un garçon d'appa-

rence si simple, étonna tout à coup l'apothicaire, il demanda si celui-ci voudrait bien lui apprendre à conserver et à empailler.

— Ma foi! répondit l'apothicaire, si tu veux m'aider dans cette besogne, tu me feras plaisir, pour peu que tu aies autant d'adresse que de résolution. — Il apprit alors à Clopinet que le curé de l'endroit et le seigneur du château voisin étaient grands amateurs d'ornithologie, c'est ainsi que l'apothicaire appelait la connaissance des oiseaux, de leur classement en familles, en genres et en espèces. Ces deux personnages s'en procuraient tant qu'ils pouvaient, le seigneur à tout prix, le curé au prix de tout l'argent qu'il pouvait y mettre. Le pays était très riche en oiseaux de mer et de rivage à cause des grands ensablemens de la côte et des marécages formés par la Dive.Tous les chasseurs y guettaient ce gibier pour le porter au château, où le seigneur en faisait une collection empaillée. C'était lui, l'apothicaire, que l'on chargeait de la préparation, et il s'y entendait assez bien; mais il n'avait personne pour l'aider, et le temps lui manquait. S'il venait à trouver un élève soigneux et intelligent, il le paierait volontiers aussitôt qu'il saurait son affaire.

— Prenez-moi, monsieur, dit Clopinet, je suis sûr d'apprendre vite et bien; même, si cela ne vous offense pas, je vous dirai que je connais les oiseaux mieux que vous. Voilà cette bête que vous appelez paon de mer, et dont je ne savais pas le nom; mais je l'ai vue cent fois en liberté, et je sais comment elle est faite et comment elle se tient. Vous avez voulu lui donner l'air qu'elle a quand elle se bat : ce n'est pas ça, et si c'était une chose qu'on puisse pétrir, je vous montrerais comment elle se pose pour de vrai.

L'apothicaire était homme d'esprit, ce qui fait qu'il comprenait vite l'esprit des autres. Il ne se fâcha point des critiques de Clopinet et lui dit : — Ma foi, essaie; cela peut se pétrir, comme tu dis, c'est-à-dire qu'on peut changer le mouvement de l'oiseau en appuyant sur les fils de fer qui remplacent les os et les muscles. Essaie, te dis-je; si tu le gâtes, tant pis! Un paon de mer n'est pas une chose bien rare. — Clopinet hésita un moment, devint pâle, trembla un peu, réfléchit pour se bien rappeler; puis tout à coup, saisissant l'oiseau avec beaucoup de délicatesse, mais avec une grande résolution, il lui donna une attitude si vraie et une tournure si fière sans lui gâter une seule plume que l'apothicaire en fut tout surpris. — J'avoue, dit-il, que ton mouvement a l'air plus naturel que le mien. Pourtant le mien était plus énergique.

— Plaît-il, monsieur? dit Clopinet.

— Je veux dire que le mien avait l'air plus méchant. Ce sont des bêtes féroces que ces oiseaux-là!

— Et c'est en quoi vous vous trompez, monsieur, reprit Clopinet

avec conviction. Les oiseaux ne sont pas méchans quand la faim ne les force pas à la bataille. Ceux-ci ne se battent pas pour se faire du mal, et ils ne s'en font presque jamais; c'est un jeu qu'ils font par fierté quand on les regarde, et je vais vous dire : ils s'en vont, tous les mâles d'un côté et toutes les femelles de l'autre avec les petits. Ils choisissent des tas de sable où ils se mettent en rang, les femelles sur un autre tas les regardent. Alors les vieux disent aux jeunes : Allons, mes enfans, faites-nous voir comment vous savez vous battre. Et il en vient deux jeunes qui se gourment jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue, et puis il en vient deux autres; quelquefois il y a deux paires qui se battent en même temps, mais toujours un contre un et jamais une bande contre une autre, ni à propos des femelles, ni pour la nourriture. Quand l'heure de cet amusement-là est finie, on va se promener ou manger ensemble, et on est bons amis.

— C'est possible, dit en riant l'apothicaire; si tu as si bien regardé les oiseaux, tu en sais plus long que moi, et je reconnais que ce combattant me plaît mieux, tourné et dressé comme le voilà. Je pense que tu es un observateur et peut-être un artiste de naissance.

Clopinet ne comprit pas, mais son cœur battit de joie quand l'apothicaire lui dit : — Reviens demain, je t'apprendrai le métier, qui est très facile, et, puisque tu as le sentiment, qui est un don de nature, je te ferai entrer chez le seigneur du château en qualité de préparateur. Tu apprendras l'histoire naturelle des oiseaux, et tu deviendras un jour conservateur de collections chez lui ou chez quelque autre. Qui sait si tu n'es pas né pour être savant?

Clopinet ne comprit bien qu'une chose, c'est qu'il allait voir des oiseaux nouveaux pour lui, et qu'il apprendrait les noms et les pays de ceux dont il connaissait les airs, les chants, le plumage et les habitudes. Il vola plutôt qu'il ne courut chez son père, et obtint facilement la permission d'aller *travailler dans les oiseaux*. — Puisque c'est son idée, dit le père Doucy avec un sourire en regardant sa femme, et que M. l'apothicaire est un grand brave homme, je pense, mère Doucette, que vous ne serez point fâchée de savoir cet enfant occupé dans un pays qui n'est pas loin, et où nous pourrons le voir souvent?

La mère Doucette eût préféré que l'enfant ne la quittât point du tout; mais, quand son mari avait parlé en l'honorant d'un sourire, elle ne savait qu'approuver en riant de toute la grandeur de sa bouche, ce qui n'était pas peu de chose. D'ailleurs elle tremblait toujours en songeant que Clopinet pouvait retourner dans ce pays d'Écosse, qu'elle croyait situé au bout du monde et où Clopinet n'avait jamais été.

Au bout d'un mois, Clopinet sut très bien composer la préparation arsenicale avec laquelle on préserve les oiseaux de la pourriture et des mites. Il sut écorcher avec une propreté parfaite, en retournant la peau de l'oiseau comme on retourne un gant, sans salir ni froisser une seule plume. Il sut les petits os qu'il faut conserver pour assujettir les fils de fer, ceux qu'il faut couper, la manière de remplacer la charpente de l'animal par des fils de métal plus ou moins gros. Il sut distinguer dans la provision d'*œils de verre* ceux qui convenaient précisément à tel ou tel volatile. Il sut le rembourrer d'étoupes en lui conservant sa forme exacte, lui recoudre le ventre avec tant d'adresse qu'on ne pût soupçonner la couture, le dresser sur ses pieds, lui fermer ou lui ouvrir les ailes à son gré, et quant à lui donner la grâce ou la singularité de sa pose naturelle, il y fut passé maître dès le premier jour.

L'apothicaire, qui ne demandait qu'à vendre ses préparations et à débarrasser son laboratoire des travaux de l'empaillage, songea vitement à faire entrer Clopinet chez M. le baron de Platecôte, le seigneur épris d'ornithologie, pour qui l'enfant travaillait sans que ses talens fussent encore révélés au curé, car le curé, tout en faisant des recherches et des échanges avec le baron, était un peu jaloux de lui et eût essayé d'accaparer Clopinet pour son compte.

L'apothicaire était brave homme autant qu'homme d'esprit, et il s'intéressait à Clopinet, dont la douceur et la raison n'étaient pas ordinaires. Il l'emmena donc au château du baron, et le présenta lui-même comme un garçon capable, entendu et laborieux.

— Je n'en doute pas, répondit poliment le baron, mais c'est un enfant. Il est très propre et très gentil, mais c'est un petit paysan qui ne sait rien.

— Monsieur le baron, qui sait tout, répliqua gracieusement l'apothicaire, lui apprendra ce qu'il voudra. Monsieur le baron n'a point d'enfant et pourrait s'occuper de celui-ci, qui lui deviendra un bon et fidèle serviteur; j'engage fort monsieur le baron à mettre la main sur lui tout de suite, car M. le curé ne le laissera pas échapper, dès qu'il verra les préparations qu'il sait faire.

Là-dessus l'apothicaire ouvrit la boîte qu'il avait apportée, et plaça sur la table trois sujets différens, à chacun desquels Clopinet avait su si bien donner la physionomie qui lui était propre, que le baron, qui s'y connaissait, jeta des cris de surprise et d'admiration. — Je vois bien, dit-il, que ce n'est point vous, monsieur l'apothicaire, qui avez fait ce travail excellent. Pouvez-vous me jurer que c'est tout de bon l'enfant que voici?

— Je le jure, monsieur le baron.

— Lui tout seul?

— Lui tout seul.

— Eh bien ! je le prends; laissez-le-moi, il n'aura point à regretter d'être à mon service.

VIII.

Dès le jour même, Clopinet fut installé au manoir de Platecôte, dans une petite chambre située tout en haut des combles. La première chose qu'il fit avant de regarder la chambre, qui était fort gentille, fut de mettre la tête à la fenêtre et de prendre connaissance du pays. Il était des plus beaux, car le château était bâti sur une haute colline, d'où l'on découvrait d'un côté la vallée d'Auge, le cours de la Dive et celui de l'Orne, avec leurs bois et leurs prairies ondulées, de l'autre la mer et les côtes à une grande distance. Clopinet reconnut tout de suite les pointes dentelées de la grande falaise; il les vit encore mieux en regardant dans une lunette d'approche, installée sur le belvédère du château, qui était encore plus haut perché que sa chambre. Il distingua avec ravissement les Vaches-Noires montrant leur dos au-dessus des vagues, et, du côté de la campagne, la maison de ses parens, dont le chaume perçait à travers les pommiers aux feuilles jaunies. Il se sentit comme ivre de joie de demeurer ainsi dans les airs, et de pouvoir ajouter à sa bonne vue le merveilleux pouvoir de cette lunette, qui lui donnait une faculté de vision aussi puissante que celle des oiseaux. Il vit et reconnut toutes les anfractuosités, tous les hameaux et villages de la côte. Il retrouva Trouville et découvrit le cap derrière lequel Honfleur se cache.

Une autre joie fut d'être installé dès le lendemain dans la pièce qui lui fut donnée pour laboratoire, et où l'on avait déjà déposé les fioles, les matériaux et les outils que l'apothicaire avait envoyés et fournis pour son usage; de cette pièce, on entrait de plain-pied dans le musée de M. le baron, et Clopinet vit là, dans de grandes armoires garnies de vitres, une quantité d'oiseaux étrangers et indigènes plus ou moins précieux, mais tous très intéressans pour qui voulait apprendre leurs noms et leur classement.

Le baron étant venu le trouver là pour lui expliquer de quelle besogne il comptait le charger, Clopinet, qui avait la confiance que donne la simplicité du cœur, lui dit : — Monsieur le seigneur, votre provision d'oiseaux est mal rangée. En voilà un petit qu'on a mis avec les autres parce qu'il est petit; mais ça ne va pas du tout. Il doit être à côté de ces gros-là parce qu'il est de leur famille, je vous en réponds. Il a leur bec, leurs pattes, et il se nourrit comme eux, je le sais, je le reconnais, ou si ce n'est pas absolument celui-là,

c'en est un qui lui ressemble et qui doit être son cousin ou son neveu.

Le baron fit babiller Clopinet, qui n'était pas du tout causeur, mais qui, sur le chapitre des oiseaux, avait toujours beaucoup à dire; il admira son bon raisonnement et la sûreté de ses observations, celle non moins remarquable de sa mémoire, car en une matinée il connut tous les noms que le baron voulut bien lui dire, et il les repassa sans faire aucune erreur; mais tout à coup, voyant que le baron bâillait, prenait force prises de tabac et s'ennuyait de faire le professeur avec un ignorant, — Mon bon seigneur, lui dit-il, c'est encore trop tôt pour que j'entre à votre service, vous n'aurez point de plaisir à m'instruire. Il faut que je sois en état de m'instruire tout seul, et pour cela il me faut savoir lire. Laissez-moi aller chez M. le curé, c'est son métier d'avoir de la patience; quand je saurai, je reviendrai chez vous.

— Non pas, non pas! dit le baron, tu n'iras pas chez le curé. Mon valet de chambre est assez instruit, il t'instruira.

Le valet de chambre lisait couramment, il avait une bonne écriture et savait assez de français pour écrire une lettre passable sous la dictée de M. le baron, qui était savant et bel esprit, mais qui était de trop bonne maison pour connaître l'orthographe; ce n'était pas la mode en ce temps-là pour les gens du grand monde. M. de La Fleur, c'était le nom du valet de chambre, fit donc le maître d'école avec le petit paysan, tout en rechignant un peu et en y mettant fort peu de patience. Il faut de la patience avec la plupart des enfans; mais pour ceux qui ont comme Clopinet une grande ardeur au travail et qui craignent de voir l'occasion s'échapper, un professeur indolent ou irritable convient assez; Clopinet fit des efforts de grande volonté pour ne point lasser la médiocre volonté de M. de La Fleur, et au bout d'un an il sut lire, écrire et compter aussi bien que lui.

Cela ne lui suffisait point. Les noms scientifiques des oiseaux sont latins et beaucoup des ouvrages qui traitent des sciences naturelles sont écrits en latin. Clopinet, dont le dimanche était libre, alla empailler des oiseaux chez le curé, à la condition que pendant son travail celui-ci lui enseignerait le latin. En une autre année, il sut tout le latin vulgaire dont il avait besoin pour son état.

Tout en s'instruisant ainsi, il empaillait toutes les bêtes que lui envoyaient ou lui apportaient, tant du pays que de l'étranger, les fournisseurs et correspondans du baron; il réparait ou renouvelait celles de la collection qui étaient mal préparées ou détériorées; il procédait aussi à un meilleur rangement après des discussions, quelquefois très animées, avec son patron, car celui-ci croyait en

savoir bien long et n'admettait pas aisément qu'il pût s'être trompé; mais Clopinet, avec la résolution entêtée de son caractère et la droiture de son esprit naturel, arrivait toujours à le persuader; alors le baron, qui n'était point sot, haussait les épaules, et, feignant d'y mettre de la lassitude ou de la complaisance, disait : — Fais donc comme tu voudras! Pour si peu de chose, je ne veux ni te fâcher, ni me fâcher moi-même. — Ce n'était pourtant pas peu de chose. Le curé, qui, pour être moins riche en échantillons, ne laissait pas que d'être plus instruit et plus intelligent que le baron, tenait Clopinet en grande estime, et déclarait que, si M. de Buffon venait à le connaître, il lui ferait faire son chemin.

Clopinet n'en était pas plus fier. Il savait bien le respect qu'on doit à M. de Buffon, dont il lisait avec ardeur le magnifique ouvrage; mais il avait l'esprit fait de telle sorte que rien ne le tentait dans le monde, hormis les choses de la nature. Il ne se souciait ni d'argent, ni de renommée; il continuait à ne rêver que voyages, découvertes et observations faites par lui-même et tout seul.

Aussi pensait-il sans cesse à son ermitage de la grande falaise, et plus il faisait connaissance avec le bien-être de la vie de château, plus il regrettait son lit de rochers, ses fleurs sauvages, le chant des libres oiseaux et surtout l'amitié qu'il avait su leur inspirer. Le souvenir de cette intimité bizarre lui serrait parfois le cœur. — Où sont à présent, se disait-il, tous ces pauvres petits compagnons de ma solitude? où sont mes barges, qui contrefaisaient si bien le bêlement des chèvres et l'aboiement des chiens? Où est le grand butor solitaire qui mugissait comme un taureau? Où sont les jolis vanneaux espiègles qui me criaient aux oreilles, en empruntant la voix du taillenr, *dix-huit*, *dix-huit?* Où sont les courlis dont les douces voix d'enfant m'appelaient dans les nuits sombres, et me faisaient pousser des ailes enchantées, des ailes de courage?

On voit que Clopinet ne croyait plus aux esprits de la nuit. Il n'en était pas plus content pour cela; il regrettait le temps où il avait cru distinguer les paroles de ses petits amis du ciel noir et du vent d'orage. Le milieu où il se trouvait transplanté ne le portait point au merveilleux. A ce moment-là, tout le monde se piquait d'être philosophe, même le curé, et surtout M. de La Fleur, qui parlait beaucoup de M. de Voltaire sans l'avoir jamais lu, et qui affectait un grand mépris pour les superstitions rustiques.

Quand Clopinet eut atteint au service du baron l'âge de quinze à seize ans, il se trouva avoir épuisé, en fait d'ornithologie, toute l'instruction qu'il pouvait recevoir dans le château et dans le voisinage, et il fut pris du désir invincible d'aller demander à la nature les secrets qu'on ne trouve pas toujours dans les livres. Il se sen-

tait malade, et tout le monde remarquait sa pâleur. Il songea donc sérieusement à se rendre libre, et, bien qu'il fût très content de son patron et qu'il lui fût attaché, il lui déclara sa résolution de faire un voyage, promettant de lui rapporter tout ce qu'il pourrait recueillir d'intéressant pour son musée. Le baron lui reprocha d'abandonner son service, l'instruction qu'il prétendait lui avoir donnée et le manque de reconnaissance pour ses bontés. Il lui offrit, pour le retenir, de porter ses appointemens au même chiffre que ceux de La Fleur et même de ne plus le faire manger à l'office. Clopinet se trouvait bien assez payé et ne se sentait pas humilié de manger à l'office; il remercia et refusa. — Peut-être, dit le baron, es-tu fâché de porter la livrée? Je t'autorise à te faire faire un petit habillement noir comme celui de l'apothicaire. — Clopinet refusa encore, il ne se trouvait que trop richement habillé. Alors le baron se fâcha, le traita d'ingrat et de maniaque, le menaça de l'abandonner et lui déclara qu'il rayerait de son testament la petite rente qu'il y avait inscrite en sa faveur. Rien n'y fit. Clopinet lui baisa les mains en lui disant que, déshérité ou non, il l'aimerait toujours autant et lui resterait dévoué, mais qu'il mourrait s'il demeurait enfermé comme il l'était depuis trois ans, qu'il était de la nature des oiseaux et qu'il lui fallait l'espace et la liberté, fût-ce au prix de toutes les misères.

Le baron, voyant qu'il n'y pouvait rien, se résigna et le congédia avec bonté en lui payant ses gages et en y ajoutant un joli cadeau. Clopinet refusa le cadeau en argent, et demanda au baron de lui donner une longue-vue portative et quelques outils. Le baron les lui donna et l'obligea de garder aussi l'argent.

Alors Clopinet, le voyant si bon, se jugea véritablement ingrat, et, se jetant à ses pieds, il renonça à tous ses rêves; il demanda seulement huit jours de congé, jurant de revenir et de faire tout son possible pour s'habituer à la vie de château, que son protecteur lui faisait si douce. Le baron attendri l'embrassa, et le munit de tout ce qui lui était nécessaire pour une tournée de huit jours.

Par une belle matinée de printemps, Clopinet, après avoir donné une journée à ses parens, partit seul pour la grande falaise. Il avait été si assidu au travail que lui confiait le baron et si acharné à s'instruire avec le curé, qu'il ne s'était jamais permis de perdre une heure en promenade pour son plaisir. Il n'avait donc pas revu les Vaches-Noires, et il était impatient de s'assurer de près des ravages que la mer avait dû faire en son absence. On avait parlé chez le baron et chez l'apothicaire d'éboulemens considérables; mais, comme du belvédère Clopinet avait constaté que les sommets dentelés de la grande falaise existaient toujours, il ne croyait qu'à demi à ce que l'on rapportait.

Vêtu d'un fort sarrau de villageois, chaussé de gros souliers et de bonnes guêtres de toile, coiffé d'un bonnet de laine qui ne craignait pas les coups de vent, portant sur son dos un solide sac de voyage qui contenait ses outils, un ou deux volumes de catalogues, sa longue-vue et quelques alimens, il fut vite rendu aux dunes, mais sans pouvoir suivre la plage, qui se trouva obstruée en divers endroits par le glissage des marnes. A mesure qu'il avançait en se tenant à mi-côte, il s'apercevait d'un changement notable dans ces masses crevassées. Là où il y avait eu des plantes, il n'y avait plus que de la boue très difficile à traverser sans s'y perdre; là où il y avait eu des parties molles, le terrain s'était durci et couvert de végétation. Clopinet ne se reconnaissait plus. Ses anciens sentiers, tracés par lui et connus de lui seul, avaient disparu. Il lui fallait faire un nouvel apprentissage pour se diriger et de nouveaux calculs pour éviter les fentes et les précipices. Enfin il gagna la grande falaise, qui était bien toujours debout, mais dont les flancs dénudés et coupés à pic ne lui permettaient plus de monter à son ermitage.

IX.

Il faillit y renoncer, mais il s'était fait une telle joie de retrouver son nid, qu'il s'y acharna, et qu'à force de chercher de nouveaux passages il réussit à en trouver un pas bien difficile et pas trop dangereux. Il s'y risqua et arriva enfin à la partie rocheuse, où, avec une vive satisfaction, il retrouva son jardin, sa galerie, sa lucarne et sa grotte à peu près intacts. Aussitôt il s'occupa d'y refaire son installation : son lit d'herbes sèches fut vite coupé et dressé; après un grand nettoyage, car divers oiseaux avaient laissé leur trace dans sa demeure, il coupa plusieurs brassées de joncs marins desséchés, et alluma du feu pour bien assainir la grotte. Il y brûla même des baies de genévrier pour la parfumer. Il y prit son frugal repas, puis, s'étendant sur l'herbe de son jardin sauvage, où les mêmes fleurs qu'il avait aimées fleurissaient plus belles que jamais, il fit un bon somme, car il s'était levé de grand matin et s'était beaucoup fatigué pour traverser les dunes bouleversées.

Dès qu'il fut reposé, il voulut essayer l'ascension de la grande falaise pour savoir si elle était encore habitée par les mêmes oiseaux. Il y parvint avec mille peines et mille dangers; mais il n'y trouva plus trace de nids, et il n'y put ramasser une seule plume. Les roupeaux avaient abandonné la place; c'était signe qu'elle menaçait ruine, leur instinct les en avait avertis. Où s'étaient-ils réfugiés? Clopinet ne tenait plus à reprendre son bon petit commerce

d'aigrettes, il se trouvait assez riche; mais il eût souhaité revoir ses anciens amis et savoir s'ils le reconnaîtraient après cette longue absence, ce qui n'était guère probable.

En cherchant des yeux, il vit qu'une grande fente s'était ouverte à la déclivité de la falaise, et il s'y engagea avec précaution. C'était comme une rue nouvelle qui s'était creusée dans sa cité déserte; elle le conduisit à des blocs inférieurs où il fut tout surpris de se retrouver auprès de son ermitage et de voir les roches toutes blanchies par le *laisser* des oiseaux. Il ne lui en fallut pas davantage pour découvrir quantité de nids où les œufs, chauffés par le soleil, attendaient la nuit pour être couvés, et autour desquels mainte plume révélait le passage des mâles. Ainsi les bihoreaux avaient déménagé, et le choix qu'ils avaient fait du voisinage de la grotte prouvait qu'elle était encore solidement assise dans les plis de la falaise. Content de cette découverte, Clopinet rentra chez lui facilement en franchissant un petit pli de terrain, et il se réjouit d'avoir ses anciens amis pour ainsi dire sous la main.

Décidément Clopinet aimait la solitude, car cette journée dans le désert lui fit l'effet d'une récompense après un long exil courageusement supporté. Il refit connaissance avec tout le prolongement des dunes, et se mit bien au courant de leur nouvelle disposition. Il revit avec joie ses bonnes Vaches-Noires, toujours couvertes de coquillages; il se baigna dans la mer avec délices et refit toutes ses anciennes observations sur les oiseaux qui habitaient ce rivage ou qui y campaient en passant. Il n'avait plus rien à apprendre sur leur compte, sinon que ce n'était plus les mêmes individus ou qu'ils n'avaient pas de mémoire, car ils ne parurent pas du tout le reconnaître et ne voulurent point approcher du pain qu'il leur montrait. Pourtant c'était encore pour eux un régal, et sitôt qu'il s'éloignait un peu, ils se jetaient sur les miettes qu'il avait semées et se les disputaient avec de grands cris. Il ne désespéra pas de les apprivoiser de nouveau pendant le peu de temps qu'il passerait dans la falaise, car il souhaitait d'y rester tout le temps de son congé, sans trop savoir pourquoi il s'y plaisait tant.

Il est certain que, quand on est jeune, on se laisse aller à son caractère, sans bien s'en rendre compte. Clopinet n'était pourtant pas le même enfant qui avait mené six mois cette vie de sauvage; il était maintenant relativement très instruit, il savait le pourquoi des choses qui lui avaient plu autrefois. Il avait aimé la mer, les rochers, les oiseaux, les fleurs et les nuages avant de savoir en quoi ces choses sont belles. L'étude et la comparaison lui avaient appris ce que c'est que le beau, le terrible et le gracieux. Il en jouissait donc doublement, et il eût pu se savoir quelque gré d'avoir aimé la

nature avant de la comprendre; mais il était modeste comme tous ceux qui vivent de contemplation et d'admiration. C'est la nature qu'il remerciait d'avoir bien voulu se révéler à lui sans le secours de personne.

Comme si cette puissante dame nature eût voulu lui faire fête en lui donnant le spectacle dont elle l'avait régalé trois ans auparavant, le premier soir de son installation dans la falaise, il y eut au coucher du soleil un grand entassement de nuages noirs bordés de feu rouge, et la mer fut toute phosphorescente. Quand il fut retiré dans la grotte, le vent s'éleva et la fête devint un peu brutale. Des torrens de pluie ruisselèrent autour de l'ermitage; mais la lune, aimable et coquette quand même, mit encore des diamans verts dans le feuillage qui en festonnait l'entrée. Clopinet dormit au milieu du vacarme, et il prenait plaisir à se trouver réveillé de temps en temps par le fracas du tonnerre. Un de ces éclats de foudre fut pourtant si violent qu'il en ressentit la commotion, et se trouva sans savoir comment debout à côté de son lit. Mille cris plaintifs remplissaient l'air au-dessus de lui, et un instant après il se sentit littéralement fouetté par une quantité de grandes ailes qui s'agitaient sans bruit autour de lui dans sa grotte. C'était le campement de ses voisins qui avait été frappé par la foudre. Les femelles éperdues avaient quitté leurs œufs brisés, et, poussées par le vent, elles venaient s'abattre dans le jardin de Clopinet et se réfugier avec des clameurs d'épouvante et de désolation presque dans sa demeure. Il en eut une grande pitié, et, se gardant bien de les repousser, il se recoucha et se rendormit au milieu de ces pauvres oiseaux dont quelques-uns à demi morts gisaient sur son lit.

Dès que le jour parut, tout ce qui avait encore des ailes s'envola, mais plusieurs étaient démontés, quelques-uns éborgnés, d'autres morts ou mourans. Clopinet soigna de son mieux ses tristes hôtes, et alla ensuite voir le désastre de la colonie. Il fut témoin des cris et des lamentations des couveuses cherchant en vain leurs œufs, et il essaya de réparer quelques nids; mais le fluide électrique avait cuit ce qui n'était pas brisé, et la colonie, voyant qu'il n'y avait plus d'espérance, s'appela avec de certains cris de détresse, se rassembla sur une roche où elle parut tenir conseil, puis, avec des sanglots d'adieu, prit son vol sur la mer et disparut dans les brumes, sans qu'il fût possible de voir ce qu'elle était devenue.

Clopinet, ne les voyant pas revenir le lendemain ni les jours suivans, pensa qu'ils avaient dit adieu pour toute la saison, pour toujours peut-être, à cette côte inhospitalière. Il retourna à ses malades, et en peu de temps ils se trouvèrent apprivoisés, mangèrent dans sa main, se laissèrent toucher, gratter et réchauffer, puis se

mirent à marcher autour de lui, et à s'installer les uns dans la grotte pour dormir, les autres dans le jardin pour se ranimer au soleil. Chose étrange, ils parurent avoir oublié le désastre de leur progéniture, n'essayèrent pas d'aller voir ce qu'elle était devenue, répondirent par de petites notes tristes et enrouées à l'appel bruyant de ceux qui partaient, et se résignèrent à la domesticité comme à une existence nouvelle contre laquelle il était inutile de protester.

Clopinet se trouvait à même d'étudier une chose qui l'avait toujours passionné, le degré d'intelligence qui se développe chez les animaux quand l'instinct ne peut plus suffire à leur conservation. Il passa la journée tantôt à observer ces convalescens plus ou moins estropiés qui se donnaient à lui, tantôt à recueillir des hôtes emplumés d'autres espèces qu'il trouva gisans de tous côtés en parcourant la falaise. La tempête en avait amené qu'il n'avait pas encore vus de près, des spatules, des cormorans et des blongios. Le soir, sa grotte en était remplie, il dut leur donner tout le reste de son pain et se coucher à jeun.

Le lendemain au matin, il courut déjeuner à Auberville, le village où il s'était approvisionné autrefois, et il en rapporta de quoi pourvoir aux besoins de son infirmerie. Il y eut dans la journée des décès et des guérisons. Il alla encore recueillir des estropiés sur les hauteurs, et il put voir les individus libres et bien portans guetter son passage pour recueillir les miettes qu'il laissait derrière lui. Quelques jours suffirent pour les rendre familiers comme autrefois. Clopinet crut reconnaître dans ceux qui s'apprivoisèrent le plus vite les mêmes qui avaient été déjà apprivoisés par lui.

Mais il remarqua toujours une grande différence de caractère entre les oiseaux qui, tout en s'habituant à l'approcher, restèrent indépendans et ceux que des blessures ou l'évanouissement produit par la foudre avaient mis sous sa dépendance. Ces derniers devinrent confians avec lui jusqu'à l'importunité. La privation du vol ou de la marche rapide développa en eux un sentiment d'égoïsme et de gourmandise insatiable, tandis que les premiers restaient actifs et fiers. Clopinet se prit de préférence pour ceux-ci, et, bien qu'il soignât davantage ceux qui avaient plus besoin de lui, il ne pouvait s'empêcher de mépriser un peu leur abnégation facile.

Pourtant la pitié le retenait auprès d'eux, il espérait les remettre tous en état de se reprendre à la vie sauvage. Il était trop exercé à reconstruire leur charpente osseuse pour ne pas connaître très bien leur anatomie, et il réussissait avec une merveilleuse adresse à remettre les pattes et les ailes cassées; mais ceux qui furent ainsi raccommodés, qui, au bout de bien peu de jours, furent capables

d'aller chercher leur vie, furent si mal accueillis par les libres, qu'ils revinrent tout penauds se réfugier dans les jambes de Clopinet, et qu'il eut à repousser et à réprimander vertement les insulteurs, qui voulaient les plumer ou les mettre en pièces. Dans ces combats étranges où il dut prendre part, je vous laisse à penser s'il observa avec intérêt toutes les allures et manières de ces personnages emplumés.

Enfin Clopinet songea, au bout de la semaine, à quitter la falaise et à retourner chez son patron. Il était dans tous les cas bien temps de songer à la retraite, la falaise avait été fort endommagée par le dernier orage. Près du nid foudroyé des roupeaux, une nouvelle fissure s'était faite, et les marnes délayées par la pluie commençaient à couler jusque dans le jardin de Clopinet. Ce fut un chagrin pour lui, car ce petit creux était rempli de bonne terre végétale où jadis il s'était amusé à cultiver les plus jolies plantes des terrains environnans, des genêts, des vipérines superbes, des érythrées maritimes d'un jaune éclatant, de délicieux statices d'un lilas pur et d'une taille élégante, et ces jolis liserons-soldanelle, à corolle rose vif rayée de blanc, à feuilles épaisses et lustrées, qui étalent leurs festons gracieux jusque dans les sables mouillés par la marée. En l'absence de Clopinet, tout cela avait prospéré et s'était répandu jusqu'au seuil de la grotte, et tout cela allait pour jamais disparaître sous l'envahissement implacable de la marne lourde et compacte, stérile par elle-même et stérilisante quand elle n'est pas mêlée et bien incorporée à des terres d'autre nature. Et puis, avec un peu de temps, ou peut-être très vite, sous l'action des agens extérieurs comme la pluie et la foudre, elle devait combler tout le jardin et toute la grotte. Clopinet était trop attentif et trop habitué à surveiller l'état des glissemens de cette marne pour craindre d'être trop brusquement surpris par elle. Pourtant il ne dormait plus, comme on dit, que d'un œil, et il comptait les jours en se disant : — Voici encore une belle journée qui sèche toute cette boue; mais, s'il pleut demain, il me faudra peut-être déloger vite et regarder la fin de mon petit monde.

Dans cette attente, pour sauver ses oiseaux du désastre, il résolut de les porter au curé de Dives, sachant qu'il aimait à conserver des bêtes vivantes, tandis que le baron de Platecôte les aimait mieux mortes et empaillées. Le curé était plus naturaliste, le baron plus collectionneur. Clopinet, certain que le curé donnerait des soins à ces volatiles, s'en alla couper des bûchettes dans la campagne, et se mit à confectionner un panier assez grand pour emporter tout son monde sans l'étouffer; mais il songea que ce serait trop lourd pour lui seul, car il y avait de très grands oiseaux, et il s'en alla

louer un âne qu'il fit grimper jusqu'à l'entrée de son jardin, prêt à se mettre en route avec lui le lendemain matin.

X.

La nuit fut très mauvaise, et la marne gagna beaucoup. Clopinet dut se lever avant le jour; il rassembla toutes ses bestioles, les fit déjeuner, les mit avec soin dans le panier garni d'herbe, les chargea sur le bât de l'âne, qu'il fit bien déjeuner aussi, et, le soutenant de son mieux, il lui fit descendre la falaise jusqu'au bord de la mer. Il avait calculé son temps de manière à se trouver là au moment où la marée, commençant à descendre, lui permettrait de suivre la plage pour gagner Dives; mais quand l'âne entendit la mer de si près, car il faisait encore trop sombre pour qu'il pût bien la voir, il fut pris d'une si belle peur qu'il resta tout tremblant, les oreilles couchées en arrière, sans vouloir avancer ni reculer. Clopinet était fort patient, et au lieu de le battre il le caressa, afin de lui donner le temps de s'habituer au bruit des vagues.

En ce moment, il lui sembla voir sur la grande Vache-Noire, qui montrait toujours son dos au-dessus des vagues, quelque chose de fort extraordinaire. Il ne faisait pas encore assez clair pour qu'il pût distinguer ce que c'était. Cela avait comme un petit corps avec de longues pattes qui remuaient. Clopinet pensa que c'était un poulpe gigantesque, et la curiosité de voir un animal si extraordinaire lui fit abandonner l'âne et avancer de ce côté. Cela remuait toujours, tantôt une patte, tantôt l'autre, mais le corps semblait collé au rocher. Clopinet craignait pourtant que cet animal incompréhensible ne s'en détachât avant qu'il eût pu l'observer et le définir. Il se déshabilla vite, jeta ses vêtemens sur l'âne, qui ne bougeait point, et se mit à la mer; mais la houle était très forte et l'empêchait d'avancer autrement qu'en s'accrochant aux roches éparses et submergées qu'il connaissait parfaitement. Enfin il put aller assez près pour voir que ce poulpe était un homme cramponné au sommet de la Grosse-Vache et donnant des signes non équivoques de détresse; mais quel homme singulier! Il était si effroyablement bâti que, malgré l'émotion qu'il éprouvait, Clopinet songea au tailleur grotesque qui avait été la terreur de son enfance. Lui seul pouvait être aussi laid que l'être difforme dont il apercevait la grosse tête et les longs membres étiques à travers ses habits mouillés et collans. Il nagea vers lui, et crut entendre une voix qui lui criait : A moi, à moi! Clopinet atteignit la dernière roche qui s'élève avant la Grosse-Vache et qui se montrait à son tour au-dessus de l'eau. Il n'était plus qu'à une très courte distance du naufragé, et il put s'assurer,

grâce au jour qui augmentait rapidement, que c'était bien le misérable bossu dont il avait conservé un souvenir plein de dégoût et d'aversion, quoiqu'il ne l'eût pas revu depuis trois ans. Il lui cria :

— Ne bougez pas, attendez-moi !

Ce fut inutile; soit que Tire-à-gauche n'entendît pas, soit que la marée en se retirant l'emportât malgré lui, il fit un suprême effort pour tendre ses longs bras à Clopinet, et lâcha prise; en un clin d'œil, il fut entraîné par la vague qui tourbillonnait autour du rocher et disparut. Clopinet, debout sur celui où il s'était arrêté pour reprendre haleine, resta un moment indécis et comme glacé par l'effroi de la mort. On pense vite dans ces momens-là; il comprit que le tailleur éperdu allait, s'il lui portait secours, se cramponner, s'enlacer à lui comme une véritable pieuvre et l'entraîner au fond en l'empêchant de nager. Mourir comme cela tout d'un coup, d'une mort affreuse, lui si jeune et si curieux de la vie, pour avoir voulu porter un secours inutile à un être aussi sournois, aussi méchant et aussi laid que ce tailleur, était de la folie. Clopinet hésita un instant, — un instant bien court, car il se fit dans ses oreilles un bruit mélodieux qu'il reconnut aussitôt : c'était le chant énergique et tendre de ses petits amis les esprits ailés de la mer, et ces voix caressantes lui disaient : — Tes ailes, ouvre tes ailes ! nous sommes là !

Clopinet sentit ses ailes de courage s'ouvrir toutes grandes, grandes comme celles d'un aigle de mer, et il sauta dans la vague furieuse. Il ne sut jamais comment il avait pu ressaisir le tailleur au milieu de l'écume qui l'aveuglait, lutter avec lui, vaincre avec une force surnaturelle la lame énorme qui l'emmenait au large, enfin revenir à la Grosse-Vache et y tomber épuisé sur le corps du naufragé évanoui. Tout cela se passa comme dans un rêve; mais dans ce moment-là, malgré toute l'instruction qu'il avait acquise, personne n'eût pu persuader à Clopinet que les bons génies qui l'avaient assisté autrefois ne s'en étaient point mêlés encore cette fois-ci. Il se releva vite en leur criant : — Merci, merci, mes bien-aimés ! sans vous, je n'eusse point fait mon devoir, et je serais un lâche ! — Il retourna le tailleur sur le ventre et le tint couché, la tête en bas, pour lui faire rendre l'eau qu'il avait bue; il le frotta de toute sa force jusqu'à ce qu'il vit qu'il retrouvait la respiration. Au bout de cinq minutes, Tire-à-gauche revint tout à fait à lui, et, voulant parler, fit de grands cris par suite du dernier étouffement qu'il avait à combattre. Il voulait se rejeter à l'eau pour gagner plus vite la terre; il était comme fou. Clopinet réussit à le maintenir en le battant ferme du plat de la main, ce qui acheva de le ranimer.

— Ayez confiance, lui dit Clopinet quand il put lui faire comprendre quelque chose; dans un instant, cette roche sera toute dé-

couverte, et nous retournerons à pied sec à la côte. J'ai réussi à vous réchauffer un peu; si vous vous refroidissez à présent, vous mourrez.

Tire-à-gauche se soumit, et au bout d'un quart d'heure il était sur le rivage et se séchait à fond, tout en mangeant le pain de Clopinet devant un bon feu d'herbes sèches que ce brave enfant avait allumé sur un ressaut de la dune où la marée ne montait pas.

C'est alors que le tailleur put raconter à Clopinet comment, malgré son horreur pour la mer, il s'était laissé surprendre et emporter par elle. — Il faut, lui dit-il, que je t'avoue une chose. Je vivais mal de mon état, et depuis le jour où je t'avais vu paré de trois belles plumes de roupeau, je n'avais plus d'autre ambition que celle de découvrir la cachette de ces oiseaux précieux. J'en voyais bien voler au-dessus et autour de cette maudite falaise, mais je n'osais point m'y risquer; quoique je marche et grimpe très joliment, Dieu ne m'a point donné le courage, et je n'osais ni me risquer tout seul, ni me donner comme toi au diable.

— Monsieur le tailleur, dit Clopinet en lui passant sa gourde, buvez un coup, vous avez besoin d'éclaircir vos idées, car vous êtes un imbécile de croire au diable, et, quand vous prétendez que je me suis donné à lui, je vous déclare, sans vouloir vous offenser, que vous mentez comme un chien.

Le tailleur, qui était querelleur et vigoureux au combat, baissa la tête et fit des excuses, car il avait trouvé son maître.

— Mon cher monsieur Clopinet, dit-il, je vous dois de faire encore l'ornement de ce monde, je vous en suis reconnaissant, et les femmes vous béniront.

— Puisque vous avez de l'esprit et que vous vous moquez agréablement de vous-même, je vous pardonne, reprit Clopinet.

Mais le tailleur ne se moquait point. Il se croyait très bien de sa personne, et il assura très sérieusement que les belles le trouvaient aimable et se disputaient son cœur. Clopinet fut alors pris d'un si bon rire qu'il en tomba sur le dos en se tenant les flancs et tapant des pieds. Le tailleur se fût bien fâché, s'il l'eût osé, mais il n'osa pas et continua son récit.

— Ce sont les aventures qui m'ont perdu, dit-il; vous pouvez en rire, mais il n'est que trop vrai que j'ai quitté le pays pour obéir à une veuve qui voulait m'épouser. Elle m'avait fait accroire qu'elle était riche, et j'allais consentir, quoiqu'elle ne fût pas de la première jeunesse, quand je découvris qu'elle n'avait pas le sou, pas même de quoi me payer une misérable dette de cabaret! Je l'ai donc plantée là, et je revenais par ici, la mort dans l'âme, le gousset vide et le ventre creux, forcé de demander un morceau de pain au

boulanger de Villers, lorsque hier soir l'idée me vint de chercher les plumes de roupeau auxquelles j'avais toujours songé. Ce boulanger m'apprit que vous en aviez vendu pour trois mille écus au seigneur de Platecôte, et qu'il vous a adopté pour son domestique et son héritier. Voilà du moins ce qu'on raconte dans le pays. Alors je me mis en tête, dussé-je me tuer, de trouver les roupeaux que l'on voyait voler par ici, et qu'il fallait surprendre avant le jour lorsqu'ils quittent le bord de la mer. Je partis de Villers à minuit, pensant arriver aux Vaches-Noires avant la marée; mais il faut croire que le coucou du boulanger retarde, ou qu'il m'avait fait un peu boire, car c'est un homme d'esprit qui aime les gens instruits et qui n'a pas été fâché de me faire goûter son cidre, tout en causant le soir avec moi. Enfin, que le cidre ou le coucou, ou le diable s'en soit mêlé, j'ai été surpris par la marée avant que le jour ne parût et emporté sur cette roche où sans vous je serais mort.

— C'est-à-dire, répondit Clopinet, qu'avec un peu de sang-froid et de raisonnement vous y fussiez resté sans danger jusqu'au départ de la marée. Enfin vous voilà sain et sauf, prenez ces deux écus et allez en paix, j'ai assez de votre compagnie.

Le tailleur se confondit en remercîmens; il eût baisé les mains de Clopinet, si Clopinet l'eût laissé faire. La mer était loin, l'âne se trouvait tout rassuré et tout dispos pour transporter à Dives la ménagerie destinée à M. le curé; Clopinet avait aussi ramassé beaucoup de plantes que son ami le pharmacien lui avait désignées en le priant de les lui rapporter; il y en avait une grosse botte attachée sur le derrière du baudet. Le tailleur, bien que congédié, ne s'en allait pas, et regardait la cage et la gerbe de plantes avec une curiosité pleine de convoitise.

— Vous pouvez, lui dit Clopinet, vous rendre utile et gagner quelque chose en ramassant des herbes comme celles-ci; quant aux oiseaux de la dune, quels qu'ils soient, je vous défends de leur tendre des piéges et de troubler leurs couvées.

— Pourtant, dit avec une timidité sournoise le tailleur attentif, les oiseaux du rivage sont à tout le monde. Il y a là, dans cette cage, des roupeaux magnifiques. Vous les avez pris, ils sont à vous; mais il en reste, et si vous aviez pitié d'un pauvre homme, vous lui diriez où ces oiseaux se cachent pendant le jour, et par quel moyen on peut y arriver sans périr, car enfin vous voilà, et vous venez de faire cette riche capture.

— Monsieur Tire-à-gauche, répondit Clopinet, vous voulez faire ce que je vous défends et vous ne craignez pas de me déplaire après ce que j'ai fait pour vous. Eh bien! écoutez ce qui vous attend, si vous voulez escalader la falaise!

— Quoi donc? dit le tailleur incrédule.

— Vous n'entendez rien?

— J'entends qu'il tonne du côté de Honfleur.

— Il ne tonne pas, c'est la falaise qui croule, marchons!

Clopinet fit doubler le pas à son âne, et le tailleur prit sa course en avant. Quand il se vit loin du danger, il s'arrêta terrifié par un bruit formidable, et, se retournant, il vit crouler tout un pan de cette montagne avec un banc de roches énormes qui furent lancées au loin dans la mer, où elles mêlèrent un effrayant troupeau de vaches blanches au sombre troupeau des vaches noires, leurs devancières. Clopinet s'était arrêté et retourné aussi. Il avait vu rouler, avec ce banc de roches, les débris de maçonnerie de son ermitage et de son observatoire.

— Monsieur Tire-à-gauche, dit-il au tailleur quand il l'eut rejoint, j'avais là une maison de campagne, un jardin, et les roupeaux à discrétion tout près de moi; allez en prendre possession, si vous voulez!

Le tailleur confus et terrifié secoua la tête. Il était à jamais guéri de la fantaisie de surprendre les oiseaux de mer et d'escalader les falaises.

Clopinet fut triste en continuant sa route. Il avait aimé cet ermitage comme on aime une personne. Les privations qu'il y avait subies, les dangers qu'il y avait bravés, les rêves agréables ou effrayants qu'il y avait eus se représentaient à lui comme des liens de cœur qu'un désastre inévitable et longtemps prévu venait de rompre sans retour. Dame nature, pensa-t-il, n'est pas toujours une hôtesse bien commode, elle a des lois très rudes qu'on prendrait pour des caprices, si on ne les comprenait pas. Il faut l'aimer quand même, car ce qu'elle vous ôte quelque part, elle vous le rend ailleurs, et je retrouverai bien quelque jour un trou où je pourrai vivre encore tête à tête avec elle.

Clopinet fit l'école buissonnière le long de la plage. C'était son dernier jour de congé, et il n'arriva à Dives que le soir, afin qu'on ne vît pas son chargement d'oiseaux. Il le porta mystérieusement au presbytère en priant le curé de ne pas dire au baron d'où lui venait cette richesse. — Je m'en garderai bien! s'écria le curé enchanté. Il n'aurait pas de repos qu'il ne m'eût arraché toutes ces charmantes bêtes vivantes pour en faire des momies. Il ne les verra pas, sois tranquille!

Clopinet laissa le curé et sa servante se démener bien avant dans la soirée pour bien loger leurs nouveaux hôtes, et il alla porter les plantes à l'apothicaire; enfin il s'en retourna coucher, le cœur gros, au manoir de Platecôte.

XI.

Le lendemain, le baron le trouvait à son poste au laboratoire. Il avait bonne mine et paraissait guéri ; mais deux jours plus tard le pauvre enfant était aussi pâle et aussi accablé qu'auparavant. Pressé de questions, il répondit enfin à son protecteur : — Monsieur le baron, il faut me laisser partir, je ne peux plus vivre ici. J'ai cru qu'un peu d'air et de promenade suffirait à ma guérison, je me suis trompé. Il me faut plus de temps que cela. Il me faut un an, peut-être davantage, je ne sais pas. Retirez-moi vos bienfaits, je n'en suis plus digne ; mais ne me haïssez pas, j'en mourrais de chagrin et ne pourrais profiter de la liberté que vous m'auriez laissée.

Le baron, voyant Clopinet si affecté, se montra tout à fait brave homme, et, le consolant de son mieux, lui jura qu'il ne cesserait jamais de s'intéresser à lui; mais, avant de se rendre à la nécessité de le voir partir pour longtemps, peut-être pour toujours, car la vie de voyages est pleine de dangers, il exigea que l'enfant lui ouvrît tout à fait son cœur. Il lui supposait quelque arrière-pensée, et ne comprenait pas du tout son amour pour la solitude.

— Eh bien ! répondit Clopinet, je vais tout vous dire, au risque de vous paraître idiot ou fou. J'aime les oiseaux, entendons-nous, les oiseaux vivans, et il me faut vivre avec eux ; j'aime bien à les voir en peinture, car la peinture donne une idée de la vie, et il me semble qu'un jour je pourrais devenir capable de représenter par le dessin et la couleur les êtres que j'aurai eu le temps de bien voir et de bien comprendre ; mais l'empaillage m'est devenu odieux. Vivre au milieu de ces cadavres, disséquer ces tristes chairs mortes, faire le métier d'embaumeur, je ne peux plus, il me semble que je bois la mort et que je me momifie moi-même. Vous admirez la belle tournure et le lustre que je sais donner à ces oiseaux. Pour moi, ce sont des spectres qui me poursuivent dans mes rêves et me redemandent la vie que je ne puis leur donner, et quand je passe le soir dans la galerie vitrée, il me semble les entendre frapper le verre de leurs becs pour me réclamer la liberté de leurs ailes, que j'ai liées avec mes fils de fer et de laiton ; enfin ces fantômes me font horreur, et je me fais horreur à moi-même de les créer. Je n'ai pourtant pas à me reprocher leur mort, car je n'ai jamais tué qu'un oiseau, un seul, pour le manger, pressé que j'étais par la faim. Je ne me le suis jamais pardonné, et j'ai juré de n'en pas tuer un second; mais il n'en est pas moins vrai que je vis de la

mort de tous ceux que je prépare, et cette idée me trouble et me poursuit comme un remords. Et puis,... et puis... il y a encore autre chose que je n'ose pas, que je ne saurais peut-être pas vous dire.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda le baron; il faut me dire tout comme à ton meilleur ami.

— Eh bien! repartit Clopinet, il y a sur la mer et sur ses rivages des voix qui me parlent et que personne autre que moi ne sait entendre. On croit et on dit que les oiseaux font entendre des cris d'amour ou de peur, de colère ou d'inquiétude, qui ne s'adressent jamais aux êtres d'une autre espèce, et que les hommes n'ont pas besoin de comprendre. C'est possible; mais comme il y en a que je comprends et qui me disent ce que je dois faire quand j'hésite devant mon devoir, je pense qu'il y a autour de nous de bons génies qui prennent à nos yeux certaines formes et empruntent certaines voix pour nous montrer leur amitié et nous bien conduire. Je ne prétends pas qu'ils fassent des miracles, mais ils nous en font faire en changeant, par leurs bonnes inspirations, nos instincts d'égoïsme et de lâcheté en élans de courage et de dévoûment. Cela vous étonne, mon cher patron, et pourtant je vous ai quelquefois entendu dire en beau langage que, dans l'étude de la science, la nature nous parlait par toutes ses voix, qu'elle nous détachait ainsi de l'ambition et de la vanité, enfin qu'elle nous conservait purs et nous rendait meilleurs. J'ai bu vos paroles, et ces voix de la nature, je les ai entendues. Je me suis enivré de leur magie, je ne puis vivre sans les écouter. Elles ne me parlent point ici; laissez-moi partir. Elles me commanderont certainement de revenir vous apporter le résultat de mes découvertes, comme déjà elles m'ont commandé d'aller faire soumission à mes parens, et je reviendrai; mais laissez-moi les suivre, car en ce moment elles m'appellent, et veulent que je devienne un vrai savant, c'est-à-dire un véritable élève de la nature.

Le baron jugea que Clopinet était jusqu'à un certain point dans le vrai, mais qu'il avait l'imagination malade et qu'il fallait le laisser se distraire par le mouvement des voyages. Il s'occupa avec lui de tout ce qui pouvait lui faciliter une traversée, et, l'ayant bien muni d'argent, d'effets et d'instrumens, il l'embarqua sur un de ces gros bateaux qui, deux ou trois fois par an, font encore le voyage de Dives à Honfleur. Là, Clopinet s'embarqua lui-même pour l'Angleterre, d'où il passa en Écosse, en Irlande et dans les autres îles environnantes. Libre et heureux dans les sites les plus sauvages, étudiant tout et se rendant compte de toutes choses par lui-même, il songea au retour et revint au bout d'un an, rapportant au baron un trésor d'observations nouvelles qui contredi-

saient souvent les affirmations des naturalistes, mais qui n'en étaient pas moins aussi vraies qu'ingénieuses.

L'année suivante, après avoir passé quelques semaines dans sa famille et chez ses amis, Clopinet s'en alla en Suisse, en Allemagne et jusque dans les provinces polonaises, russes et turques. Plus tard, il visita le nord de la Russie et une partie de l'Asie, achetant partout les oiseaux que les gens du pays tuaient à la chasse, et les momifiant pour les envoyer au baron, dont la collection devint une des plus belles de France; mais Clopinet se tint à lui-même la parole qu'il s'était donnée de ne rien tuer et de ne rien faire tuer pour son service. C'était sa manie, et la science y perdit peut-être quelques échantillons précieux qu'avec moins de scrupule il eût pu se procurer. En revanche, il l'enrichit de tant de documens justes et nouveaux qui redressaient des erreurs longtemps consacrées, que le baron n'eut point à se plaindre. Il se fit longtemps honneur de toutes les découvertes de son élève, et publia ses notes sous forme d'ouvrages scientifiques où il oublia de le nommer. Clopinet n'y trouva point à redire, n'ayant aucune ambition personnelle et se trouvant parfaitement heureux de satisfaire sa passion pour la nature. Le baron, parvenu à une certaine réputation, ce qui avait été le but de toutes ses dépenses et de toutes ses commandes, ne fut pourtant pas ingrat envers Clopinet : il mourut en l'instituant son légataire universel. Ses neveux intentèrent un grand procès à ce misérable petit cuistre, qui avait capté, selon eux, la faveur du défunt : le testament était en bonne forme, et Clopinet eût peut-être emporté gain de cause; mais il n'aimait pas les querelles, et il accepta la première transaction qui lui fut offerte. On lui laissa le manoir et le musée, avec assez de terre pour y vivre modestement et pouvoir voyager avec économie.

Il se tint pour privilégié de la fortune et de la destinée. Il put faire le tour du monde pendant que sa famille et celle de son oncle Laquille habitaient son château, où il revint de temps en temps pour entretenir avec un soin pieux la collection de son bienfaiteur. Il vieillit dans ce mouvement perpétuel, disparaissant des années entières sans donner de ses nouvelles, car il faisait de longues stations dans des endroits si sauvages, qu'il lui était impossible de correspondre avec personne. Il revenait toujours doux, tranquille, facile à vivre, obligeant et généreux au-delà de ses moyens. Des naturalistes qui l'avaient rencontré dans ses lointaines excursions, entre autres M. Levaillant, racontèrent de lui des traits d'une grande bonté et d'un courage extraordinaire; cependant, comme il n'en parla jamais lui-même, on ne sut pas bien si cela était arrivé.

Il vécut longtemps sans infirmités, mais une fatigue excessive et

le froid qu'il éprouva en étudiant les mœurs de l'eider en Laponie le rendirent boiteux comme il l'avait été dans son enfance. Habitué à un grand exercice et ne pouvant plus s'y livrer, il songea qu'il n'avait plus beaucoup d'années à vivre, et s'occupa d'envoyer à divers musées les oiseaux de sa collection et une foule de notes anonymes que les savans estimèrent beaucoup sans savoir d'où elles leur venaient.

Autant la plupart des autres aiment à se produire et à faire parler d'eux, autant Clopinet aimait à se cacher. Il ne pouvait pourtant pas s'empêcher d'être aimé et respecté par les gens du pays, qui l'appelaient M. le baron, et se seraient jetés à la mer seulement pour lui faire plaisir. Il fut donc très heureux, occupa ses derniers loisirs à faire d'excellens dessins qui furent vendus cher et fort admirés après sa mort. Quand il se sentit près de sa fin, affaibli et comme averti, il voulut revoir la grande falaise. Il n'était pas très vieux, et sa famille n'avait pas d'inquiétude réelle sur son compte. Ses fidèles amis, le pharmacien et le curé, étaient beaucoup plus âgés que lui, mais ils étaient encore verts, et ils lui offrirent de l'accompagner. Il les remercia en priant qu'on le laissât seul. Il promettait de ne pas aller loin sur la plage, on connaissait son goût pour la solitude, on ne voulut pas le gêner.

Le soir venu, comme il ne rentrait pas, ses frères, ses neveux et ses amis s'inquiétèrent. Ils partirent avec des torches, le curé et le pharmacien suivirent François du mieux qu'ils purent. On chercha toute la nuit, on explora la côte tout le lendemain, et on s'informa tous les jours suivans. Les dunes furent muettes, la mer ne rejeta aucun cadavre. Une vieille femme qui pêchait des crevettes sur la grève au lever du jour assura qu'elle avait vu passer un grand oiseau de mer dont elle n'avait jamais vu le pareil auparavant, et qu'en rasant presque sa coiffure, cet oiseau étrange lui avait crié avec la voix de *M. le baron :* — Adieu, bonnes gens! ne soyez point en peine de moi, j'ai retrouvé mes ailes.

GEORGE SAND.

LES RÉGÉNÉRATIONS

ET

LES GREFFES ANIMALES

D'APRÈS LES DERNIÈRES EXPÉRIENCES PHYSIOLOGIQUES

I. *De la Greffe dermo-épidermique,* par le Dr Bercaru, 1872. — II. *Des Greffes épidermiques,* par le Dr Colrat, 1871. — III. *De la Régénération du cristallin,* par le Dr Milliot, 1871. — IV. *De l'Évidement sous-périosté des os,* par M. Sédillot, 1869. — V. *Ontologie physiologique,* par M. Durand (de Gros), 1871. — VI. *De la Physiologie générale,* par M. Claude Bernard, 1872. — VII. *Des Greffes animales,* par le Dr Mathias Duval, novembre 1872.

Les recherches scientifiques entreprises avec la méthode expérimentale sont généralement de nature soit à perfectionner la conception doctrinale du monde, soit à provoquer d'utiles applications dans le domaine des arts et de l'industrie. Quelquefois elles réunissent ces deux avantages. La question toute récente des régénérations et des greffes animales offre au plus haut point ce double ntérêt. Elle éclaire les théories physiologiques, elle fournit des ressources nouvelles à la pratique médicale; mais elle a encore un autre caractère singulièrement remarquable, c'est que les résultats déterminés qu'elle nous procure concourent à la fois à vérifier les intuitions les plus hardies du génie philosophique d'autrefois, et à justifier les espérances les plus audacieuses des naturalistes qui croient à la toute-puissance de l'homme dans l'avenir. C'est ce que nous nous proposons de montrer succinctement.

I.

On ne connaissait guère au commencement du XVIIIe siècle, en fait de reproduction d'organes chez les animaux, que l'exemple de la queue du lézard, qui repousse lorsqu'elle a été coupée. Du moins les savans n'en connaissaient pas d'autres, ou plutôt ils niaient, ils mettaient au nombre des fables les assertions des pêcheurs concernant la régénération des membres des écrevisses, des homards, etc. Réaumur résolut en 1712 de contrôler ces fables, et entreprit des expériences. « Ayant eu occasion, dit-il, d'examiner des côtes de la mer, qui sont remplies d'une infinité de crabes, animaux qui tiennent quelque chose du genre des écrevisses, je ne pus m'empêcher de soupçonner que les savans avaient tort ici, et que le peuple avait raison. » Réaumur prit des homards, des crabes, leur enleva un ou plusieurs membres, et renferma les animaux ainsi mutilés dans des réservoirs en communication avec l'eau de la mer. — Au bout de quelques mois, il vit, non sans surprise, que de nouvelles jambes occupaient la place de celles qui avaient été enlevées. Il répéta ses observations sur des écrevisses, et décrivit, avec l'exactitude qui l'a rendu célèbre, le mécanisme de ces régénérations.

Trente ans plus tard, Abraham Trembley, se promenant à La Haye autour d'un lac, y aperçut de petits filamens verts munis d'appendices et semblables à des végétaux. Pour savoir s'il avait affaire en effet à des plantes, il en coupa un en plusieurs morceaux. Les parties séparées reproduisirent bientôt chacune un individu complet, et ces individus se mouvaient, changeaient de place, saisissaient avec leurs bras des insectes pour les introduire dans leur cavité digestive. C'étaient des polypes d'eau douce, de véritables animaux. Trembley reconnut qu'en coupant un de ces polypes en deux, la tête reproduit la queue, et la queue reproduit la tête. Il en coupa deux longitudinalement et les greffa; au lieu d'un polype à huit bras, il en eut un à seize. Charles Bonnet répéta, peu de temps après, les expériences de Trembley sur la reproduction du polype, et en fit de nouvelles sur un ver d'eau douce qu'on appelle *naïade*. Il observa que ce ver régénère, comme le polype, celles de ses parties qui ont été enlevées. Il fit des essais semblables sur le ver de terre, et à son grand étonnement il trouva que cet animal si compliqué, qui a tant d'anneaux, et à chaque anneau des organes délicats de locomotion, qui a des appareils de digestion, de génération, etc., possédait aussi la faculté de reproduction. Si on lui enlève des tronçons considérables du corps, soit du côté de la tête, soit du côté de la queue, ces fragmens se régénèrent en peu de

temps. Bonnet vit ainsi un ver repousser successivement douze têtes. — Spallanzani, presque à la même époque, alla plus loin que le célèbre naturaliste de Genève. Il coupa les cornes et même une partie de la tête du limaçon à coquille et les vit se reproduire; il coupa les pattes et la queue de la salamandre aquatique, et en observa pareillement la reproduction. Ce dernier fait, plus extraordinaire que tous les précédens, excita la surprise générale. En effet, la patte et la queue de la salamandre renferment des os, des nerfs, des muscles, dont la régénération paraissait impossible. On avait bien vu renaître la queue enlevée du lézard terrestre, mais sans vertèbres osseuses. La queue de la salamandre au contraire repoussait avec toute sa charpente osseuse, et dans ses dimensions primitives. L'infatigable expérimentateur italien fit voir aussi qu'on peut recouper plusieurs fois les jambes et les queues des salamandres, et reproduire aussi à maintes reprises le même organe avec la même vitalité.

Ces expériences mémorables de Réaumur, Trembley, Bonnet, Spallanzani, sur la régénération des animaux, dont Leibniz avait depuis longtemps pressenti les résultats, firent une impression profonde sur l'esprit de Buffon. Il n'y vit pas seulement des faits très curieux pour l'histoire naturelle, il pensa, comme Bonnet, qu'elles confirmaient des conceptions d'un ordre très élevé. Il y trouva une merveilleuse démonstration de cette idée de Leibniz, que les êtres animés sont composés d'une infinité de petites parties plus ou moins semblables à eux-mêmes, c'est-à-dire que la vie réside non pas dans le tout, mais dans chacun de ses élémens invisibles, ou encore, pour employer une expression de Bordeu, que la vie générale n'est que la somme d'une multitude de vies particulières. C'est une grande époque dans l'histoire des sciences que celle où l'observation, vérifiant les intuitions du génie, démontra par de si surprenans spectacles cette composition de l'individu organisé telle que chacune des molécules vivantes qui le constituent a en soi un principe d'activité et de développement individuel. Quelque rectification qu'il faille apporter à la manière dont Buffon et Bonnet, après Leibniz, ont développé cette doctrine, elle reste dans sa teneur essentielle le point de départ d'une évolution féconde pour la biologie et l'expression vraie de la réalité.

Les expériences qu'on vient de citer ont été souvent répétées et ingénieusement variées par les naturalistes. Des petits vers d'eau douce, auxquels on a donné le nom de planaires, ont fait l'objet des études de plusieurs savans, entre autres de Draparnaud, de Moquin-Tandon et de Dugès. Ce dernier partagea, soit en travers, soit longitudinalement, de nombreux individus des plus grandes

espèces, et il vit, en douze ou quinze jours en hiver, en quatre ou cinq jours en été, chaque tronçon se compléter, la tête engendrer un suçoir et une queue, celle-ci engendrer une tête et un suçoir, et le tronc du milieu tantôt conserver, tantôt perdre son suçoir pour le reformer, ainsi qu'une tête et une queue. Aussitôt après la division, la blessure se resserre, le pourtour s'arrondit en bourrelet, le centre montre cependant la pulpe à nu, et c'est sur ce centre qu'apparaissent les premiers linéamens des parties régénérées. Un individu partagé donne ainsi naissance à plusieurs autres, dont la taille, d'abord proportionnelle à la dimension du tronçon, ne tarde pas à égaler celle de l'individu primitif. Plus récemment, M. Vulpian a amputé la queue d'un têtard de grenouille encore contenu dans l'œuf, et l'a placée dans l'eau. Cet embryon de queue y a vécu, et s'y est développé en suivant toutes les phases de son existence embryonnaire. Arrivé à l'état de parfaite organisation, il a cessé de vivre. Il n'y a pas longtemps, M. Philippeaux a constaté une complète régénération de la rate chez des animaux auxquels on avait enlevé cet organe.

M. Charles Legros, qui a entrepris dans ces dernières années beaucoup d'expériences intéressantes sur les régénérations, a découvert que le temps joue un grand rôle dans ces phénomènes. La queue des lézards se reproduit rapidement quant à sa forme extérieure : en deux ou trois mois, l'organe amputé reparaît avec sa longueur et son volume habituels; seulement l'intérieur ne ressemble pas à celui des queues normales, il renferme des nerfs, des muscles et des vaisseaux, mais point de vertèbres. Cette texture persiste pendant longtemps, et les naturalistes en avaient conclu que les os de la queue du lézard ne se régénèrent point. M. Legros a suivi les progrès du développement intérieur de cet organe pendant plusieurs années, et il y a observé, au bout de deux ans, l'apparition de vertèbres. Ce savant opérait sur des lézards verts. La queue régénérée restait grise pendant très longtemps, et ne prenait la couleur du reste du corps qu'au commencement de la troisième année. Une autre fois, M. Legros coupa au début de l'hiver la queue d'un loir. La plaie forma une sorte de bourrelet qui s'allongea, se couvrit de poils, et atteignit à peu près la longueur de la queue ancienne, qu'il dépassait en grosseur. Malheureusement l'hibernation de l'animal fut incomplète, il se réveillait souvent, et mourut au bout de trois mois. La régénération des parties intérieures de l'organe n'avait pu se faire complétement.

A ces observations récentes, il faut joindre celles qu'a faites tout dernièrement M. Chantran sur l'écrevisse. Cet habile et patient observateur, auquel l'Académie des Sciences a décerné il y a quelques

semaines une de ses couronnes les plus enviées (1), a reconnu que chez l'écrevisse les antennes repoussent pendant le temps qui sépare une mue de la suivante, c'est-à-dire pendant un temps qui varie de six semaines à six mois, selon l'âge de l'écrevisse. Les pattes et les lamelles de la queue se régénèrent aussi, mais beaucoup plus lentement. La reproduction est d'autant plus longue que l'animal est moins jeune. Chez les écrevisses âgées de moins d'un an, tous les membres enlevés se reforment en soixante-dix jours environ. Chez les adultes mâles, la régénération complète exige de dix-huit mois à deux ans et chez les femelles de trois à quatre ans. Enfin M. Chantran a découvert l'année dernière un phénomène bien autrement singulier. Il a constaté que les yeux de l'écrevisse se régénèrent lorsqu'on les enlève, et que parfois à la place d'un œil arraché il en repousse deux.

Voilà ce que l'expérience a établi concernant la reproduction des membres et des organes chez les animaux. Il faut examiner maintenant comment se régénèrent les tissus. Tous les tissus qui ont été détruits chez l'adulte, — peau, nerfs, muscles, os, — sont susceptibles de se régénérer, et ils se régénèrent en parcourant une série de phases identiques à celles de leur développement embryonnaire, de leur génération proprement dite. C'est la même force qui les a fait naître et qui les reproduit. Dans tous les cas, les élémens du nouveau tissu se produisent exactement comme ceux de l'ancien, et ces phénomènes, nullement extraordinaires ou exceptionnels, attestent une fois de plus l'unité et la simplicité des mécanismes physiologiques.

L'épiderme se régénère avec la plus grande facilité. Il repousse comme les cheveux et comme les ongles. C'est le même tissu. Le cristallin de l'œil, qu'on peut rapprocher de la substance épidermique, se reproduit aussi lorsqu'il a été enlevé. C'est ce qui résulte du moins des expériences très nombreuses de M. Milliot exécutées sur des chiens et des lapins. Ce physiologiste a observé constamment qu'en pratiquant sur ces animaux l'ablation de cette lentille biconvexe qui est un des principaux organes de l'appareil visuel, elle était rétablie au bout de quelques mois. La maladie connue sous le nom de *cataracte* consiste en ce que le cristallin perd sa transparence et devient opaque, de telle sorte que les rayons lumineux ne le traversent plus. Il n'y a de remède à cette affection de l'œil que l'opération dite de la cataracte, laquelle consiste à enlever le cristallin. L'œil ainsi opéré ne recouvre pas la netteté de la vision

(1) Dans sa séance du 25 novembre dernier, l'Académie a décerné à M. Chantran le prix de physiologie expérimentale pour ses recherches sur l'écrevisse.

normale, mais il peut percevoir la lumière et les objets extérieurs beaucoup mieux qu'avec son cristallin impénétrable aux rayons visuels. Le cristallin enlevé en pareil cas chez l'homme ne se régénère point; mais, en poursuivant des recherches du genre de celles de M. Milliot, on peut espérer de découvrir les conditions d'une semblable reproduction qui serait extrêmement précieuse à la chirurgie. — La régénération de la peau s'observe dans toutes les cicatrices ordinaires. Le tissu cicatriciel est formé des élémens anatomiques ordinaires qui constituent le derme, c'est-à-dire surtout de fibres lamineuses et élastiques. Les vaisseaux rompus ou déchirés, les tendons coupés réparent également avec la plus grande facilité les pertes de substance qu'ils ont éprouvées. Bref, il y a dans tous ces organes une tendance constatée par les chirurgiens de tous les temps à la régénération, une force plastique et rayonnante qui s'exprime par une élaboration continuelle de *blastème*, au sein duquel naissent de nouveaux élémens anatomiques pour combler les vides.

La régénération des nerfs a été observée pour la première fois par Michaelis, Cruikshank, Monro et Haighton à la fin du siècle dernier. Bichat en donna, dès 1801, une théorie complète, d'une admirable netteté. Quand la continuité d'un nerf a été interrompue, la portion enlevée peut se régénérer au bout d'un certain temps. Lorsqu'on excise, sur le nerf sciatique par exemple, un segment long de 1 centimètre, on observe d'abord une altération de la substance nerveuse dans les bouts résultant de la section; puis, six semaines ou deux mois après l'opération, on voit partir de l'extrémité d'un des bouts un faisceau grisâtre qui se dirige vers le bout opposé et s'y réunit bientôt. Ce faisceau est composé de tissu lamineux et de tubes nerveux plus grêles que les tubes normaux; mais peu à peu il grossit, il devient plus blanc, les fibres se perfectionnent, et après un intervalle de quatre à six mois, on a un cordon nerveux de nouvelle formation. Un tel cordon se régénère, même lorsqu'on a enlevé une portion de nerf de 6 centimètres de longueur. En même temps que la matière nerveuse se répare, on observe le rétablissement progressif de ses fonctions sensitives, motrices ou mixtes. MM. Vulpian et Philippeaux, qui ont spécialement étudié cette question, ont reconnu que les nerfs séparés définitivement des centres nerveux peuvent, après une période d'altération, recouvrer aussi leur structure et leurs propriétés normales; mais l'expérience la plus instructive de ces physiologistes consiste à souder ensemble les bouts de deux nerfs de fonctions très différentes, par exemple le nerf moteur de la langue avec le nerf pneumogastrique, et à réaliser la communication anatomique

et la connexion physiologique de deux cordons qui, dans l'état ordinaire, n'ont ensemble aucun rapport.

C'est en 1867 que M. Legros découvrit la régénération du cartilage, qui jusqu'alors avait été considérée comme impossible. Il fit ses observations sur des chiens et sur des lapins dont il avait largement sectionné le tissu cartilagineux, et au bout de deux mois environ il observa une régénération complète de ce tissu. C'est le même physiologiste qui a constaté pour la première fois la reproduction du tissu musculaire lisse, c'est-à-dire de celui qui est l'organe des mouvemens involontaires, tels que ceux de l'intestin. Restait à savoir, pour épuiser la liste des tissus organiques, si les fibres musculaires de la vie animale peuvent réparer, au moyen de fibres identiques, les pertes de substance qu'elles ont éprouvées. C'est à quoi M. Dubrueil put répondre affirmativement l'année suivante. Il coupa sur des cochons d'Inde certains muscles par le milieu, et plusieurs mois après il vit, en examinant l'organe, la complète réunion des parties séparées, il reconnut que la solution de continuité était comblée par une production nouvelle de tissu musculaire. — Ainsi tous les tissus de l'économie animale peuvent se régénérer chez l'adulte, et ces régénérations sont des opérations constamment identiques à celles qui ont pour résultat la formation première et le développement des mêmes tissus dans l'embryon ou le jeune animal.

La connaissance des faits de régénération a été, pour la pratique de l'art, la source d'inventions et de procédés opératoires plus ou moins remarquables, dont quelques-uns sont encore aujourd'hui à l'étude. Ceux qui concernent la reproduction du tissu osseux ont particulièrement intéressé le public dans ces dernières années. On a su de tout temps que, lorsqu'un os est brisé, la solution de continuité y est comblée, au bout d'un certain temps, par une portion osseuse de nouvelle formation, par une véritable cicatrice osseuse, le *cal*. Ce n'est que vers le milieu du siècle dernier qu'un physiologiste français, Duhamel, et après lui un médecin napolitain établi à Paris, Troja, examinant de près le phénomène du cal, en découvrirent le mécanisme physiologique. Ils crurent s'apercevoir que le principal agent de l'élaboration osseuse est une gaîne mince et fibreuse, appliquée et adhérant fortement tout autour des os, la membrane qu'on appelle le *périoste* (1). Leurs expériences ne furent ni assez multipliées ni assez saisissantes pour révéler aux chirurgiens le parti qu'on pouvait tirer de la connaissance du rôle os-

(1) Les os peuvent être considérés comme formés de trois couches concentriques, engaînées les unes dans les autres, — à l'intérieur la *moelle*, puis la *substance osseuse* proprement dite, laquelle est recouverte par le *périoste*.

sificateur propre au périoste. L'attention des praticiens ne commença d'être attirée sur ce point que plus tard, vers 1830, par les travaux d'un professeur de Würzbourg, Bernhard Heine. Celui-ci enleva sur des animaux vivans des portions d'os plus ou moins considérables. Dans certains cas, il pratiqua l'ablation de la moitié des os sur lesquels il opérait. Les parties enlevées se reproduisirent au bout de quelques semaines, de quelques mois, et les membres se rétablirent dans l'état normal.

Plus célèbres encore que ceux de Heine sont les travaux ingénieux et persévérans de Flourens. Les expériences variées de ce savant physiologiste ont définitivement confirmé la réalité des premières observations de Duhamel. « Puisque, dit Flourens, c'est le périoste qui produit l'os, je pourrai donc avoir de l'os partout où j'aurai du périoste, c'est-à-dire partout où je pourrai conduire, introduire le périoste. Je pourrai multiplier les os d'un animal; si je veux, je pourrai lui donner les os que naturellement il n'avait pas. » Entre autres expériences faites pour démontrer la vérité de cette proposition, Flourens imagina de percer un os et d'y introduire un petit tube d'argent. Le périoste engagé dans ce tube s'y épaissit, s'y gonfla et donna naissance à un cartilage qui bientôt devint os. Un habile chirurgien de Lyon, M. Ollier, découpa sur un animal de longues bandelettes de périoste, en les laissant toutefois adhérer à l'os par un pédicule, puis les enroula autour des muscles voisins. Au bout d'un certain temps, ce périoste ossifié avait produit des os circulaires, en spirale, en huit de chiffre, etc., selon la manière dont on avait enroulé la bandelette périostique autour des parties voisines.

Dans toutes ces expériences, on s'est servi d'un périoste muni de la couche très mince qui lui est adhérente et le sépare de l'os. Or M. Robin a établi que cette couche est formée de cellules osseuses chez l'adulte et de substance cartilagineuse, si l'on opère sur un os en voie de développement. C'est en elle que réside le pouvoir *ostéogène*, et, lorsque le périoste en est privé, il devient impropre à l'ossification. M. Robin et M. Dubrueil ont démontré de plus que du tissu osseux peut se former sans cartilage préexistant, sans aucune intervention de membrane, et émaner directement d'un os qui en est dépourvu. Ces découvertes, sans destituer le périoste du rôle manifeste qu'il joue dans les régénérations osseuses, en font concevoir le mécanisme d'une façon différente de celle qu'avaient admise les physiologistes. Elles prouvent qu'en réalité, dans les expériences du genre de celles de Duhamel, de Heine, de Flourens, c'est l'os qui engendre de l'os, comme le nerf coupé engendre du nerf. La couche cartilagineuse ou osseuse adhérente au périoste n'est pas

autre chose en effet que de l'os en voie de formation, et toutes les fois que, soit par le moyen du périoste, soit par le moyen d'une irritation, on provoque la régénération d'une certaine quantité d'os, c'est qu'on a d'abord réalisé les conditions propres au développement du cartilage. Ces remarques permettent de comprendre et d'apprécier rapidement la valeur des méthodes chirurgicales fondées sur la connaissance de ces faits.

Les affections des os sont nombreuses. Indépendamment des cas où ils sont directement lésés par des projectiles, ils sont sujets à des inflammations, à des tumeurs, à des caries de toute sorte. Ces affections sont longues, en raison de la lenteur des élaborations vitales dans ces organes, mais elles ne sont pas moins destructives et finissent toujours par déterminer une corruption plus ou moins considérable de la substance de l'os. Il faut alors que les matières fournies par l'os malade soient évacuées; il faut que les portions mortifiées soient éliminées. Le membre ne tarde pas à se gonfler, à devenir douloureux. Des parties se percent, des suppurations s'établissent, et, si l'art n'intervient point, le patient est conduit à une mort douloureuse par l'épuisement. A tant de maux, la chirurgie oppose de laborieuses opérations. Elle ouvre les foyers profonds, elle débride les tissus, elle donne issue à ce qui doit sortir, elle modifie les surfaces malades; mais il y a des cas où ni la nature ni l'art ne peuvent plus rien, et où l'os est tellement compromis que l'amputation devient la seule chance de salut pour le malade. C'est dans ces tristes conjonctures que les chirurgiens ont recours aux procédés qui permettent d'obtenir une régénération de l'os détruit par le travail morbide. Le plus utile de ces procédés, dû à M. Sédillot, est l'*évidement.*

L'opération de l'évidement, telle qu'on la pratique depuis les beaux travaux de M. Sédillot, est en soi très simple. On incise la peau, la chair et le périoste jusqu'à l'os malade ou blessé, et une fois celui-ci mis à découvert, on l'attaque avec la gouge, le ciseau et le maillet. On l'évide, on le creuse de façon à enlever toute la partie malsaine et à respecter toute celle qui n'a pas subi d'altération. Ainsi réduit à ses couches, à ses portions les plus saines, l'os excavé répare peu à peu ses pertes. La matière détruite se régénère, un nouveau tissu osseux remplit les vides pratiqués par la gouge de l'opérateur, et au bout de quelques mois l'organe, qui n'a jamais perdu sa forme, est rétabli dans ses conditions de vitalité ordinaire. Parfois sans doute ce drame, où le chirurgien a aussi, selon la pensée d'Hippocrate, au milieu des souffrances d'autrui ses souffrances particulières, se complique d'une façon imprévue, et des difficultés périlleuses viennent l'assombrir encore; mais l'art est

justement de les prévoir et de les vaincre, et c'est par où le praticien supérieur se distingue de l'autre.

Tandis que M. Sédillot enseigne et démontre qu'il est nécessaire, dans l'intérêt de la régénération osseuse et du rétablissement du membre, de n'éliminer que la partie malade des os compromis et d'en conserver la couche saine adhérente au périoste, quelques chirurgiens veulent qu'on enlève tout, excepté le périoste, c'est-à-dire qu'on en retire l'os à peu près comme on retire le doigt d'un gant. Ils prétendent que cette membrane étant l'agent exclusif de la production des os, ceux-ci peuvent être *réséqués* en totalité et doivent se reproduire complétement du moment qu'elle est ménagée. Deux praticiens distingués, M. Larghi, de Verceil, et après lui M. Ollier, de Lyon, ont préconisé cette façon d'opérer, à laquelle on a donné le nom de méthode des *résections sous-périostées*. La légitimité d'un tel procédé opératoire, après avoir soulevé des doutes parmi les chirurgiens qui eurent occasion d'en entreprendre un examen direct, est aujourd'hui presque unanimement rejetée. Les raisons en sont décisives. Comment admettre en effet que le périoste seul, c'est-à-dire une gaîne molle, sans appui et sans consistance, mise à nu par une opération sanglante, plus ou moins altérée par la dissection, déterminera la reproduction d'un os, avec sa forme et ses dimensions normales, quand il est déjà si difficile d'obtenir sans raccourcissement la consolidation d'une simple fracture? Cette gaîne, perdue au milieu de la masse musculaire, ne sera-t-elle pas exposée à des inflammations de toute sorte et surtout à l'influence des causes mécaniques nombreuses qui pourront la déformer et par suite donner lieu à la production d'un os irrégulier, raccourci, impropre à d'utiles services? Telles sont les objections et les craintes qui frappèrent les chirurgiens et les détournèrent des résections sous-périostées. Celles-ci ont permis dans certains cas la régénération de l'os enlevé, mais dans des conditions telles que le membre a perdu toute force et toute mobilité et n'a pu échapper à une suppuration interminable et funeste. Il ne s'agit pas seulement en chirurgie de reproduire des os, il en faut reconstituer d'assez réguliers dans leur forme et d'assez résistans dans leur structure pour assurer les usages des membres. Or un tel résultat n'est atteint qu'en maintenant la régularité et l'immobilité des surfaces, gaînes ou moules, où doivent se déposer et s'agglomérer les cellules du nouvel os. La méthode de l'évidement réalise l'existence de ce moule fixe et invariable en conservant un fourreau d'os dans les meilleures conditions pour provoquer une genèse nouvelle de tissu osseux, tandis que celle des résections sous-périostées attend la régénération de l'organe, d'un périoste sans soutien, détérioré, affaissé et plissé

sous l'influence de la contraction musculaire. M. Sédillot, qui a le sentiment le plus exquis de l'antiquité médicale et qui la connaît à fond, n'a pas laissé ignorer que Celse avait déjà, il y a bientôt deux mille ans, proposé l'évidement des os; mais les préceptes de Celse n'avaient pas été reçus dans la pratique. Le célèbre chirurgien français a tiré ces préceptes antiques de l'oubli, en a prouvé par des raisons nouvelles l'utilité et l'importance, expliqué les indications et les succès, et a rendu ainsi à la pratique éclairée et savante de l'art une des plus précieuses ressources contre les redoutables maladies et blessures des os.

II.

La vie est une force expansive et pénétrante qui tend à s'emparer de tout ce qui entre dans le cercle de son activité. On vient de voir qu'elle remplit les vides provenant de l'ablation de certaines parties organiques; on va voir maintenant qu'elle gagne, par une opération inverse, les parties qu'on ajoute aux êtres vivans, — car les greffes ne sont pas autre chose que des fragmens vivans soudés à un organisme déjà complet. Dans la greffe végétale, la partie greffée ne fait point partie intégrante de l'individu sur lequel elle a été transportée. Elle ne vit point de la même vie. Elle se développe en quelque sorte d'une façon parasite aux dépens de celui-ci, — comme le gui sur le chêne, — et, que le fragment greffé soit ou ne soit pas de la même espèce que l'arbre auquel on le conjoint, il en reste toujours physiologiquement distinct. Il n'en est pas ainsi chez les animaux.

La greffe animale consiste d'une façon générale à porter sur un point d'un individu une partie prise sur un autre point du même individu ou sur un sujet différent, et à réaliser la connexion de la partie greffée avec l'organisme qui lui sert de support de manière qu'elle en devienne complétement solidaire, qu'elle vive de la même vie, qu'elle en suive les destinées physiologiques. On peut ainsi transplanter d'un animal à un autre soit des fragmens de tissu, soit des organes tout entiers, soit de simples élémens anatomiques. Les cellules de la choroïde de l'œil, portées sous la peau d'un animal, conservent leur vitalité sur ce nouveau terrain, et y deviennent même le point de départ d'une formation plus ou moins abondante de cellules semblables. La transfusion du sang n'est autre chose que l'introduction de globules rouges empruntés à un organisme dans un organisme différent. Cette opération réussit, même alors que le sang passe d'un individu à un individu d'espèce très-éloignée. Ainsi on peut introduire du sang de mammifère dans

les vaisseaux d'une grenouille, et retrouver au bout d'un certain temps chez cette dernière les globules encore vivans et facilement reconnaissables de l'animal supérieur. On greffe sans difficulté dans la crête d'un coq soit des ergots empruntés au même oiseau, soit des dents de mammifère; mais ces faits n'ont jusqu'ici qu'un intérêt de curiosité et ne doivent pas nous arrêter.

On a vu que les os peuvent se régénérer facilement au moyen du périoste. Cette propriété a suggéré l'idée à plusieurs expérimentateurs de transplanter des fragmens de périoste dans diverses régions, afin de voir s'ils y donneraient lieu à une formation osseuse. M. Ollier entre autres a fait voir que la membrane périostique, détachée entièrement de l'os et greffée dans un lieu éloigné, produit par sa face profonde un os nouveau. Il a obtenu une reproduction semblable en greffant, non tout le périoste, mais seulement les cellules qui constituent la couche rudimentaire adhérente à cette membrane et qui sont les véritables ouvrières de l'élaboration osseuse. M. Goujon a réalisé des productions osseuses en greffant de la moelle. L'introduction de quelques cellules médullaires sous la peau d'un chien par exemple y a déterminé au bout de quelques mois le développement d'un petit os. Les chirurgiens avaient espéré un instant tirer parti de ces faits pour la reproduction des parties osseuses. Quelques-uns prétendent même avoir refait des nez; mais il est établi aujourd'hui que les os provenant de la greffe du périoste ou de la moelle ont une tendance invincible à se résorber, à disparaître, au bout d'un temps plus ou moins long, par suite des conditions défavorables où ils se trouvent, au point de vue de la nutrition. Sans connexions vasculaires ou nerveuses, ils sont comme des corps étrangers dans la région où ils se sont développés.

On peut rattacher à la greffe osseuse les expériences, encore en voie d'exécution, dont s'occupent MM. Magitot et Legros, concernant la greffe des dents. Les dents naissent d'un petit sac nommé *follicule dentaire*, dans lequel on distingue l'organe de l'ivoire ou bulbe, et l'organe destiné à la production de l'émail. En greffant sur un chien adulte un follicule entier pris à un chien nouveau-né, ces expérimentateurs ont constaté le développement régulier de ce germe et la production d'une dent complète. L'organe de l'émail, greffé seul, n'a point continué de vivre; le germe de l'ivoire, au contraire, a donné lieu à une formation d'ivoire normal. Enfin, lorsque le follicule, greffé en totalité, a été soit intentionnellement, soit accidentellement lésé pendant l'expérience, on constate l'apparition d'une sorte de tumeur osseuse. Ces recherches pleines d'intérêt permettent d'espérer qu'on pourra un jour réaliser, dans des conditions nettement déterminées, la prothèse physiologique

des dents enlevées. Il convient de remarquer en effet qu'ici on greffe un organe tout entier avec la structure et les dispositions vasculaires qui en peuvent assurer le développement, tandis qu'en transplantant un fragment de moelle ou de périoste, on l'isole, on l'enkyste.

Les expériences les plus curieuses et les plus rigoureuses qu'on ait faites sur la greffe animale dans ces dernières années sont dues à M. Paul Bert. Ce savant physiologiste a montré que, si on coupe la queue à un jeune rat et qu'on l'introduise, après l'avoir écorchée, sous la peau de l'animal, dans une région quelconque du corps, elle y adhère et continue à s'y développer. L'organe grandit presque aussi vite que dans les conditions normales. M. Bert a pratiqué aussi des *marcottes* animales. Il écorche l'extrémité de la queue d'un rat, introduit cette extrémité dans un trou pratiqué sur la peau de l'animal, près de la tête par exemple, et réunit les bords des deux plaies par des points de suture. Les parties juxtaposées ne tardent pas à se souder, et la queue, qui a reçu ainsi la forme d'une anse, conserve sa vitalité. Si alors on vient à la couper en un point quelconque, on voit que le tronçon greffé près de la tête garde ses propriétés physiologiques. Les vaisseaux s'y rétablissent, les nerfs s'y régénèrent, la sensibilité y revient peu à peu. Le rat est ainsi pourvu d'une sorte de trompe aussi vivante que ses autres organes. Le retour de la sensibilité dans cette trompe démontre non-seulement la connexion des filets nerveux d'un tel appendice avec ceux du dos, mais encore la possibilité de la propagation de l'ébranlement sensitif dans une direction opposée à celle qu'il suivait auparavant, c'est-à-dire la faculté de conduire les impressions aussi bien dans le sens centripète que dans le sens centrifuge.

La *greffe siamoise* a été réalisée par M. Bert dans des conditions extrêmement intéressantes. On découpe des lambeaux de peau le long des flancs opposés de deux animaux, et au moyen de ces bandelettes, appliquées face à face et réunies par des sutures, on *coud* ensemble les deux sujets. Au bout de peu de jours la réunion est faite, et l'on a un couple analogue à celui des frères siamois. M. Bert a gardé pendant plus de deux mois deux rats blancs ainsi accolés; mais ils vivaient en si mauvaise intelligence qu'il fallut au bout de ce temps les séparer. En empoisonnant l'un des deux animaux d'un couple pareil, on empoisonne l'autre, ce qui prouve qu'il y a entre eux une parfaite communication sanguine. M. Bert a obtenu des greffes semblables entre rat blanc et rat surmulot, entre rat blanc et rat de barbarie. Il a essayé d'en pratiquer entre animaux d'espèces différentes, entre rat et cochon d'inde, entre rat et

chat, mais la réussite n'a jamais été complète; on n'a provoqué que des commencemens d'adhérence. Toutefois l'insuccès paraît tenir moins à l'incompatibilité des tissus eux-mêmes qu'à la difficulté de maintenir dans le calme nécessaire des animaux aussi peu disposés à fraterniser ensemble. Enfin M. Balbiani a réussi à souder ensemble deux tronçons de queues empruntées à deux têtards différens, de façon à obtenir une adhérence physiologique d'une certaine durée.

Si ces recherches ont un intérêt plus philosophique que pratique, sur lequel on reviendra plus loin, il n'en est pas de même de celles qui ont eu pour résultat les greffes dites *épidermiques*. Celles-ci ont eu en effet le privilége d'attirer au plus haut point l'attention des physiologistes et surtout des chirurgiens. C'est à un chirurgien suisse, M. Reverdin, ancien interne des hôpitaux de Paris, qu'on en doit la découverte et les premières applications. Toutes les fois qu'à la suite d'une opération chirurgicale, d'une brûlure ou d'une blessure, la peau a été détruite dans une certaine étendue, le vide produit ne se remplit que lentement au moyen d'une formation de tissu cicatriciel. Malgré l'emploi des méthodes de pansement les plus rationnelles, la surface dénudée ne se répare jamais qu'avec difficulté. C'est pour remédier à ce grave inconvénient que M. Reverdin eut l'idée d'appliquer sur les plaies un lambeau de tégument sain emprunté au blessé lui-même ou à un autre individu. Les premiers essais furent entrepris en 1869 dans les hôpitaux de Paris et couronnés d'un plein succès. Aussitôt les expériences se multiplièrent. MM. Gosselin, Guyon, Ollier, Duplay, Hergott, et d'autres, obtinrent en France, en suivant les indications de l'inventeur, des résultats très satisfaisans. Les praticiens anglais, russes, allemands, ne tardèrent pas à apporter leur contingent d'observations concordantes, et il est permis de dire qu'aujourd'hui la greffe épidermique est entrée définitivement dans la pratique chirurgicale. Cela n'empêche pas de reconnaître qu'elle présente des difficultés de plus d'une sorte. Cette soudure de lambeaux étrangers à la surface dénudée d'une plaie demande, de la part du chirurgien qui veut la réaliser, des soins d'une extrême délicatesse. D'abord, si l'on voulait recouvrir toute la plaie d'une seule greffe, on ne réussirait pas; il faut en appliquer plusieurs de très petite dimension, suivre jour par jour les progrès de la cicatrisation, remplacer les lambeaux qui n'adhèrent point, etc. Généralement la greffe est accomplie au bout de vingt-quatre heures. A ce moment, la partie transplantée fait corps avec la plaie par l'intermédiaire de cellules nées dans l'intervalle qui les sépare. Il en résulte que la cicatrisation s'opère très rapidement. La cicatrice est plus souple, plus ré-

sistante, et ne manifeste point, comme les cicatrices ordinaires, de tendance à la rétraction (1).

Le nom de greffe épidermique donné à ce procédé n'est pas d'une parfaite exactitude. A vrai dire, les lambeaux dont on se sert en pareil cas ne sont pas constitués seulement par de l'épiderme : on détache, pour les obtenir, l'épiderme muni de la mince couche cellulaire (couche de Malpighi) sur laquelle il répose directement, et cette condition est nécessaire, parce que les cellules de Malpighi paraissent être le siége de l'élaboration plastique qui détermine l'adhérence de la greffe. Depuis les expériences de M. Reverdin, plusieurs chirurgiens ont essayé de transplanter au lieu de l'épiderme le derme tout entier. M. Ollier a tenté de greffer de larges lambeaux cutanés, comprenant toute l'épaisseur de la peau. Les chances de succès paraissent ici beaucoup moindres, et rien n'autorise encore à considérer la greffe cutanée proprement dite comme une opération heureuse.

III.

Ces greffes, où l'on voit une partie organisée, séparée pendant un certain temps de l'individu auquel elle appartient, conserver les ressorts de la vie et recouvrer ses fonctions lorsqu'on la transplante sur un autre individu, même d'espèce différente, — ces régénérations, où l'on voit des organes détruits repousser avec leurs formes normales et leurs propriétés, des fragmens vivans reproduire un être tout entier, sont des faits de nature à procurer, si on les interroge convenablement, des données précieuses sur l'essence même de la vitalité. Ils prouvent qu'elle dépend non point d'un esprit indivisible animant le corps (*mens agitans molem*), mais d'une activité répartie dans les particules ténues qui le constituent, consubstantielle à ces particules et aussi variable dans ses caratères que celles-ci le sont elles-mêmes dans leur structure. En d'autres termes, la vie totale de l'individu n'est que la somme, la résultante des vies propres à chaque élément anatomique, l'unité harmonique du fonctionnement simultané de myriades de monades, — de monades leibniziennes, — douées de la vie à des degrés divers, depuis la cellule osseuse, presque inerte et minérale, jusqu'à la cellule nerveuse, où brûle incessamment un feu subtil et ardent.

Chacun de ces corpuscules vivans est un tout complet, possédant au fond les mêmes énergies, les mêmes tendances, les mêmes as-

(1) On a greffé sur l'homme non-seulement de l'épiderme humain, mais aussi de l'épiderme emprunté à des animaux. M. Dubrueil a fait dernièrement à ce sujet de curieuses expériences. Il a greffé sur l'homme de la peau de cochon d'Inde.

pirations que les systèmes plus ou moins compliqués auxquels il donne naissance par mille associations et enchevêtremens divers. « Les machines de la nature, dit Leibniz, sont machines partout, quelque petite partie qu'on y prenne, ou plutôt la moindre partie est un monde infini à son tour, et qui exprime même à sa façon tout ce qu'il y a dans le reste de l'univers. Cela passe notre imagination, cependant on sait que cela doit être, et toute cette variété infiniment infinie est assurée dans toutes ses parties par une sagesse architectonique plus qu'infinie (1). »

Mais quelle est en soi l'énergie vitale propre à ces petites machines, l'énergie que nous voyons persister dans les parties disjointes de l'organisme et réparer les vides opérés dans les tissus; quel est le caractère fondamental, indice de la vie? C'est la nutrition, c'est-à-dire ce fait aussi évident qu'inexpliqué de la rénovation moléculaire continue de la substance organisée. C'est dans la connaissance des phénomènes de nutrition ou *trophiques* qu'est tout l'avenir de la biologie. On n'aura le secret des actes vitaux les plus profonds et les plus essentiels que le jour où l'on connaîtra les équations de l'équilibre et du mouvement des systèmes fugitifs et en état d'incessante métamorphose qui constituent ces élémens anatomiques.

Quelque avenir que comporte la connaissance des phénomènes trophiques, la notion que la philosophie de la nature nous procure de la vie ouvre dès aujourd'hui une voie nouvelle aux investigations. Elle suggère l'idée de rechercher les variations de déterminisme physiologique, c'est-à-dire d'étudier les limites entre lesquelles se meut la vie, ou, en d'autres termes, de quelles modifications profondes sont susceptibles les organismes soit au point de vue du type spécifique, soit à celui des mécanismes intérieurs. Le dessein d'une pareille entreprise est le plus hardi de tous ceux que l'imagination et la science humaine conçoivent dans le domaine de l'activité scientifique. Cependant M. Claude Bernard, qui n'est pas suspect d'infidélité à la méthode expérimentale, n'hésite point à le considérer comme légitime. Il est convaincu qu'en agissant sur les phénomènes évolutifs, on pourra changer la configuration et transformer la disposition des organes. « L'observation nous apprend, dit-il, que par les actions cosmiques, et particulièrement par les modificateurs de la nutrition, on agit sur les organismes de diverses façons, et l'on crée des variétés individuelles qui possèdent des propriétés spéciales et constituent en quelque sorte des êtres nou-

(1) Lettre à Bossuet. *Œuvres inédites*, publiées par M. Foucher de Careil, t. Ier, p. 276.

veaux... Rien ne s'oppose à ce que les modificateurs, agissant sur l'organisme vivant dans certaines conditions, puissent provoquer des changemens capables de constituer des espèces nouvelles, car nous devons concevoir les espèces comme résultant elles-mêmes d'une persistance indéfinie dans leurs conditions d'existence et de nutrition, par suite d'une direction organique antérieure qui leur a été communiquée par leurs ancêtres. En modifiant les milieux intérieurs nutritifs et évolutifs, et en prenant la matière organisée en quelque sorte à l'état naissant, on peut espérer d'en changer la direction évolutive et par conséquent l'expression organique finale (1). »

Ces remarques du célèbre physiologiste, auxquelles on n'a peut-être pas prêté une attention suffisante, sont dignes cependant d'exciter au plus haut point celle des savans que préoccupe le problème de la transformation des espèces. Assurément le darwinisme n'est toujours qu'une hypothèse. Les partisans de cette doctrine affirment que les espèces vivantes se sont autrefois transformées, mais ils n'ont jusqu'ici produit aucun exemple de pareille transformation opérée dans le passé, et il est permis de douter qu'ils puissent jamais en donner des preuves rétrospectives. C'est que les espèces n'ont été soumises jadis qu'à l'action des influences spontanées de la nature et des artifices de la zootechnie; mais ce qui n'a pu être réalisé hier par les forces de ce genre pourrait fort bien l'être demain par celles dont le physiologiste dispose aujourd'hui. En agissant sur les œufs, comme l'indique M. Claude Bernard, c'est-à-dire sur les germes vivans, on a une prise plus efficace et plus profonde sur les desseins ultérieurs de la vie. L'embryon, cette ébauche indécise et délicate de l'être futur, ce microcosme où les sourdes énergies de la vitalité s'emparent lentement d'une pulpe molle et sensible aux plus petites perturbations, n'est pas contraint de se développer suivant une loi impérieuse; M. Robin l'a prouvé (2). Il y aurait donc lieu de déterminer sur l'embryon d'un animal des modifications compatibles avec la vie, de les maintenir sur l'animal une fois formé, de les répéter et de les multiplier graduellement sur les produits des générations suivantes de façon à les fixer définitivement par le moyen de l'hérédité. Quelques expériences faites dans ce sens, entre autres celles de MM. Dareste, Brown-Séquard, Trécul, sont du meilleur augure; mais la question, on le conçoit, demande le concours laborieux de beaucoup de vies humaines. C'est ainsi que le savant pourra déranger le mécanisme des choses et intervertir le sens des transmutations naturelles. Il impo-

(1) *Rapport sur les progrès de la physiologie*, p. 3 et 113.
(2) Voyez son remarquable ouvrage *de l'Appropriation des parties organiques*, 1866.

sera sa volonté aux forces du monde. Quand il est brisé par elles, cela se fait à leur insu; quand il les asservit, c'est en pleine connaissance de cause.

Ces corpuscules eux-mêmes, ces monades ultimes où réside la vie, ne pourrait-on pas les considérer à leur tour comme susceptibles d'éprouver des modifications intérieures et de manifester des propriétés nouvelles? Il est bien intéressant de remarquer que le même élément anatomique présente la même composition dans toutes les espèces vivantes, aux degrés les plus humbles comme aux sommets de l'échelle zoologique, — c'est-à-dire que les molécules vivantes, quelle que soit la variété des systèmes divers qu'elles forment en s'associant, sont au fond toujours les mêmes. A quoi tiennent cette unité et cette fixité de composition des élémens dont sont ourdies les trames organiques? A ce fait, qu'ils vivent tous dans le même milieu et absorbent tous en définitive des matériaux nutritifs identiques. — On pourrait croire que l'organisation exerce une action élective dans la masse des corps qui l'entourent, qu'elle a une affinité spéciale pour tels principes et de la répugnance à en assimiler d'autres. A coup sûr, certaines substances, en très petit nombre, sont essentiellement incompatibles avec la vie, du moins telle que nous la concevons; mais cela ne démontre pas que les organismes aient reçu la faculté d'exercer un choix déterminé dans l'ensemble des ingrédiens chimiques de l'air, de la terre et de l'eau. Les premiers germes et les animaux qui en sont sortis ont pris naturellement et spontanément autour d'eux ce qu'ils ont trouvé et s'y sont habitués peu à peu. Le limon dont une main mystérieuse les a façonnés est une combinaison complexe de tout ce qui existe dans le milieu où ils plongent. Le hasard de la constitution originelle est devenu la loi de la constitution ultérieure. Les principes immédiats ainsi assimilés plus ou moins facilement pendant les périodes rudimentaires se sont ensuite adaptés, sous l'empire de l'hérédité, aux conditions les plus favorables à la vie, l'harmonie s'est graduellement faite entre la matière et la forme, et la nature des fonctions a suivi celle des organes. Du moins rien n'autorise une assertion contraire, et tout porte à penser que, si les matériaux de la couche terrestre avaient été autrement proportionnés ou répartis, la composition des organes vivans ne serait pas celle que nous connaissons. On voit par là qu'il n'y a rien que de très rationnel à se demander si on ne pourrait pas entreprendre de modifier directement la composition actuelle des élémens anatomiques.

Cette seconde conception, qui recule bien plus encore que la précédente les limites du déterminisme physiologique, est susceptible aussi de vérifications expérimentales. De même qu'on agit sur les phénomènes évolutifs, on peut, par des procédés d'une méthodique

et persévérante hardiesse, déranger l'ordre des opérations nutritives. La méthode que nous avons suivie dans nos propres recherches sur ce sujet consiste à supprimer certains principes essentiels de l'alimentation et à les y remplacer par des principes immédiats nouveaux plus ou moins analogues. Mais les principes immédiats nutritifs se trouvent dans les alimens dans les conditions les plus favorables à l'assimilation. Les sels minéraux y sont intimement mélangés aux matières azotées. Pour substituer à ces sels minéraux de l'alimentation ordinaire, au phosphate de chaux par exemple, des phosphates d'une autre espèce, il est donc nécessaire non-seulement de débarrasser autant que possible les alimens des sels que l'on veut éliminer, mais encore d'y associer de la façon la plus intime les sels nouveaux que l'on veut fixer dans l'économie, c'est-à-dire de les y introduire sous la forme la plus propre à l'assimilation et la plus capable de vaincre les résistances naturelles de l'organisme. Il est évident aussi qu'il convient d'expérimenter sur de jeunes animaux chez qui le mouvement assimilatoire est à son maximum. Dans de telles conditions et par de tels procédés, on arrive à modifier l'ordre et l'espèce des principes immédiats de la substance organisée. Des expériences personnelles nous permettent du moins de l'affirmer pour ce qui concerne le tissu osseux, et jusqu'ici rien ne nous oblige à douter qu'on puisse réaliser à la longue, par des transformations graduelles, consécutives à certains artifices nutritifs, des organismes d'un équilibre homologue et nouveau, au point de vue du système des principes immédiats. En tout cas, des recherches de ce genre ont un intérêt considérable. Elles permettent de déterminer les relations entre les poids moléculaires des principes immédiats et leurs coefficiens nutritifs. D'autre part, en introduisant à un moment donné un certain principe assimilable dans l'organisme et en marquant le temps qui s'écoule depuis le moment où il entre jusqu'au moment où il sort, on a un procédé pour mesurer la vitesse du mouvement nutritif.

Nous n'insistons pas davantage sur ces expériences. Il nous suffit d'en avoir tracé la direction générale, en accord avec ce qui se passe dans le reste de la physiologie. Sans doute de pareils travaux sont difficiles et longs : outre le savoir et la patience, il faut pour les aborder de l'imagination et de la foi; mais les labeurs du présent ne peuvent être fructueux qu'à la condition d'une vision claire de la vérité idéale, précieuse étoile où le savant digne de ce nom aimera toujours à lire les destinées de l'esprit.

FERNAND PAPILLON.

LA

SUÈDE SOUS CHARLES XV

Napoléon Ier racontait qu'il lui était arrivé de se voir une fois en songe naviguant côte à côte avec Bernadotte, chacun d'eux dans sa barque, sur une mer agitée; les deux embarcations luttaient de concert et triomphaient des flots. Tout à coup Napoléon aperçut son compagnon de voyage virer de bord, s'éloigner et se perdre dans le brouillard avec toute la vision. — Nous, qui sommes la postérité, nous savons la suite, et nous pourrions dire ce que fut la réalité après le rêve. L'esquif de l'empereur, sur lequel la France avait embarqué sa fortune, nous savons quelles tourmentes, quels naufrages, quels nouveaux pilotes il dut subir; quant à Bernadotte, il rencontra au loin, dans le nord, un *fiord*, un port imprévu où il s'abrita paisiblement et se prépara, au prix de quelques peines, au prix de certains sacrifices, un modeste et sûr asile. L'ancien sergent de Royal-Marine, passé roi, a fait souche en Suède et Norvége; voici que vient de commencer le quatrième règne de cette jeune dynastie, improvisée et maintenue dans un temps si peu favorable aux dynasties, et l'on peut voir aujourd'hui à Stockholm le buste de l'aïeul-fondateur en costume héroïque; il est devenu, non pas un césar, honneur dangereux et malsain, mais, quoi qu'il en eût, un simple roi constitutionnel sur un des plus solides entre les trônes de l'Europe. La cause de ce succès est double : elle est dans l'intelligente bonne volonté que Bernadotte, mais surtout ses fils et petit-fils, Oscar Ier et Charles XV, ont apportée à la tâche qui leur était offerte; elle est aussi et surtout dans le bon sens de deux peuples sérieux et honnêtes, qui ont su se faire une royauté entourée d'institutions libres, dont le progrès lent, mais continu, protége le développement de leur prospérité matérielle et de leur vie nationale. Chacun des trois règnes qui ont inauguré la nouvelle dynas-

tie suédoise a porté sa pierre à l'édifice, et cet édifice a été celui d'une liberté réglée, docile aux meilleures inspirations de notre temps. Sans rien vouloir abdiquer ni répudier du rôle plus vaste et plus périlleux qui incombe à un grand pays tel que la France, n'avons-nous pas quelque chose à envier à ces peuples que nos leçons et nos malheurs ont également instruits, et ne pourrions-nous pas nous instruire nous-mêmes au spectacle de leur discipline? Un peu de leur discrète quiétude, en donnant essor à nos incomparables ressources, nous serait si salutaire!

Ce n'était pas que Bernadotte se fût trouvé tout à coup réaliser le pur idéal du roi constitutionnel. Son long règne, de 1818 à 1844, ne fut pas sans orages intérieurs. Il avait des hauteurs et des impatiences qui lui suscitèrent plus d'une fois des dangers. La Norvége surtout était en possession d'exciter sa mauvaise humeur, parce que la réunion de ce pays à la Suède s'était faite avec mille restrictions qu'il aurait voulu pouvoir effacer. Lui, le républicain ennemi du 18 brumaire, il ne se résigna jamais entièrement et sans l'arrière-pensée du gouvernement personnel à des institutions qui étaient presque républicaines; mais enfin il se sentait roi nouveau, nécessairement libéral en face des anciens régimes; de plus Suédois et Norvégiens avaient su le lier par d'énergiques constitutions qu'ils ne laissèrent pas fléchir. Heureusement d'ailleurs il avait un fils qui, s'il était encore Français de naissance, avait été du moins élevé dès ses premières années au milieu des Suédois, parlait leur langue, et ne devait pas connaître désormais pour lui-même et les siens d'autre nationalité. Certes Bernadotte, comme prince royal, en avait assez fait pour prouver à ses nouveaux sujets qu'il avait réellement changé de patrie; cependant il avait continué de parler sa langue maternelle : il régna longtemps de son palais, de sa chambre, de son lit, où il restait, pendant la froide saison, des journées presque entières, n'ayant autour de soi qu'une camarilla un peu jalouse dont médisait parfois la nation.

Tout cela disparut à l'avénement d'Oscar Ier, qui fut déjà un vrai roi national. On l'a toujours dit, le plus difficile n'est peut-être pas dans l'établissement d'une dynastie l'œuvre de la fondation même; il y a une épreuve souvent plus périlleuse, c'est la transmission du pouvoir. Le fondateur arrive au milieu de circonstances qui ordinairement l'imposent, et, comme ce n'est pas la plupart du temps le hasard de la naissance qui l'a désigné, il y a chance qu'il soit un homme d'énergie ou de qualités éminentes. Le second règne, en plus d'un cas, commence avec des conditions toutes différentes. S'il y eût eu ici un successeur imprudent ou peu estimé, ou peu capable, il y avait place à quelques dangers. Il faut en pareille occurrence un prince très habile, et le plus habile est celui qui par son intelligence,

mais surtout par son honnêteté, sait inspirer l'estime et le respect. C'était où excellait le roi Oscar. Il n'est pas un de nos voyageurs dans le nord à qui il n'ait fait un bienveillant accueil en souvenir du pays natal, et il n'est pas un de nous qui n'ait reconnu en lui un de ces princes scrupuleux et dévoués, comme nous en connaissions chez nous aussi à l'époque où s'inaugurait son règne (1), premiers magistrats ou premiers soldats de leur royaume, mettant leur honneur dans la fidélité à la parole jurée, attentifs et dociles à toutes les expressions de la volonté nationale. Comme prince royal, puis comme roi, Oscar s'était visiblement proposé de tels modèles, ou bien naturellement il les atteignait. Ses premières mesures suffirent à montrer que son règne allait ouvrir au gouvernement des royaumes-unis une période nouvelle. En concédant aux Norvégiens un drapeau particulier de commerce et de marine et une cocarde nationale, il témoignait que, loin de conserver, comme son père, quelque pensée de regret ou de déception à propos de la manière dont s'était accomplie la réunion de la Norvége, il acceptait de grand cœur les faits accomplis, s'ils devaient profiter à la liberté; il se donnait pour unique tâche d'entrer en communauté de pensée avec ses sujets, et de travailler seulement à diriger le progrès pour que la marche en devînt plus sûre. En Suède même, il abolissait les anciens corps de métiers, saisissait la diète d'un projet en faveur de l'émancipation des Juifs, d'un autre sur la liberté de l'industrie et du commerce. On reconnaissait une impulsion plus vive, plus sûre d'elle-même, parce qu'elle était plus sincère, mieux initiée aux secrets ressorts de l'organisation suédoise, et décidée à entrer franchement dans la voie des améliorations sociales. Aussi le retentissement de février 1848 ne causa-t-il à Stockholm qu'une passagère effervescence : on en fut quitte pour quelques vitres cassées. Actif ouvrier de la cause commune, le roi Oscar prenait sa part des études spéciales que certaines questions d'un intérêt pressant réclamaient. Son livre *des Peines et des établissemens pénitentiaires*, 1840, témoigne de ses travaux personnels sur la législation pénale; frappé des inconvéniens et des dangers du système qui était alors partout en vigueur, ce fut sous sa direction immédiate et constante que furent construites en Suède les premières prisons cellulaires. Un autre changement lui tenait au cœur : il voulait arrêter la libre fabrication de l'eau-de-vie, qui engendrait en d'énormes proportions l'ivresse, le *delirium tremens*, le suicide et la folie. Soutenu par l'opinion publique, il poursuivit sans relâche l'accomplissement

(1) Bernadotte avait régné, sous le nom de Charles XIV Jean, de 1818 à 1844, après avoir réellement gouverné, comme prince royal et fils adoptif de Charles XIII, depuis 1810. Oscar Ier régna de 1844 à 1859, et Charles XV de 1859 à 1872; Charles XV est mort le 18 septembre dernier.

de cette réforme. L'eau-de-vie fut frappée d'un lourd impôt et d'interdictions diverses ; par surcroît, à la suppression d'un fléau redoutable vint s'ajouter l'avantage d'une exportation considérable de grains consacrés jadis à empoisonner la population suédoise. Le roi Oscar avait coutume de dire qu'à ses yeux c'était là le plus considérable et le plus heureux résultat de son règne. Il avait encore préparé une autre réforme à laquelle Bernadotte, que les difficultés parlementaires avaient le don d'irriter, n'aurait jamais mis la main : c'était celle de la représentation nationale. Ces progrès législatifs, l'ouverture des premiers chemins de fer en Suède, un nouveau développement du commerce et de l'industrie, voilà pour l'intérieur les traits principaux de ce règne bienfaisant. A l'extérieur, la politique d'Oscar Ier avait été prudente, non sans hardiesse. Le pacte conclu par Bernadotte avec la Russie, il l'avait déchiré ; la convention du 18 novembre 1855, si la guerre d'Orient eût continué, aurait ouvert au nord de l'Europe tout un autre avenir. L'attitude habile et honorable d'Oscar, utile en tout cas aux deux royaumes, avait ménagé au cabinet de Stockholm une réelle influence lors de la conclusion de la paix. Oscar avait fait enfin des pas très significatifs dans la voie du scandinavisme, alors que le péril du Danemark et les menaces de l'Allemagne exaltaient le sentiment de solidarité qui unit les trois peuples scandinaves.

Il semble qu'il n'y eût pour Charles XV qu'à continuer l'œuvre de son père et à recueillir la moisson semée par lui. Eh bien ! il ne faut pas s'y tromper : rien que pour être un continuateur utile, Charles XV devait être différent d'Oscar Ier, parce qu'autour de lui les temps et les esprits avaient changé. Oscar avait grandi et s'était formé dans la sphère honnête et moyenne des idées constitutionnelles. Il avait été témoin sans doute de 48 et de 52, c'est-à-dire d'un malfaisant désordre et d'une réaction funeste, mais il est permis de croire que de tels spectacles l'avaient encore affermi dans ses convictions de politique et de souverain. Charles XV, lui, devait régner au bruit de ces grands coups du dehors, en présence de succès et de désastres inouis, qui étaient de nature à troubler au loin les têtes couronnées plus encore peut-être qu'à les instruire. Charles XV n'eut pas la pensée, il est vrai, d'imiter les coups d'état ni l'absolutisme, mais il fut du nombre de ces princes pour lesquels, pendant un temps, Paris fut un lieu de délices, et auxquels on faisait croire qu'ils rendaient hommage à l'esprit français en ambitionnant une loge à *la Grande-Duchesse* ou à *la Belle-Hélène*. Il se rangea ensuite parmi ceux qui furent effrayés de 1866 et atterrés de 1870. Les temps étaient devenus singulièrement durs et âpres. La doctrine des nationalités, doublée de la vaine théorie des grandes agglomérations, l'Autriche foudroyée comme trop dangereuse par

son libéralisme, de bien autres succès encore d'une puissance détestée, de bien autres revers d'une nation aimée, imposaient au roi d'un petit peuple intelligent, mais faible, une allure plus déterminée, — non pas plus autoritaire, mais plus prompte à hâter les réformes afin d'éviter les réactions. C'est ce que fit après tout Charles XV, on doit le reconnaître, avec un très vif sentiment des circonstances, avec une résolution et une sincérité parfaites. L'esprit public en Suède s'était éveillé sous la double influence des premières réformes accomplies pendant le précédent règne et des événemens du dehors; on ne manquait ni de publicistes de grand mérite qui tiraient des faits les conclusions les plus libérales, ni d'exaltés qui pouvaient n'être pas sans influence sur une partie de la nation. Il n'était donc que sage, tout en prenant fort au sérieux le rôle modeste et patient du souverain constitutionnel, de hâter autant qu'on le pourrait quelques-unes des plus importantes réformes. Charles XV le comprit : toute son histoire est dans ce double rôle, quelquefois saillant, plus souvent encore patriotiquement effacé. Il n'y aura pas lieu de parler très au long de sa vie privée, car il a voulu disparaître derrière les grands intérêts publics. C'est en constatant les utiles progrès accomplis pendant son règne, quelquefois par son influence, sous le triple rapport politique, économique et social, que nous lui rendrons le mieux justice.

I.

Stockholm et la Suède offrent un singulier contraste à quiconque les a visitées il y a vingt ans et les revoit aujourd'hui. Le voyageur étranger n'avait pas alors de moyen plus commode pour aller de Copenhague à Stockholm qu'une traversée de mer de trois jours et trois nuits, heureux quand une tempête ne le forçait pas de rester à l'ancre vingt-quatre heures dans le détroit de Calmar, ou de retourner en arrière vers quelque port. Il lui fallait trois jours et trois nuits, dans la saison la plus favorable, pour aller de Stockholm à Christiania; la navigation des canaux et des lacs intérieurs, par lesquels on descendait vers Gothenbourg pour remonter ensuite vers la côte de Norvége, trop timide pour employer les nuits, était loin d'offrir un moyen de communication rapide. Stockholm n'avait pas d'hôtels, sinon une maison unique, située au bas de la rue de la Reine, et qui s'appelait fièrement l'*Hôtel garni*. Les restaurans fermaient impitoyablement à quatre heures, le gaz était inconnu; la petite poste était représentée par un messager muni d'une clochette et coiffé d'un grand casque de cuir bouilli, qui venait à certaines heures recueillir aux carrefours les lettres déposées à l'avance dans la première boutique venue. C'étaient enfin de vigoureuses Dalé-

carliennes, avec leur costume aux vives couleurs, qui faisaient mouvoir à tour de bras les aubes de petits bateaux transportant les promeneurs au parc magnifique qui sert aux habitans de Stockholm de lieu de promenade et de prochaine villégiature. Aujourd'hui le voyageur, après la courte traversée du Sund, franchit en vingt heures la distance entre Malmö et Stockholm, en douze celle entre Stockholm et Gothenbourg, en quinze (depuis le 16 juin de l'an dernier) celle de Stockholm à Christiania. Les chemins de fer, les hôtels confortables, le gaz, ont fait de Stockholm une grande ville parfaitement semblable aux autres, sauf les merveilles de sa situation sur cinq îles. Gothenbourg, sa rivale, ressemble à une ville anglaise ou américaine. Les perfectionnemens industriels se sont introduits en Suède d'après les meilleurs modèles britanniques. Parfois, à vrai dire, le pittoresque y perd, mais le progrès y gagne, le progrès social et moral, fort intéressé au meilleur emploi de l'activité humaine. Le contraste des deux époques résume tout un changement intérieur, dont une grande part revient aux treize années du règne de Charles XV.

Ce développement rapide est précisément le cadre naturel où il faut replacer, pour s'en rendre compte, la physionomie vive et intelligente du dernier roi de Suède. Les traits particuliers du tableau où elle doit figurer sont l'activité même de la capitale suédoise transformée, — ce pont du Nord, voisin du château, où Charles XV passait souvent à pied, non pas, comme le calife Haroun-al-Raschid, pour écouter aux portes et épier ses sujets, mais ne dédaignant pas de s'entretenir, en usant du tutoiement traditionnel, privilége antique de la couronne, avec ceux qu'il rencontrait, — cet Ulricsdal voisin de Stockholm, résidence d'été où il avait réuni de nombreux objets d'art. Charles XV plaisait au peuple suédois par sa haute mine et son caractère chevaleresque. Il a déjà sa légende : j'ai sous les yeux quelques-unes des petites brochures publiées après sa mort pour être répandues par le colportage : *Souvenirs de Charles XV*, *Anecdotes sur Charles XV*, etc. On voudrait y trouver quelques traits originaux; mais qui ne sait ce que sont, dans tous les pays du monde, les recueils populaires d'anecdotes et de mots soi-disant heureux? Quand les auteurs de ces sortes de recueils ne sont pas eux-mêmes très pauvres d'esprit, ce sel a tout au moins un goût de terroir et ne s'exporte pas facilement; on peut voir ce que sont déjà les prétendus bons mots des héros de Plutarque. De plus le sentiment monarchique ou l'industrialisme qui l'exploite n'y regarde pas de si près et n'a pas le goût difficile. Toutefois, si la plupart des jeux de mots qu'on nous offre ici sont trop plats ou intraduisibles, les anecdotes sont du moins de nature à donner une assez juste idée de la simplicité, de l'appa-

rente bonhomie, sans doute un peu politique, avec laquelle le feu roi se prêtait à de familières surprises, non pas selon la manière théâtrale et guindée de la cour de Gustave III, mais avec une allure qui, pour être plus moderne, ne devait que se faire mieux accueillir de la tradition populaire.

Charles XV s'entretenait, à un bal chez son frère le duc d'Ostrogothie (aujourd'hui Oscar II), avec un horloger de la ville, officier dans les tirailleurs volontaires, comme qui dirait chez nous dans la garde nationale. Celui-ci faisait l'habile en stratégie sans y rien connaître. « Allons, lui dit le roi, tu es plus fort en tictac qu'en tactique ! » C'est là un mot à la façon de notre dix-huitième siècle : on croirait l'avoir lu, adressé par exemple au comte de Guibert, à propos de sa fameuse *Tactique*. — Un jour, une famille finlandaise en voyage à Stockholm et aux environs parcourait le parc d'Ulricsdal. Elle rencontre le roi sans le connaître, l'arrête, et lui demande son chemin, puis se plaint à lui de ce qu'elle ne peut visiter le château parce que la famille royale l'habite. « N'est-ce que cela? répond l'inconnu, suivez-moi, » et lui-même introduit et dirige ses hôtes. Comme ils souhaitent après cela de voir les personnes royales, il les aposte en un lieu, les quitte, et n'a pas de peine bientôt à les satisfaire. On reconnaît ici le thème traditionnel, on se souvient du Henri IV légendaire avec son villageois en croupe. — Charles XV avait au moins un certain trait de ressemblance avec notre Béarnais; quand le roi de Danemark Frédéric VII, pendant l'été de 1863, dut venir en Suède pour le camp de Scanie, où les deux monarques amis allaient se rencontrer, il expédia cette dépêche à son bon frère et cousin : « Amènerai-je ma femme (Mme la comtesse Danner)? » Charles XV lui répondit immédiatement : « Amènes-en tant que tu voudras! »

On sait que Charles XV était peintre et poète, et écrivain militaire. Il n'importe pas outre mesure de marquer précisément à quel degré de talent comme artiste et comme littérateur il avait su s'élever; ces traits de sa biographie n'en sont pas moins à noter. Nous avions naguère, à la bibliothèque du Louvre, une assez curieuse collection, formée par les soins de M. Barbier, de tous les livres composés par les rois ou les princes. La famille Bernadotte, en y comprenant le regretté prince Gustave, musicien vraiment distingué (mort le 24 septembre 1852), y occupait une large place. Or il faut considérer, dans l'histoire de la dynastie suédoise, que pas une de ces publications ne manquait son but; chacune était en quelque mesure un acte politique contribuant à identifier la famille nouvelle avec le pays. Chez un peuple sérieux et de bon vouloir tel que les Suédois, où la royauté constitutionnelle est adoptée comme une défense et une garantie nationale, il reste, à côté d'esprits libres en

assez grand nombre, beaucoup de sentimens monarchiques, dévoués au trône et à l'autel. J'y ai connu maints officiers, jeunes et vieux, qui sur ce point n'entendaient pas raillerie, et devant lesquels il ne fallait médire ni de Charles XII ni de Gustave III, ni de Bernadotte. Pour ceux-là comme pour le peuple, en dehors de certains critiques auxquels restait le privilége de l'examen, et qui n'avaient d'ailleurs qu'à reconnaître tout au moins les louables intentions et les utiles efforts, chacun de ces livres de leurs rois ou de leurs princes, traitant toujours de quelque sujet qui tenait au cœur de la nation, devenait un langage, familier ou grave, tombant de haut et s'adressant par quelques points au patriotisme local. C'est ainsi que le roi Oscar Ier, avec un accent digne de tous les respects, avait traité des modifications à introduire dans la législation pénale (1). C'est ainsi que son fils Charles XV avait étudié à plusieurs reprises les prodigieux changemens survenus dans les armemens et la tactique militaire (2). Même lorsqu'il avait paru se livrer le plus librement à ses goûts personnels, Charles XV s'était trouvé d'accord avec le goût public tel qu'il s'exprimait il y a une trentaine d'années, par exemple lorsqu'il écrivait de petits récits poétiques dans la manière de *la Saga de Frithiof*, mise en vers par Tegnér (3). Ce n'était pas uniquement chaque fois un calcul réfléchi de sa part, c'était bien plutôt qu'étant né, le premier de sa race, parmi les Suédois, il pensait et sentait comme eux, et c'était ce dont ils lui savaient tous un gré infini. Son frère, le roi actuel, écrivait, lui aussi, un poème à la gloire de la marine suédoise, en même temps que, l'un des chefs actifs de la flotte, il était fort occupé de la grande question d'une réorganisation de cette arme suivant les nécessités que les transformations récentes imposent.

Le règne de Charles XV restera mémorable dans les annales suédoises surtout par le grand changement politique de 1866, par la réforme de la représentation nationale. On sait que le mode de représentation en Suède reposait naguère encore sur l'antique partage de la nation en quatre ordres ou états : nobles et prêtres, bourgeois et paysans. On imagine avec quelle aisance pouvait marcher ce char à quatre chevaux qui tiraient souvent deux par deux en sens inverse. Rien que pour le mettre en branle et ensuite pour le dételer à la fin des sessions, il fallait tout un curieux travail, dont le spectacle était fort recherché du visiteur étranger. Le héraut du

(1) Outre son *Traité des peines et des prisons*, il avait aussi publié deux études sur *le Commerce des grains* et l'*Éducation du soldat en temps de guerre*.

(2) *Idées et réflexions sur les mouvemens de la tactique moderne*, — *Considérations sur l'infanterie*; ouvrages publiés en français chez Tanera, rue de Savoie, à Paris.

(3) *Légendes et poèmes scandinaves*, par le roi Charles XV, traduit par M. de Lagrèze, 1 vol. in-18.

royaume, en costume de gala, avec timbales et trompettes, et suivi des gardes du corps, allait annoncer sur les différentes places de la ville l'ouverture ou la clôture de la diète. Il y avait une double cérémonie, religieuse d'abord, puis d'apparat, dans la grande salle des états, où paraissait le roi, couronne en tête et sceptre en main, entouré des princes et des grands du royaume. Après le discours royal, le maréchal du royaume, président de la noblesse, et les orateurs des trois autres ordres venaient complimenter le roi et recevaient ses réponses; puis, la cérémonie publique terminée, chacun des quatre ordres envoyait ses délégués souhaiter la bienvenue aux autres, qui répondaient par de semblables messages. Cela faisait bien en tout une vingtaine de harangues, après quoi il s'en fallait encore que les discussions pussent commencer : il restait à vérifier les pouvoirs, etc. Ce n'étaient là cependant que les moindres inconvéniens. On comprend bien que la représentation par ordres laissait place à de redoutables influences extérieures. « C'est un système très profitable à la couronne, disait franchement Bernadotte. La marche lente et compliquée des opérations offre mille combinaisons diverses dont on profite aisément. Les prêtres sont toujours avec le gouvernement, les paysans ne font guère que ce qu'on leur conseille, on peut obtenir beaucoup des bourgeois en les caressant, et de la sorte on paralyse l'opposition la plus redoutable, celle des nobles, qui au reste ne sont pas difficiles à gagner : seulement il en coûte! » Bernadotte, en parlant ainsi, faisait peut-être l'enfant terrible et se vantait bien un peu; cependant il y a du vrai : les réformes qui ne plaisaient pas en haut lieu risquaient de se trouver très longtemps arrêtées, puis abandonnées finalement.

Une autre injustice et un autre danger inhérent au système des quatre ordres, c'était qu'il offrait une fausse expression du pays, car un certain nombre de professions n'y trouvaient nulle place, par exemple les industriels n'habitant pas dans les villes, les avocats, les artistes, etc. Ces iniques exceptions frappaient précisément une partie de la nation en qui se résumaient les énergies les plus vives et les plus conformes au développement de l'esprit moderne. Il était impossible qu'un changement si nécessaire se fît longtemps attendre. On commença par élargir quelques-uns des cadres en y faisant entrer, suivant leurs professions, certains groupes de citoyens; mais ce n'était là qu'une consécration nouvelle d'un principe vieilli et hors d'usage. Le roi Oscar, qui avait semblé d'abord se prêter sur ce point au vœu public, arrêté plus tard, soit par l'opposition obstinée des nobles et des prêtres, soit par la pensée de retenir encore quelque temps un instrument de pouvoir, avait cessé d'y être franchement favorable. Ce fut donc de la part de Charles XV une résolution généreuse et en apparence très désintéressée, en réalité

très avisée et très sage, que de déclarer dès son avénement ses vœux personnels pour une telle réforme; il y fut ensuite aidé par un ministère dévoué et libéral. Une chose manquait encore pour faire espérer le succès, c'était une préparation logique. Avant de renverser un système qui, faisant partie intégrante d'une constitution née sur le sol, avait longtemps répondu à l'état réel de la nation, avant d'y substituer une représentation nouvelle prétendant tenir compte des élémens qui étaient survenus, il fallait réunir, organiser et par là même fortifier ces élémens que l'antique constitution ne connaissait pas ou connaissait à peine. C'est ce qu'on essaya de faire dès 1860 par une organisation communale entièrement renouvelée, qui comprit des assemblées provinciales en partie analogues à nos conseils-généraux. Une portion de l'administration civile leur était réservée, effort de décentralisation en tout cas salutaire, et on y vit figurer toutes les classes destinées à jouer leur rôle dans les larges cadres qu'on voulait substituer à l'ancienne machine de 1809.

Les voies ayant été ainsi préparées, le projet de réforme fut présenté par le ministère même; les noms de ces ministres demeureront attachés à ce grand souvenir : c'étaient les barons de Geer et Gripenstedt et le comte Manderstrœm. « Craignez, si vous ne votez aujourd'hui, dit le baron de Geer aux opposans lors de la seconde lecture, qu'il ne soit dès demain trop tard. » Pendant quatre journées consécutives que dura cette discussion dans la seule chambre des nobles, 88 personnes prirent successivement la parole. Enfin, le 7 décembre 1865, 663 membres de la noblesse étant présens, la réforme fut adoptée par 361 voix contre 294. Il y avait eu des protestations, même éloquentes, mais elles s'étaient perdues dans le concert des acclamations de tout un peuple assemblé dans les rues et sur les places. Le 7 décembre 1865 fut pour ce peuple un jour de fête et de triomphe politique; on prodiguait les applaudissemens à chacun des ministres. Si le roi paraissait en ville, on dételait sa voiture, on lui prodiguait les ovations dans les théâtres; la nation tout entière, que nulle répartition factice ne divisait plus, était unie avec le souverain dans l'espérance d'un développement général et certainement fécond.

Quelles sont les conditions nouvelles de la représentation nationale en Suède? Comment est constitué le droit de suffrage? Jusqu'où s'étend-il? Comprend-il les gens sans aveu, sans domicile réel, sans participation aux charges publiques? Cette grave fonction du citoyen est-elle considérée, en vertu de quelque vague doctrine philosophique, comme un droit naturel et imprescriptible, ou bien comme un sérieux devoir dont il faut être capable, ou

même comme une récompense? De telles questions n'intéressent pas seulement la Suède. Partout où elles se posent, on rencontre un aspect utile à envisager du grand problème qui agite l'Europe et surtout la France, et qui n'est autre que l'organisation de la démocratie. Ce qui est surtout remarquable en Suède, c'est l'absence de précipitation, l'esprit de mesure, à la fois prudent et hardi, qui aura présidé à la transformation du mode de représentation nationale. Il en aura été de cette réforme comme de ces fruits qui se laissent cueillir à un certain degré de maturité avant l'hiver, mais pour achever, une fois cueillis à propos, de mûrir encore. Rien de radical dans un changement si complet; la noblesse suédoise par exemple n'avait pas fait encore son 4 août; elle continua d'exister, ainsi que le clergé, comme corps à part, sinon comme un ordre politique. En même temps que le changement de représentation était décrété, deux institutions nouvelles prenaient naissance, le synode et l'assemblée particulière des nobles. Le synode se réunit tous les cinq ans; il a le droit de faire des propositions sur les affaires qui regardent la constitution intérieure de l'église, et même d'opposer son *veto* aux résolutions prises par le gouvernement et la diète à ce sujet. Le premier de ces synodes s'est assemblé pendant l'été de 1868. De même la première des nouvelles assemblées de la noblesse a eu lieu en février 69 et la seconde en février 72, et il a fallu l'assentiment des nobles pour rendre valable la décision de la diète abolissant le *forum privilegiatum*, c'est-à-dire le dernier privilége qu'ils eussent conservé, celui de ne pouvoir être cités en certains cas que devant les cours supérieures ou tribunaux de seconde instance.

Le pouvoir législatif et le droit de représentation nationale appartiennent d'ailleurs, en vertu de la loi du 22 juin 1866, qui a mis en pratique la réforme décidée au mois de décembre précédent, à une diète composée de deux chambres ayant dans toutes les questions même compétence et même autorité. Pour les sessions ordinaires, la diète se réunit sans convocation spéciale le 15 janvier de chaque année, et ne peut être dissoute, sinon sur sa demande, que quatre mois après sa réunion, à moins que le roi n'ordonne, pendant la session, des élections nouvelles. Le roi peut aussi convoquer des diètes extraordinaires, qui ne doivent s'occuper que de certaines questions désignées à l'avance. Ces dernières dispositions n'empêchent pas, comme on voit, que la diète n'ait son existence par elle-même et son indépendance à l'égard de la royauté; mais que faut-il penser de l'apparente identité des deux chambres ayant « même compétence et même autorité? » Il serait évidemment absurde que rien, dans la constitution, ne vînt les distinguer, et tout ce qui les distinguera rendra aussitôt inégale

leur part d'autorité respective. Or l'une est dite première et l'autre seconde chambre. On est élu à la première chambre pour neuf ans par des assemblées provinciales qui correspondent, suivant les diverses localités, à nos conseils-généraux et municipaux. C'est donc une sorte de suffrage à deux degrés. Il faut, pour être élu à la première chambre, être âgé de trente-cinq ans accomplis et posséder ou avoir possédé au moins depuis trois ans avant l'élection des immeubles évalués, pour l'assiette de l'impôt, à 80,000 rixdales ou 112,000 francs environ (1), ou bien avoir payé l'impôt pendant une même période sur un revenu annuel de 4,000 rixdales (5,600 francs. Toutes les sources de gain et particulièrement les traitemens des fonctionnaires comptent pour l'évaluation de ce revenu. Les membres de la première chambre ne reçoivent aucune indemnité.

Les membres de la seconde chambre sont élus pour trois ans. Le droit de suffrage est donné, dans la commune où il est domicilié, à tout individu âgé de vingt et un ans, en possession du droit de vote pour les affaires communales, c'est-à-dire participant à l'impôt comme possesseur d'un revenu supérieur à 300 rixdales, et ayant la propriété ou l'usufruit d'un immeuble évalué, pour l'assiette de l'impôt, à 1,000 rixdales au minimum, ou bien à celui qui a, pour au moins cinq ans, affermé une terre évaluée à 6,000 rixdales au minimum, ou enfin à celui qui paie l'impôt à l'état sur un revenu annuel d'au moins 800 rixdales. On ne peut être élu membre de la seconde chambre qu'à vingt-cinq ans accomplis, et à condition de posséder ou d'avoir possédé au moins un an avant l'élection le droit de suffrage dans la commune ou dans une des communes pour lesquelles on est élu. Les membres de la seconde chambre reçoivent une indemnité de 1,200 rixdales pour chaque session ordinaire. — On élit un député à la première chambre par groupe de 30,000 habitans, un député à la seconde par groupe de 10,000.

Ces indications suffisent à montrer, pour ce qui concerne la représentation élue, que la première chambre, composée de membres plus âgés, plus riches, moins nombreux que ceux de la seconde chambre, est destinée à devenir une chambre haute, sans avoir cependant de prérogatives. La chambre basse ou seconde chambre pénètre plus avant, par une notable extension de l'éligibilité, dans le cœur de la nation; elle semble, par le principe de l'indemnité qui lui est appliqué, plus voisine de la démocratie; elle est plus nombreuse. Il était donc facile de prévoir qu'elle prendrait un prompt ascendant, et l'on a vu déjà en effet, bien que le mécanisme de la nouvelle diète ne soit en mouvement que depuis six ans, des membres élus à la première chambre donner leur démission pour se pré-

(1) Le *rixdale* vaut 1 franc 40 centimes.

senter à la seconde, s'ils avaient à faire accepter des projets de lois leur tenant au cœur. C'est ce qu'a fait M. le comte Eric Sparre aux élections de 69. Quant au droit de suffrage, on voit qu'il est passablement restreint par des conditions de cens et de domicile. Aussi y a-t-il eu des propositions, peu soutenues il est vrai, ayant en vue le vote presque universel. C'est par cette pente que la Suède peut se voir entraînée vers l'arène où se débattent péniblement aujourd'hui plusieurs grandes nations cruellement partagées entre l'instinct conservateur et la promiscuité anarchique, entre l'esprit de progrès, de tradition libérale, et les rêves anarchiques du socialisme. Ce ne sont plus les grandes nations seulement qui souffrent de cette contagion redoutable; elle s'étend avec une effrayante rapidité même à de petits peuples, que ne préserve pas leur prospérité relative. La rapidité des communications et la promptitude des échanges intellectuels aussi bien que commerciaux ont produit, à côté de merveilleux et bienfaisans résultats, quelques terribles désordres, desquels on doit espérer qu'ils ne seront que passagers. Au nombre de ces désordres, et l'un des plus graves, est ce vertige qui, s'emparant de tant d'esprits, les détache des sentimens les plus vrais, ceux de la patrie, de la famille et du devoir, pour les livrer aux plus trompeuses espérances et, à vrai dire, aux plus coupables convoitises. Raisonneurs cosmopolites, révolutionnaires universels, ils ne connaissent plus ces antiques barrières des diverses nationalités, et quiconque dans les deux mondes se révolte et blasphème, quiconque demande le remède de ses maux à la revendication matérialiste et athée est leur concitoyen; il se trouve des savans pour traduire en toutes les langues ces coupables et monotones théories, et de faux esprits ou plus souvent des ambitieux haïssables pour conduire ces troupeaux hébétés à leur propre perte à travers la ruine générale.

Il y a trois ans à peine, en 1869, le gouvernement anglais avait demandé à ses agens diplomatiques des informations sur la condition des classes ouvrières chez les diverses nations; ces rapports, réunis dans un des *livres bleus*, forment une immense et intéressante enquête, qui a été publiée. Si vous y consultez les chapitres sur les trois pays du nord scandinave, nulle crainte n'y est exprimée à ce sujet pour aucun d'entre eux. Il y a bien le fait constant de l'émigration qui trahit l'absence du patriotisme et la foi dans l'utopie; mais les observateurs remarquent expressément, à la date de 1869, qu'il n'y a dans le nord aucune trace de lutte engagée entre le capital et le travail, ni d'hostilité entre les classes diverses, ni d'associations ouvrières haineuses et irritées. Voici cependant qu'aujourd'hui, après trois ans à peine, le Danemark est envahi par l'*Internationale*, qui compte dans ce royaume, assure-t-on, des

milliers d'adhérens. On a pu se convaincre aux dernières élections de Copenhague, au mois de septembre, des progrès du mal. Après avoir étendu son action par plusieurs sociétés, dont la plus active semblait être celle de la petite ville de Hörsen, et par un journal intitulé *le Socialiste*, l'*Internationale* osa espérer certains succès par le vote populaire. Contre le parti national-libéral, dont les représentans très distingués s'appelaient M. Bille, longtemps rédacteur d'un journal important, le *Dagblad*, — ou M. Rimestad, ou M. Hall, l'ancien ministre des affaires étrangères, elle s'unit avec la gauche, et elle improvisa, dans les circonscriptions de Copenhague où l'on rencontrait le plus grand nombre d'ouvriers, des *candidatures ouvrières*. Bien plus, elle fit choisir pour ces candidatures des condamnés actuellement sous les verrous, ceux qu'on appelait dans le parti les martyrs de la bonne cause, et la paisible ville de Copenhague vit fleurir et se multiplier les réunions électorales; un M. Würtz, fabricant de cigares, président de la section danoise de l'*Internationale*, avec un cortége d'élite, venait échauffer les esprits et renforcer les voix. C'était là qu'on posait les candidatures de M. Louis Pio, de M. Paul Geleff, ces « victimes des bourgeois. » Le directeur de la police ne consentait pas malheureusement à élargir ses prisonniers pour leur permettre de venir faire des harangues, et il ne leur restait qu'à répandre de la prison leurs professions de foi en grand nombre; mais les frères et amis les commentaient dans les clubs, et chaque matin le journal *le Socialiste* enregistrait d'innombrables adhésions, signées des noms les plus inconnus, aux doctrines énoncées. Il terminait toujours par quelque tirade semblable à celle-ci, que nous lui empruntons : « Travailleurs! l'heure de votre délivrance approche; le grand jour est arrivé. Pendant des siècles, le travailleur danois a gémi sous l'esclavage et l'oppression ; tous ils le tenaient courbé sous leurs talons, pas une voix ne s'élevait pour lui; mais maintenant il va élire des hommes qui plaideront sa cause et la feront triompher en dépit de la haine et de l'envie, en dépit de l'insulte et de la persécution. Travailleurs, vos chefs comptent sur vous! » On voit par ces lignes que l'éloquence démagogique est partout la même, comme seront partout les mêmes les maux qu'elle engendrera. L'*Internationale* n'a encore remporté à Copenhague aucun des triomphes que dès maintenant elle y rêvait. M. Louis Pio, dans la cinquième circonscription de Copenhague, comprenant un grand faubourg et beaucoup d'ouvriers, n'a obtenu que 199 voix contre 1,142 données à son adversaire; M. Paul Geleff n'a eu que 26 voix contre 929, et ainsi des autres; mais ce premier essai n'en a pas moins eu du retentissement. C'est beaucoup trop que, dans le district où un homme comme M. Hall avait été vingt ans député, on ait osé lui

opposer un officier de l'armée, rédacteur d'une feuille imitant, paraît-il, les plus mauvais journaux de Hambourg, ce qui n'est pas peu dire. C'est trop que, dans un pays agricole tel que le Danemark, où s'opère en ce moment une sorte de transformation de la propriété immobilière, des fermens de troubles vraiment redoutables aient trouvé si promptement accueil. L'esprit public est simple et droit chez ces peuples : il faut espérer qu'il résistera; mais ce serait aux grandes nations à les soutenir par leurs exemples et à les guider.

La Suède a-t-elle reçu quelque atteinte du mal qui commence d'attaquer son voisin ? On ne saurait répondre par une négation absolue. La province suédoise de Scanie est très proche de l'île de Seeland, non-seulement par la faible distance, mais aussi par la ressemblance du climat, par celle des conditions agricoles et industrielles, par des communications qui sont de chaque jour. Pendant l'été de 71, des délégués de l'*Internationale* s'en vinrent dans une petite ville de cette province, à Ystad, port très fréquenté qui sert de point d'arrêt entre Lübeck et Stockholm ainsi que pour plusieurs autres lignes de navigation à vapeur. Ils essayèrent là de faire de la propagande, mais l'éloquence du club ne fut pas du goût de la population d'Ystad, et pour cette fois ils essuyèrent un véritable échec. Néanmoins c'est dans la même province que tout récemment un grand nombre de fermiers, accablés par des baux onéreux, se sont mis en tête que les terres appartenaient toutes, comme aux premiers temps du moyen âge, à la royauté, et que le roi pouvait dépouiller les détenteurs actuels pour les investir eux-mêmes directement, sauf redevance. Il y avait là un souvenir de la fameuse réduction jadis opérée par Charles XI, alors qu'en 1682 il avait réuni de nouveau à la couronne toutes les terres qui en avaient été séparées depuis le commencement du siècle; mais cette spoliation de la noblesse avait eu lieu dans un temps où l'esprit public ne songeait à en faire profiter que la royauté même, dont on invoquait l'absolutisme contre une noblesse détestée. Aujourd'hui ce ne serait plus une classe privilégiée qu'on dépouillerait de la sorte, et une pure atteinte au droit de propriété n'aboutirait qu'au désordre matériel et moral, bien loin de contribuer à un affermissement quelconque d'un principe autoritaire. Les fermiers de Scanie ont adressé à la couronne plus de deux cent cinquante pétitions consignant leurs étranges espérances; en attendant la réponse, ils ont refusé d'exécuter les conditions des engagemens qu'ils avaient naguère eux-mêmes souscrits, et ils ont résisté par la force aux exécutions légales qui devaient les expulser de leurs demeures. Qui peut mesurer jusqu'à quel point certains échos ont pu contribuer à créer leurs illusions et à exciter leurs colères? Qui peut répondre que des

piéges ne soient pas déjà tendus pour exploiter ces révoltes dans le sens des théories antisociales et anarchiques? Les ouvriers, en Suède, sont peu nombreux et dispersés : c'est là ce qui les préservera sans doute d'égaremens dont ils seraient, comme il arrive toujours, les premières victimes. Ils ont commencé de s'organiser en groupes moyens; ils ont formé des associations de secours mutuels, mais aussi des sociétés pour l'achat des matières premières, pour la fabrication et pour la vente, avec partage proportionnel des profits. L'enquête anglaise de 1869 étudie avec soin ce développement, qui offre tant d'intérêt. A côté de cela, il y a malheureusement des faits de nature à inquiéter pour l'avenir; telle est assurément la publication d'un livre composé par un ouvrier suédois nommé Nils Nilsson, et où sont exposées toutes les théories extrêmes de l'*Internationale*. Rien que le titre de ce livre est significatif : *Liquidation définitive de la loi et de la société suédoises*. Les agens invoqués sont l'athéisme, l'abolition du mariage et de la propriété, etc. Il n'y a pas de société qui puisse résister à de pareils fermens, si elle les laisse une fois s'introduire, et la meilleure manière de leur interdire l'entrée, c'est d'armer le pays de sagesse et de bon sens en allant au-devant des utiles institutions et des salutaires réformes. La Suède se garantira du fléau démagogique en achevant son édifice constitutionnel et parlementaire, puisque cette forme de gouvernement est encore celle qui paraît s'être le mieux adaptée à notre temps et aux mœurs de l'Europe moderne. Il lui faut, pour accomplir cet achèvement, ajouter à la réforme fondamentale de 1866 les changemens qui en sont comme les naturels corollaires, une entière responsabilité ministérielle, et de plus la subordination nouvelle de certaines administrations ou de certains conseils, débris d'un régime antérieur, qui étaient habitués à une indépendance d'action à peine conciliable avec l'autorité générale et supérieure de la représentation nationale. Ce n'est là qu'un travail complémentaire et facile, dont les diètes, avec le concours du gouvernement, auront promptement raison. Le progrès politique est le vrai gage du progrès social et économique, et il nous reste à montrer que, pour s'être assuré hardiment la possession du premier, la Suède, pendant le règne de Charles XV, a déjà commencé d'obtenir l'autre comme par surcroît.

II.

Deux réformes sociales du plus haut intérêt ont continué de se développer sous le règne de Charles XV, et ne s'arrêteront pas avant leur entier achèvement. On sait que naguère encore la Suède

pouvait être citée comme un pays fermé à la liberté religieuse; on se rappelle ces procès impies qui, sous l'avant-dernier règne, avaient exilé et dépouillé de leur fortune de malheureuses femmes, leurs maris et leurs fils, coupables d'avoir quitté pour une autre communion chrétienne la pure église évangélique suédoise. Le roi Oscar avait tempéré autant qu'il l'avait pu la rigueur des lois et l'intolérance des deux ordres de la noblesse et du clergé; si à la fin de son règne la diète de 1858 n'adoptait pas encore tous les changemens proposés par lui à ce sujet, on devait pourtant à son initiative un commencement de réforme qui s'annonçait par quelques amendemens à la loi sur les réunions religieuses du 12 janvier 1726. Dès le début du règne de Charles XV, les nouvelles dispositions du 23 octobre 1860 continuaient ce mouvement : elles accordaient un peu plus de liberté à qui voulait sortir de l'église officielle, mais en conservant les peines de l'amende, de la prison et de l'exil contre quiconque cherchait à propager ce qu'on appelait de fausses doctrines. Le règne du fils d'Oscar Ier devait s'achever comme il avait commencé, par des mesures favorables à la tolérance religieuse. Lors de la diète de 1869, les peines édictées contre les tentatives de propagande furent notablement adoucies, et l'exil même disparut. La session de 1870 admit les dissidens à la diète et aux emplois civils. Quant aux mesures générales qu'on méditait sur les droits dont devraient jouir ces dissidens, on reconnut qu'elles relevaient de la législation purement religieuse, et qu'à ce titre elles devaient être soumises au consentement du synode, dont il fallait attendre la prochaine session, quatre années plus tard.

La Suède en est donc réellement aujourd'hui encore à l'ordonnance de 1860 pour ce qui regarde les non-conformistes. Cette ordonnance est destinée sans nul doute à bientôt disparaître; il est bon d'en rappeler les termes et les dispositions pour faire apprécier le progrès qui va infailliblement s'accomplir. Aux yeux de la loi, le dissident est un égaré, pour ne pas dire un coupable; tout au moins faut-il le traiter comme atteint d'une maladie spirituelle. On lui assignera donc un médecin de l'âme, qui devra l'instruire à nouveau et l'avertir du danger où il court. S'il n'ouvre pas les yeux, il recevra les avertissemens du chapitre ou de ses délégués; s'il persiste encore, il devra aller personnellement chez le pasteur pour obtenir d'être inscrit comme dissident sur le livre d'église. Cette inscription ne lui sera toutefois accordée qu'après qu'il aura produit la preuve de son admission dans une autre communion religieuse autorisée par les lois du royaume. On comprend bien que ce double avertissement et cette inscription sont devenus de pures et vaines formalités, mais le contraste entre l'inanité et les dispo-

sitions sévères de la loi est un scandale de plus, contre lequel le ministre même des cultes protestait lors de la diète de 1869 en invoquant une réforme qui mît d'accord la loi et les mœurs.

La société civile n'est pas ici moins intéressée que la société religieuse; on peut en juger en examinant de quelles difficultés une pareille législation enveloppe le mariage. Aux termes des articles 9 et 10 de l'ordonnance de 1860, l'union conjugale n'est reconnue légitime que si elle a reçu une consécration religieuse, et cette consécration, si l'une des deux parties appartient à l'église suédoise, doit être donnée par le clergé et d'après le rituel de cette église, sans que les contractans puissent profiter du moyen autorisé par l'ordonnance royale du 20 janvier 1863 dans le cas où l'un des conjoints ou bien tous les deux appartiennent à la religion israélite, et qui consiste simplement dans le mariage civil. La nécessité d'introduire dans la loi le mariage civil, au moins pour toutes les sortes de dissidens, aurait dû s'imposer; mais la diète, aux diverses propositions qui lui en ont été faites, a toujours répondu en retardant cette réforme jusqu'au jour où, d'accord avec le synode, elle pourrait discuter et proposer à la sanction du roi une loi complète sur ce sujet. De telles complications, ainsi que l'exigence de l'église officielle, qui n'accorde sa consécration au mariage que sur l'attestation des devoirs religieux régulièrement remplis, entraînent des conséquences faciles à deviner. Une foule d'unions se passent de cette consécration, mais au prix d'un désordre civil qui deviendrait, si l'on n'y remédiait promptement, tout à fait intolérable. Un grand nombre de couples vont habiter en Danemark le temps nécessaire, suivant la loi danoise, pour y contracter mariage, et reviennent en Suède légalement unis. On a entendu parler récemment d'un mariage conclu par devant les membres d'une association ouvrière, parce que l'un des contractans, faisant profession d'être baptiste, n'aurait pu fournir le certificat de communion dans l'église officielle. On voit en Suède beaucoup de pauvres gens qui, faute de pouvoir se mettre en règle avec les exigences de la loi, contraires à leurs convictions religieuses, cherchent à entourer du moins leurs mariages de toutes les garanties que peuvent offrir la notoriété et l'estime publiques. Le nombre des enfans nés en dehors du mariage légal atteint en Suède la proportion de 10 pour 100 en moyenne. Dans les villes, ce nombre monte à 24, dans Stockholm à 38 pour 100. Les économistes scandinaves n'hésitent pas à regarder les formalités dont on complique le mariage comme un des motifs de cet état de choses.

De tels scandales deviennent nombreux depuis qu'en Suède, comme ailleurs, la rapidité des communications et la propagande

des opinions du dehors ont amené une liberté et une diversité de sentimens religieux dont ne s'accommodent pas les églises d'état. Cette anarchie ne saurait durer sans causer un mal profond; et sur ce point l'esprit public est résolu à exiger les réformes : il serait déplorable que la part d'autorité laissée au clergé réuni en synode vînt arrêter quelque temps encore un changement nécessaire. Le paragraphe 15 de la loi sur la *Forme du gouvernement* impose au roi de « ne pas opprimer ni laisser opprimer les consciences, mais de maintenir chacun dans le libre exercice de sa religion, en tant que la tranquillité publique n'en est point troublée, ou qu'il n'en résulte pas de scandale public. » Nous ne sommes plus au temps où un gouvernement pourrait, d'accord avec une église officielle, abuser de ces derniers mots pour se réserver une dangereuse ingérence dans le domaine des choses religieuses; nous sommes sur ce sujet plus scrupuleux qu'on ne l'était jadis, et plus respectueux de ce qui doit être respecté. Les sociétés modernes n'ont rien inventé de plus parfait en vue du bon ordre si désirable en une telle sphère que l'institution du mariage civil, qui se concilie avec une entière indépendance religieuse. S'il n'est pas permis encore d'espérer pour la Suède qu'elle admette prochainement un tel progrès, bien que beaucoup de bons esprits en aient exprimé le vœu dans la diète, on ne saurait trop déclarer cependant, afin de ne pas donner le change, que le gouvernement et la représentation nationale sont tout prêts, chacun pour ce qui le concerne, à hâter l'heure d'une réforme vivement souhaitée.

Une autre question sociale non moins importante, et qui préoccupe en Suède les esprits, est relative aux droits de la femme. On lit beaucoup les livres anglais à Stockholm, on y a beaucoup lu particulièrement le livre de M. Stuart Mill sur *la subordination de la femme*, œuvre d'utopiste assurément, mais toute trempée de l'esprit moderne et, ajoutons-le, tout inspirée du génie des races du nord. L'utopie, de la part de M. Stuart Mill, consiste à oublier, au profit d'une solution brillante du problème, quelques-unes des principales données sur lesquelles il repose. Il rêve un état social qui, en rendant un entier hommage, en offrant un libre épanouissement aux qualités intellectuelles de la femme, lui assure de la sorte tout au moins l'égalité avec l'homme. Il semble avoir oublié, — jusqu'à faire de la femme un être presque immatériel, — que la nature elle-même a voulu lui réserver une série de devoirs spéciaux qui, tout en l'exaltant et en devenant son honneur, ne lui assignent pas la supériorité intellectuelle comme unique ou même comme principal but. Ce n'est pas lui qui commencerait par dire : La femme est une malade, — et qui raisonnerait d'après ce point de

départ; mais le motif de sa vue partielle, et l'on peut dire de ses lacunes, est précisément le suprême respect que son sujet lui inspire. A l'école de tels livres, les publicistes suédois ont signalé vivement le retard de la législation nationale sur les codes étrangers. On aura beau rappeler le mot de Tacite sur les sentimens germaniques à l'égard de la femme, il est certain que c'est encore notre code civil qui lui assure la meilleure protection. Il n'y a pas dix ans, la femme non mariée demeurait toujours mineure en Suède; or il faut se rappeler qu'il naît régulièrement chaque année dans ce pays plus de femmes que d'hommes : cette circonstance rend d'autant plus nécessaire une législation permettant à celles qui ne se marient pas de pourvoir elles-mêmes à leur destinée. Ce n'est pourtant qu'à partir du 16 novembre 1863 que la loi a déclaré la femme non mariée majeure à vingt-cinq ans sans l'obligation d'en faire la demande spéciale. Quant à la femme mariée, on a revendiqué en sa faveur aussi une plus grande indépendance pour l'administration de ses biens.

M. Hierta, un des vétérans que vient de perdre la presse libérale, a présenté l'an dernier une motion remarquable sur ce sujet. Après avoir comparé les législations des divers pays civilisés, il a vanté surtout celle de l'état de New-York, dont il a proposé d'adopter sur ce point les prescriptions spéciales, qui datent de 1860 et 1862. Suivant cette loi, les biens-fonds et biens meubles appartenant à la femme mariée par héritage, testament ou donation, ceux qu'elle acquiert par son travail, par son industrie ou ses économies, ceux qu'elle possède au moment de son mariage, les rentes, revenus et produits de tous ces biens, sont et restent, après le mariage, des biens à elle; ils sont administrés et enregistrés en son nom, sans que le mari ait en rien à s'y mêler, et sans qu'elle ait à répondre pour les dettes du mari, à moins qu'on ne prouve que ces dettes ont été contractées par la faute de la femme, pour son propre entretien ou celui de ses enfans. La femme mariée a de plus le droit d'hypothéquer, de vendre, de transporter ses biens, d'exercer un métier, de faire n'importe quel travail ou service pour son propre compte, et le gain qui en résulte est employé en son nom. Elle peut enfin céder et garantir ses biens, citer et être citée devant les tribunaux soit à l'occasion de sa fortune, soit pour injustices commises à son égard ou à l'égard de ses enfans. — Ces dispositions, empruntées à l'Amérique, ont pu paraître à la diète suédoise trop extrêmes, mais on s'est accordé à presser le gouvernement de faire préparer une loi telle que, par contrat de mariage, la femme pût avoir le droit de gérer elle-même sa fortune personnelle.

Il y aurait bien encore à mentionner au nombre des questions d'un intérêt social qui préoccupent en ce moment la Suède l'agita-

tion soulevée depuis plusieurs années pour plusieurs sortes de réformes dans l'instruction publique. Cette agitation a porté spécialement sur l'enseignement secondaire et sur le haut enseignement. Il s'agissait d'abord, là comme ailleurs, de décider quelle part de l'enseignement classique devrait être conservée en vue de l'instruction secondaire, et quelles concessions il serait à propos de faire aux nécessités modernes, c'est-à-dire à l'étude des langues vivantes, à la géographie, aux notions élémentaires d'économie politique, etc. Le plus souvent, en Suède comme en France, la meilleure solution du problème se trouvait être l'institution de quelques-uns de ces collèges que nous appellerions primaires-supérieurs, où se peut donner une instruction à la fois suffisamment littéraire et très pratique. D'autre part certains esprits réclamaient pour le haut enseignement la création d'une nouvelle université ou école supérieure à Stockholm. Cependant, outre l'université de Lund, au midi de la Suède, il y a, tout près de la capitale, à deux heures par le chemin de fer, celle d'Upsal, à qui certes ne manquent ni la tradition ni la renommée. Les partisans du nouveau projet ont évidemment pensé que l'influence d'un milieu plus actif et plus politique ne serait pas redoutable pour de nouvelles tendances scientifiques et littéraires. Ils avaient proposé d'abord la translation des chaires d'Upsal à Stockholm; en face d'une résistance absolue, ils n'ont compté que sur une fondation spéciale due à leurs propres forces. L'initiative privée se mit à l'œuvre; des comités recueillirent en dons volontaires des sommes aujourd'hui considérables, et voici, quand on fut prêt à s'affirmer en ouvrant de premiers cours, sans aucune aide de l'état, quel plan on se proposait. Un comité de quelques membres seulement prendrait en main toute l'administration, notamment l'admission et la révocation des professeurs. Tout ce qui regarde les programmes et la bonne conduite des études serait sous la direction d'un de ces professeurs, nommé par ses collègues et prenant le titre de recteur. Les cours, non gratuits, et auxquels les femmes seraient admises, comprendraient les trois vastes domaines des sciences mathématiques et physiques, des sciences politiques et morales (droit civil et ecclésiastique, droit romain, droit criminel, procédure, économie sociale, statistique, etc.) et des sciences philosophiques et historiques (philosophie, histoire, philologie, etc.). Stockholm ayant dans l'*Institut carolin* une célèbre et florissante faculté de médecine, on négligeait dans la nouvelle fondation cet enseignement; on ajournait la théologie. — Une telle solidarité s'est établie entre les divers peuples de l'Europe que partout et presque dans les mêmes temps, comme on le voit, de communes questions s'imposent et appellent des solutions pareilles.

Le progrès des institutions politiques avait donc éveillé les ré-

formes sociales, et un reste d'embarras de la machine législative en avait seul retardé pour peu de temps encore l'entier accomplissement. Le progrès économique devait naturellement suivre, surtout dans un pays comme la Suède, riche d'abondantes matières premières, mines et bois, dont l'exploitation ne pourra que gagner aux progrès généraux du commerce et de l'industrie. La Suède n'a pas beaucoup d'or; en revanche, les mines d'argent et celles de cuivre, après avoir été jadis très florissantes, recommencent à donner, grâce à de nouvelles méthodes, des résultats toujours croissans. Le plomb et le soufre ne manquent pas, le zinc est exploité avec succès; mais c'est le fer, comme on sait, que la nature a prodigué avec une merveilleuse abondance à la Suède. C'est à peine si une seule province du nord ou du centre en est privée. A ces précieuses matières premières, il faut probablement ajouter dès maintenant la houille, si du moins les espérances conçues cette année même se confirment. Au commencement de 1872, on a découvert dans la Suède méridionale, sur les bords du Sund, un peu au sud d'Helsingborg, jusqu'à douze filons de charbon de terre dont l'un aurait jusqu'à dix pieds d'épaisseur, un autre huit. Or le professeur Erdman, dans un rapport sur les mines de charbon déjà exploitées en Suède antérieurement, à Höganäs, au nord d'Helsingborg, assure que, des cinq filons qui se trouvent dans ce dernier bassin, le plus épais n'a que six pieds d'épaisseur, et que cependant, de 1797 à 1865, on a extrait de ces mines 9,402,430 tonnes ou 56,414,580 pieds cubes de charbon de terre. On exploite depuis longtemps et avec grand avantage en Westphalie des filons qui n'ont qu'un pied d'épaisseur. Cela peut aider à calculer quelle source de richesse la Suède aurait acquise, s'il se vérifiait qu'elle possédât des filons de houille de trois, six, huit et dix pieds d'épaisseur. Ces gisemens, à 500 pieds de profondeur, paraissent avoir une superficie de 4 milles suédois, c'est-à-dire plus de 42 kilomètres, sur un mille et demi, le long du rivage qui fait face à la pointe extrême de l'île danoise de Seeland. En prompte communication avec la Mer du Nord et la Baltique, ils seront des plus faciles à exporter.

D'autre part, au nord de la Suède, les grands établissemens métallurgiques et l'exploitation des forêts ont recueilli une grande part des avantages qu'a valus à ce pays le traité de commerce avec la France. Les résultats de la liberté commerciale ont été que l'exportation générale de la Suède en France a augmenté de 80 pour 100 (9,405,000 rixdales en 1864, 16,912,000 en 1868), et l'importation directe de France en Suède de 79 pour 100 (2,261,000 rixdales en 1864, 4,039,000 en 1868). Plusieurs maisons suédoises ont particulièrement fait des fortunes considérables par la seule

exportation en France des planches de parquet non ouvrées. Elles attendent avec inquiétude les effets de notre retour aux anciens tarifs et l'échéance du traité, fixée au 15 avril 1877.

L'agriculture aussi est devenue pour la Suède une source ordinaire et quelquefois abondante de richesse depuis la réforme de la législation sur l'eau-de-vie sous le règne d'Oscar, qui fut comme le signal d'un développement inaccoutumé. Tandis qu'autrefois la Suède n'avait que de rares excédans, elle peut soutenir la concurrence avec le Danemark et d'autres pays agricoles, et elle contribue largement à la consommation de l'Angleterre, surtout pour l'avoine. Quatre années consécutives d'excellentes récoltes viennent de lui permettre une exportation des plus profitables; d'ailleurs, et indépendamment de ces heureuses circonstances, la Suède actuelle recueille le fruit d'utiles travaux, accumulés depuis vingt ans. De 1835 à 1858, l'agriculture y a conquis, en prairies ou en champs labourés, jusqu'à 368,213 hectares. Cette augmentation, concourant avec l'accroissement des communications intérieures, est devenue un très actif encouragement, par exemple pour l'élève du bétail dans les provinces du nord. Quelques chiffres seront ici éloquens. L'importation des céréales : froment, seigle, orge, avoine, farine de froment et farine de seigle, est descendue de 1,141,100 quintaux en 67-68 et de 1,511,109 en 69-70, à 447,300 en 70-71, pendant que l'exportation, dans les quatre années 67-71, suivait la progression ascendante que voici : 6,400,—14,800,—36,000,—63,200. L'avoine seule, importée en 67-68 et 68-69 pour 25,500 et 19,800 pieds cubes, ne comptait plus en 69-70 et 70-71 à l'importation, mais s'élevait à l'exportation pendant ces quatre années de 10 millions de pieds cubes en 67-68 à 20 millions en 69-70 et 70-71.

Pour favoriser et garantir le développement de ces réformes politiques et sociales, de ces progrès économiques où sont engagés les intimes intérêts de tout un peuple, il fallait la paix du dedans et l'assurance des tranquilles relations au dehors. La Suède a été assez heureuse, pendant le règne de Charles XV, pour obtenir constamment ce double avantage, non cependant sans avoir éprouvé parfois de vives inquiétudes sur la durée de la paix. Ce n'est certes pas qu'elle ait connu des divisions intérieures : cet heureux pays ne sait plus, à vrai dire, depuis la révolution de 1809, ce que c'est que les partis; mais plus d'une fois les dangers du dehors sont venus lui donner ce problème à résoudre, à savoir si elle achèterait son progrès économique et social, et tout son développement intérieur, au prix d'une politique se désintéressant désormais de toutes questions extérieures. Si la disproportion des forces faisait de l'abstention une loi au gouvernement de Charles XV, il fut du moins visible que ce

rôle de neutralité passive n'était accepté que par une prudente résignation, qui faillit plus d'une fois se démentir. En 1862, une fraction des libéraux causa quelques difficultés au cabinet en demandant une intervention favorable à l'insurrection polonaise. Une expédition navale, armée en Angleterre, venait achever son équipement en Scanie, et provoquait des manifestations qui, tout en étant peu agréables au gouvernement russe, n'offraient rien que de compromettant pour la cour de Stockholm. Heureusement la Russie était représentée alors en Suède par un homme de conciliation, M. Daschkof; ses efforts, unis à ceux de M. de Manderström, ministre des affaires étrangères, réussirent à calmer le mécontentement du cabinet de Pétersbourg. — L'année suivante, en 1863, survint une nouvelle crise du différend dano-allemand. Charles XV eût été fort désireux d'y jouer son rôle par une intervention active, mais deux crises financières et de mauvaises récoltes venaient d'ébranler le bien-être des populations suédoises; de plus l'Angleterre et la France s'obstinaient à rester neutres. La Suède ne pouvait rien sans la coopération des grandes puissances, et il n'était rien moins qu'assuré que son initiative déterminerait leur concours; elle n'eût donc fait probablement que se compromettre.

Chacun de nous sait quelles étaient pour la France les sympathies suédoises, et celles de Charles XV en particulier : il n'en faisait pas mystère. Il avait aimé notre pays dans la prospérité; il aurait voulu pouvoir le secourir dans le malheur. Il s'en exprima dans une lettre à un de nos officiers, prisonnier en Allemagne; la lettre tomba entre les mains des Prussiens, auxquels elle n'apprit rien de nouveau. La nation suédoise, elle aussi, pleurait notre défaite; on aurait à en citer les témoignages les plus touchans. Ce n'étaient pas seulement les sentimens particuliers et comme personnels qui intervenaient ici, c'était encore le sens politique : les petits états perdaient leur défense naturelle. De terribles fautes avaient été commises, et la première de toutes le jour où Angleterre et France avaient abandonné le Danemark. Qui pourrait s'étonner après cela qu'en présence du désarroi général, de l'incertitude des alliances, du mépris des traités, du renversement de tout équilibre, les pays de troisième ordre ne jettent plus aucun regard au-delà de leurs frontières, même pour des intérêts qui sembleraient devoir les toucher par quelques côtés? Ils ont à organiser leur défense nationale, à condenser toutes leurs forces intérieures, non pas pour faire valoir autour d'eux les desseins politiques qui leur sembleraient pour eux-mêmes les plus utiles, mais pour tâcher de se sauvegarder ou de faire au moins bonne résistance au moment du danger, heureux

si, en se repliant de la sorte, ils en tirent occasion de créer et de développer, pendant ce qu'on leur laisse de répit, de nouvelles ressources intérieures. C'est ce qu'a fait le roi Charles XV. Il a essayé de remplir la double tâche de ne pas interrompre le progrès commencé et de parer à de nouvelles difficultés et à de nouveaux périls. Son gouvernement venait d'élaborer un vaste projet de réforme de l'armée suédo-norvégienne et de défense nationale. Les motifs de cette préoccupation impérieuse n'avaient pas été dissimulés : le discours du trône à l'ouverture de la diète de 1871, au mois de janvier, déclarait, après avoir constaté la neutralité parfaite des royaumes-unis dans la lutte entre l'Allemagne et la France, « qu'il ne manquait malheureusement pas de raisons de craindre que la guerre ne pût prendre un essor plus vaste dans un avenir prochain. » Le roi ajoutait ces graves paroles : « Les traités sur lesquels les états différens ont fondé leurs rapports mutuels ne sont plus entourés du même respect que par le passé, et la situation politique de l'Europe ne paraît plus assise sur des bases suffisamment solides. » Le plan de réorganisation de la défense nationale médité par Charles XV devait être concerté par les deux royaumes-unis, et il supposait une entente commune. Aussi le gouvernement avait-il proposé la révision de l'acte d'union entre la Suède et la Norvége, ainsi que la création d'une chambre composée de représentans des deux pays. On sait de quels jaloux sentimens d'indépendance les Norvégiens sont animés; ils ont repoussé toutes ces mesures, sans doute parce qu'il leur reste encore quelque chose de la défiance que leur inspirait la Suède d'avant la réforme de 66. Ce serait à tort; la Suède a maintenant rejeté, nous l'avons vu, ce qu'elle avait conservé d'institutions surannées; son contact et l'intime union avec elle ne peuvent plus offrir de dangers à la liberté norvégienne. Les storthings de Christiania, devenus annuels depuis 1871, vont concorder avec les diètes de Stockholm; les interminables retards d'autrefois, causés par la différence des mécanismes parlementaires, vont disparaître; le chemin de fer direct ouvert entre les deux capitales va devenir à la fois le meilleur instrument et le symbole d'un nouveau rapprochement des deux peuples. De la sorte, le règne de Charles XV, pour avoir vu encore un reflet de ces anciens dissentimens, n'en aura pas moins été l'époque féconde à partir de laquelle on peut espérer qu'ils auront commencé de s'éteindre.

A. GEFFROY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1872.

Lorsqu'un homme d'une intelligence supérieure, ému du plus noble sentiment d'anxiété morale, prétendait qu'il était plus difficile de connaître son devoir que de le faire, il disait le mot vrai de tous les temps de grandes crises publiques, et, s'il était encore de ce monde, il pourrait certes plus que jamais répéter cette parole aujourd'hui. Savoir ce qu'on doit faire, c'est la première de toutes les difficultés, et on n'arrive pas à le savoir sans un certain effort, sans le zèle d'une bonne volonté sincère, parce que ce sentiment de ce qu'on doit et de ce qu'on peut, il faut le dégager incessamment de tout ce qui l'altère ou l'obscurcit, des préoccupations personnelles aussi bien que des calculs de parti.

Il y a eu dès momens dans ces deux dernières années où l'excès du malheur semblait rendre aux esprits cette lucidité douloureuse et résignée qu'on retrouve quelquefois en face des suprêmes catastrophes. De telles épreuves ont été infligées à notre infortuné pays que devant cette image de la France ensanglantée et mutilée toutes les autres considérations paraissaient légères, les sacrifices d'opinions ou de prétentions particulières s'imposaient d'eux-mêmes. En un mot, on se soumettait plus ou moins volontairement à une nécessité de patriotisme. Puis on en est bientôt venu à dévier de cette politique inspirée par le sentiment d'une situation cruellement compliquée. On s'est laissé entraîner de nouveau et par degrés aux défiances, aux animosités implacables, aux rivalités d'ambition et d'influence, on a levé drapeau contre drapeau. Les circonstances ont-elles donc changé si vite qu'on ait retrouvé tout à coup la liberté de recommencer sans danger la guerre des opinions et des partis? Non, rien n'est malheureusement changé, en ce sens que les conditions de la paix la plus accablante ne sont point encore complétement exécutées, que l'occupation étrangère est toujours là, et que cette réorganisation nationale dont on se faisait un programme est à peine ébauchée. Le pays, qui sent ses souffrances, reste, quant à lui, avec les

mêmes besoins, avec les mêmes désirs de tranquillité et de repos. Il demande la paix, on lui donne l'émotion et l'inquiétude; il n'a point du tout le goût des représentations vaines ou excitantes, on lui offre le spectacle des intrigues de couloirs, des savantes manœuvres parlementaires, des coalitions les plus étranges, des conflits de pouvoirs, sans remarquer qu'il se forme ainsi une sorte de dissonance croissante entre l'état réel du pays et cette politique d'agitation artificielle à laquelle on se laisse emporter, sans s'apercevoir qu'on délaisse l'œuvre sérieuse de nécessité patriotique pour l'œuvre stérile d'une turbulence passionnée et fatigante.

Sait-on le dernier mot de cette politique d'irréflexion et de confusion, dont nous attendons le dénoûment? Depuis cinq semaines déjà, l'assemblée est rentrée à Versailles. Ce n'est point assurément le travail qui lui manquerait, si on le voulait bien. Elle a devant elle une loi urgente de réorganisation militaire, une loi sur l'instruction publique, des lois d'administration, de finances, de reconstitution judiciaire. Elle n'a que le choix des travaux utiles. De tout cela, on ne fait à peu près rien, on ne s'intéresse que médiocrement à des questions si peu faites pour passionner un débat. On discute le budget en courant d'un air distrait au milieu des facéties de M. de Lorgeril sur ses rencontres avec le bandit Gasperone en Italie et des sorties de M. de Belcastel contre les ténors et les danseuses de l'Opéra. Pendant ce temps, les interpellations se succèdent, les motions se croisent dans l'air comme des lames d'épée, on se regarde d'un ton de défi. Il s'agit de savoir ce qui se passe à la commission des quinze ou à la commission des trente, comment on empêchera M. Thiers d'aller à l'assemblée, quelle sera la majorité du lendemain. Un jour, c'est la droite qui marche à l'assaut du gouvernement pour le réduire à merci; un autre jour, c'est la gauche qui, de son côté, se lance à l'assaut de l'assemblée pour lui demander, un manifeste à la main, de se dissoudre. On sort à peine d'une crise qu'on voit déjà poindre une crise nouvelle, qui ne sera peut-être elle-même que le prélude d'une crise ultérieure. Voilà où nous en sommes encore aujourd'hui! Voilà de quoi se compose notre vie parlementaire depuis plus d'un mois, et quoiqu'un mois ne soit pas bien long dans la vie d'un peuple, quoique ce soit sans doute fort intéressant pour ceux qui aiment ce genre d'émotions, il n'est point impossible que le pays, puisqu'on fait toujours parler le pays, ne finisse par demander qu'on arrive enfin aux affaires sérieuses dans son propre intérêt et dans l'intérêt de l'assemblée elle-même.

Cette histoire, à parler franchement, c'est l'histoire d'un mois mal employé, de beaucoup de temps perdu en agitations sans gloire et sans profit, lorsque le devoir le plus simple serait de ne pas gaspiller des jours dus au pays, d'éviter ces excitations et ces conflits qui ne sont que le triomphe de l'esprit de parti sur l'intérêt public. Tout se réduit

là depuis le retour de nos représentans, tout se résume dans ces mouvemens contraires, tantôt la campagne de la droite contre le gouvernement, tantôt la campagne de la gauche contre l'assemblée; mais, comme après tout, dans la situation faite à la France, il faut que ces deux pouvoirs vivent ensemble, comme il n'y a pas plus de raison et de prévoyance à poursuivre la dissolution du gouvernement qu'à poursuivre la dissolution de l'assemblée, les partis viennent alternativement se briser contre une force des choses qui les domine et qu'ils ne savent même pas reconnaître. Est-ce que cette force des choses n'est pas assez visible? Est-ce qu'elle n'apparaît pas sous toutes les formes et de tous les côtés dès qu'on veut essayer de passer de la mauvaise humeur à l'action? Depuis que cette session, que M. Thiers appelait une session décisive, est rouverte à Versailles, la droite s'épuise en combinaisons, en marches et en contre-marches. A quoi est-elle arrivée? Elle n'a réussi jusqu'à ce moment qu'à faire beaucoup de bruit pour rien, à créer une sorte de crise permanente d'où l'on ne peut sortir, à rendre plus sensibles les divisions profondes de l'assemblée, à provoquer par représaille ce mouvement de la dissolution qui n'a d'autre sens, qui n'aurait d'autre résultat que d'ajouter à nos embarras d'aujourd'hui des embarras plus redoutables encore. La première faute de la droite a été d'arriver à Versailles avec une impatience irritée et soupçonneuse, avec ces arrière-pensées de combat qui n'ont pas tardé à se faire jour, de prendre une attitude impérieuse et menaçante vis-à-vis d'un gouvernement avec qui elle avait mille raisons de rester unie, de se jeter aussitôt sur ce message de M. Thiers, qui n'a été en définitive que le prétexte d'une campagne où il y a eu des blessures pour tout le monde, où il n'y a eu de victoire décisive pour personne.

Ce message, dont on a tant parlé et qu'on a tant commenté, il ne disait pas tout ce qu'on lui a fait dire. Il ne suscitait pas des problèmes de fantaisie et ne décidait pas ce qu'il n'avait pas le droit de décider. Il retraçait une situation, qui existe après tout, en montrant l'opportunité d'examiner en commun ce qu'il y aurait à faire pour assurer à la France, dans les conditions où elle est placée, les garanties d'ordre et de sécurité dont elle a toujours besoin. Il ajoutait même un mot qui aurait dû faire réfléchir tous les conservateurs, lorsqu'il disait qu'il valait mieux que certaines questions fussent abordées et tranchées par une assemblée connue que par une assemblée inconnue. C'était tout à la fois une parole de prévoyance, un hommage à la puissance souveraine de l'assemblée actuelle, et une protestation indirecte contre la prétendue nécessité d'une dissolution. Comment a-t-on répondu à M. le président de la république? On a commencé par nommer une commission, la commission Kerdrel ou la commission des quinze, comme on voudra l'appeler, qui semblait d'abord n'avoir d'autre rôle que d'examiner le message, et qui en est venue bientôt à prendre l'initiative d'une proposition

dont les auteurs eux-mêmes ne dissimulaient ni le caractère ni la portée. Sous ce mot de responsabilité ministérielle habilement mis en avant se cachait à peine l'intention réelle. On voulait à tout prix éloigner M. Thiers de l'assemblée, et le placer dans l'alternative de se retirer ou d'accepter un ministère, expression directe et exclusive de la majorité ou de ce qu'on croyait être la majorité; on opposait un gouvernement au gouvernement de M. Thiers. — C'était une sorte de déclaration de rupture et le commencement d'une série d'opérations de guerre où le gouvernement, il faut le dire, a répondu par une grande modération à un système trop évident d'hostilité. A la proposition tranchante et agressive des quinze, il opposait une motion demandant à l'assemblée de nommer une commission nouvelle composée de trente membres et chargée d'examiner toutes les questions relatives, non-seulement à la responsabilité ministérielle, mais encore aux attributions des pouvoirs publics. Avec un peu de bonne volonté, rien n'était plus facile que de s'entendre, que de concilier les deux propositions. On préférait pousser le conflit jusqu'au bout, accepter la lutte dans toute sa gravité, au risque d'aller au-devant de la crise la plus dangereuse et de s'exposer à ce qui est précisément arrivé, à une scission de l'assemblée, qui s'est trouvée partagée en deux camps presque égaux. Sans doute le gouvernement gardait l'avantage, un avantage de moins de 40 voix. La victoire était néanmoins médiocre, et la défaite de la droite n'était pas de celles qui découragent un parti animé au combat; elle était si peu décisive que dès le lendemain la droite songeait à prendre une revanche. Elle a trouvé une occasion, elle l'a saisie avec une sorte d'impatience fébrile.

Cette fois, c'est sur le ministre de l'intérieur, M. Victor Lefranc, que l'orage éclatait subitement à propos de quelques adresses politiques de conseils municipaux qui n'auraient pas été ramenés assez vivement dans le cercle de leurs attributions légales. Le pauvre M. Victor Lefranc est tombé sur la place, foudroyé par un ordre du jour qui lui a laissé à peine le temps de se reconnaître. La droite était satisfaite de s'être mesurée avec M. Victor Lefranc et d'avoir vaincu cet athlète. Seulement la situation n'avait guère changé au point de vue parlementaire. La veille, le gouvernement avait eu une majorité de quarante voix; le lendemain, c'était la droite qui retrouvait quelques voix de majorité; ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, pour remporter cette victoire signalée dans une circonstance où il s'agissait, disait-on, de faire respecter la loi, la droite a été conduite au combat par des bonapartistes, fort chatouilleux, comme on sait, sur tout ce qui est affaire de légalité. Au milieu de tout cela, M. le président de la république s'est-il laissé aller à quelque mouvement de mauvaise humeur? Nullement en vérité; il n'a témoigné aucune impatience, il a pris quelques jours, et dans la reconstitution de son ministère il s'est visiblement étudié à suivre les conseils de la modération et de la conciliation. Il a fait passer au ministère

de l'intérieur le ministre des finances, M. de Goulard, qui est un homme aussi honorable que distingué, rassurant à coup sûr pour le parti conservateur. Il a donné M. Léon Say pour successeur à M. de Goulard aux finances, et, puisqu'il était à l'œuvre, il a placé au ministère des travaux publics, vacant depuis longtemps, un membre du centre droit, M. de Fourtou, qui passe pour un homme de talent. Enfin tous ces changemens ont été couronnés par le passage du sous-secrétaire d'état de l'intérieur, M. Calmon, à la préfecture de la Seine, à la place de M. Léon Say. M. Calmon n'est plus sous-secrétaire d'état à l'intérieur! voilà qui est fait pour soulager bien des députés de la droite, car manifestement M. Calmon était le grand ennemi de l'ordre et de la société! Il est aujourd'hui à la préfecture de la Seine, où il restera ce qu'il est, un homme de savoir et d'expérience administrative. Somme toute, le nouveau ministère était un gage de conciliation, il a été considéré ainsi, et il y a eu en effet tout d'abord un certain apaisement. Si on n'était pas entièrement satisfait, on a feint de le paraître; mais cela n'a pas suffi longtemps. La droite est impatiente de régner, et elle s'est repliée dans la commission des trente, où elle a la majorité, où elle semble s'étudier depuis quelques jours à éluder le vote de l'assemblée, à recommencer tout simplement ce qu'elle voulait faire dans la commission des quinze. On tourne autour des questions sans les aborder; on n'a des yeux que pour la responsabilité ministérielle, qui reste toujours visiblement le premier et le dernier mot de la droite. On est surtout préoccupé de ne rien faire, parce que, si on faisait quelque chose, on sortirait, à ce qu'il paraît, du pacte de Bordeaux, et un membre de la commission l'a dit assez naïvement; il a même laissé entrevoir la vraie pensée qu'on porte dans ces délibérations en ajoutant qu'il fallait se borner à limiter les pouvoirs du président, ne rien faire qui puisse avoir une durée, et « ne prendre des mesures que pour régler un état temporaire et transitoire. » Si la commission en est là, il est fort à craindre en effet qu'elle ne fasse rien, et que la question ne revienne entière devant l'assemblée, où il faudra encore livrer un nouveau combat.

Il faudrait cependant s'expliquer un peu plus nettement. A quoi veut-on arriver? que veut-on faire? Jusqu'ici, il y a eu bien des discours, bien des interpellations, bien des semblans d'explications, et en définitive rien de précis ne se dégage de toutes ces manœuvres, de toutes ces agitations, qu'on prolonge de façon à déconcerter le sentiment public. Il y a en vérité des choses curieuses, des merveilles de contradiction dans tout ce qui se passe autour de nous depuis quelque temps. Quand on presse un peu la droite, quand on lui demande si elle veut rétablir la monarchie, elle s'en défend avec vivacité, elle prétend qu'il ne s'agit de rien de semblable, et elle a raison, puisqu'elle sent bien que, le jour où la question se poserait, la division éclaterait dans son propre sein. Si on lui demande cependant, puisqu'elle ne peut établir la monarchie, d'aider à organiser une situa-

tion à demi régulière, à fortifier, à coordonner ce qui existe, elle se récuse aussitôt, elle prétend se retrancher dans une expectative dédaigneuse ou hostile. Elle ne peut pas établir la monarchie, elle ne veut pas organiser la république. Si on lui dénie le pouvoir constituant, elle le revendique avec une jalouse énergie; si on lui demande d'user de ce pouvoir, ne fût-ce que pour nous donner quelques-uns des ressorts les plus essentiels, les plus indispensables de tout régime politique, elle se réfugie dans une sorte de réserve mystérieuse, elle soutient qu'il ne faut « rien faire qui puisse avoir de la durée. » On dirait que son unique préoccupation est de laisser dans notre état misérable et précaire assez de faiblesses pour que nous ne puissions pas nous y accoutumer.

La droite accuse tout le monde, M. le président de la république au premier rang, de sortir du pacte de Bordeaux. Qu'était-ce donc que ce pacte de Bordeaux, si ce n'est une convention de paix intérieure, une trêve impliquant nécessairement la coopération de tous les partis à la direction, à l'administration des affaires publiques? Eh bien! que réclame la droite en ce moment même? Pourquoi combat-elle? Elle veut le gouvernement pour elle et par elle exclusivement. C'est elle par le fait qui se met en dehors du pacte de Bordeaux, c'est M. Thiers qui pratique simplement et fidèlement ce pacte, lorsqu'il prétend se maintenir au-dessus de tous les partis, et gouverner, non pas en mettant en pratique indistinctement toutes les opinions, mais sans exclure les partis et les hommes qui veulent contribuer à la réorganisation nationale. C'est ce qui fait la force de M. le président de la république devant l'opinion. On veut faire de lui le chef d'un gouvernement de parti, il reste et veut rester le chef de l'état, le représentant impartial du pays, et ce sont les conservateurs justement qui devraient lui savoir le plus de gré de maintenir ce caractère supérieur de chef du gouvernement, cette autorité suprême au-dessus des oscillations et des conflits des passions contraires. Il a des connivences dangereuses, dit-on, il s'allie avec la gauche, dont il se sert pour résister à ce qu'on lui demande. Qu'a-t-on vu cependant l'autre jour dans cette séance où l'éloquence la plus séduisante et la plus sincère n'a pu obtenir qu'une victoire si difficile et si contestée? On a eu sous les yeux ce spectacle curieux d'un homme obligé de se défendre contre ceux dont il est rapproché par ses tendances, par ses idées, par son passé, et déclarant courageusement à ceux qui le soutiennent qu'il ne partage aucune de leurs opinions, même sur l'organisation de la république. La situation peut être étrange, c'est possible. Si elle l'est pour M. Thiers, l'est-elle donc moins pour ceux qui lui font la guerre au moment même où il affirme une fois de plus les idées les plus conservatrices, et qui menacent en lui ce qui nous reste de gouvernement, au risque d'ajouter à tant de ruines les ruines que peuvent faire des révolutions nouvelles? Ne voit-on pas que, pour sauvegarder les droits d'une monarchie qu'on se déclare hors d'état de rétablir, on compromet

la politique conservatrice elle-même, en faussant toutes les situations, en créant une confusion véritable où la garantie la plus sérieuse est encore ce gouvernement qu'on veut renverser?

Lorsque la droite s'est jetée dans cette guerre sans issue, elle a commis évidemment par impatience, par entraînement, une faute dont on peut suivre les conséquences heure par heure depuis un mois. Elle a commencé par l'humeur et la fronde, elle a glissé dans l'hostilité déclarée, elle a fini par une suite de manœuvres où elle s'égare elle-même. Elle n'a qu'une chance, c'est que, lorsqu'elle a fait une faute, la gauche arrive et commet une faute au moins aussi grave, qui peut rétablir l'équilibre. C'est là justement notre histoire aujourd'hui. La gauche a cru sans doute qu'elle s'était montrée assez modérée jusqu'ici, qu'elle s'était assez contenue, et la voilà ouvrant de son côté une campagne nouvelle d'agitation, publiant des manifestes au pays pour encourager un pétitionnement universel demandant la dissolution de l'assemblée. Si la gauche avait eu l'habileté la plus vulgaire, elle aurait au moins pris un peu de temps pour voir ce qu'allait faire la commission des trente, elle aurait attendu une circonstance, un prétexte; mais les impatiens l'ont emporté, et il a fallu marcher. Dans les conditions actuelles, cette démarche est assurément une double faute. D'abord, par elle-même, cette dissolution de l'assemblée serait aujourd'hui un danger qu'on ne peut braver légèrement. De toute façon, ce serait une crise des plus sérieuses, une agitation peut-être funeste pour le travail, pour tous les intérêts, et dans tous les cas c'est une sorte de défi jeté à l'inconnu. Est-ce que nous en sommes là de pouvoir nous donner le luxe de jouer avec l'inconnu? L'assemblée actuelle a été nommée pour signer la paix, pour assurer l'exécution des conditions de la paix. Son existence est donc liée à l'exécution complète et définitive de ces conditions. Tant que la libération du territoire n'est point un fait accompli, son œuvre n'est point achevée. Toute autre assemblée y suffirait, dira-t-on; c'est possible. Qu'on suppose cependant que de cette crise d'agitation naissent des complications imprévues, qu'il y ait des retards, que l'occupation étrangère se prolonge au-delà de ce qu'elle peut durer selon les prévisions qu'il est permis de former aujourd'hui : est-ce qu'on ne voit pas la responsabilité qu'on assume en infligeant à nos malheureux compatriotes six mois, trois mois d'occupation étrangère de plus? La gauche parle bien légèrement de ces dangers, qui ne sont pas les seuls, et de plus, dans sa tentative irréfléchie, elle commet une faute au point de vue parlementaire.

N'est-il point étrange que des hommes qui sont les représentans du pays, qui ont la tribune ouverte, qui peuvent déposer des propositions régulières, aillent adresser au « peuple » des manifestes comme pour faire appel à une pression extérieure et aux passions révolutionnaires, pour tout dire? La droite a pris la gauche en flagrant délit de fausse

opération, et naturellement elle n'a pas laissé échapper l'occasion. Elle a demandé sur-le-champ une discussion complète sur la question de dissolution. C'est aujourd'hui même que se livre à Versailles ce combat nouveau. Quel que soit le vote, il est bien clair que l'existence de l'assemblée ne tient pas à des pétitions ou à un coup de scrutin. C'est l'assemblée elle-même qui par ses œuvres peut retarder ou hâter la dissolution. Elle peut retarder la dissolution en mettant fin aux discussions irritantes, en revenant aux affaires sérieuses; elle peut la précipiter au contraire en offrant le spectacle d'une division persistante, d'une assemblée coupée en deux. Alors le pays seul pourrait évidemment prononcer, et ce serait l'assemblée elle-même qui aurait préparé la crise où elle disparaissait.

Depuis que l'Autriche est entrée dans la voie libérale et constitutionnelle avec son dualisme un peu compliqué, ses ministères superposés et ses représentations diverses, elle a ce qu'on pourrait appeler une double vie parlementaire se déroulant à la fois à Vienne et à Pesth. La Cisleithanie a ses élections, ses discussions laborieuses ou passionnées, ses conflits de pouvoirs, de partis et de races; la Hongrie a ses luttes parlementaires, ses crises ministérielles. Depuis quelques jours, à Pesth, il y a eu toute une succession d'accidens et de péripéties qui ont fini par la chute d'un cabinet ou du moins d'un président du conseil, au milieu d'une assez étrange mêlée des partis. L'imbroglio a été complet, et le chef du ministère hongrois, le comte Lonyay, a été la seule victime de cette confusion d'un moment. Par une singulière anomalie, ce sont ses amis qui l'ont laissé tomber sous les coups de leurs adversaires communs, et, par une bizarrerie de plus, son parti semble occupé aujourd'hui à panser les blessures de celui qu'il a livré aux antipathies de l'opposition.

C'est peut-être un peu compliqué, et sans doute bien des questions personnelles se cachent sous ces accidens parlementaires qui viennent de se produire à Pesth. Le comte Lonyay est avec M. Deák, avec le comte Andrassy, un de ceux qui ont été le plus activement mêlés à toutes les luttes hongroises dans ces vingt dernières années, et c'est de plus un des trois ou quatre hommes supérieurs qui se sont révélés dans la politique depuis que la Hongrie a patiemment et habilement reconquis cette quasi-indépendance pour laquelle elle a si longtemps combattu. Caractère ferme et passant même pour inflexible, esprit froid, instruit et pratique, ayant une grande situation par sa naissance et par sa fortune, une des plus considérables de la Hongrie, bien vu de l'empereur François-Joseph, le comte Lonyay se trouvait déjà dans le ministère lorsque le comte Andrassy passait l'an dernier au poste de chancelier de l'empire, à la place de M. de Beust. Il se trouvait naturellement désigné pour succéder à son brillant collègue comme président du cabinet hongrois. Il représentait la même politique, il s'appuyait sur les mêmes amis dans le parlement, il avait les mêmes adversaires; il était en un

mot une des plus éminentes personnifications de ce parti dont M. Deák reste le vrai chef, auquel il a même donné son nom. L'opposition, la gauche du parlement hongrois, redoutait assez le nouveau président du conseil pour sa réputation de fermeté et d'énergie. La majorité n'avait pas peut-être un goût décidé pour le comte Lonyay; l'appui qu'elle lui prêtait était moins l'effet de la sympathie que de l'esprit de discipline politique. Toujours est-il qu'elle le soutenait avec ensemble, avec résolution dans toutes les circonstances, dans les différends avec les Croates, avec les Serbes, comme aussi dans cette question de la réforme électorale, qui était ardemment agitée à Pesth il y a quelque temps, et qui n'a pu être résolue. La majorité restait surtout fidèle au président du conseil dans les luttes contre la gauche. On marchait avec un accord politique complet, sans dévier de la ligne qu'on suit depuis quelques années, et lorsque des élections générales ont été faites l'été dernier, le succès du scrutin qu'a obtenu le parti Deák semblait une garantie de durée pour le ministère et pour son chef.

Que s'est-il passé depuis ce moment? C'est ici peut-être que les incompatibilités, les antipathies personnelles, commencent à jouer leur rôle, et la gauche, battue sur le terrain politique, mais toujours acharnée contre le comte Lonyay, a cherché à prendre sa revanche d'une autre façon. Elle a ramassé l'arme la plus perfide et la plus dangereuse dans l'arsenal de guerre des partis, elle a ouvert une campagne d'insinuations outrageantes et de calomnies contre le président du conseil, qui s'est vu attaqué dans son honneur, qui a été accusé ni plus ni moins de s'être servi de sa position dans le gouvernement pour augmenter sa fortune depuis quelques années. Tant que ces injures n'ont fait que traîner dans la polémique de quelques journaux de l'opposition, ce n'était rien encore. Elles n'ont pas tardé à se produire jusque dans le parlement. Le chef principal de la gauche, M. Tisza, a donné le signal par des allusions blessantes, mais encore assez déguisées. Bientôt un autre député de la gauche, M. Czernatony, a poussé l'attaque à fond, et, dans un discours des plus violens, il a lancé contre le président du conseil une audacieuse accusation de corruption. Le comte Lonyay a répondu, naturellement avec véhémence, avec hauteur, en accablant son adversaire d'un souverain mépris. Aussitôt les passions se sont déchaînées, injures et défis se sont croisés de tous côtés, et la chambre a été en proie à une telle agitation, à un si scandaleux tumulte, que la séance n'a pu continuer.

Les choses ne pouvaient évidemment en rester là, d'autant plus que le président du conseil témoignait l'intention de se retirer, si on ne lui donnait une éclatante réparation de l'outrage qu'il avait reçu. C'était à la majorité de venger le premier ministre par un vote de confiance, et elle paraît en avoir eu d'abord la pensée. La majorité a commencé par s'émouvoir beaucoup, puis elle s'est calmée; elle s'est persuadé

à elle-même que la scène qui avait eu lieu avait un caractère plus personnel que politique, et elle a fini par se borner à une motion qui, en blâmant la sortie de M. Czernatony, proposait une révision du règlement de la chambre pour empêcher le renouvellement de scandales qui nuisaient à la dignité parlementaire. Si modeste que fût la satisfaction, le président du conseil s'en contentait encore. Dans l'intervalle cependant, la gauche, continuant cette lutte, apportait de son côté une motion demandant le dépôt de tous les traités et contrats passés par le gouvernement depuis cinq ans. L'intention ne pouvait être douteuse. La majorité repoussait aussitôt cette proposition, mais en évitant encore une fois de donner au comte Lonyay un témoignage direct de confiance.

C'était la veille du jour où devait être discutée la proposition de révision du règlement qui blâmait M. Czernatony. Ce jour-là, le plus singulier coup de théâtre s'est produit. Au lieu de nouveaux combats, il n'y a eu que des paroles de paix. La gauche s'est déclarée prête à se rallier à la révision du règlement, si on supprimait le blâme de M. Czernatony et si on voulait rester dans les termes d'une loi de 1848 qui renvoie à la fin des périodes législatives toute modification dans le règlement. M. Czernatony lui-même s'est excusé devant la chambre des violences injurieuses auxquelles il s'était livré. La majorité à son tour n'a pas cru devoir se refuser aux concessions que la gauche réclamait. Le comte Lonyay a fait bonne contenance; il s'est contenté de l'acte de résipiscence de M. Czernatony, il a demandé lui-même qu'on ne donnât pas suite au blâme proposé contre le député qui l'avait outragé et qui rétractait ses injures. La paix était complète, seulement il devenait assez clair que c'était le président du conseil qui payait les frais de ce raccommodement universel. Il avait été l'objet de l'accusation la plus insultante de la part de ses adversaires, il n'avait été soutenu que d'une manière équivoque par son parti, et il sortait de cette échauffourée avec une satisfaction personnelle à la vérité, mais sans avoir reçu un de ces témoignages décisifs de confiance qui raffermissent un chef de gouvernement. Sa situation parlementaire se trouvait amoindrie, et, par une fatalité de plus, il était à ce moment engagé dans une sorte de conflit avec l'archiduc Joseph, commandant des honveds. Il n'est pas même bien sûr qu'il eût dans le cabinet le cordial concours de ses collègues. Le comte Lonyay a parfaitement vu ce qu'il y aurait pour lui de délicat et de difficile à rester au pouvoir dans de telles conditions, et il a offert immédiatement sa démission à l'empereur. Il s'est retiré sous sa tente, non sans ressentir la blessure qu'on venait de lui faire. Les autres ministres, qui avaient aussi offert leur démission avec le président du conseil, ont été maintenus, et l'un d'eux, le ministre du commerce, M. Szlavy, a été chargé de la présidence du nouveau cabinet. Le comte Lonyay est resté sur le terrain dans cette mêlée de quelques jours; mais voici aussitôt un nouveau changement de scène.

La majorité de la chambre hongroise a-t-elle compris qu'elle venait de commettre une faute en abandonnant par mauvaise humeur le comte Lonyay et en ayant l'air de le sacrifier aux rancunes de ses adversaires? a-t-elle voulu prévenir les scissions qui pouvaient résulter du ressentiment de l'ancien président du conseil et de ses amis? Toujours est-il qu'au lendemain même du dénoûment de cette singulière crise le parti Deák, comme pour effacer le souvenir de ce qui venait de se passer, s'est hâté d'adresser au comte Lonyay l'invitation la plus flatteuse, et lui a fait dans son club une véritable ovation. Le président du club, M. Perczel, a exalté les services de l'ancien président du conseil. M. Deák lui-même a parlé de la manière la plus chaleureuse. Il y a eu les acclamations les plus vives. La manifestation de confiance que le comte Lonyay n'avait pas obtenue dans la chambre, il l'a eue au club Deák. Il n'a du reste laissé percer, quant à lui, aucun ressentiment; il a au contraire promis sa fidélité au parti Deák, son appui au ministère Szlavy, et de cette crise hongroise il ne reste plus rien pour le moment.

La vie parlementaire est bien autrement laborieuse dans la Cisleithanie, et le ministère Auersperg va rencontrer des difficultés bien plus complexes dans cette session du *Reichsrath* qui s'ouvre en ce moment même. Il paraît décidé à résoudre ou du moins à essayer de résoudre un des problèmes les plus graves, celui de la réforme électorale. Une réforme électorale, cela semble peut-être assez simple; en réalité, la question touche à l'essence même de l'organisation politique de l'Autriche nouvelle. Jusqu'ici les membres du *Reichsrath* sont élus non pas directement par le pays, mais par les diètes provinciales, et souvent dans ces dernières années, les diètes, ou du moins quelques-unes, dominées par l'esprit fédéraliste, s'exagérant leur rôle, ont pratiqué une véritable sécession, refusant d'envoyer des délégués au *Reichsrath*, faisant ainsi acte de résistance à la politique centraliste qui a prévalu en certains momens à Vienne et qui n'a point renoncé à triompher définitivement. Il y a toujours des provinces qui ne sont point représentées au *Reichsrath*, et il en résulte une vraie confusion, une difficulté permanente pour trouver une majorité parlementaire, quelquefois même l'impossibilité d'une délibération réellement légale. Il s'agit aujourd'hui d'arriver, par un système d'élection directe, à faire du parlement de Vienne une représentation plus régulière et plus rationnelle des intérêts communs des diverses parties de la Cisleithanie, en laissant bien entendu aux diètes provinciales leurs attributions et leurs droits dans la sphère des intérêts locaux. Ce n'est point chose facile, on se heurte à toutes ces complications qui tiennent aux différences de races, de nationalité, d'intérêts, de traditions, de mœurs. La Galicie, au nom de son autonomie, demande naturellement à être exemptée de ce régime commun. Elle craint qu'on ne se serve de ce système de l'élection directe contre sa nationalité, qu'on ne revienne encore une fois à cette politique qui consistait à op-

poser les paysans ruthènes aux Polonais. La diète de Lemberg a récemment envoyé une adresse à l'empereur pour maintenir ses droits reconnus et consacrés. Elle ne refuse pas son concours, elle réclame le respect de la nationalité polonaise légalement représentée par la diète. La Galicie ne sera pas la seule à réclamer, et si essentielle, si pressante que soit cette question de la réforme électorale pour l'organisation constitutionnelle de l'Autriche, il n'est point impossible que, lorsqu'elle sera posée par l'initiative du ministère avec l'assentiment plus ou moins décidé de l'empereur, elle ne rencontre des difficultés et des résistances qui pourraient en ajourner la solution.

L'Espagne serait bien heureuse, si elle n'avait pour l'occuper et pour l'embarrasser que des questions de réforme électorale. Par malheur, elle a d'autres soins; elle reste livrée aux luttes de partis irréconciliables dans le congrès de Madrid, aux insurrections qui se renouvellent incessamment dans les provinces, aux difficultés financières qui ne font que s'accroître, mettant à chaque instant le gouvernement dans l'impossibilité de faire face aux dépenses les plus urgentes, et avec cela le président du conseil, M. Ruiz Zorrilla, se félicite chaque jour des succès d'une politique qui fait de la Péninsule le théâtre privilégié de tant de merveilles. Que le chef du cabinet espagnol se complaise à constater l'impuissance des partis hostiles dans leurs tentatives contre le régime actuel, c'est possible, M. Zorrilla peut se livrer à ces constatations rassurantes dans le congrès. Les partis sont impuissans pour triompher, il est vrai; à coup sûr ils sont assez puissans pour agiter le pays, pour entretenir une sorte de guerre civile presque permanente, qui ne s'arrête un instant que pour recommencer presque aussitôt.

Depuis quelques jours, une insurrection nouvelle a éclaté particulièrement en Andalousie sous le drapeau de la république fédérale. Les chefs du parti qui sont dans le congrès, M. Castelar, M. Pi y Margall, ont désavoué cette prise d'armes, sans doute, mais ils n'ont guère été écoutés. Le soulèvement n'a pas moins eu lieu sur un certain nombre de points à la fois; la conscription a été le prétexte. Des bandes assez nombreuses se sont formées, et on a même cru un instant qu'un de ceux qui ont contribué à la révolution de 1868, le général Contreras, n'était point étranger à l'insurrection. Ces insurgés nouveaux peuvent être vaincus et mis en fuite dans leurs rencontres avec l'armée; il n'est pas moins vrai qu'à Murcie il a fallu vingt heures pour les réduire, et à Malaga la lutte a duré aussi quelques heures; à Alcoy, à Linarès, à Bejar, dans la Sierra-Morena, du côté de Valence, on s'est battu, et naturellement ces bandes signalent leur passage par toutes les déprédations. D'un autre côté, l'insurrection carliste n'est nullement vaincue, surtout en Catalogne, les chefs de bande se promènent partout, coupent les communications, rançonnent les voyageurs, entrent dans les villes, lèvent des contributions. Il y a peu de jours, un des principaux chefs s'est emparé avec sept cents

hommes de la ville de Balaguer. On a envoyé contre lui une première colonne qui a été repoussée après avoir éprouvé des pertes sérieuses; il a fallu expédier aussitôt des forces plus considérables devant lesquelles les carlistes ont fini par se replier. Si l'on n'y prend garde, si le gouvernement, toujours convaincu de l'impuissance des partis, ne prend pas des mesures plus décisives, l'Espagne est exposée à tomber dans ce gâchis de l'insurrection chronique, tantôt sous le drapeau carliste, tantôt sous le drapeau républicain, en attendant que quelque autre drapeau se lève pour ajouter à la confusion. C'est ce que dans le langage du radicalisme officiel on appelle au-delà des Pyrénées : le règne de la liberté!

CH. DE MAZADE.

Œuvres de Rabelais, illustrations de Gustave Doré, 2 vol. in-folio; Garnier frères.

Voici une œuvre bien différente de la Bible et de la *Divine Comédie* qu'illustrait naguère M. Gustave Doré. Il n'est pas un chapitre du livre de Rabelais que l'artiste ne commente par un dessin. C'est la foule des personnages qui entourent Gargantua et Panurge qu'il met sur pieds, qu'il habille, qu'il fait agir et parler autour des deux héros du roman, tantôt d'une parfaite délicatesse, quand l'auteur a ces entrevues de finesse exquise qui ne sont pas un des moindres charmes de ses récits, tantôt exubérant de vie et de gaîté, plus souvent encore entraîné dans le monde des plus bizarres conceptions, alors que le poète arrive à cette folie de l'étrange, à ces ivresses du rire qui ne tiennent pas moins de l'idéal que l'enthousiasme pour la beauté absolue. C'est surtout cette puissance de la joie, cette fièvre de la vie du corps, cette kermesse étincelante d'esprit, inondée d'un vin généreux, toute pleine d'éclats bruyans, souvent sensée, toujours si française, que M. Doré excelle à peindre. Quand l'auteur ouvre cette boîte en forme de tête de Silène, où il y a, dit-il, tant de pensées sérieuses, l'artiste devient grave; mais cette gravité, comme il convient, est toujours souriante et presque moqueuse.

On voit bien ici, en passant tour à tour du texte aux dessins, comment le comique est une partie du grand art, combien il peut être profond, à quel point il diffère de l'esprit léger, qui n'en est que la parodie, tout ce qu'il comporte de poésie vraie. Le comique, quand il ne devient pas un jeu trop facile et sans dignité, s'inspire du sentiment de notre invincible faiblesse, de toutes ces disproportions qui sont entre nos rêves et la réalité, de ces antithèses perpétuelles de nos aspirations et de ce qui est, des mille contrastes que présente la nature comme si elle voulait mettre notre raison au défi de trouver le vrai, de comprendre le spectacle du monde. Tandis que le misanthrope se retire dans sa tristesse impuissante, l'artiste pense qu'il y a quelque grandeur dans ces oppositions, dans cette suite de contre-sens; s'il rabaisse l'homme, aussitôt il

le relève; il mêle la folie et la raison, la trivialité et l'idéal, et tout en disant : telle est la vie, il nous laisse voir du moins que le bien y domine, que le don de remarquer ces défaillances et même toutes ces laideurs ne l'entraîne pas au découragement, il nous enseigne que la vraie philosophie est d'être bon et sensé.

L'éditeur, M. Louis Moland, ne s'adresse pas aux érudits; il s'applique à donner le texte qui peut le mieux faire comprendre l'auteur; il a restitué toutes les suppressions que le romancier avait faites par condescendance pour l'autorité royale ou pour l'église. La biographie de Rabelais, placée en tête de l'ouvrage, a le mérite de dire comment s'est formée la légende du conteur, de montrer ce qu'elle vaut, de nous peindre l'historien de Panurge tel qu'il fut, savant de mérite, prêtre dont la vie ne choquait pas ceux qui l'entouraient, ami de personnages illustres, voyageur infatigable, philosophe à ses heures, caractère très particulier, moins préoccupé de faire une œuvre mystérieuse et profonde, un pamphlet ou des théories politiques, que d'écrire, selon l'inspiration du moment et pour s'égayer lui-même, un roman qui fit beaucoup rire et qui fit quelquefois penser.

Vie militaire et religieuse du moyen âge, par M. Paul Lacroix, 1 vol. in-folio. Firmin Didot.

Ce n'est pas seulement une œuvre de luxe et d'un luxe élevé que ce livre sur le moyen âge, où nous retrouvons les miniatures des plus beaux manuscrits, une riche variété de tableaux, de scènes de mœurs, de costumes, des bijoux, des broderies, des enluminures, les chefs-d'œuvre de l'art décoratif au xiiie siècle, et la reproduction fidèle des monumens d'architecture, c'est encore et surtout un livre de haut enseignement. Il ne faut pas que l'agrément et la distinction des planches, que le plaisir de visiter cette belle galerie nous fasse illusion. En regardant toutes ces illustrations, nous buvons le moyen âge, comme Mme de Sévigné buvait Nicole; nous nous en pénétrons, nous le faisons nôtre, nous nous croyons au milieu de ses mœurs et de ses usages, dans ses églises et dans ses tournois, dans la société des chevaliers et dans celle des dames. Est-il besoin de remarquer que, si ce livre a ces qualités, il les doit au soin avec lequel les gravures et les bois ont été choisis, au mérite de l'exécution, au talent de MM. Kellerhoven, Régamey et Allard, — que le texte, toujours très simple, mais toujours aussi au courant du progrès de la science, est le seul commentaire qui convenait à une pareille œuvre?

Le directeur-gérant, C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT DEUXIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XLII[e] ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1872

Livraison du 1[er] Novembre.

Livraison du 15 Novembre.

Livraison du 1er Décembre.

Livraison du 15 Décembre.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.